
3 2044 010 626 893

Harvard College Library



FROM THE

BRIGHT LEGACY.

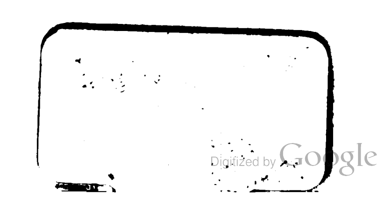
One half the income from this Legacy, which was received in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Massachusetts, is to be expended for books for the College Library. The other half of the income is devoted to scholarships in Harvard University for the benefit of descendants of

HENRY BRIGHT, JR.,

who died at Watertown, Massachusetts, in 1686. In the absence of such descendants, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.



LES CANNIBALES

ET LEUR TEMPS

LES

CANNIBALES

ET LEUR TEMPS

SOUVENIRS DE LA CAMPAGNE DE L'OCÉANIE

SOUS LE COMMANDANT MARCEAU, CAPITAINE DE FRÉGATE

PAR

EUGÈNE ALCAN

Auteur de la Légende des âmes et divers autres ouvrages

DELHOMME & BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
13, Rue de l'Abbaye

LYON
3, Avenue de l'Archevêché

1887

AVANT-PROPOS

Depuis l'origine des temps, il y a dans l'homme, cette créature essentiellement intelligente et libre, des sentiments si contradictoires, qu'on se trouve amené, en y réfléchissant sans parti pris, à reconnaître que cet être supérieur a été affreusement blessé, au physique comme au moral. Et ce n'est, hélas ! que trop vrai : au physique, les maladies les plus cruelles et la mort, sont là pour affirmer cette triste et douloureuse vérité, douloureuse pour le corps et surtout pour les sentiments les plus intimes de l'âme ; au moral, c'est bien pis encore, et les crimes qui se commettent chaque jour n'en sont plus à affirmer cette vérité, ils l'imposent ; et cependant, malgré toutes ces misères, toutes ces tristesses, toutes ces ruines, la nature humaine n'est pas tellement abandon-

née à ses propres forces, qu'elle ne puisse réagir et s'élever vers des hauteurs pour lesquelles elle avait été créée, et par suite opérer encore de grandes, de sublimes choses.

L'homme avait, en effet, été déposé sur cette terre pour marcher dans les sentiers du vrai, du beau, du bien, ce qu'il aurait fait naturellement, doucement, et avec joie, s'il n'avait, en écoutant les paroles trompeuses de l'éternel ennemi du genre humain, délaissé les sentiers où la divine Providence l'avait placé, sentiers abondamment pourvus de toutes choses, pour aller se jeter, en vue d'un bonheur chimérique, dans les voies détournées, ténébreuses, au terme desquelles, au lieu du bonheur rêvé, il n'a trouvé qu'un abîme, et quel abîme, grand Dieu ! l'abîme de toutes les misères, de toutes les tortures, de toutes les désolations !

La sublime origine de l'homme étant donnée, et sa déchéance trop certaine, il s'ensuit que ce type de race, par suite de ces deux états, est un composé, un ensemble, de grandeur et de bassesse, de lumières et d'ombres, de vues élevées et d'obscurités morales, obscurités qui l'empêchent de voir les choses sous leur vrai jour. Les contradictions sont quelquefois si évidentes, qu'on a peine à comprendre comment des ténèbres

aussi épaisses ont pu envahir une intelligence humaine.

Il est un fait qui nous a toujours frappé, c'est la façon étrange avec laquelle des hommes, bons d'ailleurs, humains, jugent des actes qui, par eux-mêmes, ne sont rien moins qu'héroïques ; nous voulons parler des actes accomplis par nos vaillants missionnaires qui vont, au péril de leurs jours, dans les contrées les plus lointaines, porter le flambeau de la civilisation la plus vraie, la plus efficace, à des peuplades qui se livrent, par la plus monstrueuse des dépravations, à des scènes d'anthropophagie qui dépassent tout ce que l'on pourrait imaginer de plus révoltant pour la nature humaine. Les faits sont là pour témoigner de la triste vérité que nous énonçons.

En présence de ces monstruosités, qui ne sont, hélas ! que trop avérées, on rencontre des hommes qui disent sérieusement : Si les missionnaires se font massacrer là-bas, c'est bien de leur faute, pourquoi se mêlent-ils de ce qui ne les regarde pas ? Est-ce que les sauvages ne sont pas libres de vivre chez eux comme ils l'entendent ? S'ils veulent se manger entre eux, qu'ils le fassent, c'est leur affaire, il n'y a qu'à les laisser faire.

Ceci nous remet en mémoire une scène que

nous avons vue dans notre enfance, et qui nous est toujours restée dans la mémoire.

Deux hommes, les yeux injectés de sang, se battaient dans une des rues de Paris, la grande ville, la capitale du monde civilisé : ils se portaient de rudes coups en plein visage, et le sang ne tarda pas à couler. Autour de ces deux énergumènes, se tenait une foule nombreuse qui semblait prendre plaisir à cette lutte sans nom. Du sein de cette foule, quelques timides voix criaient : Assez ! assez ! Mais d'autres, en plus grand nombre, s'élevaient pour dire : Laissez-les faire !... laissez-les faire !

L'un de ces hommes, par un acte impossible à décrire, avait renversé son adversaire, et là, il le frappait sans trêve ni merci. Celui qui était dessous, parvint à saisir le misérable qui avait si cruellement brisé ses forces, et, dans un accès de rage, de délire, il lui dévora le visage avec les dents. Un coup violemment porté lui fit lâcher prise, et le vainqueur, après s'être relevé promptement, termina la lutte en donnant à celui qui gisait à terre, un affreux coup de talon ferré en plein visage. La foule, pour jouir d'un spectacle sanguinaire, avait crié : Laissez-les faire, et quand les agents de l'autorité survinrent, le mal était fait. On l'avait laissé faire : et cela s'est

passé dans le XIXe siècle, celui dont on est si fier.

Voyons, examinons froidement les choses, en nous plaçant en face des faits et en mettant de côté toute autre question pour n'envisager que celle de l'humanité.

Chez nous, on en parle beaucoup d'humanité, on va même jusqu'à faire des lois, et cela justement, contre ceux qui maltraitent, plus que de raison, les animaux, et particulièrement les chevaux qui souvent n'en peuvent plus, tant ils sont surmenés. Et l'on voudrait que, de gaîté de cœur, on laissât des hommes qui sont nos frères, malgré la distance qui nous sépare d'eux, s'entre-dévorer de la façon la plus hideuse, alors que tout nous commande d'empêcher un si grand mal.

Non, à la réflexion, hommes au cœur droit et élevé, vous ne devez pas dire, vous ne direz plus : Laissez-les faire ; vous comprendrez que ce serait là commettre une faute grave contre l'humanité. En ce moment, nous ne traitons que cette question, parce qu'elle regarde tous ceux qui sentent battre en eux une fibre fraternelle, et parce que le sentiment qui remue cette fibre, qui l'ébranle et excite l'émotion dans les âmes qu'il entraîne, crie à l'humanité tout entière, de sa voix la plus

imposante : Tout homme qui peut empêcher un mal de se produire doit l'empêcher sous peine de manquer au plus saint des devoirs.

Si, par ce qui précède, on reconnaît qu'il ne serait pas raisonnable de dire, alors que deux hommes se déchirent entre eux : Laissez-les faire, ce serait une chose contraire aux sentiments de la nature de proférer ces inhumaines paroles, alors que des héros de la charité vont, au péril de leurs jours, nous le répétons, se jeter entre des peuplades qui se font une guerre exterminatrice pour se ruer ensuite sur les vaincus, les déchirer et les dévorer comme les fauves des forêts ne le font pas entre eux.

Nous avons la douce espérance que les faits historiques que nous avons à raconter, pourront, en éclairant les hommes de bonne foi, les mettre à même de juger ces faits comme il convient, et par suite nous les faire rencontrer, ces hommes, parmi ceux qui, après avoir été les adversaires de nos grandes institutions catholiques, en sont devenus les plus ardents défenseurs. Cette espérance est d'autant plus permise, qu'il n'est pas rare de voir des antagonistes passionnés d'une grande idée, en devenir les apôtres : la bonne foi au service d'un cœur généreux attire la lumière et produit cette merveille.

Puisse notre travail aider quelques âmes à monter jusque-là, ce serait pour nous une occasion de bénir une fois de plus la divine Providence. Humble semeur, nous ne pouvons que jeter notre grain en terre, puis nous en remettre à la céleste rosée et aux doux rayons d'un bienfaisant soleil, pour le voir germer et produire un aliment fortifiant et réparateur. La foi ne nous manque pas, l'espérance nous soutient, Dieu veuille qu'aucune de nos paroles ne blesse la charité, la charité qui doit être la règle de tous les actes, parce qu'elle doit demeurer toujours. C'est là notre vœu, c'est le désir de notre cœur, puissent ce vœu et ce désir s'accomplir pleinement aujourd'hui et toujours.

PRÉFACE

Il est de par le monde des lieux enchanteurs que l'homme, ce chef-d'œuvre de la création, ne peut oublier une fois qu'il les a vus.

Si des voyageurs, en découvrant des sites merveilleux, ont pu être ravis d'admiration à leur vue, quel n'a pas dû être le ravissement de nos premiers parents en ouvrant les yeux à la lumière, lorsqu'ils aperçurent pour la première fois, dans l'épanouissement de la nature au milieu de laquelle ils se trouvaient, le plus beau, le plus saisissant, le plus enivrant des spectacles. Mais hélas ! cet enivrement a été de courte durée, les suites de la faute originelle leur ayant cruellement fait sentir quelle en avait été la gravité.

Après cet immense malheur, ils ne devaient plus vivre comme à l'aurore de leurs jours, où, dans l'Eden, ils pouvaient, sans fatigue aucune, et au milieu des joies les plus pures et des dons les plus ineffables, user des biens qui y venaient en abondance ; non, ils ne devaient plus vivre ainsi, condamnés qu'ils étaient à arracher péniblement à la terre une subsistance gagnée à la sueur de leur front. Aucun bien, après leur lamentable catastrophe, ne devait leur venir sans peine, aucune joie sans douleur. Les enfants que Dieu leur avait donnés, auraient contribué à leur bonheur, si le mal qui était entré dans le monde par leur faute, n'avait pris racine dans l'âme de Caïn, leur premier-né, dont on connaît la lamentable histoire : Abel, le juste Abel, était agréable à Dieu par les offrandes qu'il lui faisait ; Caïn, son frère, en conçut de la jalousie, et par suite, le premier-né des enfants des hommes, devint le premier des meurtriers.

Depuis ce meurtre, qui a dû faire comprendre à nos premiers parents la grandeur du mal qu'ils avaient commis, les victimes se succèdent partout et toujours ; et si le crime appelle la ven-

geance, le sang innocent crie miséricorde, et ce cri, d'une puissance extrême, ne peut que monter au ciel, car il en est une pure émanation.

Le mal est sur la terre, c'est un fait indéniable, il faut donc, de toute nécessité, qu'il soit racheté. L'auguste victime du Calvaire, en souffrant et en mourant pour payer la rançon du monde, a rendu tout possible, et c'est ainsi que pour faire violence au ciel, des hommes, en grand nombre, partent tous les jours pour les contrées les plus lointaines, afin d'y porter, avec la bonne nouvelle, la vraie civilisation.

Quand, dans la vie ordinaire, on entreprend un long voyage, on est souvent poussé vers des sites inconnus pour y voir les grands effets de la nature. Les uns sont attirés par les chutes d'eau comme celle du Niagara qui tombe d'une hauteur de 150 pieds et dont le bruit s'entend à trois lieues de distance; les autres veulent voir ces banquises dont l'aspect imposant ne manque pas d'impressionner le voyageur qui ne recherche que des émotions, émotions sans profit pour la science et sans autre intérêt que de satisfaire une vaine curiosité.

Il n'en est pas ainsi de nos vaillants missionnaires, de ces âmes qui sont élevées à la grande école du sacrifice, oh ! non, et si ces âmes s'aventurent dans les contrées les moins hospitalières, elles le font pour se dévouer à la grande cause de l'humanité. Les casse-tête, les lances, les haches et tous les instruments de torture, ne sauraient arrêter ces vaillants cœurs, car ils n'ignorent pas que le plus cruel des anthropophages est parfois plus près de la grâce du repentir que le civilisé qui, pour satisfaire ses mauvais penchants, repousse le bien suprême qui s'offre à lui tous les jours et sous toutes les formes.

Nous abandonnons ce triste point de vue et allons diriger nos regards vers un autre horizon, celui de l'Océanie, pour esquisser quelques-uns des actes qui se sont accomplis dans cette intéressante partie du monde, actes assez importants pour nous occuper entièrement et fructueusement, nous osons l'espérer.

En Océanie, dans un grand nombre d'îles, le mal était extrême, et il ne fallait rien moins que d'immenses sacrifices pour l'extirper ; ce n'est

d'ailleurs qu'à ce prix que l'on peut mener à bonne fin une œuvre d'une si haute importance. De grandes âmes s'y sont employées, décidées qu'elles étaient à ne rien négliger pour tirer ces affreux cannibales de l'abîme où les tenaient les mœurs de leurs contrées, leur instinct féroce et les monstrueux exemples qu'ils avaient toujours eus devant les yeux.

Nous n'avons pas à dire que nous ne faisons pas une œuvre d'imagination. Dans l'ordre d'idées qui nous occupe, il n'est point nécessaire d'appeler la fiction à son aide pour intéresser, les faits que nous avons à dire sont assez dramatiques par eux-mêmes pour qu'il nous vienne à la pensée de recourir à des moyens factices pour émouvoir, moyens qui, en définitive, seraient au moins très déplacés ici.

Plaise à Dieu que notre récit laisse à ces faits l'esprit qui leur convient et la grandeur qui les caractérise. Si nous étions assez heureux pour atteindre ce but, nous nous prendrions à espérer que le bien pourrait en ressortir en démontrant à tous, que si le mal est grand, la bonté de Dieu le surpasse en grandeur, et quelque bas tombée

que soit la créature, Dieu est assez puissant pour la relever, et assez miséricordieux pour couvrir la multitude et l'énormité de ses crimes : *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.*

Puisse ce désir se réaliser, le bien se produire et la paix entrer dans les âmes.

LES CANNIBALES

ET LEUR TEMPS

But de la campagne.

La campagne de l'Océanie, ouverte en 1845, avait pour but principal, celui de porter la civilisation chrétienne dans les îles les plus lointaines et d'y implanter, avec la croix du Rédempteur, le respect de la créature, respect que les anthropophages que l'on voulait éclairer du flambeau de la foi, ne connaissaient pas même de nom. L'entreprise était grande comme toute chose que touche le doigt de Dieu, elle était digne aussi de tenter un grand, un vaillant cœur.

L'*Arche-d'Alliance* fut armée dans ce but, le commandant Marceau en reçut le commandement, tout l'avait désigné pour cette importante mission,



et il n'a pas manqué un jour, une heure, de justifier la confiance qu'on avait mise en lui.

Cette campagne dura quatre années, et jamais, durant ces longues années, la Providence n'a manqué de se manifester; il est vrai de dire que l'illustre commandant la secondait admirablement, et quand il avait ainsi fait, il priait le Maître de toutes choses de lui venir en aide comme s'il n'avait rien fait. N'est-ce pas là, par excellence, la pratique de ce grand conseil : Aide-toi et le Ciel t'aidera?

Le commandant s'aidait toujours de son mieux, et quand, dans une entreprise, il avait pour lui la justice et la raison, il était ferme dans sa foi et inébranlable dans sa résolution; ceux qui l'ont accompagné dans cette grande campagne, lui ont vu accomplir des actes merveilleux, et alors qu'autour de lui chacun admirait sa persévérante confiance et son indomptable volonté, il demeurait calme et croyait ne pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance envers la divine Providence qu'en ne doutant pas de son intervention, et en ne dérangeant jamais les voies qu'Elle disposait pour l'accomplissement des événements qui paraissaient être dans ses desseins.

Nous allons suivre l'illustre commandant dans quelques-unes des pérégrinations de son émouvante campagne, et montrer comment sa confiance envers cette bonne Providence a toujours été justifiée.

Nous avons, dans la *Légende des âmes* (1), parlé des débuts de cette campagne et montré comment Dieu l'avait protégée à son origine ; à l'heure actuelle, nous pouvons, non en donner une histoire complète, mais en raconter de grandes scènes, nous aidant pour le faire de la version d'un témoin oculaire, et sa version est d'autant plus véridique, qu'il ne s'est décidé à la donner qu'à la prière constante et réitérée d'un ami qui, pour réussir auprès de lui, a dû faire valoir le bien qui pourrait en résulter. Le témoin de qui nous tenons les faits palpitants que nous allons narrer est un officier du bord ; nous le remercions ici de sa bienveillante communication. Si maintenant, par le récit que nous allons faire, quelque bien devait se produire, nous prierions Dieu d'accorder en retour, à notre ami, ce qu'il aime le mieux ici-bas et ce qu'il espère le plus pour l'avenir : nous avons nommé l'amour de Dieu et la confirmation dans le bien.

Ce n'est pas une affaire de mince importance de déposer un homme dans une île dont les naturels sont plus ou moins anthropophages, et, quand on est appelé à le faire, le cœur ne peut qu'en être vivement impressionné. Le commandant Marceau a souvent éprouvé ce sentiment, car il savait, de science certaine, combien peu la vie des hommes était sacrée pour les habitants de la plupart de ces

(1) La *Légende des âmes*, souvenirs de quelques conférences de Saint-Vincent de Paul, 2 vol. in-18 jésus.



îles, et cela était tellement vrai que, dans l'une d'elles nommée Lifu, quatre-vingts hommes avaient été tués, rôtis et mangés en ce temps de triste et douloureuse mémoire.

On conviendra sans peine qu'il n'y a ici rien de bien séduisant pour la nature humaine, et qu'il faut se sentir bien ardemment attiré vers le bien pour ne pas se laisser arrêter par une si cruelle perspective. Il faut de plus bien connaître le prix des âmes, et savoir que, si dégradées qu'elles soient, on peut, avec l'aide de Dieu, les racheter par le sacrifice, et les sortir de l'état le plus barbare, le plus cruel, le plus monstrueux, pour les amener à un autre qui les mette à même de comprendre le respect qu'un être humain doit à toute créature humaine.

Dans un ouvrage qui a pour titre : *Le Commandant Marceau,* il est question d'un vieillard qui confirme au mieux cette consolante vérité. Ce vieillard qu'on appelait le vieux tigre, parce qu'il en avait les allures, était d'un aspect si farouche, qu'il semblait impossible de rencontrer son pareil; c'était le premier ministre du roi. Il fut un des plus ardents persécuteurs du premier missionnaire de l'Océanie, Mgr Bataillon, dès son arrivée dans l'île. Eh bien, cet homme cruel, ce tigre altéré de sang, est devenu un agneau, un agneau d'une douceur extrême, et s'il se souvient encore de ses crimes, c'est pour les déplorer et les pleurer amèrement : « Pour moi, disait-il, dans un poétique langage —

car l'esprit s'élève quand le repentir entre dans un cœur — pour moi, je suis frère d'un vieil arbre penché sur le bord d'un abîme; je vous ai donné autrefois de bien mauvais exemples. » Puis, montrant les missionnaires, il ajoutait : « Voici maintenant les guides que vous devez suivre, ils conduiront votre pirogue au ciel. »

Voilà les transformations sublimes que les envoyés de Dieu ont en perspective alors qu'ils s'engagent dans la grande voie du Calvaire pour courir, à la suite du divin Maître, après la brebis errante afin de la diriger vers les gras pâturages, ou après le loup ravissant pour en faire un doux, un tendre agneau, qui n'aimera rien tant alors que de se rendre à l'appel du bon Pasteur, pour marcher sous sa houlette et ne plus jamais quitter les douceurs du bercail.

Et voilà pourquoi nos missionnaires vont, au péril de leurs jours, à plusieurs milliers de lieues de leur patrie, pour travailler au bien des âmes ; et quand ils ne peuvent aborder de front une île sauvage, ils la contournent pour descendre dans l'endroit le plus désert, n'ayant pour tout viatique que le pain et le vin de la consécration et du sacrifice. Voilà le butin du missionnaire, oui, et quand vient le lever de l'aurore, caché à l'ombre des forêts, le ministre du Seigneur se dresse un rustique autel, et offre le saint sacrifice pour les peuples qui vont le poursuivre et peut-être le mettre à mort.

Quelle ne doit pas être la prière du céleste messager en ce moment, en ce moment sublime, où, pour toute assistance, il n'a que les oiseaux du ciel qui chantent à leur manière, les louanges de Dieu, louanges que les échos répètent de leur voix la plus plaintive, et que le missionnaire ne se rappelle jamais sans émotion, quand, épuisé de fatigue, il vient se reposer quelques jours, au foyer de la patrie où il n'est pas sans regretter sa vie pastorale, quelque agitée qu'elle ait pu être.

La narration que nous venons de faire n'est pas une simple figure esquissée à plaisir, non, c'est un fait qui s'est souvent renouvelé pendant les quatre années qu'a duré la campagne de l'Océanie, fait qui se renouvelle tous les jours encore.

L'*Arche-d'Alliance* avait à son bord des missionnaires ; deux de ces hardis pionniers de la civilisation, devaient descendre à Rotuma, île située dans l'océan Pacifique, mais le roi de cette île ayant refusé de les y recevoir, on dut la contourner pour les déposer dans sa partie la plus déserte, et là, après leur avoir donné le baiser de paix, le commandant les confia à la garde de Dieu en leur disant au revoir ou adieu, selon les événements qui ne sont au pouvoir de personne, car là comme ailleurs, l'homme est mené par une volonté supérieure, Dieu restant partout et toujours le Maître de la vie et de la mort. Cette certitude vient singulièrement en aide aux missionnaires, et quelque perdus qu'on

les croie au milieu des anthropophages, eux, avec leur vive foi, savent, à n'en pas douter, que pas un cheveu ne tombera de leur tête, sans l'ordre ou la permission de Dieu.

Le commandant Marceau avait donc dit adieu aux deux Pères qu'il laissait à Rotuma, il le leur avait dit sans tristesse, mais non sans émotion, car sur ces plages lointaines tout impressionne, tout est éloquent, même le silence, le silence qui permet d'entendre tout ce qui se meut dans la nature, tout ce qui s'agite, et alors que les heures de la nuit impriment un cachet de mort à toutes créatures, la brise qui traverse les incomparables et si imposantes forêts, vient encore parler aux célestes messagers et leur apporter, comme un bienfait du ciel, l'air pur qui rafraîchit les sens et répare les forces qui sont si nécessaires à ceux qui vont, au lever de l'aurore, courir, au milieu de tous les périls, après les révoltés de l'humanité pour qui, nous le répétons, rien n'est sacré, pas plus l'enfant au berceau que le vieillard courbé sous le poids des ans, et dont la tombe est déjà entr'ouverte pour recevoir sa dépouille mortelle.

Et quand l'envoyé de Dieu pense à toutes ces misères, son cœur voudrait violenter ses pas pour les obliger à aller plus vite au-devant de ceux qui vont le poursuivre pour le massacrer sans pitié et le dévorer. Et ces hommes courent, sans crainte aucune, au-devant de ces cannibales, non pour les

combattre, mais pour les embraser du divin amour qui les pousse, qui les anime, qui les dévore.

Mais, ô envoyé de Dieu, pour subjuguer les cannibales que tu recherches avec tant d'ardeur, tu as au moins une arme? une arme sûre? une arme à longue portée?

Oui, le missionnaire a une arme à longue portée, une arme sûre, une arme qui le rend invincible, et cette arme, c'est la croix, la croix qui a transformé le monde, le monde des âmes, et voilà des siècles qu'elle lutte contre tous les obstacles sans se laisser arrêter par aucun; c'est devant elle que Clovis, le fier Sicambre, se courba pour brûler ce qu'il avait encensé et adorer ce qu'il avait brûlé; c'est devant elle que les cannibales, qui ne se plaisaient qu'à empourprer leurs lèvres du sang humain et à dévorer les chairs palpitantes de leurs victimes, c'est devant elle qu'ils se sont courbés, à leur tour, pour déplorer les iniquités de leur vie et adorer sur la croix le Dieu que ceux qu'ils ont massacrés leur ont appris à connaître et à aimer.

Voilà ce qui fait la force du missionnaire et quelle est la grâce qui lui fait affronter tous les périls et accepter doucement la mort en union avec Celui qui, doucement aussi, s'est laissé crucifier sur le Golgotha par amour pour l'humanité.

Nous avons donc raison de dire, que c'est sans tristesse que l'on dépose un missionnaire sur une plage lointaine, parce qu'on le sait armé pour le

combat qu'il doit livrer, et qu'avec la confiance qu'il a en Dieu pour qui il a tout sacrifié, il ne saurait jamais être confondu.

Après le départ de l'*Arche-d'Alliance* de Rotuma, les deux Pères, dans l'intérêt de la Mission, se séparèrent ; l'un choisit le sud de l'île pour le centre de ses travaux apostoliques, et l'autre la partie opposée. On pourrait s'étonner de cette séparation si l'on ne savait que les missionnaires catholiques ne cherchent avant tout que le bien des âmes, et que d'ailleurs l'homme de Dieu n'est seul nulle part : il est partout avec Celui qui l'envoie, et plus la solitude est profonde, plus son âme est libre de s'épancher dans le sein du Dieu de son enfance et de tous ses jours ; le Dieu qui, dans ces immenses solitudes, parle plus haut que partout ailleurs à son cœur. Et quand, dans ce moment solennel, saisi d'une sainte émotion, le cœur du missionnaire interroge une fois encore le ciel, les échos de l'immensité lui redisent les paroles laissées au monde, en un jour de grâce et de bénédictions, par le divin Maître : « Allez et enseignez toutes les nations (*ite docete gentes*) », et c'est le cœur rempli de joie, que le missionnaire s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, sans se laisser dominer par la crainte d'y rencontrer les fauves qui l'habitent, quelle qu'en soit la nature d'ailleurs.

Si l'envoyé de Dieu ne craint rien, on peut ajouter qu'il ne s'inquiète de rien non plus, car il est,

par excellence, l'homme qui a pris les divins conseils à la lettre ; il ne s'inquiète pas de ce qui doit le vêtir ou le nourrir, il sait, nous le redisons, que la Providence veille sur tout, et que pas un cheveu ne tombera de sa tête sans l'ordre ou la permission de Dieu. Quant aux mauvais jours, il ne les redoute pas, ou pour mieux dire il n'en est pas pour lui : il sait trop bien que le serviteur n'est pas plus que le Maître, et quand les jours se font difficiles, son cœur, son vaillant cœur, se reporte à ceux où le divin Maître instruisait les siens, et alors il lui semble entendre encore ces paroles empreintes d'une si céleste mélancolie : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête », et il marche sous le regard de Dieu, avec le flambeau de la foi qui l'éclaire, la grâce qui l'anime et l'amour divin qui le presse, qui l'embrase et le fait voler au secours de la nature humaine affreusement mutilée, afin de l'arracher de l'abîme qui la retient comme rivée à un mal dont rien ne saurait rendre le monstrueux et révoltant caractère.

Le missionnaire qui aime les âmes, souffre mort et passion pour elles, et les douleurs inénarrables qu'il éprouve, il fait plus que de les accepter, il va au-devant d'elles, parce que le Golgotha qu'il a toujours présent à l'esprit ne lui permet pas d'oublier le prix des âmes qui y ont été rachetées. Il

sait bien, il sait par expérience, ce qui l'attend, ce qu'il affronte, il a d'ailleurs été prémuni contre la séduction de l'esprit mauvais, on lui a tout dit, tout fait envisager, tout indiqué, les difficultés du chemin, les écueils qui s'y rencontrent et les grands bouleversements de la nature qui, en agitant les éléments, semblent conspirer avec eux pour entraver la marche du missionnaire. Il est vrai que les vents et la tempête qui agitent les flots sont souvent moins à redouter que l'inénarrable cruauté des peuplades que le divin messager se propose d'évangéliser; il sait tout cela, et ces épreuves, quelque émouvantes qu'elles soient, ne peuvent ébranler son courage, ni l'arrêter dans sa course; et si son esprit, toujours ouvert, était tenté de faire un retour vers le passé, ce ne serait que pour se reporter vers les bourgades bénies par la présence du Fils éternel de Dieu, de Jésus, l'Oint du Seigneur, le Christ, Celui qui avait été promis à nos premiers parents après leur chute, afin d'entendre l'éternel et sublime écho des paroles qui furent adressées aux apôtres et à leurs successeurs, après la glorieuse résurrection, par le divin Maître, paroles qui transmettaient à de faibles créatures, l'esprit pour concevoir de grandes choses et la force pour les accomplir.

A l'heure solennelle où le Christ est apparu aux apôtres pour leur annoncer leur mission, on ne criait plus comme aux jours ténébreux dont on sor-

tait : Le Christ est mort ! le Christ est mort ! non, il était ressuscité et parlait avec plus de force que jamais, et c'est à l'une de ses apparitions qu'il investit les âmes apostoliques de leurs pouvoirs en leur adressant ces paroles créatrices que les célestes échos doivent répercuter jusqu'à la fin des temps : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, allez donc par tout le monde, prêcher l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder toutes les choses que je vous ai prescrites. »

Voilà pourquoi le missionnaire est fort, et pourquoi aussi il ne craint ni la faim, ni la soif, ni la douleur, ni la mort.

Avant de quitter les deux Pères, le commandant leur avait dit : Je reviendrai dans un an ; au revoir si Dieu le permet, ou adieu si nous ne devons plus nous rencontrer ici-bas.

Le commandant fut fidèle au rendez-vous, mais il ne retrouva plus les deux missionnaires, ils avaient été massacrés ! massacrés tous deux ! c'étaient des martyrs et le sang des martyrs ne coule jamais en vain; il monte vers le ciel comme un encens d'agréable odeur et en fait descendre une surabondance de grâce qui envahit les âmes, les pénètre et les transforme ; alors le loup et l'agneau paissent dans les mêmes pâturages, ou plutôt le loup perd sa férocité et devient lui-même un ten-

dre agneau qui donne de la joie au pasteur et le laisse dans une douce quiétude.

Le commandant Marceau, qui connaissait au mieux les vues de Dieu, ne désespérait jamais d'aucune âme, il savait, à n'en pas douter, que le sang des martyrs est une semence qui peut, sous les rayons de la divine grâce, donner naissance à une génération nouvelle qui ne se reportera vers les anciens jours que pour les pleurer et les racheter.

Si la foi vive peut transporter des montagnes, l'espérance est assez féconde pour enfanter des merveilles.

Une descente à terre ; surprise que le commandant y éprouve.

C'est avec les pensées que nous venons d'exprimer que le commandant descendit à terre. Humainement, cela pouvait être taxé d'imprudence, mais ce vaillant homme voyait de haut, et il savait que ceux qui s'abandonnent à Dieu ne sont jamais abandonnés. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver en ce lieu des hommes tout différents des naturels de l'île, autant par leur taille et leur costume que par leur attitude.

Quels étaient ces hommes ? L'auteur de la *Vie d'Auguste Marceau* nous le dit, nous le citons :

« Un navire anglais avait fait dans les îles d'Halgan, archipel de Loyalty, une tournée qu'on avait couverte du voile du mystère, mais en réalité afin d'y chercher une cargaison d'hommes et de les conduire à Sydney pour être employés, çà et là, comme gardiens de vaches, manœuvres ou valets de cuisine, professions qui manquent de bras dans la colonie.

» Afin de déterminer les naturels à s'embarquer, on fit briller à leurs yeux la proposition de venir voir Sydney *où on leur donnerait,* disait-on, *des perles, des étoffes, des richesses, après quoi ils reviendraient*. On en attira de la sorte une centaine. Une fois à bord, on les fit descendre dans la cale qu'on ferma sur leur tête, et le navire partit pendant la nuit. De là, le brick, n'ayant pas son chargement complet, vint jusqu'à Rotuma pour l'augmenter. Mais les insulaires d'Halgan comprenant ce qu'on voulait faire d'eux, s'échappèrent au nombre de cinquante environ pendant qu'on était à l'ancre, se jetèrent à la nage, et s'enfuirent dans les bois. Le capitaine, la fureur dans les yeux et le pistolet au poing, somma les chefs de l'île de lui rendre les déserteurs; puis ne pouvant réussir et se radoucissant à dessein, il invita les naturels de venir à son bord sous prétexte de leur faire des présents et de leur montrer son navire ; mais ses menaces et ses promesses furent inutiles. Bientôt, à la suite de manifestations hostiles, on en vint aux

mains, il y eut des morts des deux côtés, et le capitaine ne dut son salut qu'à la fuite, et se hâta de quitter cette île, y laissant les cinquante Halganais qui avaient reconquis leur liberté. »

Il paraît que le capitaine anglais, d'après l'officier du bord de qui nous tenons nos renseignements, avait cherché à attirer le grand chef de l'île de Rotuma sur son brick, sous prétexte de lui faire les plus riches présents, mais en réalité pour le garder comme otage, et que, sur le refus de ce dernier, il s'emporta jusqu'à le saisir par les cheveux pour l'entraîner de vive force vers les embarcations. Les naturels, pour défendre leur chef, saisirent le capitaine à bras le corps. Ce dernier se sentant serré de près, fit feu sur le chef; une bataille s'ensuivit, il y eut des morts et des blessés de part et d'autre, et le capitaine voyant sa perte certaine s'il luttait plus longtemps, prit la fuite. Voilà la seconde version qui ne fait que corroborer la première.

Le commandant avait ramené de nouveaux missionnaires qui le prièrent de débarrasser l'île des Halganais qui dévastaient tout et ne pouvaient que les entraver dans leur ministère.

Les réfugiés halganais cherchaient à réparer les jours malheureux qu'ils avaient passés à bord du brick anglais, et pour cela, il n'était sortes de déprédations qu'ils ne commissent; rien ni personne n'était en sûreté avec eux. Les femmes surtout étaient victimes de leur brutalité.

Le commandant, à part les autres raisons qui pouvaient le dominer, ne tenait nullement à recevoir à son bord des hommes à ce point émancipés. Il refusa donc nettement ce qu'on lui demandait, et les missionnaires de dire et dire encore : Ces hommes paralyseront nos efforts ; réfléchissez devant Dieu sur les conséquences de votre refus !

— Mais comment nourrir à bord cinquante hommes de plus, dit le commandant, et cela pendant des mois, quand on n'a que le strict nécessaire ?

Cependant, le chef de l'île, pour se débarrasser de ces hôtes importuns, était disposé à donner tout ce qui pouvait être nécessaire pour les nourrir pendant des mois.

Le bel insulaire

Le commandant avait demandé vingt-quatre heures de réflexion ; ce qu'il voulait en réalité, c'était que le plan de Dieu lui fût indiqué nettement. Il le cherchait et demandait un signe pour le déterminer, un phare pour l'éclairer.

A ce moment, sur le rivage où il se trouvait, il vit un jeune insulaire s'arrêter droit devant lui, c'était un naturel de l'île Halgan ; il était d'une taille imposante et d'une beauté exceptionnelle ; une

abondante chevelure, qui s'alliait admirablement à sa taille et à son maintien, flottait au gré du vent; on sentait, en voyant ce jeune sauvage, qu'il était de race, et si l'on pouvait en douter quelques instants, ce doute ne tarda pas à s'évanouir. Le jeune insulaire avait à peine dix-huit ans. Sa fierté naturelle et le rang que probablemenf il occupait, lui donnaient une assurance que des hommes de trente ans ne possèdent pas toujours. Ainsi posé devant le commandant, l'enfant de la nature le regarda en face, non avec hauteur, mais avec un air qui semblait dire : Je puis t'adresser la parole, car je suis ton égal. Ce jeune insulaire avait pour nom Jokéia, il était le fils de Ouanuekéi, le grand chef de l'une des tribus de l'île Halgan.

— Tu es, dit-il au commandant Marceau, le chef des blancs, c'est toi qui commandes le navire qui est à l'ancre, eh bien, ramène-nous, moi et les miens, dans l'île où le soleil a fortifié mon bras et réchauffé mon cœur, et tu n'auras qu'à louer l'esprit qui t'a conduit ici et le vent qui t'y a poussé.

— C'est impossible, dit le commandant.

— Impossible? et pourquoi ?

— Les naturels de ton île sont trop indisciplinés.

— Embarque-nous, je te réponds d'eux.

A son air imposant, on sentait qu'il était à même de tenir ce qu'il promettait.

Le commandant admirait ce jeune chef, et tout

bas il disait à Dieu : Seigneur, vous savez que je ne veux faire que votre volonté, mais il me faut la connaître : donnez-moi un signe. Marceau avait à peine formulé cette pensée que Jokéia lui dit :

— Si tu me ramènes à l'air libre de nos forêts, je te promets qu'à jamais les robes noires — les missionnaires — y seront bien reçus et qu'ils pourront librement enseigner leur doctrine aux naturels qui obéissent à mon père. Quant à la nourriture, ne crains pas d'en manquer, j'apporterai plus que le nécessaire.

Marceau était vaincu.

— J'accepte, lui dit-il, si toutefois tu te crois assez fort pour accomplir tout ce que tu promets.

Et le commandant qui voyait la Providence partout, la remercia d'une pensée qui lui était venue, celle d'embarquer 20,000 cocos, à Futuna, en guise de lest, quelques mois auparavant, lest qui devait si bien lui servir dans la traversée qu'il allait entreprendre pour rapatrier Jokéia et les siens.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir parler de la Nouvelle-Calédonie, nous reprendrons le récit après avoir fait connaître les mœurs, le caractère et les coutumes des naturels qui habitent cette lointaine contrée.

La Nouvelle-Calédonie.

Nous ne pouvions parler des missions lointaines sans mentionner la Nouvelle-Calédonie, et nous le faisons d'autant plus volontiers que les notes que nous avons en main ont été prises sur les lieux par l'officier du bord de qui nous avons parlé, en 1846. En indiquant ce qu'étaient les naturels de ce pays à cette époque, on sera à même de voir les difficultés innombrables qui sont à vaincre pour introduire quelques sentiments humains en des âmes si affreusement dégradées.

Le digne officier à qui nous devons nos notes, n'a rien négligé pour se bien renseigner, et ceux qui le connaissent, le tiennent trop en estime pour ne pas affirmer qu'il est incapable d'altérer en rien la vérité. Nous avons donc des faits authentiques à raconter, faits vus de près et vérifiés par un observateur qui n'a pas seulement traversé ces lieux comme un touriste pourrait le faire, mais qui s'y est arrêté par un devoir librement accepté et loyalement exécuté.

Nous sommes tout d'abord amené à faire une remarque, c'est qu'il y a parmi les peuplades anthropophages, des degrés dans l'avilissement qui laissent une marque, une empreinte, non seulement sur le visage, mais encore sur la plénitude, sur l'ensemble de l'être dégradé.

Avant d'arriver en Nouvelle-Calédonie, l'*Arche-d'Alliance* avait visité des contrées où, malgré la férocité des habitants, on trouvait encore quelques qualités naturelles qui rachetaient un peu les cruautés que ces cannibales exerçaient envers la créature humaine.

Quand on veut étudier sérieusement un peuple, rien n'est à négliger, et si l'on ne s'arrête qu'à ses défauts, qu'à ses vices, qu'à ses aberrations, on ne peut être pris que de découragement ; il est rare qu'à côté du mal, quelque extrême qu'il soit, on ne rencontre pas quelque bien qui laisse la porte ouverte à l'espérance et met au cœur un calmant qui n'est pas hors de saison alors que tant de maux sont à déplorer, que tant de tristesses sont à vaincre.

Oui, chez les peuples les plus anthropophages, les plus cruels, les plus féroces, l'*Arche-d'Alliance* a découvert quelques bonnes qualités qui peuvent laisser aux voyageurs attentifs un agréable souvenir.

Mais la Nouvelle-Calédonie ne paraît avoir laissé aucun de ces souvenirs à notre cher officier ; tout, dans ce pays, l'a attristé! Ici, dit-il, le tableau change, la nature elle-même prend d'autres couleurs, elle apparaît aride et sauvage ; le sommet de ses monts est nu et dépouillé de toute verdure. Le *melaleou*, grand arbre très répandu, qui fait le fond de toute végétation, paraît triste et couvert de cendres.

C'est en vain que le voyageur cherche à reposer son regard sur quelques magnifiques tapis de verdure, sur des beaux orangers chargés de fruits qui forment avec les bananiers, les gogayiers, les citronniers et autres richesses que l'on rencontre dans la charmante Tahiti et dans les principales îles de la Polynésie. Aussi, n'éprouvons-nous aucune surprise en lisant que le premier sentiment du voyageur à la vue de la Nouvelle-Calédonie, est un sentiment d'invincible tristesse !

La différence qui existe entre les habitants de cette île et ceux de la Polynésie, est très grande. Le voyageur ne trouve plus ici cette harmonie des formes, ces belles proportions et ces lignes souples et flexibles qui distinguent les Noukahiviens ; l'attitude noble et fière, le regard assuré de l'habitant de Futuna ; le sérieux, la noblesse, le calme, de l'habitant de Samoa. Plus rien de tout cela, car ici le regard est attristé de ne plus trouver qu'un peuple hideux, stupide, auquel la nature *semble* avoir tout refusé. Nous soulignons le mot *semble*, parce que nous ne croyons pas que tout ait été refusé à une créature humaine, et nous pensons que, quelque endormie qu'elle soit, on peut encore, en y fouillant bien, et en le faisant avec l'âme qui convient en pareille circonstance, y découvrir quelques vestiges de sentiments qui pourraient donner quelque espérance à l'observateur, espérance qui ne fait jamais défaut aux héros de la foi. On ne

saurait trop insister sur un sentiment qui peut devenir le point de départ d'un grand bien.

Nous n'avons pas à dire que la Nouvelle-Calédonie est une des plus grandes îles de l'Océanie, qu'elle a été découverte en 1774 par Cook ; qu'en 1846, époque de laquelle nous parlons, cette île n'avait encore été visitée que par fort peu de navires, et que les habitants n'ayant eu, jusque-là, que peu de contact avec les Européens, avaient conservé leurs mœurs primitives.

Race, portraits, physionomie.

Le Nouveau-Calédonien appartient à la race cuivrée, il est presque noir, il a les cheveux ondulés. Les hommes sont de taille moyenne, ils ont le torse assez bien développé, mais les membres grêles, les chairs molles et la peau toute poudreuse. Un grand nombre sont couverts d'ulcères et de cicatrices. Leur physionomie ne semble être animée que par l'esprit du mal et annonce, pour comble de disgrâce, la plus laide et la plus grossière stupidité. Il y a même chez quelques-uns, c'est triste à dire, un aspect de brutalité qui leur donne de la ressemblance avec l'orang. Leurs mâchoires sont très développées et proéminentes comme celles de cet animal. Quand ils rient, ils

laissent voir deux rangées de dents effrayantes. Si on leur jette un morceau d'igname ou de biscuit, ils se précipitent sur l'aliment, le portent d'abord à leur nez, puis ils dansent de joie en se frappant sur une *buttock*; nous prononçons ce mot en anglais pour ne pas être *shocking*.

Costume national.

Le costume est des plus simples : les hommes ont pour tout vêtement..... Après avoir consulté mes notes, j'aime mieux dire qu'ils n'en ont pas, plutôt que d'essayer de rendre la manière grossière que le Nouveau-Calédonien emploie pour se voiler. Cette manière laisse tant à désirer, que cinq jeunes sauvages de l'île Wallis qui se trouvaient sur l'*Arche-d'Alliance*, ne revenaient pas de leur surprise en voyant la grossièreté des Nouveaux-Calédoniens, eux qui n'auraient pas osé paraître sans leur costume national qui est une belle ceinture de feuilles ; aussi se sont-ils écriés : *Covi*, *covi !* Calédoniens. Mauvais ! mauvais ! les Calédoniens !

Portrait de la femme.

Les femmes calédoniennes sont encore plus laides que les hommes ; elles sont généralement

petites, leurs formes sont massives et diffèrent peu de celles des hommes ; leur costume est décent ; elles ont autour des reins une petite ceinture assez élégante ; c'est une espèce de frange soyeuse dont les filaments tombent tout autour de leur corps. Le but qu'elles se proposent est atteint, mais si juste que si la frange était d'un pouce moins longue, elle serait inutile. Notre officier est un observateur scrupuleux, il n'omet aucun détail.

Portrait des enfants.

Dans toutes les îles que l'*Arche-d'Alliance* a visitées, l'équipage a admiré les enfants, mais ceux-ci sont, à ce qu'il paraît, aussi laids que leurs père et mère. Dans leur première enfance, ils restent dans la nudité absolue. A l'âge de six ans, le petit garçon reçoit, en grande cérémonie, un vêtement qui ne l'habille pas du tout. La petite fille prend la ceinture vers l'âge de trois ans, sans la moindre cérémonie. On ne fait rien dans ce pays pour la femme.

Coquetterie, ornement, tatouage.

La coquetterie, le désir de plaire, existe aussi bien chez ce peuple que chez le plus beau de la

terre, elle est même développée à un très haut degré, seulement l'idée qu'ils ont du beau est conforme à celle qu'ils ont du bien, du vrai. Ainsi les énormes cicatrices que les femmes portent sur la poitrine et les bras sont considérées par elles comme des grains de beauté, elles les multiplient suivant qu'elles tiennent plus à plaire. Elles appliquent sur les seins de grosses pierres rougies au feu, et s'enfoncent de distance en distance, des bouts de bois incandescents.

On dit que des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter, nous le voulons bien, mais on conviendra que là, les goûts sont aussi cruels que dépravés.

Les hommes et les femmes portent des boucles d'oreilles de la dimension, en tous sens, d'un rond de serviette. Ils remplacent cet ornement qui est ordinairement un segment de coquillage, par quelques fleurs rouges, par un petit paquet d'herbes, même par un morceau de bois. Ils ont encore pendu aux oreilles un petit paquet de dents de chauves-souris, même des dents humaines.

Ils se percent les oreilles de bien bonne heure, ce n'est qu'à force d'introduire des objets de plus en plus gros, qu'ils finissent, à la longue, par se distendre le lobule de l'oreille au point d'offrir une ouverture plus grande que la circonférence de tout l'organe, et qu'ils finissent par s'introduire le cylindre en question.

Les hommes, les femmes et les enfants portent au-dessus du coude un bracelet auquel ils tiennent beaucoup. Ce bracelet est d'un seul morceau, il est blanc, de la largeur de trois doigts, ce sont encore de gros coquillages.

Les colliers sont de plusieurs espèces, les plus estimés sont faits de grosses pierres de serpentine verte, auxquelles ils ont donné la forme et la grosseur d'un petit œuf de pigeon. Les chefs, les femmes chefs, portent aussi une espèce de ganse de couleur grenat, tressée avec le poil de la roussette. Les grands chefs portent cette même ganse sans couture.

On voit au cou de quelques femmes des colliers de verroteries. Ce n'est plus un ornement naturel. Les petites perles blanches que l'on vend en Europe à très bas prix sont plus précieuses là-bas que des diamants. Quand les missionnaires en possèdent, ils se procurent, par des échanges, toutes les nécessités de la vie, de la vie de ces contrées.

Quand Mgr d'Amata s'est trouvé sans ressources, la Providence est venue à son secours en lui donnant l'idée de retirer les perles blanches d'un magnifique pale. A l'aide de ces perles, il a pu vivre fort longtemps.

Ces perles sont un moyen si puissant qu'on les ménage pour ne s'en servir que pour les besoins les plus urgents.

Nous ne pouvons omettre de dire un mot du tatouage : Ce peuple qui est presque noir, se tatoue cependant comme le font les peuples de la Polynésie. Les dessins sont plus simples, plus rares, et paraissent peu. Aussi préfèrent-ils les incisions, les brûlures qui laissent de profondes cicatrices.

La coquetterie ne consiste pas seulement à vouloir plaire, on veut encore se plaire à soi-même. Le Calédonien adore son *onebadine* (son miroir).

Il creuse au pied du cocotier, sur une des racines transversales, une petite cavité, l'eau s'y amasse, c'est devant ce miroir qu'alimente la rosée du ciel, que tour à tour, les hommes, les femmes, les enfants, viennent apprendre à se connaître. Peut-être y a-t-il eu parmi eux plus d'un Narcisse ?

Nous pourrions nous étendre sur ce sujet si nous n'avions hâte de traiter la grave question de l'homme moral, intellectuel, animal. Nous nous contenterons, pour faire connaître ce peuple, de citer des faits qui ont été puisés à bonne source. Il en est qui pourraient paraîttre contradictoires si l'on perdait de vue que chez un peuple tous les individus ne se ressemblent pas : sans aller plus loin, est-ce que l'homme civilisé est toujours d'accord avec lui-même ? la question posée est, par ce seul fait, résolue. Quand l'homme n'accepte pas, pour s'éclairer, le flambeau de la religion, il n'est qu'un tissu de contradictions.

Caractère national, moralité, intelligence, sens.

La dissimulation, la cruauté, la gourmandise, la paresse, les sept péchés capitaux, en un mot, forment le fond du caractère du Nouveau-Calédonien. Nous allons citer quelques faits à l'appui de ce jugement :

Le R. P. Montrouzier va visiter une tribu voisine, plusieurs naturels l'entourent, ils paraissent bien disposés.

Le zélé missionnaire leur parle de Dieu, on l'écoute avec le plus profond recueillement. Encouragé, le bon Père redouble de zèle, s'anime et met toute son âme pour gagner les cœurs de ceux qui ont l'air de si bien le comprendre... Quand il a terminé son éloquent discours, le chef s'approche et lui dit : « Que vas-tu nous donner pour t'avoir si bien écouté ? »

Les missionnaires ont plusieurs chiens parfaitement dressés à la garde de la maison. Le plus terrible de ces animaux, le grand Aliki, le Rhin, cassa un jour sa chaîne et mordit cruellement un naturel qui ne le méritait pas. Pour lui faire oublier cet accident, on lui donna une galette de biscuit. En voyant cela, les autres Kanacks, dans l'espérance d'une pareille indemnité, cherchèrent à se faire mordre.

Un naturel d'une tribu voisine est poursuivi pour être mis à mort, il se réfugie dans la case du chef. Or la case d'un chef est inviolable. On attend la victime pour la saisir à sa sortie et la mettre à mort. Mgr d'Amata averti à temps, accourt sur les lieux et reproche aux naturels leur cruauté ; puis, usant de son autorité, il délivre la victime. Le chef de la bande, transporté de colère, se tourne vers Monseigneur, le menace, et après mille injures, lui demande d'un air furieux, ce qu'il est venu faire dans son île.

— Enseigner la vérité, lui répond le saint évêque, avec la plus grande douceur.

— Tu mens, riposta le cannibale, tu mens, tu es venu apporter le mensonge, l'injustice, puisque tu viens de me ravir ma proie.

Ces deux ou trois faits disent assez quel est l'esprit qui pousse ce peuple, essayons par d'autres faits de dire quelle est son intelligence.

La mission possédait le commèncement d'un petit troupeau : quelques vaches, quelques moutons, quatre à cinq chèvres, etc. Les naturels, ne sachant pas que la chair de ces animaux était bonne à manger, ne leur faisaient aucun mal. Mais ils ont tué le cheval, pour voir jusqu'où irait une sonde en l'empalant, et cette sonde était une lance. Ils ont tué la pauvre bête par stupidité.

Nous avons dit plus haut que la maison de la mission était défendue par des chiens parfaitement

dressés ; il y en avait cinq ou six, tous d'une taille très respectable. Le *Rhin*, le plus terrible de tous, ne faisait point de quartier, les naturels qui le connaissaient pour l'avoir vu à l'œuvre, le respectaient autant qu'ils le redoutaient, ils allaient même jusqu'à lui accorder, à la lettre, les honneurs dus au grand chef ; ils s'informaient de sa santé ; ils passaient toujours derrière lui, jamais devant, ils auraient cru l'insulter en le faisant ; les femmes non seulement passaient par derrière, mais, le croirait-on, en prenant l'allure des quadrupèdes.

Quand un chef d'une tribu voisine voulait venir à la mission, il envoyait une députation au chien, et comme le chien ne connaissait pas leur langage, il fallait qu'un des missionnaires s'interposât, car le susdit aurait reçu l'ambassadeur d'une façon compromettante. L'envoyé qui ne tenait pas à avoir une réponse directe, se tenait à une distance respectueuse pour s'acquitter de sa mission.

— Dis au chien, criait-il, que le grand chef de Poepo veut venir à Balade et qu'il demande la paix.

A la voix du sauvage, le chien poussait un sourd grognement, le missionnaire le calmait par une caresse, et l'ambassadeur, trop heureux de partir sain et sauf, s'en retournait avec une certaine fierté ; il n'était pas difficile.

Pour apaiser le molosse, les naturels priaient les missionnaires de lui promettre, en leur nom,

qu'ils ne voleraient plus et ne mangeraient plus de chair humaine.

Mais tout n'était pas dit, car avec le *Rhin*, il y avait plusieurs autres chiens qu'il fallait également apaiser : il y avait *Clara*, il y avait *Bucéphale*, et les autres dont nous ignorons les noms. Quand un chef venait à la mission, avant de franchir le seuil du saint asile, il attendait que les fidèles gardiens fussent hors d'état de lui faire une réception trop acérée.

On ne saurait croire combien ces animaux étaient respectés : quand, en ce temps, on demandait aux naturels quel était le plus grand chef de la mission, tous, hommes, femmes, enfants, répondaient : C'est le grand Aliki, le *Rhin*. — Après ? — C'est Clara. — Après ? — C'est Bucéphale. — Et puis après ? — C'est Epicopo (Monseigneur). Ils plaçaient ensuite les missionnaires d'après le degré de crainte qu'ils inspiraient.

Le P. Grange était placé le dernier, on ne le craignait pas du tout, aussi lui jouait-on les tours les plus pendables. Un jour on alla jusqu'à le voler. Le Père fit une scène au voleur, et pour bien jouer l'homme en colère, il cassa deux grands pots de terre dans lesquels les naturels font cuire leurs racines. Depuis ce moment, le P. Grange était regardé comme un homme véritable, un fort et placé comme tel immédiatement après Epicopo.

Ce fait démontre que pour ces pauvres intelli-

gences, la force physique est ce qu'il y a de plus respectable. Une remarque est à faire et elle se fait d'autant mieux que l'observateur n'a pas de parti pris : si les facultés intellectuelles sont peu développées chez ce peuple, les instincts le sont en raison inverse, et cela à un tel point, qu'ils semblent remplacer l'intelligence. Leurs sens sont d'une délicatesse extrême. Ils ont les yeux plus perçants que les linx, et c'est à des distances immenses qu'ils distinguent les objets. Ils perçoivent le plus petit bruit ; à l'empreinte que les pas laissent sur le sable, ils reconnaissent celui qui les a précédés dans le chemin : Voici le pied d'un tel, vous disent-ils, et ils ne se trompent pas.

Ces qualités, qui ne sont que physiques, ne laissent pas que de leur être très utiles ; quant à leurs qualités morales, le jugement qu'on en porte est loin d'être flatteur, lisez plutôt :

Ce peuple est lâche, orgueilleux, rusé, perfide. Pendant fort longtemps, Monseigneur a dû tenir en respect les Nouveaux-Calédoniens, et pour ce faire, il portait à sa ceinture, en guise de pistolet, un robinet en cuivre. Cette chose, quelque inoffensive qu'elle fût, les effrayait d'autant plus qu'ils la voyaient percée par les deux bouts.

Le R. P. Rougeyron, étant un jour poursuivi par une bande très malintentionnée, la mit en fuite en allumant une allumette phosphorique.

Une autre fois, assiégé dans la maison de la

mission, le Père tire un morceau de lard d'une barrique de salaison et le présente aux sauvages. Ceux-ci, effrayés, prennent la fuite : ils croyaient que c'était un quartier de cadavre humain et que le Père les menaçait de les mettre, eux aussi, dans quelques barriques.

A la guerre, si les deux partis sont d'une force égale, c'est à qui fuira le premier. Dans ce cas, il n'y a jamais plus d'une ou deux victimes et la paix se fait.

Mais si l'un des deux partis est plus fort, c'est une horrible boucherie. Le signal du combat est à peine dônné, que le parti le plus faible prend la fuite. Les assaillants le poursuivent et tuent tous ceux qu'ils peuvent atteindre. Ils marchent ensuite sur la tribu et immolent sans pitié les femmes, les vieillards, les enfants, incendient les cases, dévastent les plantations, arrachent les cocotiers, et dressent ensuite le trophée de la victoire.

L'homme brave et courageux est magnanime, il n'y a que le lâche qui soit cruel et féroce.

Nous avons dit que ce peuple était orgueilleux, nous allons essayer de le prouver par des faits. Disons d'abord un mot de leur paresse, il contribuera à prouver leur orgueil.

La paresse est tellement grande chez ce peuple, qu'il aime mieux souffrir la faim que de se livrer au travail : *Souffrir pour souffrir*, dit le Calédonien, *j'aime mieux avoir faim que de travailler*.

Ces malheureux restent quelquefois plusieurs jours sans manger. Ceux qui ont un peu moins faim se moquent des autres en disant : Il faut réellement que vous soyez dans la dernière des misères et affamés au dernier des points, pour travailler et obéir à des étrangers. Courage ! courage ! disent-ils d'autres fois, ce soir, si vous avez bien travaillé, vous aurez les restes de vos maîtres.

Monseigneur venait-il à passer, ces moqueries se transformaient en air piteux, et les moqueurs se frappaient le ventre en disant : « *Mate, mate, kai, kai.* Je suis bien malade ! j'ai faim ! »

Dans leur pensée, les Européens leur sont de beaucoup inférieurs ; rien pour eux n'est beau comme leur teint foncé, ils parlent des blancs avec dédain et disent qu'ils ne sont pas de vrais hommes.

Si quelquefois, dans leur intérêt, il est nécessaire que les missionnaires leur montrent que les Européens sont supérieurs aux peuples de l'Océanie, ils disent : Oui, les *Popolangui* savent bien travailler : vous avez fait le soleil, la lune, les étoiles, vous nous donnez la pluie (car ils croient que nous venons du ciel), mais nous savons bien des choses que vous ne savez pas ; nous construisons des pirogues, des cases rondes, nous savons lancer la ragaie, nous servir de la fronde, nous savons tuer. Vous voyez que nous vous valons.

Le Nouveau-Calédonien n'est pas un peuple navigateur, il ne dépasse jamais le ressort de son

île. Dès lors, la fin du monde pour lui, c'est l'horizon. De là, sa pensée que ceux qui viennent le visiter descendent du ciel, et cela lui semble ainsi parce qu'à l'horizon le ciel et la mer se confondent. Pauvres gens, il faut les plaindre, ils ne savent que ce qu'on leur a appris. On pourrait s'étendre si l'on voulait raconter toutes leurs erreurs. Ils sont venus un jour reprocher aux missionnaires d'être avares envers eux : Vous avez fait le soleil, vous avez chez vous les grands lacs où vous gardez la pluie et vous laissez notre terre se dessécher : ordonnez donc à l'eau de tomber afin qu'elle vienne nous rafraîchir, et nous vous donnerons des ignames.

Si la ruse appartenait aux facultés intellectuelles, les faits qui vont suivre donneraient un démenti à ceux qui précèdent.

Le Nouveau-Calédonien est le plus rusé fripon que l'on puisse imaginer, il n'y a pas de filou plus habile que lui.

Après le naufrage de la frégate la *Seine*, on fit un camp pour se défendre contre les naturels et soustraire à leur rapacité les objets qu'on avait pu sauver. Un sauvage qu'on avait surnommé Brûle-Maison, convoitait le fusil du factionnaire ; il avait si bien combiné son plan, qu'il s'empara de l'arme. Le lendemain, le pauvre factionnaire est cité devant le conseil de guerre et ne peut dire comment son arme lui a été soustraite : il n'a vu personne, il n'a

point dormi, il ne s'est point absenté, si ce n'est pour satisfaire un besoin naturel, mais son arme était près de lui. Ne pouvant se justifier, la peine de mort est prononcée !

Le soupçon tomba de suite sur Brûle-Maison. Mais celui-ci joua si bien l'innocent, que Monseigneur, qui venait d'obtenir la grâce du factionnaire, resta convaincu que cet habile voleur était innocent.

Un fusil sans munitions vaut moins qu'un bâton. Brûle-Maison ne sachant qu'en faire, le rapporta quelques jours après à la mission, demandant un autre objet en échange. Interrogé sur le nom du voleur, il répondit tranquillement que c'était lui.

Mgr Amata, obligé d'aller dans une tribu voisine, trouva de suite à se faire accompagner par plusieurs naturels de bonne volonté. A moitié chemin, une petite rivière barre le passage. Un des Kanacks offre son dos et prend Monseigneur par les mains pour mieux l'assujettir.

Au milieu de la rivière, les deux Kanacks, qui marchaient de chaque côté, le prennent par les deux pieds : « Prends garde, Epicopo, tu vas te mouiller. » Monseigneur ne soupçonne aucune malice. Pendant ce temps, celui qui se trouvait derrière, lui vidait les deux poches.

Quelques jours plus tard, un vol fut commis à la mission. Monseigneur se rend chez le chef. Celui-ci convoque ses sujets et leur fait un magnifique

discours ; il leur reproche de voler des hommes qui sont leurs amis et auxquels ils doivent de la reconnaissance. Tout en parlant de la sorte (et pendant qu'il parlait) il dérobait le foulard de Monseigneur qui était assis auprès dudit chef et avait déposé son foulard près de lui après s'en être servi.

Un matelot de la *Seine* va laver son linge à la rivière, un Kanack lui offre sés services, il fait le gentil et s'empare bientôt de la confiance du matelot. Quand le linge fut lavé, notre fripon, qui voulait non seulement tout le linge mais encore les habits du matelot, l'engagea à se baigner. Pour le séduire, il plonge lui-même dans l'eau et lui montre le soleil pour lui faire comprendre qu'il fait chaud, puis il s'enfonce dans l'eau et prend la physionomie et la gaieté d'un homme qui éprouve un grand bien-être : « *Leleil ! leleil !* Que c'est bon ! que c'est bon ! » Il était déjà tard et le matelot, qui ne voulait pas se baigner, partit. Notre Kanack sort de l'eau, rejoint le matelot, redouble de gentillesse et demande à lui porter son paquet. Le matelot qui croit avoir trouvé un ami dévoué, le lui met sur la tête. A peine avait-il fait quelques pas, que notre habile fripon s'enfuit à toute vitesse dans la montagne.

Dans la Nouvelle-Calédonie, en ce temps-là au moins, chacun se faisait justice soi-même ; tout voleur surpris était impitoyablement tué par le propriétaire lésé. On conçoit dès lors que le vol soit

rare entre les naturels et que la propriété soit respectée; elle l'est en effet, mais comme les missionnaires ne tuent point les voleurs, qu'ils ne veulent point permettre que Nigadem, le grand chef de leur tribu, se serve de son casse-tête, il s'ensuit qu'ils sont pillés et ne peuvent cultiver aucun fruit du pays; le soir même qu'il est semé, les semences sont déterrées par les naturels et mangées sur place. Si quelques-unes ont échappé à la recherche, le fruit n'est pas arrivé à moitié de sa croissance qu'il est volé.

Les Pères demandèrent à Nigadem de passer le tabou dans le jardin pour un mois, afin de donner le temps à la récolte d'arriver à sa maturité : « C'est inutile, tu ne veux pas que je tue : laisse-moi faire, ce soir j'assommerai cinq ou six voleurs et l'on ne te volera plus. »

Les Pères qui ne veulent point la mort de ceux auxquels ils sont venus apporter la vie, s'y opposèrent, et malgré le tabou, ils continuèrent à être victimes des déprédations des naturels.

Ordinairement, dans l'étude qu'il faisait de chaque peuple qu'il visitait, l'officier de qui nous tenons ces renseignements, passait successivement en revue, ses défauts, ses qualités, ses aptitudes, et il n'en avait pas encore trouvé un seul où les qualités fussent nulles. Mais il eut beau se creuser l'esprit, pour en trouver au moins une à ce peuple, et il ne put y réussir.

Cependant, il remarque que les observations qu'il a faites, s'adressent au Nouveau-Calédonien en général, et qu'il n'a voulu esquisser qu'un portrait de la race qui ne saurait convenir à toutes les individualités prises séparément. Chaque nation a ses qualités et ses défauts, cela ne veut pas dire que chaque citoyen de ces nations ait les qualités ou les défauts de la masse.

Partant de ce principe, et voulant étudier les Nouveaux-Calédoniens individuellement, notre observateur trouva fort heureusement quelques exceptions, tant au physique qu'au moral.

Le petit Louis.

En ce temps-là, il y avait à la mission, deux ou trois enfants qui annonçaient les meilleures dispositions. Le petit Louis, l'un d'eux, était fils d'un chef, il était charmant, ce fut le premier chrétien de la Calédonie. Mgr d'Amata l'a baptisé au milieu d'une tempête, en revenant de Sydney. Cet enfant, qui avait alors onze ans, rendait les plus grands services à la mission. Fils de grand chef, il pouvait aller partout et commander en maître. Dans les guerres, il se rendait d'une tribu à l'autre et baptisait ceux qui étaient près de mourir. A l'épidémie qui eut lieu en 1846, épidémie qui a enlevé le tiers

de la population, Louis, qui ne s'est pas ménagé, a pu ouvrir la porte du ciel à un grand nombre d'infidèles en les instruisant et en versant sur leurs têtes les eaux régénératrices du baptême. Plus d'une fois, il a prévenu les Pères des tentatives criminelles dirigées contre leur personne. C'était l'ange gardien de la mission, et l'on pouvait prédire, sans crainte de se tromper, que cet enfant donnerait par la suite, comme il donnait déjà, non un démenti à la règle générale, mais une preuve que partout il y a d'heureuses et de très consolantes exceptions.

En parlant de la ruse des fripons de ce pays, nous avons mentionné particulièrement celle de Brûle-Maison ; eh bien, ce voleur émérite avait pourtant une autre corde à son arc, il était chirurgien ; nous ne croyons pas qu'il ait pris ses grades dans une grande faculté, mais il paraît qu'il avait du sang-froid et qu'un patient pouvait crier à son aise, cela n'était pas plus pour le démonter que pour l'impressionner ; sûr de sa main, il faisait une opération aussi facilement qu'il brûlait une maison.

Brûle-Maison est très fier de ce nom que Monseigneur lui a donné, il croit que, dans notre langue, cela veut dire médecin. Quand la frégate la *Seine* fut perdue, il appela le médecin du bord, le *Brûle-Maison*, ce qui ne rendait pas ce dernier plus fier qu'il ne fallait.

Nous parlerons plus loin des opérations que pra-

tiquait ce grand chirurgien de la Nouvelle-Calédonie, auquel on ne pourra refuser l'intelligence de son art, et nous le faisons d'autant plus volontiers qu'il est toujours consolant de rencontrer quelque qualité dans une âme perverse, et quelque peu importante qu'elle soit, elle peut devenir le point de départ d'une vie nouvelle. Il nous a été donné à nous-même, plus d'une fois, de trouver, en cherchant bien au fond d'une âme, un acte de vertu sur lequel nous avons pu fonder une espérance qui s'est parfois réalisée pour le bonheur de tous.

Mœurs, usages, coutumes, anthropophagie.

Le Nouveau-Calédonien était anthropophage, mais non comme certaines peuplades sauvages, par principe, soit parce qu'il croit hériter du courage de son ennemi en lui mangeant le cœur, ou que son père revivra en lui s'il le mange quand il est mort. Ce n'était pas non plus pour obéir à certaines lois religieuses, non, le Nouveau-Calédonien mangea son semblable par gourmandise, parce qu'il trouvait la chair humaine de son goût; il allait à la chasse d'un homme comme nous allons à celle d'un animal. Les grands chefs ne se donnaient même pas cette peine, ils prenaient ceux de leurs sujets les mieux portants et dont les chairs leur

paraissaient les plus appétissantes. Nous pouvons donner, là encore, quelques faits à l'appui.

Le grand chef de Peghem vient faire visite au grand chef de Poepo. Ce dernier s'excuse de ce qu'il n'a rien à lui offrir pour dîner.

— Quoi ! tu es chef et tu as faim ! Quand j'ai faim, moi, je choisis le plus gras de mes sujets et je le mange. Le conseil fut trouvé bon et dès ce jour ce monstre mangeait régulièrement quatre sujets par semaine. Bientôt il devint un fin gourmet : il aima mieux la chair des femmes que celle des hommes, et préférait surtout celle des enfants, aussi étaient-ce toujours des enfants qui étaient ses victimes.

Un jour on lui servit un jeune cadavre, il était en appétit et le trouva fort de son goût. — D'où vient cet excellent petit sujet ? demanda-t-il. — De telle tribu. — Dorénavant, je ne veux plus manger que de la chair de cette tribu.

Ce monstre que les missionnaires ont surnommé le Tigre, a tué et mangé plusieurs membres de sa famille. Il a tué sa propre mère ! celle-ci le voyant armé, se traîna à ses genoux et implora sa grâce en lui montrant sa poitrine : « Vois ces mamelles qui t'ont nourri, lui dit-elle, le sang qui coule dans tes veines est mon sang. » La réponse du monstre a été un coup de casse-tête ! Et ce n'est pas de l'histoire ancienne, il y a à peine quarante ans que ce monstre est mort, il a été enlevé par l'épidémie

qui régnait alors, épidémie qui a atteint les deux tiers de la population de l'île. Ces monstruosités venaient de se passer, quand notre ami étudiait sur place les mœurs des îles qu'il traversait.

Nous allons dire quelques mots du grand chef de Leghem, le diabolique conseiller du précédent, qui a survécu à l'épidémie. Ce monstre voulait que les missionnaires vinssent s'établir dans sa tribu, leur promettant de ne plus tuer ni manger d'hommes quand ils demeureront avec lui.

Pendant le séjour de l'*Arche-d'Alliance* à Balade, il est venu à la mission. Le commandant et les Pères, n'oubliant pas que la miséricorde divine peut d'un scélérat fieffé faire un élu, sont allés lui rendre sa visite. Cette visite avait aussi pour but de prendre connaissance des lieux dans un intérêt absolument patriotique. Ledit chef reçut parfaitement ses hôtes qui, malgré cela, ne pouvaient qu'être très mal impressionnés : la case de ce malheureux laissait voir des débris humains suspendus çà et là. Et comme on lui demandait la raison d'un si déplorable spectacle, le cannibale répondit hypocritement, en rejetant la faute sur un être imaginaire qu'il appelait un vieux mangeur d'hommes, nom qui lui convenait mieux qu'à tout autre. Aux faits qui précèdent, nous pouvons en ajouter un qui mettra en pleine lumière ce que le soleil ne devrait jamais éclairer. Fidèle narrateur, nous n'hésitons cependant pas à dévoiler les crimes commis

par le cannibale qui nous occupe en ce moment.

A cette époque, un navire anglais mouilla à Leghem pour essayer d'y faire un chargement de bois de sandal. Le capitaine, pour se concilier l'affection du chef, lui fit présent d'un fusil et de quelques munitions. Le capitaine était, sans nul doute, loin de supposer l'usage que l'affreux bénéficiaire ferait de ce don. Pour essayer son arme, il a tué treize naturels de son île : Mets-toi là, disait-il au sujet qu'il avait choisi, puis il tirait !

On a certainement dû se demander comment il se faisait que de pareils monstres ne soient pas assassinés par leurs sujets qui, en définitive, se trouvaient à la merci d'un caprice aussi sanguinaire que féroce.

Il n'y a qu'une réponse à cette question : la personne d'un chef est sacrée et par suite pleinement à l'abri d'un attentat ; à la guerre même, il n'a rien à craindre du parti ennemi.

Il y avait des chefs moins féroces, mais ce degré inférieur ne manquait pas de scélératesse. Pour assouvir leur passion pour la chair humaine, ils avaient recours à un satanique stratagème : après s'être entendus ensemble, ils se déclaraient la guerre. Quand il y avait plusieurs victimes, ils faisaient la paix et pour la cimenter, ils les mangeaient ensemble.

Dans les autres îles, quand on allait visiter les chefs, on pouvait accepter sans scrupule ce qu'ils

vous offraient, mais à Leghem, il n'y avait pas à s'y fier, et nous n'oserions pas affirmer qu'ils ne se soient pas fait un infernal plaisir de tromper des hôtes non prévenus en leur servant de la chair humaine, comme étant celle d'un gibier du pays. *Oui*, un esprit satanique peut aller jusque là.

Il faut que l'homme soit descendu bien bas pour se ravaler au point de se conduire comme ne le font pas les animaux les plus féroces : le tigre, le lion, la hyène, le chacal, ne mangent pas ceux de leur espèce, l'homme seul se livre à cette perversité.

En déplorant ce fait autant que possible, on est amené à reconnaître qu'il y a des analogies entre les lois morales et les lois physiques : quand un corps tombe de haut, la chute est plus profonde.

L'anthropophagie est un crime énorme et contre nature, il en est cependant un qui se pratiquait par ces Kanacks et qui est plus monstrueux encore. A première vue, cela paraît impossible, on va en juger.

Dans ce pays, à l'époque dont nous parlons, il y avait un usage qui lésait tous les sentiments : celui d'enterrer vivants les vieillards qui ne pouvaient plus se suffire, et les malades dont on désespérait.

Quand un de ces malades était atteint d'une affection qui paraissait mortelle, ou quand un vieillard était assez avancé en âge pour que la mort paraisse désirable, on décidait qu'il fallait l'enterrer. On convenait du jour, on prévenait les parents,

les amis, les alliés des tribus voisines, qui s'empressaient de se rendre sur les lieux, apportant avec eux des cadeaux et des vivres pour la *fête*. Le malade, ordinairement, ne s'effrayait pas, il attendait patiemment le jour fixé. Quelques-uns allaient jusqu'à demander eux-mêmes qu'on les enterre.

La veille du départ de l'*Arche-d'Alliance*, un missionnaire fut averti qu'une femme d'une tribu voisine était très malade et qu'on devait l'enterrer le soir même. Le Père se transporta sur les lieux pour essayer de lui donner le baptême. Il emporta avec lui un petit morceau de pain dont les naturels sont très friands. Arrivé sur les lieux et ne trouvant pas que la malade fût en un si grand danger, il lui offrit son morceau de pain.

— Ce n'est pas la peine, dit la pauvre femme, on va m'enterrer ce soir.

— Qui te l'a dit ?

— Mon fils.

Quelques jours avant, le jeune Louis avertit le R. P. Montrouzier qu'une vieille femme allait mourir dans quatre jours. Arrivé à la case, la malade lui fit connaître elle-même le jour en question : « Je mourrai, lui dit-elle, dans quatre jours. » Quand le quatrième jour fut venu, elle dit au Père : « Je suis *morte*. » Pendant ces quatre jours, le bon Père avait pu l'instruire, et toute morte qu'elle disait être, il lui donna le baptême. Tous ses efforts après cela

furent inutiles, le soir on porta la pauvre femme en terre.

Généralement, en Nouvelle-Calédonie, les malades ne craignent pas la mort. Chez quelques-uns cependant, la nature garde ses droits et ils ne veulent pas être enterrés vivants. Il est inconcevable que cela ne soit qu'une exception.

Il y avait dans ce pays de singulières aberrations, le fait suivant ne le démontrera que trop.

Un chef vint un jour trouver Mgr d'Amata pour lui demander un service.

— Parle, si cela est en mon pouvoir, j'en serais très heureux.

— Ma mère est vieille, elle m'ennuie et ne veut pas qu'on l'enterre. Je viens te trouver pour que tu la décides à se laisser mettre au repos.

Monseigneur essaya de faire comprendre à ce chef combien une pareille coutume blessait tous les sentiments. Les missionnaires, quand ils ne peuvent pas faire plus, déposent au moins dans les âmes les germes de la vérité, et là, comme partout ailleurs, quand l'heure de la grâce est acceptée, on embrasse la vérité dont l'éclat semble alors luire pour la première fois aux yeux du pénitent.

C'est toujours le soir qu'a lieu la *cérémonie* des enterrements. Dès que le malade est mort, on l'enveloppe d'une tapa, on le porte loin de la case, on le dépose au coin d'un bois, sur le bord d'un fossé, en attendant le soir, et il arrive souvent que la

personne que l'on croyait morte n'était qu'évanouie.

Le R. P. Grange a dû résister pour ne pas être enterré vivant un jour qu'il était malade, il a eu toutes les peines du monde à persuader aux naturels qu'il n'était pas mort.

Le R. P. Montrouzier, revenant un jour d'une tribu voisine, trouva sur le bord d'un fossé une pauvre femme ensevelie et toute préparée pour la cérémonie du soir. Voyant qu'elle n'était pas morte, il la débarrassa de ses liens et lui demanda ce qu'elle faisait là.

— J'ai fini.

— Comment! tu as fini?

— Je suis morte, on m'a déposée là en attendant la cérémonie de ce soir.

Quant à cette cérémonie, les détails doivent être des plus navrants; les missionnaires, on le conçoit sans peine, n'ont jamais assisté à cet horrible drame, ils n'auraient pu être témoins volontaires d'une telle monstruosité. De leur côté, les naturels n'y auraient pas consenti. Ils n'auraient pas même permis qu'on entrât dans leur petit bois taboué. Ils disaient : Nous respectons vos lieux *taboués*, respectez les nôtres et n'entrez pas dans les lieux où reposent nos pères. — Leurs pères qu'ils ont enterrés vivants parce qu'ils étaient vieux!

Deuil.

Après la *cérémonie* qui ne pouvait être que très lamentable, tout rentrait dans le silence. On faisait un grand festin où tout le monde était gai. Nous ne disons pas que le lendemain le mort était oublié, non, les cérémonies du deuil commençaient seulement et se prolongeaient fort longtemps.

Quelle contradiction ! Porter le deuil et pleurer celui qu'on vient d'immoler ! est-ce de la douleur ou simplement un tribut payé à l'usage ? Nous posons la question sans la résoudre.

Le lendemain, les parents viennent de nouveau sur la tombe, et les pleurs, les cris recommencent ; les femmes se font de nouvelles cicatrices : les unes se brûlent avec des pierres rougies au feu, d'autres s'enfoncent des bouts de bois incandescents dans les chairs ; d'autres encore se coupent les cheveux, etc., etc.

Ces cérémonies se renouvelaient pendant plus ou moins de temps. A la mort d'un grand chef, on prend, en signe extérieur de deuil, un bonnet de couleur blanche, on abat des cocotiers, l'arbre le plus précieux de ces contrées ; on met le tabou pour plusieurs mois sur certains fruits, et afin de perpétuer sa mémoire, on place dans plusieurs endroits de la tribu des espèces de mausolées. On plante quelques pieux sur lesquels on établit des

treillis pour y déposer des coquillages, des ossements humains, qu'on abandonne là jusqu'à ce que le temps les ait réduits en poussière : *Memento homo quia pulvis est et in pulverem reverteris.*

Comme conséquence d'enterrer les malades avant qu'ils ne soient morts, les résurrections n'étaient pas rares ; aussi voyait-on souvent revenir le lendemain ceux qui avaient été enterrés la veille. Ils racontaient alors une histoire conforme aux idées religieuses du pays. On les croyait et on les recevait de nouveau parmi les vivants.

Nous pourrions donner d'autres détails ayant trait à ce sujet si nous ne devions nous borner. Nous en avons dit assez cependant pour mettre au courant des actes concernant les enterrements des malheureuses victimes de la plus déplorable des superstitions. Nous allons continuer ce récit en parlant de l'organisation de la famille en Nouvelle-Calédonie.

De la famille.

La famille se compose, comme dans tous les pays du monde, du père, de la mère, des enfants légitimes, des enfants adoptifs et d'une lignée indéfinie de parents.

L'homme est le chef; il règne en despote, il est exempt de tous les travaux fatigants qui sont réservés à la femme, il n'a qu'à se laisser vivre.

Quant à la femme, ici comme chez tous les peuples, où le christianisme n'est pas venu la réhabiliter, la déclarer libre, elle est esclave. Les travaux les plus rudes lui sont réservés, elle est le souffre-douleur de la famille.

Il y a des lois qui les concernent, lois aussi peu flatteuses que possible. Nous allons parler de quelques-unes qui ne manqueront pas d'être flétries par nos dames françaises qui sont heureusement habituées à d'autres lois, lois que l'honneur commande et que la dignité inspire.

Lois concernant les femmes

Les femmes sont soumises à un grand nombre de *tabous* : il y a certains mets dont elles ne peuvent jamais se nourrir, surtout ceux préparés pour les hommes. Il y a des tabous qui ont un caractère tellement sémitique, qu'on les trouve posés sur les femmes juives dans le monde entier. Ces tabous se prescrivent par une loi naturelle qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer. Pendant les jours de ces interdictions, non seulement il y aurait peine de mort pour les Calédoniennes si elles mangeaient des mets préparés pour les hommes, mais elles ne peuvent même pas y toucher.

Il ne leur est pas seulement défendu de passer

devant un chef sous peine de mort, mais encore, en passant par derrière, doivent-elles marcher comme les quadrupèdes. Cette défense ne s'applique pas seulement aux temps que nous avons indiqués, mais à tous les temps indistinctement.

Du mariage, de la polygamie

Les Nouveaux-Calédoniens contractent-ils un mariage comme les nations civilisées ? nous ne le croyons pas. Il y a cependant un âge fixé pour les unions.

Une chose qui pourrait étonner, c'est que la virginité est estimée chez ce peuple. Il est même de règle, au mariage du grand chef, de lui présenter un certain nombre de jeunes vierges parmi lesquelles il doit choisir celle qu'il veut pour femme. Le tabou est porté sur les autres jeunes filles qu'il a refusées, tabou qui les empêche désormais de se marier et de manquer à la chasteté, et cela toujours sous peine de mort.

Les rigueurs exercées envers les femmes ne s'arrêtent pas là, car ledit tabou suit la femme répudiée, et quoiqu'elle soit affranchie, elle ne peut contracter un nouveau mariage.

Les mœurs, dans ce triste pays, sont aussi corrompues que possible, et quoique la polygamie y existe à l'état ordinaire, des guerres de familles

ont lieu tous les jours par suite de la mauvaise conduite des femmes.

Cependant, au milieu de ce désordre, on retrouve les traces d'un certain code de lois primitives. Ainsi, l'adultère de la femme est puni d'un coup de hache sur la tête, coup qui n'est pas toujours mortel, grâce aux soins de *Brûle-Maison*, l'habile chirurgien du pays, que nous aurons occasion de voir à l'œuvre. Mais quel que soit le résultat de cette punition, la guerre n'a pas moins lieu entre la famille de l'homme et celle de la femme. Comme toutes les familles se composent d'un grand nombre de membres, et que tous prennent fait et cause pour la leur, il s'ensuit que ces sortes de guerres se font entre un grand nombre de personnes. Un blessé ou un mort suffit pour que l'honneur de l'homme soit vengé, et tout rentre dans l'ordre. L'homme peut impunément être adultère, je ne sache pas que Brûle-Maison ait *barre* sur lui.

Pendant le séjour de l'*Arche-d'Alliance* en Nouvelle-Calédonie, le docteur Baudry a été témoin d'une de ces guerres. L'Hélène était Mme Bou qui, une fois déjà, avait eu le crâne fracassé, ce qui ne l'avait pas empêchée de s'exposer pour la seconde fois au même châtiment.

Les hommes et les femmes n'habitent pas la même case ; le soir les hommes se retirent dans une case particulière, et les femmes dans une autre. Les garçons suivent leur père et les filles leur mère.

Les hommes et les femmes ne dansent jamais ensemble ; pourquoi ? est-ce que la raison n'en serait pas dans le mépris que le sauvage de ces contrées fait de la femme ? cela n'aurait rien qui puisse étonner, vu ce qui précède.

Malgré le mépris que nous signalons, il y a de certaines lois concernant les unions qui semblent, sous un rapport, protéger la femme : à la mort d'un homme marié, le frère aîné est tenu d'épouser la veuve, eût-il déjà une autre femme.

Il y a dans ce pays où tant de monstruosités ont cours, des tabous qui ne sont rien moins que des lois hygiéniques tendant à protéger la génération future, et à le faire dès le bas âge, alors que l'enfant tire sa subsistance des mamelles de cette femme que les naturels méprisent si souverainement !

Comment cela se fait-il ? d'où vient un pareil instinct à ce peuple qui s'est si souvent placé au-dessous de la brute ?

O Providence divine ! vous êtes admirable partout et toujours, et vos desseins sont impénétrables !

Eh quoi ! c'est à des peuplades si lourdement descendues, si bas tombées, que vous révélez des lois qui tiennent à des aperçus de l'ordre le plus élevé ! le plus salutaire !

Nous trouvons en effet dans certains *tabous*, concernant la femme, des prohibitions qui rentrent dans le cadre élevé que nous aimons à signaler : la Calé-

donienne est isolée, de par la loi, pendant le temps de sa grossesse et celui de l'allaitement.

Cette loi faite dans l'intérêt de la progéniture est loin de la protéger toujours, car il arrive trop souvent que les Calédoniennes placées entre le bonheur de la maternité et la chasteté, anéantissent celui-ci pour échapper à celle-là. La vie chrétienne seule fait comprendre les grandes pensées, et pour laisser à tous le mérite des nobles actions, elle ne permet pas que l'on confonde jamais le précepte avec le conseil.

Naissance, éducation des enfants.

Aussitôt que l'enfant est né, la mère l'enveloppe dans un fragment d'étoffe décoré, si c'est le premier-né d'un chef. On lui donne le nom de son grand-père. Si c'est le fils d'un *iambouette* (un roturier), on lui donne le nom d'un parent, d'un ami, mais jamais d'un chef.

Jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, les enfants reçoivent les soins maternels ; à cet âge, comme l'enfant peut courir de case en case, les parents l'abandonnent. C'est l'époque où l'enfant a le plus à souffrir : trop faible encore pour aller chercher sa nourriture dans la montagne, il vit d'aumônes ou de rapines ; commençant si jeune le métier de petit voleur, autorisé qu'il est par la nécessité, il n'est pas étonnant que plus tard, il soit un rusé fripon.

Rapports avec les étrangers.

Chez les peuples de la Polynésie, à Samoa par exemple, l'hospitalité est un devoir dont on s'acquitte comme au temps des Patriarches. Il y a dans chaque village une magnifique case, la plus grande, la plus belle, habitée souvent par le grand chef, mais qu'il cède aux étrangers qui viennent dans l'île. On ne leur donne pas seulement un abri, mais encore les vivres qui peuvent leur être nécessaires, et cela, tout le temps de leur séjour. On fait même des fêtes à leur intention. Tous les soirs, les chefs se réunissent chez les étrangers pour leur faire honneur. On y fait le kava, on y chante, tous les chants sont improvisés par les poètes du pays, et toujours à l'honneur des étrangers.

Chez les Nouveaux-Calédoniens, on ne trouve pas de ces réminiscences du bon vieux temps, qui témoignaient aux voyageurs que les enfants d'un même père ne sont étrangers nulle part ; on peut cependant leur accorder que le germe de cette vertu existe chez eux. Si vous les visitez quand ils prennent leur repas, n'eussent-ils qu'une écrevisse pour toute la famille, vous en avez votre part. Nous nous plaisons à relever cet acte, car il est toujours bon de voir apparaître un rayon de lumière dans une forêt obscure, quelque faible que soit sa clarté,

quelque courte sa durée. Une étoile en un ciel sombre, c'est peu, mais c'est une étoile, et ce léger soleil est encore une espérance : il est si doux d'espérer !

De la politesse.

Il n'y a point dans le langage du Nouveau-Calédonien un mot répondant à notre bonjour ; la formule qui remplace ce mot est : D'où viens-tu ? où vas-tu ? Ce n'est pas curiosité, c'est politesse de leur part.

Il est un mot correspondant à notre adieu, seulement ce mot varie suivant qu'il s'adresse à une, à deux, à trois, ou à un nombre plus grand de personnes, car la partie physique de la langue est riche.

Quand le Nouveau-Calédonien vous remet un objet, il l'avance un peu au-dessus de la cuisse, en arrière ; si vous ne remarquez pas la politesse qu'il vous fait, il a grand soin d'accentuer le mouvement en vous disant : *Leleil ;* il accompagne ce mot d'une expression et d'un geste qui lui donnent sa valeur admirative.

Gouvernement.

La Nouvelle-Calédonie se compose d'une infinité de petites tribus indépendantes les unes des autres,



et il y a autant de tribus qu'il y a de vallées et de parties de terrain limitées par des cours d'eau ou des montagnes. Les tribus se subdivisent en villages. Chaque tribu est gouvernée par un grand chef nommé Theama. Chaque village a un gouverneur pour chef inférieur nommé Ahou. Le mot Aliki n'appartient pas à la langue calédonienne. L'indépendance de tribu à tribu est si grande, la langue même offre des différences telles, que les missionnaires qui habitent Balade ne comprennent pas les habitants de Poapo qui n'est qu'à trois lieues plus loin.

On se rend compte de la différence qui existe entre chaque tribu en remarquant que l'anthropophagie existait dans toute l'île, et que la crainte d'être tué et mangé a toujours empêché les habitants d'une tribu de s'exposer à visiter la tribu voisine, ou la traverser seulement. Avant l'arrivée des missionnaires, il n'y avait aucune communication; depuis cet heureux temps, les naturels se sont enhardis, et le bienfait d'une telle visite n'a pas manqué d'apporter avec elle le germe d'une régénération qu'on ne saurait méconnaître, pour peu que l'on envisage une question si élevée, sans parti pris, et à son véritable point de vue.

De tous les peuples visités par l'*Arche-d'Alliance*, le Nouveau-Calédonien était le plus dégradé, le plus bas tombé, et c'était aussi celui chez lequel l'autorité du grand chef était la plus absolue.

J. de Maistre a émis cette pensée qui pour lui était un axiome : Les peuples, disait-il, ont le gouvernement qu'ils méritent. On pourrait approuver ce génie sans craindre d'être taxé de témérité. Quoi qu'il en soit, le fait demeure ; et puisque l'autorité est en question, nous allons en parler.

Du grand chef, son autorité, ses prérogatives.

Le grand chef s'appelle Theama, son fils aîné Thea, son second fils Monea, ses autres enfants n'ont plus de titre, ils entrent dans la classe des iambouettes.

Le grand chef a droit de vie et de mort sur ses sujets. Sa puissance est inviolable. Voilà comment on voit cette bête féroce arracher un fils à son père, une fille à sa mère, pour les dévorer, sans que les pauvres parents fassent autre chose que de courir à travers la montagne pour la faire retentir de leurs cris.

Quelquefois, quand ils sont au comble de la désolation, ils dévastent un champ d'ignames appartenant au chef, dussent-ils payer de leur vie cet acte de désespoir, ce qui ne manque pas d'arriver quelquefois.

La personne du grand chef est tellement sacrée, qu'à la guerre il n'a même rien à craindre du parti

ennemi. Du haut d'un petit tertre, il commande à ses soldats sans craindre aucune arme meurtrière, car aucune n'est dirigée contre lui.

Le grand chef n'a pas seulement droit sur la vie des hommes, mais encore sur leur propriété, et cela se déduit tout naturellement : qui peut plus peut moins, il a le droit de piller et il en use ; de temps en temps, quand la fantaisie lui en vient, ou qu'il désire posséder de certains objets, il se fait escorter d'une vingtaine de bandits, tombe à l'improviste sur un village, ravage les plantations, incendie les cases et bat les gens, puis s'empare des objets qui sont à sa convenance et rentre tranquillement chez lui.

C'est son droit, personne n'y trouve à redire, pas même ceux qui ont été victimes. Ils vont même jusqu'à dire qu'il est bon qu'un chef montre, de temps en temps, sa puissance afin qu'on n'oublie pas qu'il est le maître.

Le grand chef n'est jamais enterré vivant comme le sont quelques-uns de ses sujets, ainsi que nous l'avons raconté plus haut.

Ce chef a encore d'autres prérogatives : il est à lui seul toute la religion, le gouvernement, la loi ; c'est lui qui pose le tabou, c'est lui qui le lève. Le tabou est une défense sacrée dont la violation est punie de mort.

Le tabou est quelquefois salutaire, tel est celui qui est posé pendant plusieurs mois de l'année sur

les cocotiers pour donner le temps aux fruits de mûrir ; souvent aussi il est arbitraire et injuste. Cependant, quelque monstrueux que soient les abus, ils ne contrebalancent jamais l'immense avantage qu'il procure dans toute l'Océanie.

Poser le tabou, le lever, ne serait qu'une charge pour le chef si, en regard, il n'y avait pas des prérogatives.

Quand le chef lève le tabou porté sur les cocos, les ignames, etc., lui seul, pendant le premier mois, a droit aux produits. C'est alors qu'il donne des fêtes, y invite ses amis. Le second mois, le tabou est levé pour les femmes, mais comme tout est consommé bien avant ce temps, les pauvres femmes n'en profitent pas, et toute l'année elles se trouvent réduites à ne se nourrir que de racines et de feuilles qu'elles vont cueillir dans les montagnes.

Le grand chef met aussi le tabou sur ses propriétés, sur certains arbres. Le signe extérieur qui indique la défense est un petit morceau de tapa attaché au tronc de l'arbre, ou un *doigt d'homme* attaché à l'extrémité d'une corde. Que penser d'un pareil signe, si ce n'est qu'un monstre seul a pu l'imaginer !

Quand il y a une espèce de sorcier dans le pays, c'est au grand chef que revient l'honneur de lui fendre le crâne d'un coup de casse-tête, car c'est un grand service rendu à la tribu de la débarrasser d'un pareil fléau.

Dans chaque village, le grand chef a un champ qu'on lui cultive et qui est tabou.

Le grand chef est respecté à l'égal de Dieu, aussi y a-t-il pour sa personne une espèce de culte extérieur, jamais un homme du peuple ne sera admis à manger à sa table ; les missionnaires en ont longtemps été exclus : Il ne manquerait plus, disait-il, que des étrangers, des *blancs,* mangeassent à ma table !

Le *iamboutte* (l'homme du peuple) qui passerait devant un chef, serait puni de mort, il doit passer par derrière. C'est bien pis pour la femme, non seulement elle doit passer par derrière, mais encore marcher à la manière des quadrupèdes. Nous l'avons dit déjà, est-ce assez dégradant ? et croira-t-on encore que l'Evangile, avec son haut enseignement, ne soit pas indispensable pour ce triste pays, comme il l'est pour tous d'ailleurs ?

Un homme d'Etat, un membre de l'Institut de France, avait raison quand il disait : L'Eglise catholique est la grande école du respect.

Le fils aîné du grand chef, le Thea, jouit d'un très grand crédit, on peut même dire que, sous certains rapports, il est plus puissant que son père, puisque ce dernier ne peut refuser à son fils aucune de ses demandes ; il peut arrêter une guerre, obtenir la grâce d'un coupable. Quelle puissance dans un fils et quelle image ne trouve-t-on pas dans une telle puissance !

Politique.

Les communications de tribu à tribu sont si rares, pour les raisons que nous avons indiquées plus haut, que l'on pourrait dire que la politique n'existe pas en Nouvelle-Calédonie. Cependant, comme il y a très souvent des guerres dans toutes les tribus, on voit quelquefois une troisième tribu venir renforcer l'une d'elles, soit pour assouvir une vieille rancune, soit pour prévenir la guerre du parti vainqueur. La tribu Ienguène et celle de Balade sont alliées afin de résister à la tribu de Poapo qui les sépare et qui est plus puissante que les leurs.

Guerre.

Chez un peuple anthropophage et divisé en un aussi grand nombre de tribus, peuple où la loi du plus fort remplace tout principe de justice ou de droit, les causes de guerre ne peuvent que se multiplier à l'infini. C'est ainsi que la tribu de Poapo déclarait, tous les cinq ans, la guerre à la tribu de Balade ; jusqu'au grand développement de cette dernière, la guerre était terrible.

Il y a trois sortes de guerre, celle des familles qui a pour cause la mauvaise conduite des femmes ; la guerre de village à village, quand le diffé-

rend existe entre les chefs ennemis ; enfin la guerre de tribu à tribu, la plus terrible de toutes ; nous en avons parlé déjà, il ne nous reste que quelques lacunes à combler.

Quand une tribu veut déclarer la guerre, elle envoie, par des ambassadeurs, le *maraud* à la tribu qu'elle veut combattre.

Le *maraud* est le signe de la guerre, c'est une herbe nouée en forme de boule. Les envoyés n'ont rien à craindre, leur personne est inviolable. Aussitôt que la déclaration en est faite, la nouvelle en est portée de village en village, elle se répand de tribu en tribu, en quelques heures elle a fait le tour de l'île, car si le *maraud* est le signe symbolique de la guerre, il y a aussi un cri pour en répandre vite et loin la nouvelle. Dès qu'un village a jeté ce cri, le village voisin le répète aussitôt ; celui-ci le redit en poussant le même cri au village suivant ; et comme ce lamentable signal est jeté dans toutes les directions, on conçoit qu'en une heure l'île entière en ait reçu la nouvelle.

Dès lors les préparatifs se font, chaque village envoie ses combattants, les parents, les amis, les alliés, se rassemblent en famille et forment ainsi les bataillons de l'armée ; les femmes forment l'arrière-garde, ce sont elles qui doivent dévaster les champs, incendier les cases, fonctions dont elles s'acquittent consciencieusement. Les vieillards et les enfants restent dans les villages et attendent la mort.

Quand les deux armées se rencontrent, les chefs montent chacun sur un tertre éminent et donnent le signal du combat. La lance, les javelots, les pierres, les flèches, passent d'un camp dans l'autre, et comme le Nouveau-Calédonien est loin d'être brave, le combat ne dure pas longtemps, une douzaine d'hommes sont à peine blessés, que la terreur se répand dans les rangs et l'on se dispose à prendre la fuite, ce qui a lieu immédiatement. Si alors quelques nouveaux combattants sont touchés, il y a un carnage épouvantable, les fuyards sont poursuivis pas à pas, tous ceux qui peuvent être atteints sont frappés sans pitié, le parti vainqueur revient sur le village et met tout à feu et à sang : femmes, vieillards, enfants, tout est massacré ! les cases sont détruites, les plantations dévastées, le pays ruiné !

Quand la rage du vainqueur est assouvie, ou plutôt quand il ne trouve plus de quoi l'assouvir, il dresse le trophée de sa victoire.

Il place sur une ligne de grosses pierres, une pour chaque homme tué, une pierre plus grande quand c'est un chef de village.

S'il est vrai que chaque pierre représente un homme tué, à en juger par ce monument commémoratif, ces guerres sont terribles et le nombre des morts effrayant.

Les armes des Nouveaux-Calédoniens sont : la lance, le javelot, la fronde, le casse-tête et l'arc.

Ils se servent très bien de ces armes, c'est de sang-froid qu'ils dirigent leurs coups. Malgré qu'ils les manient bien tous, leur arme par excellence est la fronde, chaque coup porte. Pour en fournir un exemple, nous citerons le fait suivant :

Monseigneur plante une lance en terre, un naturel, à 70 pas, prend sa fronde et la fait tourner autour de sa tête ; la pierre part, siffle et vient effleurer la lance : *Covi! covi!* Mauvais ! mauvais ! — Il prend une autre pierre, elle part et fait voler la lance en éclats : *Leleil!* Bien ! — Il veut prendre sa revanche du premier coup, la pierre s'échappe de sa fronde, mais il avait perdu son sang-froid, et dans sa précipitation, il manque son coup ! De honte et de désespoir, le malheureux s'arrache les cheveux et pousse des cris de rage, tant il était peu accoutumé à manquer son but.

Cette adresse si grande peut seule expliquer la peine qu'ils se donnent pour préparer les pierres dont ils se servent. Chaque pierre coûte plusieurs jours de travail: Pour eux, si paresseux, c'est inconcevable. Ces pierres sont très dures, très lourdes, ils leur donnent, à force de patience, en les usant sur une roche, la forme et la grosseur d'un petit œuf de pigeon très allongé. Pour les polir, ils les portent plusieurs semaines dans la bouche. Chaque Kanack possède une douzaine de ces pierres qu'il porte toujours avec lui dans un petit sac en filet artistement tressé, sac qui est attaché au-devant

d'eux comme sont les gibernes des chasseurs d'Afrique.

Lois, délits.

La volonté du chef est la principale loi, le tabou en est la force, le coup de casse-tête la sanction.

Pour le reste, chacun se fait justice soi-même, et cela sans pitié ni merci : oui, et malgré cela, ce peuple se multiplie de plus en plus. Comment expliquer ce fait ? Sans prôner cette liberté sauvage de se faire justice soi-même, nous sommes obligé de constater que ces êtres inintelligents y trouvent une garantie qu'on chercherait en vain ailleurs. Là-bas, le Kanack sait, à n'en pas douter, que s'il commet une faute contre un autre, il risque sa vie, car il n'y a point pour le Nouveau-Calédonien de circonstances atténuantes, il n'y a point d'appel, la plus petite faute comme la plus grande est punie de mort, ce qui fait que l'on y regarde à deux fois avant de commettre un délit. La propriété, par suite de la liberté laissée à la personne lésée, est respectée, non en vertu d'un principe d'équité, puisque les missionnaires qui ne veulent pas tuer sont toujours victimes, mais par crainte du châtiment.

Le droit de propriété est donc respecté dans les termes et les limites que nous avons indiqués.

Ce n'est pas brillant, mais c'est quelque chose : la crainte est le commencement de la sagesse.

Le droit de succession est en pleine vigueur, le fils aîné hérite des biens de son père. Le cadet hérite de son frère et prend son nom.

Religion.

Quand on étudie l'état physique et moral d'un peuple, il est impossible de négliger la grave question de la religion. Cette étude met sur la trace de tant de choses, que l'observateur ne manque jamais de la faire alors qu'il veut être bien renseigné. En ne restant qu'en Océanie, on ne peut s'empêcher d'admirer les merveilles opérées sous l'influence du christianisme, au sein des peuplades les plus féroces, des cannibales qui déchiraient la chair humaine, pour s'en repaître. Quelle religion pouvaient avoir ces tristes créatures ?

Les Nouveaux-Calédoniens étant donnés, il était plus facile de poser la question que de la résoudre. Il fallait réellement avoir devant les yeux le bien opéré dans ces lointaines contrées pour ne pas désespérer de ces cannibales ; il fallait surtout ne pas oublier que la foi est un don de Dieu, don ineffable qu'il accorde à l'heure voulue, heure que le sang des martyrs offert pour le salut des âmes, peut faire retentir sous la voûte des cieux.

Sans cette croyance il eût été facile de se laisser aller à la pensée que les Nouveaux-Calédoniens étaient incapables de comprendre les sublimes vérités que le christianisme enseigne. Aurait-ce été du découragement? non, mais cela y aurait ressemblé quelque peu parce qu'à première vue, on ne trouvait pas chez ces malheureux ce que l'on avait été si heureux de rencontrer chez tant d'autres.

Chez le plus grand nombre des peuples visités par l'*Arche-d'Alliance*, notre officier a toujours trouvé quelques traits d'un culte extérieur : des cases tabouées, des fêtes religieuses, des prêtres, des prêtresses, des fétiches qui mettaient sur la voie et permettaient d'arriver à la connaissance de leurs sentiments et de leurs principes religieux. Mais en Nouvelle-Calédonie, point de culte extérieur, point d'autel, point de sacrifice! Ce n'était qu'après avoir vécu plusieurs années au milieu d'eux, et quand on connut bien leur langue, que, dans la conversation, on finit par arriver à saisir une idée religieuse. Ces découvertes étaient si rares, que les missionnaires qui vivaient au milieu de ce peuple depuis quatre ans, n'en avaient que quelques données dont ils ne répondaient guère, tant ils étaient peu assurés qu'ils fussent conformes à leurs idées.

Mais enfin, ils ont une idée, comment les Nouveaux-Calédoniens conçoivent la divinité? Quels sont ses attributs?

Quand, dans la forêt, ils entendent souffler la bise, ils s'arrêtent subitement, et disent : Voilà le Dieu.

Si on les questionne pour savoir quel est leur Dieu, ils répondent : Nous ne savons pas, c'est leur seule réponse, inutile d'insister. Quand on le faisait on n'en recevait aucune autre.

De certains usages paraissaient extraordinaires, et quand, pour se rendre compte, on leur demandait pourquoi ils faisaient cela, ils répondaient : Parce que c'est bon. Mais pourquoi est-ce bon ? Ils répliquaient qu'ils savaient que cela était bon, et l'on ne pouvait les sortir de là.

Quant aux récompenses et aux punitions dans l'autre vie, ils en ont une idée, mais sans aucune corrélation avec ce que nous entendons par ces mots.

Le bonheur, selon eux, dépend du caprice de Dieu, de sa bonne ou de sa mauvaise humeur. On meurt, on voit arriver le vent, la brise.....

Voici une de leurs légendes à ce sujet, elle renferme les principales idées de leur religion :

A la mort, l'esprit quitte le corps et s'en va, par eau, à Bonavio, petite île dont l'abord est très difficile et qui se trouve à quelques lieues de la Nouvelle-Calédonie. Arrivé dans cette petite île, l'esprit se dirige vers l'ouverture d'une profonde caverne. Les naturels ne manquent jamais de montrer cette caverne aux étrangers qui viennent dans l'île. L'âme, disent-ils, après avoir erré bien long-

temps en des voies aussi ténébreuses que tortueuses, arrive dans un immense souterrain où tous les esprits réunis attendent le Dieu. Ils croient qu'il y a dans ce lieu les fruits du pays apprêtés avec goût : des ignames chaudes, des bananes vertes cuites à point, des cocos, etc., etc., mais il est défendu de toucher à ces fruits. La tentation est grande, heureux ceux qui y résistent, ils peuvent, comme récompense, être renvoyés sur terre. Aussi tous ceux qu'on a enterrés vivants et qui arrivent à sortir du sépulcre, ne manquent pas de dire qu'ils sont revenus sur terre parce qu'ils n'ont pas touché aux bananes vertes.

Quand on cherche bien, on trouve encore dans ces peuples de certaines croyances qui donnent à penser que, dans le lointain des âges, une partie des dogmes catholiques avait pu être enseignée à quelque ancêtre, partie qui, au milieu des monstruosités qui étaient le pain quotidien de ces malheureuses créatures, n'a pu que se défigurer. Ceci arrivant au sein des nations civilisées, comment celles qui vivent dans la révolte contre toutes les lois naturelles, pourraient-elles en être exemptes ?

Quoi qu'il en soit, on trouve en germe, chez les anthropophages de la Nouvelle-Calédonie, le fruit défendu, le péché originel, la mort comme conséquence de la désobéissance, la spiritualité de l'âme et la résurrection.

Voilà ce qu'après des années d'étude de la lan-

gue, on a pu saisir et vérifier. Quand on est prêt à tout sacrifier pour enseigner la vérité à des sauvages, et que l'on arrive à découvrir, après une longue recherche, de semblables vestiges, on peut espérer, de la bonté divine, un de ces rayons lumineux qui pénètrent les âmes pour les éclairer et les transformer. C'est une vérité qu'on ne saurait trop proclamer, car elle peut être le point de départ de la régénération d'un nombre incalculable d'âmes.

C'est donc à tort que des voyageurs qui n'ont, pour ainsi dire, fait que traverser le pays, ont écrit que ce peuple n'avait aucune idée religieuse.

Mais il faut plus, il faut mieux qu'une simple idée, pour remonter le courant des âges, il faut une vérité claire, précise, qui illumine la voie, et fait que le voyageur qui la parcourt puisse éviter les écueils et arriver heureusement au terme. Parmi les écueils se trouvent les superstitions, nous allons en dire un mot.

De la superstition.

Nous n'avons pas l'intention de parler des superstitions qui ont cours dans les pays civilisés, c'est une question qui pourrait toucher bien des âmes et leur faire ressentir des impressions plus ou moins fâcheuses, selon que des événements malheureux

ont pu coïncider avec des faits insignifiants par eux-mêmes et auxquels on s'arrête cependant.

Le Nouveau-Calédonien croit, de la façon la plus déplorable, à une foule de choses qui ne laissent pas que d'être préjudiciables à des naturels qui ne tardent jamais à devenir les victimes des états qui leur sont attribués. Sur le simple soupçon qu'un naturel peut être un sorcier, il est assommé avant que le soleil ne se lève sur un nouveau jour. De telles exécutions ne sont pas rares, le R. P. Montrouzier en a compté vingt au moins en dix mois.

Quand un grand chef tombe malade, on en cherche la cause et l'on suppose toujours qu'un sort lui a été jeté par un sorcier. Mais quel est ce sorcier ? Ses parents, ses amis l'aident dans cette recherche. Les avis sont souvent partagés ; mais comme on ne veut pas manquer le coupable, on assomme tous ceux qui ont été soupçonnés.

A la dernière maladie d'un chef de Pegmen, un homme et une femme furent accusés d'en être la cause, on s'empara de suite de ces malheureux, et malgré leurs protestations, on les hissa au haut d'un arbre, on leur passa une corde au cou et on les précipita en bas. L'homme eut la tête fracassée, la femme n'éprouva qu'une vive secousse. On recommença pour elle le supplice jusqu'à trois fois, puis on la laissa pour morte, elle n'était qu'évanouie. Brûle-Maison, le chirurgien duquel nous

avons déjà parlé plusieurs fois, lui vint en aide et la rappela à la vie; il faisait de ces cures.

Quand la frégate la *Seine* échoua, les Nouveaux-Calédoniens commirent beaucoup de larcins. Après le départ des naufragés pour Sydney, une épouvantable épidémie éclata. Les oracles furent consultés, ils déclarèrent que c'était le génie du navire qui voulait, pour les punir des vols qu'ils avaient commis, les obliger de rapporter à la mission les objets volés. Cette fois la superstition a été bonne à quelque chose.

Vers cette époque, le P. Rougeyron faillit être assommé, on l'accusait, lui aussi, de jeter des sorts, voici à quelle occasion :

Le bon Père baptisait les mourants, et les naturels qui ne se rendaient pas bien compte, croyaient que le baptême était un sort jeté sur eux, sort qui les faisait mourir ; ce ne fut pas sans peine que le Père arrêta le casse-tête qu'un Kanack brandissait déjà au-dessus de sa tête, et alors qu'on est menacé de voir un pareil instrument s'y appesantir, la Providence est bien plus efficace pour vous sortir d'un aussi mauvais pas qu'un discours. Mais comme il faut aider cette bonne Providence autant qu'il est en nous, le bon Père fit de son mieux pour arrêter la masse tourbillonnante, tant par son maintien que par quelques paroles mises à la portée du pauvre Calédonien qui était plus ignorant que coupable en cette circonstance. Le Père, après l'avoir calmé,

profita de cette circonstance pour éclairer un peu la voie ténébreuse dans laquelle sa pauvre âme végétait, comme le fait une plante dans une terre dépourvue de la sève qui doit la nourrir.

Pauvres Calédoniens! tels que vous êtes, on s'intéresse encore à vous, on s'y intéresse même beaucoup, car l'Eglise est une bonne mère qui aime d'autant plus ses enfants qu'ils sont plus disgraciés de la nature. Il y eut bien des massacres dans la Nouvelle-Calédonie, le sang y a coulé à flots, la terre en a été abreuvée, et les missionnaires succèdent aux missionnaires pour continuer de remuer, de fond en comble, ce sol ingrat, le remuer et l'arroser, eux aussi, de ce sang généreux que des martyrs, leurs devanciers, ont versé goutte à goutte, ou à flots, selon les besoins du jour et de l'heure, jour et heure marqués sur le livre de vie, livre sur lequel sont inscrits les actes de ceux qui, par de fructueux combats, ont tenu haut et ferme la palme qui leur a valu la couronne de gloire et d'immortalité.

Voilà pourquoi le missionnaire ne craint, ni les casse-tête, ni les lances, ni les frondes, ni ces nombreux instruments de torture, persuadé qu'il est que Dieu n'abandonne jamais ceux qui l'aiment en esprit et en vérité; et voilà comment de faibles créatures luttent comme des géants, étonnent le monde, et font entrer dans les âmes, avec l'admiration de leurs héroïques vertus, la lumière qui

éclaire et la pensée généreuse d'abandonner le mal pour embrasser le bien, et par suite donner au monde le plus beau des spectacles, celui d'une transformation qu'aucune morale humaine ne peut accomplir, car une telle morale ne saura jamais d'une bête féroce faire un doux agneau; le Christ seul peut faire habiter dans le même pâturage ceux qui naguère se recherchaient pour se dévorer, et le bon Pasteur qui ramène la brebis errante, peut la laisser avec le loup dévorant qui, sous sa houlette, est devenu, lui aussi, un doux, un tendre, un timide agneau.

Il ne faut pas que ces réflexions nous fassent perdre de vue notre officier du bord, car avec lui tout est à gagner, c'est un observateur qui, malgré ses lointains voyages, tient à être véridique, quitte à mettre en défaut un proverbe très connu.

Parmi les Nouveaux-Calédoniens, il en est qui ont des connaissances en histoire naturelle : ces *savants* connaissent parfaitement les plantes, les oiseaux, les insectes, les coquillages, les poissons de leur pays, chaque espèce par le nom qui lui convient. Une remarque particulière a même été faite pour les plantes : quelle que soit celle que vous montriez à un enfant de douze ans, il vous la nommera et indiquera sa propriété : *Covi*, *covi*. — *Covi* si elle est vénéneuse, et *Kai, kai,* si on peut s'en nourrir sans danger aucun.

La connaissance des plantes et l'art de guérir se

touchent. A Balade, on possède non seulement un médecin, mais encore un chirurgien ; nous ne garantissons pas qu'ils aient le nombre voulu d'inscriptions pour exercer légalement le grand art de guérir ; mais enfin il paraît qu'ils guérissent souvent les malades qui s'adressent à eux. Nous avons déjà fait ample connaissance avec le chirurgien Brûle-Maison. Il paraît qu'il avait acquis une grande expérience : il remettait parfaitement les membres cassés, mais il avait une manière de s'y prendre qui lui était particulière : il plantait quatre pieux en terre, puis il attachait son malade par les quatre membres et le travaillait à sa façon, sans se presser, sans s'effrayer des cris horribles que parfois ses *clients* poussaient. Ses instruments ne venaient pas de chez nos habiles faiseurs, non, ils étaient plus primitifs : une coquille de nacre très tranchante, quelques pierres bien acérées, quelques bouts de bois très effilés, voilà quels étaient les instruments avec lesquels le fameux Brûle-Maison faisait les opérations du trépan. C'est ainsi qu'il traita un nommé Boa à qui l'on avait endommagé le crâne à coups de hache, pour le punir du crime d'adultère.

Il y a aussi dans ce pays des femmes qui exercent la médecine, mais pour les cas peu graves seulement. Adoptées par de certaines familles, elles sont cependant appelées pour pratiquer la saignée de l'artère temporale à l'aide de petites pierres très aiguës.

Les maladies du pays sont : l'éléphantasie, les maladies de peau, les ulcères et le rachitisme.

Puisque nous donnons un aperçu des *savants* du pays, nous ne pouvons omettre leurs connaissances en mathématiques et en astronomie. D'après ce qui précède, on pourrait s'étonner d'entendre parler de ces sciences à l'occasion de ce pauvre peuple. Le système de numération des Calédoniens est le *vigésimal* (autant d'unités que l'homme a de doigts aux mains et aux pieds), aussi appellent-ils le nombre vingt, un homme. Ils comptent jusqu'à cinq ou six hommes ; passé ce nombre, ils s'embrouillent.

Quant à la science astronomique, les Nouveaux-Calédoniens ont des connaissances pratiques plus étendues ; un grand nombre d'étoiles leur sont connues, aussi ne comptent-ils pas par jours, mais par nuits, par lunes, par récoltes d'ignames (deux par an).

Le jour, chez eux, est divisé en trois parties principales : le lever du soleil, quand il est au zénith et quand il disparaît à l'horizon. Sur les heures intermédiaires, ils vous disent en indiquant un lieu : Quand le soleil sera là.

De prime abord, on comprend plus par le geste que par la parole, la langue calédonienne offrant de grandes difficultés qui se trouvent augmentées par la prononciation qui est gutturale. Il faut longtemps avant que l'oreille de l'étranger puisse en saisir les différentes articulations.

Quand on a beaucoup voyagé dans ces lointaines contrées, on n'a pas été sans remarquer que toutes les peuplades, même les plus sauvages, les plus féroces, ont néanmoins un chant, tantôt entraînant au combat, tantôt annonçant le triomphe, mais le chant toujours alors même que les tribus laissent au repos leurs armes meurtrières, ce qui n'est jamais de longue durée.

D'où vient ce besoin d'épancher son âme par le chant ? Pourquoi la parole rythmée se fait-elle entendre partout? Ne serait-ce pas parce qu'en tout être humain l'âme est comme emprisonnée dans un étroit espace, et que malgré le lien qui la retient captive, elle essaie instinctivement de balbutier quelques sons plus ou moins harmonieux, qui devront plus tard, en se purifiant, faire partie du céleste concert auquel tout être qui se meut ici-bas est convié ?

Le Nouveau-Calédonien, malgré les ombres qui planent sur son intelligence, ne laisse pas que de chanter aussi, mais comme son chant n'a que trois ou quatre notes au plus, il est monotone et par suite fatigant.

Comme instrument, notre bienveillant observateur n'en a vu qu'un dans ce pays, c'est un roseau de la grosseur du doigt, ayant environ deux pieds de longueur, percé à l'une des deux extrémités, avec des ouvertures ménagées tant à l'autre extrémité que sur les côtés, et qui donnent des notes suivant que les doigts s'agitent sur ces ouvertures.

Les naturels de ce pays ont encore un grand bambou qu'ils tiennent à la main et dont ils frappent l'extrémité contre la terre, ce qui donne un son creux qui s'entend de très loin.

Il y a aussi la danse, elle est en harmonie avec les instruments de musique que nous venons de dire. Cette danse consiste en un simple piétinement sur place entrecoupé, de deux en deux minutes, par un temps d'arrêt indiqué par un cri auquel succèdent de grands éclats de rire. Pendant leur danse, ils font entendre un sifflement en accord parfait avec l'ensemble. La mesure est indiquée tant par le bambou dont ils frappent la terre que par l'espèce de flûte dans laquelle ils soufflent.

Les femmes ont aussi leur danse, plus imparfaite que celle des hommes ; elles dansent entre elles, mais jamais avec les hommes.

Dans les grandes fêtes, les Nouveaux-Calédoniens ont un costume des plus grotesques ; ils se mettent sur la figure un masque en bois d'une laideur épouvantable. Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour voir de ces laideurs.

On voit, parmi ces sauvages, des aptitudes qui ne pouvaient échapper à notre observateur : ils ont un instinct qui apparaît, d'une manière distincte, pour la peinture et la sculpture ; à l'entrée de quelques-unes de leurs cases il y a des figures sculptées et coloriées, qui font contraste avec le reste, car l'architecture de ces cases n'est pas des plus

flamboyantes: elles ont la forme d'une ruche, le toit en est très raide, il est fait de feuilles et de terre. Les cases n'ont qu'une seule ouverture fort étroite et très basse; il faut se courber pour y entrer. Les cases sont ordinairement surmontées d'un morceau de bois grossièrement sculpté et plus souvent de quelques gros coquillages. Les cases des chefs ont comme signe distinctif, à la place de coquillages, un crâne humain.

L'intérieur de la case est aussi pauvre que l'extérieur; il n'y a aucun compartiment, elle est supportée par un unique pilier placé au milieu du toit, de sorte que si la case ressemble, à l'extérieur, à une ruche, à l'intérieur elle ressemble à un grand parapluie à demi ouvert.

A première vue on s'étonne de voir des cases si petites, et avec une seule ouverture, dans un pays aussi chaud. Mais cela a sa raison d'être: le nombre de moustiques est si grand qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour s'en garantir. On est dévoré par ces infernales petites bêtes qui vous sucent le sang au travers de vos vêtements. Les naturels qui sont nus n'ont d'autres manières de se défendre contre ces nombreux ennemis, que de se renfermer le soir dans leurs cases et d'allumer en dedans et près de la porte, un énorme brasier qui les garantit contre les piqûres mais pas toujours contre l'asphyxie.

Bien que l'industrie soit fille de la nécessité et

que le pauvre Calédonien manque de tout, leur industrie se borne à construire quelques mauvaises pirogues doubles, unies ensemble par une mauvaise planche. Ils ne *pagaient* point et ne rament point, ils offrent au vent quelques vieilles nattes trouées, et aussi mal installées que possible; arrivés près de leur but, ils serrent la voile, et à l'aide de deux avirons placés en poupe et en proue de leur pirogue, ils louvoient, mais marchent si lentement, qu'avec une pareille installation, ils ne font pas quatre lieues en vingt-quatre heures.

La Nouvelle-Calédonie est une des plus grandes îles de l'Océanie pacifique, elle a près de quatre-vingts lieues de longueur sur une largeur moyenne de dix-huit à vingt lieues.

Maintenant que nous avons dit ce qu'était ce pays en 1846, époque à laquelle il a été visité par l'*Arche-d'Alliance*, nous allons faire un pas de plus dans cette partie du monde où tant de mal s'est commis, et où tant de bien est à ajouter à celui accompli déjà par les efforts soutenus de nos vaillants missionnaires. Nous allons laisser parler les faits, tout le monde y gagnera, aussi bien celui qui les a relevés que les âmes bienveillantes qui voudront bien ne pas les juger trop indignes de leur attention.

Une persécution en Nouvelle-Calédonie.

En ce temps-là, un bruit sinistre circulait, et quand, sous l'impression qu'un tel bruit peut causer, on se reporte aux jours sombres qu'on a pu traverser, la crainte de les voir se renouveler, n'est pas sans causer une vive, une profonde émotion.

On peut bien, par abnégation, faire le sacrifice de sa vie, mais ce n'est jamais, sans avoir l'âme remplie de tristesse, qu'on voit renverser un édifice pour lequel on a dépensé de belles et laborieuses années.

Le bruit, malgré l'illusion que l'on cherchait à se faire, persistait et prenait un corps : on disait, et ce n'était hélas ! que trop vrai, que la mission de la Nouvelle-Calédonie avait été entièrement détruite.

On sait que la Nouvelle-Calédonie est une île de l'océan Pacifique découverte par Cook en 1774, et que des explorations eurent lieu successivement.

En 1843, des missionnaires s'y établirent. Ne les voit-on pas partout où il y a des âmes à sauver et des dangers à courir ? Là, ils ne furent pas plus épargnés qu'ailleurs : attaqués par les naturels, ils durent momentanément abandonner ce sol qui, semblable à la ville ingrate, tuait les Prophètes et lapidait ceux qui leur étaient envoyés.

Pour les missionnaires, que leur importe que le calme soit plat ou que le vent souffle en tempête,

ils voient la Providence partout, et quand toutes les précautions ont été prises, quand aucune imprudence n'a été commise, le navire qui les porte a beau être ballotté en tous sens, ils demeurent impassibles : ils savent qu'à l'heure voulue, Celui qui commande aux vents et à la tempête pourra redresser le navire en détresse, et le ramener vers le rivage qui l'avait repoussé.

En 1851, l'*Alcmène*, commandé par le comte d'Harcourt, était venu mouiller à Balade ; les naturels massacrèrent l'équipage d'une chaloupe envoyée en reconnaissance. La Providence se servit de cet acte barbare pour ouvrir cette île aux envoyés de Dieu, car cet événement, joint au désir qu'avait la France de posséder un lieu pour les colonies pénitentiaires, décida le gouvernement français à s'emparer de la Nouvelle-Calédonie, ce qui eut lieu, sans opposition, en 1853.

Un peu avant cette occupation, une corvette anglaise était venue pour planter le pavillon britannique, mais les chefs indigènes qui avaient refusé de l'accepter, firent leur soumission à la France sous les yeux mêmes de la corvette anglaise. Des missionnaires s'établirent en 1859. Il ne fallait rien moins que des apôtres prêts au martyre pour tenter l'évangélisation des peuplades comme les tribus calédoniennes. Il est impossible de s'imaginer la profondeur du gouffre où se sont abîmées ces malheureuses peuplades.

En parlant ainsi nous n'exagérons en rien ; il faut avoir vu ces cannibales à leurs *fêtes* pour se faire une juste idée de ce que sont ces hommes, nous allions dire ces fauves, tant l'expression s'impose à la pensée quand on a en vue des êtres altérés de sang et s'en abreuvant avec une sauvagerie qui fait frémir d'horreur. Ecoutons à ce sujet un homme éminent, un ingénieur, M. Garnier, chargé par le ministère de la marine d'une mission d'exploration, et à qui l'on doit, sur la Nouvelle-Calédonie, une suite d'études intéressantes.

Les mangeurs d'hommes.

M. Garnier a raconté une scène d'anthropophagie dont il fut le témoin en 1866. Nous sommes d'autant plus heureux d'avoir à raconter cette scène, qu'on ne pourra voir dans l'homme qui nous met à même d'en retracer le tableau, aucun parti pris, si ce n'est celui d'être un narrateur fidèle. Ce tableau est tellement pris sur le vif, qu'il semble qu'un puissant objectif a été placé devant la scène que le témoin a voulu représenter, et que les plaques appelées à en subir l'impression ont été sensibilisées de façon à produire les épreuves les plus instantanées.

M. Garnier avait assisté durant la journée à un combat entre deux tribus. Le soir, se glissant dans

l'ombre, près d'un campement où un certain nombre de Canaques devaient passer la nuit, il put se cacher derrière les larges feuilles d'un bananier, et, de là, suivre un spectacle étrange et terrible.

Une douzaine d'hommes étaient assis près d'un grand feu. Je reconnus, dit M. Garnier, les chefs que j'avais vus pendant la journée. Sur de larges feuilles de bananier était placé, au milieu d'eux, un monceau de viandes fumantes entourées d'ignames et de taros ; la vapeur qui s'élevait de ces aliments, apportée par la brise, arrivait jusque vers nous, et j'aurais désiré pouvoir retenir mon souffle, pour ne pas aspirer le fumet d'un aliment aussi révoltant. Je l'avais bien prévu : nos amis se livraient à leurs barbares festins, et sans doute les malheureux tués dans la journée en faisaient les frais ; le trou dans lequel on avait fait cuire leurs membres détachés à coups de hache, était là ; une joie farouche se peignait sur le visage de tous ces démons ; ils mangeaient à deux mains.

Ce spectacle était si extraordinaire qu'il me faisait l'effet d'un rêve, et j'étais tenté d'aller à eux pour les toucher et leur parler. Un point surtout attirait mon attention. En face de moi, et bien éclairé par la lumière du foyer, se trouvait un vieux chef à longue barbe blanche, à la poitrine ridée, aux bras déjà étriqués. Il ne paraissait pas jouir de l'appétit formidable de ses jeunes compagnons ; aussi, au lieu d'un fémur orné d'une épaisse cou-

che de viande, il se contentait de grignoter une tête. Celle-ci était entière ; car, conservant le crâne comme trophée, ils ne le brisent jamais ; on avait eu cependant le soin de brûler les cheveux.

Quant à la barbe, elle n'avait pas encore eu le temps de pousser sur les joues du pauvre défunt, et le vieux démon, s'acharnant sur ce visage, en avait enlevé toutes les parties charnues, le nez et les joues. Restaient les yeux qui, à demi ouverts, semblaient encore être en vie ; le vieux chef prit un bout de bois pointu, et l'enfonça successivement dans les deux prunelles. On aurait pu croire que c'était pour se soustraire à ce regard et finir de *tuer* cette tête vivante, point du tout, c'était tout simplement pour parvenir à vider le crâne et en savourer le contenu. Il retourna plusieurs fois son bois pointu dans cette boîte osseuse, qu'il secoua sur une pierre du foyer pour en faire tomber les parties molles, et, cette opération accomplie, il les prenait de sa main maigre comme une griffe et les portait à sa bouche, paraissant très satisfait de cet aliment.

Ce premier moyen ne réussissant pas entièrement à extraire la cervelle, le vieux sauvage expérimenté, mit l'arrière de cette tête dans le feu, à l'endroit où il était le plus violent, de façon que, par cette chaleur intense, la cervelle pût se séparer entièrement de son enveloppe intérieure ; ce procédé réussit parfaitement, et, en quelques minutes,

le cannibale fit sortir par les diverses parties ouvertes du crâne, le reste de son contenu. A ce moment, j'entendis retentir tout près de mon oreille, ce bruit sec que produit une batterie de fusil qu'on arme.

J'étais tellement absorbé, que je tressaillis comme mû par un ressort, mais je reconnus vite le sergent D... qui m'accompagnait. Il était près de moi, sa carabine épaulée et visant le vieux tigre ; il n'était que temps, je relevai rapidement l'arme, qui ne partit pas, et fis impérieusement signe au sergent de se retirer. Nous le suivîmes et retrouvâmes bientôt notre petite troupe, avec laquelle nous revînmes au camp.

— Je vous demande pardon, me dit à part le sergent D..., mais c'était plus fort que moi, le sang m'est venu aux yeux quand j'ai vu ces coquins se manger entre eux.

— Canaque comme ça, répondit un indigène qui nous accompagnait, lui beaucoup content, *kaï*, *kaï* (manger) ses ennemis.

De ces tribus si sauvages et si féroces, quelques-unes ont été civilisées par les Maristes, les autres ont conservé leurs mœurs primitives, et c'est contre elles que lutte depuis vingt-cinq ans notre gouvernement. M. Febvrier-Despointes, le premier qui ait pris possession de l'île ; M. Tardy de Montravel, qui fonda Nouméa ; M. Saisset, M. de la Rocherie, M. de Pritzbuer, ont soutenu contre ces peuplades une lutte incessante.

Massacre de douze colons et de l'équipage de la « Reine-des-Iles ».

S'il fallait faire l'historique des scènes de carnage qui ont eu lieu dans ces contrées, le récit en serait aussi long que navrant ; les voisins, les tristes voisins de Nouméa qui massacrèrent jusqu'à douze colons en un jour, ne sont pas une exception, car il y a, non loin d'eux, les naturels de Ricané qui, en 1861, donnèrent une lugubre célébrité à la baie de Massacie. En cette année, la tribu de Pouauloatehe, avec le concours d'un chef nommé Goudou, égorgea l'équipage de la *Reine-des-Iles,* en vue de la goëlette de l'Etat la *Fine.* Une expédition menée avec énergie contre la tribu qui s'était rendue coupable de ce crime, assura quelques années de repos à la colonie.

En 1867, une nouvelle révolte éclata, trois gendarmes et un certain nombre de colons furent massacrés. On fut obligé de recourir à des répressions énergiques en plusieurs circonstances, et notamment en 1878, contre les révoltés et les assassins.

Sur la côte sud-ouest, le chef-lieu de notre établissement fut fondé à Port-de-France, dans la baie de Nouméa.

La Nouvelle-Calédonie est défendue, sur toutes ses faces, par une ceinture de récifs présentant un assez grand nombre de passes déterminées ; ces

récifs forment d'immenses bancs de coraux brisant la mer à une certaine distance, laissent entre eux et le rivage un canal d'eau tranquille, d'une grande ressource, pour mettre en communication les différents points de la colonie, et d'une navigation sûre pour les caboteurs à voile aussi bien qu'à vapeur.

A un mille de Nouméa, qui est la résidence du gouvernement, se trouve l'île Nou, c'est là qu'est installé le pénitencier, dépôt des forçats ou transportés, disséminés dans les camps et les établissements pénitentiaires de Bourail, Ouarail et Kénala, et employés surtout aux travaux d'utilité publique et à la culture des terres.

Dans le sud de l'île, sur l'îlot Amide, se trouve un phare dont la portée est de 21 milles marins. On rencontre, sur ces mêmes côtes, des bancs d'huîtres de nacre renfermant parfois des perles noires d'une grande beauté, mais elles sont placées à une trop grande profondeur pour que la pêche en soit fructueuse.

La population indigène peut être évaluée à 30,000, et la population étrangère à 14,000.

Détails sur le massacre des missionnaires en Nouvelle-Calédonie et à San-Christoval (aux îles Salomon).

Nous avons dit qu'en 1843, les missionnaires avaient été obligés d'abandonner *provisoirement*

l'île désolée de la Nouvelle-Calédonie, le mot ne nous est pas échappé, car on n'abandonne pas de gaieté de cœur des âmes pour lesquelles on a tout quitté, tout, jusqu'aux joies les plus pures, les plus permises, les plus légitimes. Aussi voit-on ces hardis pionniers de la grande, de la vraie civilisation, appeler de tous leurs vœux une heure nouvelle, et quand cette heure bénie a sonné, ils se lèvent et c'est sans se laisser aller aux vaines illusions qu'ils courent où la voix de D eu les appelle pour ensemencer le champ du Père de famille, et, au besoin, l'arroser de leur sang.

Non, l'envoyé de Dieu ne se fait pas d'illusions, et s'il n'a pas le droit de courir volontairement au-devant de la mort, il sait l'accepter quand la charité qui le domine, lui indique le calvaire où il doit monter pour s'unir à la grande Victime, faire violence au ciel et ravir les âmes, les captiver, afin de leur faire remonter le courant qui les entraînait vers l'abîme.

Ce n'est jamais en vain que le sang coule, et quelque puissante que soit la parole d'un missionnaire, elle ne parle jamais si haut que ne le fait le sang des martyrs. La voix humaine peut au besoin être une cymbale retentissante, tandis que celle du sang répandu pour affirmer la foi, toujours vivifiée par la charité, ne peut que monter au ciel pour apaiser la divine justice et en faire descendre, avec la grâce qui éclaire, la miséricorde qui par-

donne. Il est toujours vrai que le sang des martyrs dispose les âmes à recevoir la rosée du ciel, cette douce chose qui prépare une moisson riche et abondante. Ecoutons une fois encore ce qu'en dit l'auteur de la *Vie d'Auguste Marceau*, son témoignage ne pourra qu'éclairer la question et la placer sous son vrai jour.

« En ce temps-là, de grands désastres avaient eu lieu dans la Nouvelle-Calédonie, les sauvages, après avoir détruit toutes les plantations des Pères, arraché en plein jour leurs bananiers, tout ravagé sous leurs yeux, s'étaient précipités sur eux, le 18 juillet 1847, armés de lances, de casse-tête et de haches. Mgr Colomb, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie, se trouvait alors au milieu des Pères. Après avoir été sacré à la Nouvelle-Zélande, ce prélat n'ayant pu trouver de navire qui voulût le conduire dans sa nouvelle mission des îles Salomon, s'était fait embarquer pour la Nouvelle-Calédonie afin d'y attendre un bâtiment de la Société de l'Océanie. Là, il avait partagé les angoisses et les mérites des Pères maristes qui évangélisaient cette île et les avait consolés par sa présence.

Dans l'attaque du 18 juillet, un des frères coadjuteurs, le frère Blaise Marmoiton d'Isaac-la-Tourette, en Auvergne, avait reçu un coup mortel à la poitrine. Tous s'étaient alors réfugiés dans la maison, mais les naturels, après avoir brûlé les embarca-

tions pour ôter aux missionnaires les moyens de fuir, avaient mis le feu à leur maison. Rester, c'était périr dans les flammes ; sortir, c'était tomber sous les coups des sauvages qui, tout barbouillés de noir, et poussant des cris féroces, étaient comme des tigres acharnés à leur proie. Le frère Blaise mourant s'était traîné jusque dans la chapelle. « Je viens, avait-il dit en entrant, attendre ici le dernier coup. Je suis heureux d'échanger cette vie contre une meilleure. Oh ! combien je voudrais que ma mort fît le bonheur de ce pauvre peuple ! » Peu après, les féroces insulaires lui assénèrent plusieurs coups de massue, le dépouillèrent de ses habits. Agonisant, ne parlant déjà plus, le chaste et vertueux frère, de sa main débile, avait alors amassé quelques poignées d'herbe pour s'en faire une espèce de ceinture. Bientôt survint un sauvage qui lui trancha la tête ; puis ces monstres s'étaient honteusement divertis à exécuter sur son corps les plus horribles infamies. Mgr Colomb et les autres Pères étant parvenus à s'enfuir sur un autre point de la Nouvelle-Calédonie, avaient été traqués comme des bêtes fauves. Ils étaient réduits aux dernières extrémités et sur le point de se livrer à leurs bourreaux. Lorsqu'avait paru à l'horizon la corvette la *Brillante*, commandée par M. le Vicomte de Bouzet. L'*Anonyme* était aussi arrivée peu de jours après. Arrachés des mains des sauvages au milieu d'une grêle de lances et de flè-

ches, les prêtres attachés à la Nouvelle-Calédonie s'étaient rendus à Sydney sur la *Brillante* ; et l'*Anonyme* ayant à son bord Mgr Colomb, avait mis à la voile, le 21 août, pour porter le vicaire apostolique au centre de sa mission dans les îles Salomon. Le 28 août, il aborda à San-Christoval. Là, de nouvelles douleurs avaient assailli le jeune prélat : il avait trouvé la mission dans un état aussi déplorable qu'en Nouvelle-Calédonie ! Deux des Pères de la société de Marie et un frère coadjuteur, allant évangéliser un village de San-Christoval, après avoir été accueillis hypocritement avec des honneurs, des chants et des embrassements multipliés, s'étaient trouvés tout à coup serrés de près et massacrés à coups de hache et de lance. Puis leurs corps inanimés avaient servi aux affreux festins de ces cannibales. Les autres prêtres qui avaient échappé à cette boucherie étaient depuis quatre mois entre la vie et la mort. Tantôt les sauvages mettaient le feu à leurs toitures de feuilles de palmier pour les brûler tout vifs ; tantôt ils s'embusquaient pour les percer quand ils iraient chercher de l'eau. »

On n'en finirait pas s'il fallait raconter toutes les misères, toutes les tortures, toutes les agonies que les missionnaires ont eu à supporter sur ces plages si réfractaires aux sentiments de l'humanité.

Nous avons rapporté ces faits afin de faire connaître les allures, les sentiments, les instincts et

surtout la férocité qui animent les habitants de ces malheureux pays, et par là montrer jusqu'à quel point la vie des hommes est menacée, quelque dévoués qu'ils puissent être.

Il faut, quand on entreprend de ramener ces fauves à des sentiments humains, être armé pour cette sainte croisade ; le courage ordinaire ne saurait suffire à pareille tâche, il faut plus, il faut mieux : une balle peut à l'occasion, glisser sur une armure de fer et une pointe s'y émousser, mais un tel obstacle ne peut rien pour le bien des âmes ; quand on veut combattre pour elles, la seule cuirasse à opposer aux traits de l'ennemi de ce bien, c'est la charité, la charité qui émeut, qui éclaire, qui embrase, et finit par ouvrir l'esprit des sauvages, et par suite réussit à les ramener à des sentiments que Dieu a mis dans le cœur de tous les hommes, oui, de tous, et quelquefois le Canaque est moins coupable, lui qui n'a eu que de mauvais exemples sous les yeux, que l'homme civilisé qui pouvait choisir entre le bien et le mal, et qui est entré dans cette dernière voie pour obéir aux instincts qui ne peuvent que dégrader l'humanité et la ruiner de fond en comble.

Embarquement de Jokéia et des naturels d'Halgan; autorité et aptitudes de ce jeune chef.

Nous nous sommes un peu étendu dans l'étude que nous avons faite de la Nouvelle-Calédonie, le sujet le comportait; parlant des cannibales et de leur temps, nous ne pouvions omettre une contrée où l'espèce humaine est descendue au plus bas degré de l'échelle sociale. En décrivant les lois, les mœurs, les habitudes et surtout la férocité du Calédonien, notre but était moins de montrer jusqu'où l'espèce humaine peut descendre que d'affirmer la puissance, la vitalité d'une religion qui, des ténèbres fait la lumière, de la mort la vie, de l'espèce humaine la plus abâtardie, une créature élevée, ennoblie, en un mot, du plus féroce des anthropophages, un homme capable d'aimer son semblable jusqu'à mourir pour lui.

Si ce bien ne s'est pas encore réalisé dans la Nouvelle-Calédonie, nos missionnaires y travaillent, et les prodiges opérés en d'autres contrées de l'Océanie peuvent se renouveler dans celle-ci. Dieu est le même partout, sa bonté ne varie pas et sa miséricorde est infinie, personne n'a le droit d'en douter.

Si maintenant, par les détails que nous avons donnés, une seule âme était attirée vers ces régions pour travailler à leur régénération, nous nous esti-

merions heureux de les avoir donnés, et compterions le jour de cette communication comme un de nos meilleurs jours.

Nous allons reprendre le récit où nous l'avons laissé. Nous avons vu que Jokéia, le fils du grand chef Uanuekéi, avait promis aide et protection aux missionnaires en retour du service que l'*Arche-d'Alliance* allait lui rendre.

Le commandant Marceau connaissait le fort et le faible de toutes ces choses et savait le bien qu'une âme dévouée peut faire dans ces lointaines contrées, il le savait et aucune peine ne lui coûtait pour amener ce bien, mais tout d'abord et avant tout, il tenait, chaque fois qu'une œuvre était offerte à son vaillant cœur, à consulter la divine Providence. C'est ainsi qu'il s'était rendu à la prière du jeune chef qui lui avait fait une si vive impression.

Quand tout fut réglé pour l'embarquement, Jokéia et les cinquante Halganais se rendirent à bord de l'*Arche-d'Alliance*, et, sans perdre un instant, le jeune et fier insulaire indiqua aux siens, avec une grande autorité, la place qu'ils devaient tenir et le respect qu'ils auraient à garder envers celui qui avait bien voulu les recevoir à son bord pour les reconduire dans leur patrie. Le ton des paroles de Jokéia était tellement imposant, que pas un n'osa répliquer ni même porter le regard sur le chef qui avait parlé.

Le commandant ne pouvait s'empêcher d'admi-

rer ce qui se passait en ce moment. Quant à Jokéia, il doutait si peu de sa valeur, que, sans attendre d'y être invité, il alla, de lui-même, se placer avec l'état-major de l'équipage, et, pour le faire d'une manière convenable, il prit, sans en demander la permission, un des vêtements du commandant qu'il jeta sur lui, car, il faut bien le dire, il n'avait pour se couvrir qu'une étroite ceinture qui lui tenait à peine au corps. Si Jokéia avait un air fier et dégagé, ses hommes étaient loin de lui ressembler, ils se rappelaient trop bien des mauvais traitements qu'ils avaient subis sur le brick anglais, et ce triste souvenir les rendait craintifs. Mais en voyant qu'on les tenait à l'air libre, ils s'enhardirent peu à peu et se laissèrent aller à causer doucement entre eux; puis voyant qu'on ne leur en faisait aucun reproche, ils s'essayèrent doucement encore à fredonner un chant de la patrie, et ce chant, qui n'était pas sans mélodie, empruntait au lieu où il se produisait, une beauté primitive et un charme inexprimable. Chacun admirait ces voix mélancoliques et plaintives, surtout quand, à la prière de l'équipage, les sauvages, heureux et contents, se mirent à entonner d'une voix pleine et entière, les chants de la patrie que l'on aime toujours à redire, parce qu'ils rappellent les premières émotions et les plus douces joies de l'enfance. Et quand on entendait ces chants, sans oublier les monstruosités de ces mangeurs d'hommes, on était ému, et ceux qui avaient quelque

peu le don de lire dans les âmes, se prenaient à espérer des jours meilleurs, des jours heureux. On peut bien, en des heures mauvaises, oublier la dignité humaine jusqu'à se livrer aux plus honteux excès, car l'homme se ressent toujours de sa chute, et l'abîme qu'il a creusé en tombant est d'une profondeur extrême ; mais, malgré son malheur, il reste dans son âme comme une empreinte que le sceau divin y a laissée, et quand, après les orages de la vie, le calme a succédé à la tempête, on découvre un rayon lumineux qui témoigne encore en faveur de l'âme humaine.

Les Kanacks étaient donc heureux de se voir si bien traités, et quand ils comparaient leur situation actuelle avec celle qu'on leur avait faite sur le brick anglais, ils disaient : *Les Thamas*, *oui*, *oui*, sont bien meilleurs que les *yes, yes*. Ils nous appelaient ainsi parce qu'ils nous entendaient souvent approuver une chose en disant : *Oui, oui;* de là, les gens (*les Thamas*) qui disent toujours : *Oui, oui*.

Jokéia laissa les siens chanter, puisqu'on le leur avait permis, et revêtu, comme nous l'avons dit, il prit la longue-vue du commandant, et du haut de la dunette, se mit à interroger l'espace, comme aurait pu le faire un officier supérieur. Ceux qui l'ont vu disent qu'il était magnifique ainsi, et qu'il avait un réel cachet de distinction.

Cette fierté de Jokéia ne déplaisait pas au com-

mandant; énergique et digne, il aimait les âmes qui avaient de l'énergie et de la dignité.

Le jeune Halganais observait tout. Quand, à l'heure de midi, le commandant se mit à préparer ses cartes et ses instruments pour faire le point de l'espace où l'on se trouvait, le jeune chef lui demanda ce qu'il faisait. Marceau le lui expliqua.

— Bien, je comprends. Et maintenant, où sommes-nous? montre-le-moi.

Le commandant lui indiqua sur une carte, le point où l'*Arche-d'Alliance* se trouvait en ce moment.

Après avoir bien regardé, Jokéia dit: J'y suis, nous sommes ici et nous allons là, où je demeure; et il indiquait du doigt un point sur la carte. Puis il ajouta: Pour arriver, nous passerons ici, puis là, et successivement il nommait les pays par leurs noms.

Le commandant, tout en admirant la belle intelligence de ce jeune chef, doutait bien encore un peu de la vérité de ses énoncés; aussi, ne manqua-t-il pas, le lendemain, en faisant à nouveau le point, d'interroger le jeune Kanack qui lui fit la même énumération sans se tromper en rien. Puis, il ajouta, comme pour donner une nouvelle preuve de son savoir: Vois-tu, quand tu seras près d'arriver dans mon île, il faudra te défier, car tu ne pourras y aborder directement à cause des nombreux récifs qui s'y trouvent et contre lesquels ton navire se briserait.

Et Marceau continuait d'admirer la rare intelligence et la sympathique figure de cet enfant de la nature qui était resté si beau au milieu de ces êtres qui, dans leurs mauvais jours, se plaisaient à se tenir au-dessous de la brute.

Terre ! terre !

Après les longs jours de la navigation et toutes les péripéties d'un lointain voyage, on approchait de l'archipel des Nouvelles-Hébrides.

Jokéia, le fier enfant de ces grandes contrées, ne quittait plus le poste qu'il avait adopté sur la dunette de l'*Arche-d'Alliance*. Son regard perçant consultait l'horizon, et lui premier découvrit la terre et se mit à crier en anglais : *Land! land!* (Terre ! terre !) et tous les Kanacks de répéter ce cri de joie, car eux aussi avaient reconnu la terre une demi-heure avant l'équipage.

Jokéia ne s'était pas trompé, c'était bien son île qu'il avait aperçue, on en était loin encore, mais chaque instant en rapprochait, et quand on a beaucoup souffert sur une terre étrangère, aucun air n'est meilleur que celui qui nous vient de la patrie ; oui, cet air pur qui vivifie, cette brise qui caresse, sont semblables aux baisers d'une tendre mère que l'on retrouve après avoir souffert loin d'elle pendant de longs jours.

Tels étaient les sentiments qui, en ce moment au moins, dominaient tous ces libérés, ces libérés qui allaient revoir le sol qui les a vus naître ; et le navire voguait toujours, il voguait et les sauvages pleuraient de joie en sentant frémir dans leurs cheveux l'air qui leur venait ainsi après avoir traversé les forêts témoins des jeux, quels qu'ils aient été, de la première enfance, et sous cette douce impression, ils entonnèrent leurs plus beaux chants, chants qui portaient l'émotion dans les âmes et les disposaient de plus en plus, à espérer de beaux, de grands jours pour ces contrées où il y avait tant à faire, où tout était à faire. Mais n'anticipons pas, à chaque jour suffit sa peine, à chaque heure son travail, car les joies les plus pures, les plus légitimes, ne sont guère données à l'homme qu'après un rude labeur.

Quant au commandant, il semblait se livrer au plus doux des sentiments, et il ne regrettait pas d'avoir retardé son voyage de la Nouvelle-Calédonie, tant il était heureux du spectacle qu'il avait sous les yeux. Il croyait maintenant tout possible, même ce que jadis il n'aurait osé espérer que contre toute espérance.

Le digne M. Pado.

Avant de se diriger vers Halgan, on dut s'arrêter à Anatom pour y déposer des missionnaires de

la Nouvelle-Calédonie. On trouva là un homme très digne d'intérêt, M. Pado. Cet homme était le chef d'un grand établissement; de nombreux navires qui lui appartenaient sillonnaient les mers pour les affaires de sa maison. Loin de combattre les missionnaires catholiques, M. Pado, quoique protestant, parlait souvent en leur faveur au chef de l'île qui ne voulait pas les recevoir. Marceau désirait voir cet homme de bien, et point n'est besoin de dire qu'il fut reçu par lui comme un noble cavalier peut l'être par un *gentleman* digne de ce nom.

Cependant, pour rester dans la vérité, nous devons dire que M. Pado, malgré son esprit élevé, son noble caractère, changea de conduite vis-à-vis du commandant quand il sut que ce dernier avait à son bord les Kanacks que le capitaine anglais avait naguère capturés, et s'il le recevait encore, ce n'était plus qu'avec la plus grande froideur. Mais le commandant était trop maître de lui pour s'arrêter à ce manque d'égards ; tout d'ailleurs lui commandait de ménager cet homme de bien.

A ce moment, Dieu permit que M. Pado tombât malade ; Marceau lui proposa le médecin du bord, le docteur Montargis.

M. Pado refusa cette offre en disant qu'il ne croyait pas à la médecine. Le commandant insista en faisant remarquer au noble malade que le médecin qu'il lui offrait était un docte de la faculté de

Paris. L'insistance de Marceau fut couronnée de succès.

Le docteur Montargis donna au malade une consultation en règle, et comme ce dernier était très faible, le docteur pria le commandant de lui offrir quelques flacons de vin généreux. Marceau avait en tout vingt-cinq bouteilles de vin de Bordeaux, il les offrit au malade qui les accepta en envoyant en retour vingt-cinq moutons. La glace était rompue et la paix se fit.

Il est vrai que le commandant avait mis la Sainte-Vierge de la partie et voici comment : Après avoir bien invoqué cette bonne mère, il offrit au cher malade, avant que le danger n'ait disparu, une médaille représentant l'Immaculée-Conception. M. Pado refusa en disant : « Je suis protestant et ne crois pas à l'efficacité de votre médaille ; je n'ai pas la foi. »

— J'en ai pour deux, répondit Marceau, et finalement, après une petite lutte, le noble Anglais accepta la médaille, se la laissa passer au cou, et promit de dire cette prière qui s'y trouve en exergue : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

C'est ainsi que M. Pado fut guéri malgré la gravité de la maladie qui n'avait laissé que peu d'espérance au docteur.

Heureux de sa guérison, le riche négociant demanda au commandant ce qu'il devait au médecin du bord pour ses honoraires.

— Rien, dit Marceau, le docteur est heureux de vous voir guéri, il ne faut donc pas lui parler d'honoraires.

M. Pado n'insista pas, mais il envoya au docteur quelques beaux échantillons de bois de sandal, bois très rare et avec lequel on fait des objets d'art.

Jokéia était descendu à terre avec le commandant, et pendant que ce dernier s'occupait de M. Pado avec la plus grande charité, lui, au souvenir des souffrances qu'il avait endurées sur le brick anglais, cherchait querelle à ceux qu'il rencontrait en leur disant qu'ils étaient venus à Halgan pour les tromper et qu'il saurait bien les châtier s'ils y revenaient jamais.

Arrivée près d'Halgan, ruine de cette île, envahissement de « l'Arche-d'Alliance ».

Après le temps voulu pour installer les missionnaires à Anaton, on quitta cet archipel pour se rendre vers celui de Loyalty où se trouvent Lifu et Mea ou Halgan, l'île tant désirée par Jokéia et les siens, mais les vents étaient contraires et l'on fut obligé de louvoyer pour ne pas commettre d'imprudence. Jokéia, le superbe Halganais, avait repris sa place sur la dunette, et là, avec la longue-vue du commandant qu'il avait empruntée à nouveau, il chercha à se rendre compte de ce qui se passait dans l'île ; ce qu'il

voyait paraissait, non le troubler, mais l'enflammer de colère : les cases étaient détruites ! les guerriers horriblement tatoués étaient en armes ! les feux étaient allumés partout ! et partout aussi de nombreuses palissades étaient dressées ! On discutait, on discutait chaleureusement, et tous ces hommes peints en rouge, en vert, en noir, en bleu, ou en toutes ces couleurs amalgamées ensemble, tous ces hommes avaient l'air de diables, tant ils se démenaient. On était en guerre avec une tribu voisine, les naturels d'Halgan avaient eu le dessous et chacun voulait retourner au combat pour tirer vengeance des excès commis par un ennemi puissant qui avait abusé de sa victoire. Jokéia avait compris tout cela en un instant et il lui tardait d'arriver auprès des siens ; mais l'*Arche-d'Alliance* ne s'avançait que lentement. Enfin, après bien des efforts, on arriva assez près pour être aperçu des habitants de l'île. A la vue du navire qui s'approchait, les guerriers s'émurent ; alors sans plus tarder, et armés jusqu'aux dents, ils montèrent dans des pirogues pour aller au-devant de ceux qu'ils prenaient pour des ennemis, afin de leur livrer combat et les empêcher d'approcher. Ils s'avançaient vers le navire en poussant des cris de guerre, cris qui n'avaient rien de rassurant. Le commandant, avec quelques coups de canon, aurait pu mitrailler toutes ces pirogues, mais il n'oubliait pas qu'il n'était pas venu pour porter la guerre en ces

lieux désolés, et tant qu'il lui restait une espérance, il tenait à employer la douceur et la mansuétude.

Quand les pirogues, qui avaient continué à fendre les flots, furent assez rapprochées pour percevoir les échos d'une voix puissante, Jokéia, le vaillant fils de Uanuekéi, le grand chef de l'île, du haut de la dunette, jeta un cri formidable qui commanda l'arrêt. Les guerriers, à ce cri, reconnurent Jokéia; lui seul, ou la mitraille, pouvait, en un pareil moment, les arrêter dans leur élan. Alors, et comme par enchantement, les cris cessent, les pirogues s'arrêtent, et l'on sentit que le respect qui était entré dans les âmes, dominait tous ces guerriers et les rendait tributaires de la rare énergie du jeune et bouillant Halganais. Le commandant ne perdait rien de ce qui se passait et désirait, de toute la puissance de son âme, voir les rares vertus que ce jeune chef possédait, s'illuminer au flambeau de la foi et qu'ainsi éclairées, il ne les fît plus servir que pour le triomphe de la grande cause de l'Eglise et de l'humanité.

A la voix de Jokéia, tout changea de face. Les guerriers, après s'être un instant consultés, se divisèrent; les uns retournèrent dans l'île pour porter la nouvelle, tandis que les autres gardaient la mer tout en se tenant à distance. Bientôt les pirogues se succèdent, elles avancent, et le navire qui, à son grand regret, n'avait pas son filet d'abordage, se

trouva envahi par les naturels qui, pour la plupart, étaient dans l'état que nous avons décrit. On ne se trouvait malheureusement plus en force, et le plus petit malentendu pouvait occasionner la perte du navire et, par suite, la mort de l'équipage qui, le cas échéant, n'aurait pas manqué d'être massacré depuis le premier jusqu'au dernier des hommes.

Et cependant, comme nous l'avons dit, les canons étaient chargés à mitraille, et sur un mot du commandant, les pirogues pouvaient être réduites à néant avec les guerriers qui les montaient, et ce mot n'a point été dit. Il en a dû coûter au commandant, lui qui était la fougue en personne, pour rester maître de lui alors que la fureur était dans l'âme des affreux guerriers qu'il avait devant les yeux. Nous ne disons rien de trop en les qualifiant ainsi, car tous ces êtres, effroyablement tatoués, ne respiraient que le carnage, que le sang, que la mort, et la mort dans ce qu'elle a de plus hideux.

La guerre est désastreuse partout, mais dans ces lieux désolés, elle est navrante ! Dans les pays civilisés, il y a des règles, on respecte l'ennemi blessé et on lui donne les mêmes soins qu'aux citoyens de la patrie ; mais dans ces îles, il n'y a point de prisonniers, non, et quand un homme est pris, on le massacre et on le dévore ! — Le lion du désert, s'il n'est point pressé par la faim, reste dans l'antre qu'il s'est choisi pour retraite, tandis que l'anthropophage tue par provision, et après s'être

repu de chair humaine, il conserve une partie de son hideux festin pour s'en repaître le jour suivant.

Le commandant n'ignorait pas ces monstruosités, et c'est même pour cette raison qu'il cherchait à rester absolument maître de lui, afin de dominer, avec l'aide de Dieu, cette déplorable situation.

Si l'on avait lieu de s'étonner d'une chose, ce serait de rencontrer des hommes qui demandent, comme nous l'avons fait remarquer déjà, ce que les missionnaires vont faire dans ces contrées, et pourquoi on ne laisse pas les sauvages qui les habitent *s'arranger* entre eux. Et à cette occasion on débite pauvretés sur pauvretés sans s'apercevoir que, non seulement, on oublie toutes les règles de l'humanité, mais encore les plus simples notions du droit des gens, surtout celles qui ont quelques rapports avec les sentiments de la justice et de la raison.

Il est facile d'émettre des propositions quand on est protégé par de bonnes lois et, qu'à l'aise, on peut profiter de tout le confortable d'une vie aisée, mais, viennent quelques jours troublés, jours où la rue appartient à une foule turbulente, on ne tarderait pas alors à voir ces philanthropes de rencontre vociférer contre ceux qui les empêcheraient, par leurs cris et le reste, de jouir en paix de *toutes choses,* et ils n'auraient pas assez de blâme contre ceux qui ne savent pas protéger leur repos et leur quiétude. Ces humanitaires veulent bien qu'on laisse

s'entre-dévorer ceux qui sont à une grande distance de leur paisible retraite, mais ils ne tiennent pas à être malmenés par leurs concitoyens. En cela, nous les approuvons, mais, que par pitié, ils pensent aussi un peu aux pauvres sauvages, et qu'ils ne critiquent plus ceux qui vont, au péril de leurs jours, apprendre à ces créatures de Dieu qu'ils sont enfants d'un même père, et qu'à ce titre, ils doivent s'entr'aimer. — A la réflexion, on ne peut qu'approuver un tel dévouement.

Mais, laissons nos philanthropes à leur intempestive neutralité, ou plutôt, essayons de les amener à de meilleurs sentiments, en leur montrant tout le mal que l'on peut éviter en éclairant du flambeau de la foi ceux qui vivent dans les ténèbres, dans les ténèbres que la perversité humaine ne peut que rendre de plus en plus profondes.

Nous avons dit que l'*Arche-d'Alliance*, envahie par les guerriers de l'île, pouvait, d'un moment à l'autre, périr corps et biens, mais ne perdons pas confiance, Dieu sait toujours tirer le bien du mal, et faire servir à sa gloire ce qui semblait devoir l'entraver.

Descente à terre, entrevue de Jokéia avec Uanuekéi, son père, grande colère de ce dernier ; péril extrême de l'équipage.

Jokéia, l'intrépide, le fier Jokéia, était resté maître de la situation, il était partout et il en impo-

sait à tous. Quand le calme fut rétabli, il supplia le commandant de descendre avec lui à terre. Par prudence, Marceau crut tout d'abord devoir refuser ; mais le jeune chef plaida si bien sa cause que le commandant se laissa gagner, et descendit à terre avec son état-major.

Au rivage, tout était dans l'état que nous avons dit plus haut, et rien n'est à effacer du tableau que nous avons tracé, nous pourrions plutôt y ajouter des traits que d'en retrancher. — Tous les guerriers étaient en armes, l'arsenal de l'île avait largement fourni ce qu'il fallait pour la besogne du jour ; les casse-tête, les lances, les haches, rien ne manquait, et la fureur diabolique que nous avons remarquée était, en ce moment, montée à son diapason le plus extrême.

Après avoir traversé cette singulière milice, on arriva au camp. Le grand chef, le chef suprême de l'île, Uanuekéi, est là, au milieu de tous ; on l'honore autant qu'on peut honorer un homme, mais il ne porte aucun insigne ni aucune marque distinctifs. Il a environ quarante ans ; sa taille est au-dessus de l'ordinaire ; sa figure est expressive, et tout, chez lui, indique le chef.

Uanuekéi, d'un geste, indique que l'on peut s'asseoir ; point n'est besoin de dire que la terre nue est le siège de tous, grands et petits, l'égalité sous ce rapport est aussi réelle que primitive. Quand chacun a pris place dans cette espèce de conseil de

guerre, Uanuekéi interpelle son fils qui, en ce moment, n'était plus le fier Jokéia, non, humble, soumis, les yeux inclinés vers la terre, Jokéia courbait le front devant le chef, le souverain, qui lui faisait les plus graves, les plus sérieux, les plus sévères reproches. Il ne s'agissait pas en ce moment de quelques cocos, ou des brasses d'aloffes rouges que Jokéia avait déposés aux pieds de son père en signe de respect et de soumission, non, c'était l'intérêt de l'île qui était en cause et rien ne devait primer cet intérêt suprême.

Uanuekéi reprochait à son fils d'avoir eu l'imprudence, après avoir été victime des blancs, d'en avoir ramené dans l'île, et cela, au moment où l'on avait le plus besoin de toutes ses forces pour lutter contre un ennemi puissant. Le discours du chef était on ne peut plus véhément et les reproches des plus amers. Devant cette parole si pleine d'autorité, Jokéia balbutia quelques mots sans suite, mais heureusement pour lui qu'un vieillard de l'île, en lui venant respectueusement en aide, le remit dans sa voie. Quand un homme, submergé par les flots impétueux, est près de périr, fût-il le plus grand, le plus puissant des potentats, la main du plus humble des sujets, alors qu'elle lui est généreusement tendue, peut plus pour son salut, qu'une armée rangée en bataille. Cet effet venait de se produire, le jeune chef avait repris pied. Alors, d'une voix assurée, il démontra à son père l'immense ser-

vice que le chef des blancs lui avait rendu, en se dérangeant de sa route, sans aucun intérêt personnel, pour le ramener, et cela au moment où l'on a le plus besoin d'être en nombre. Uanuekéi, en écoutant ce raisonnement, se radoucit et se sentait disposé à rendre à son fils, avec son amitié, la place qui lui était due.

Mais les guerriers qui ne respiraient que le carnage, demandèrent à être entendus; leur chef, après y avoir été autorisé, prit la parole, et, d'un ton véhément, fit observer qu'un temps de guerre n'était pas un temps ordinaire, et quand des ressources s'offraient on ne devait, sous aucun prétexte, les négliger : Les blancs, ajoutait-il, sont toujours des blancs, aujourd'hui ils viennent sous un prétexte, demain ils viendront sous un autre, ils sont entre nos mains, tuons-les, tout nous le commande, nous avons là, sous notre ciel, et dans cette mer qui nous appartient, un navire qui contient des armes, du fer, un riche butin, tout cela est à notre portée et rien n'est de trop pour combattre un ennemi plus puissant que nous; il ne faut donc pas manquer l'occasion : Tuons donc les chefs, quant aux *cochons pourris* (1) qu'ils ont laissés à bord, nous en aurons facilement raison.

Salomoné, jeune Wallisien qui s'était attaché au commandant, se trouvait là; il était dans un état dé-

(1) C'est ainsi qu'ils appelaient les matelots et le reste de l'équipage.

plorable, car il avait tout compris et savait que d'un mot ils pouvaient tous être massacrés.

Quant au commandant, il devinait ce dont il s'agissait et ne pouvait en ce moment que mettre sa confiance en Celui qui, comme nous l'avons dit et redit, ne laisse pas tomber un cheveu de notre tête sans son ordre ou sa permission.

Après le discours du chef guerrier, des milliers de voix se mirent à rugir comme des bêtes fauves ; ces êtres à faces horribles criaient, vociféraient, hurlaient de la façon la plus épouvantable ; il y en avait partout, et de partout sortaient ces *infernales* clameurs. Nous chercherions en vain un autre mot pour rendre cet ensemble de cris, nous ne saurions le trouver.

Les plus rapprochés, ceux qui entouraient l'état-major de l'*Arche-d'Alliance*, faisaient tourbillonner les casse-tête de la façon la plus effroyable, au-dessus des têtes de ceux qu'ils voulaient exterminer.

En ce moment suprême, saisissant et fait pour en imposer aux plus braves, Marceau était calme, et la sérénité de son visage semblait dire à tous : Ne craignez rien, ce que Dieu garde est bien gardé. Si l'on avait voulu prendre un être humain pour représenter la confiance, personne n'était plus digne que le commandant de prendre la place d'un tel modèle.

Que va faire Uanuekéi ? que va-t-il ordonner ? Il

se lève et d'un geste il impose le silence à tous ces mangeurs d'hommes. Anxieux et remplies de fureur, ces masses tiennent les casse-tête levés et attendent, avec la plus vive impatience, un ordre pour frapper et consommer leur œuvre de destruction. Le grand chef va parler ;... l'œil en feu, on écoute en tenant des deux mains l'arme meurtrière !... Non, non, dit le chef, je m'y oppose, rentrez dans vos retranchements. Allez...

Après cet ordre, donné avec autant de calme que de dignité, le grand chef invita Marceau et son état-major à venir dans sa case. La confiance du commandant fut, cette fois encore, pleinement justifiée.

Le brave et intrépide commandant n'avait l'air nullement surpris de ce qui venait de se passer, il connaissait trop bien les voies de Dieu et n'était pas de ceux qui gênent l'action de la divine Providence en doutant d'elle ou en se mettant en travers de son opération. Arrivé dans la case du chef, Marceau l'entretient avec bienveillance, et comme il sait que tout est précieux pour ces lointains pays, il offre à Uanuekéi des objets qu'il peut avoir sur lui, puis il l'invite à venir à bord avec son fils, où il aura à leur offrir des présents dignes d'eux. Cette invitation fut acceptée et, sans plus tarder, on se dirigea vers le rivage pour regagner le navire.

La plage était occupée par les sauvages qui s'exerçaient au combat en faisant la petite guerre :

ils agitaient leurs casse-tête avec une rare dextérité; l'air qu'ils déplacaient faisait voltiger les cheveux des officiers de l'équipage. Les Kanacks prenaient, à n'en pas douter, un infernal plaisir à effrayer ceux qu'ils n'avaient pu frapper, et comme ces combats, quoique simulés, ne se font pas sans que les guerriers poussent des cris féroces, l'illusion qui se rapprochait de la réalité, semblait les dédommager un peu d'avoir été privés du spectacle horrible qu'ils avaient espéré. Nous parlons des cris que les sauvages poussent dans ces moments, et nous croyons vraiment ne pas trop dire en ajoutant que les fauves de nos forêts n'en font pas entendre de plus sinistres. Au moment où l'équipage passait, les mouvements tortueux de ces démons ressemblaient à des vagues agitées par le vent et toutes prêtes à submerger les victimes imprudentes qui ne craignent point de sillonner des mers aussi tourmentées.

Les plus courageux, nous devons le dire, n'étaient pas désagréablement impressionnés de se voir au large dans une bonne embarcation.

Uanuekéi fut on ne peut mieux reçu à bord; il y passa la nuit avec Jokéia, son fils. Le lendemain on les traita au mieux, et on leur fit les plus beaux présents.

Avant de quitter le navire, Uanuekéi exprima sa reconnaissance en quelques mots qui n'étaient pas sans éloquence, en voici le fond :

Les Anglais m'avaient enlevé mon fils! je le croyais perdu et l'avais pleuré! mais voilà que les flots s'agitent pour nous apporter un navire qui, en me ramenant ce fils, vient rendre à mon cœur ses plus doux battements, à l'arbre son rameau, au jour son lendemain. Je m'en souviendrai toujours.

Le cannibale était-il devenu un doux agneau, ou un tigre caressant sa proie pour mieux la déchirer? Quelles étaient les pensées de cet homme qui avait tellement l'air de sentir ce qu'il disait qu'il pleurait en parlant?

Le vaillant commandant était heureux des sentiments qui paraissaient animer Uanuekéi, sachant combien, s'ils étaient sincères, ils pourraient amener de bien, et combien aussi la cause qui le faisait agir aurait à y gagner.

Quand un homme d'une grande valeur et d'une haute autorité est entré dans une voie, il sait que tous ses actes ont une réelle importance, parce qu'ils peuvent contribuer au succès ou à la ruine d'une grande entreprise.

Marceau qui était un homme sans peur par excellence, cherchait comme le preux chevalier des anciens jours, à demeurer, lui aussi, un homme sans reproche, et voilà comment et pourquoi il y regardait de très près avant de mettre en pratique la rare énergie et la fougue impétueuse qui faisaient le fond de sa nature. Il croyait facilement au bien tant il le désirait, et quand un mal se faisait jour,

qu'il était présent et agissant au point de n'en pouvoir douter, il tenait encore, alors que tout était sauvegardé, son indignation en respect, afin de tirer, autant qu'il était en lui de le faire, le bien du mal, en essayant, par la pratique de la charité, de changer le méchant en homme de bien, en homme de bonne volonté. Nous le verrons bientôt livré à cette grande œuvre.

Uanuekéi, avant de quitter le commandant, après quelques nouvelles paroles assez expressives, demanda avant de quitter le commandant, la permission de l'embrasser.

Marceau, après avoir remercié le grand chef Uanuekéi, des sentiments qu'il venait de lui exprimer, le fit reconduire avec les honneurs qui lui étaient dus, en lui promettant de revenir, ce que d'ailleurs Uanuekéi désirait et espérait.

Arrivée à Sydney, rencontre des habitants de Loyalty restés dans ce pays, leur dépravation. — Un voyageur des mers.

Après les derniers adieux, le navire mit à la voile et partit pour la Nouvelle-Calédonie.

L'*Arche-d'Alliance* s'arrêta à Sydney. Descendu à terre, l'équipage rencontra, par les rues, des naturels de Loyalty qui, eux aussi, après avoir été capturés par les Anglais, avaient réussi à s'évader en arrivant à Sydney.

Fatigués de la vie qu'ils menaient et accablés de misères, ces malheureux supplièrent le commandant de les prendre à son bord pour les rapatrier. Emu de pitié, Marceau se rendit à leur désir. Des négociants de Sydney voulurent empêcher leur embarquement, mais ils ne purent rien contre la volonté d'un homme qui tenait à faire honneur à sa parole. Ferme et résolu, le commandant dit à ceux qui voulaient l'entraver dans cet acte de réparation et d'humanité : « Il me semble que vous devriez tous approuver un acte qui a pour but de réparer une souveraine injustice, mais puisqu'il en est autrement, je dois vous déclarer que ma parole est donnée et que j'emmènerai les naturels de Loyalty à qui j'ai promis le passage, quoi qu'il arrive. »

Devant une volonté si nettement exprimée, personne n'osa répliquer. Marceau, sans plus tarder, leva l'ancre et partit avec ses sauvages, car il tenait à prouver aux naturels de ces lointains pays que l'on peut compter sur la parole d'un homme qui était venu vers eux pour affirmer la bonne nouvelle et pour aider les missionnaires à en répandre le bienfait.

L'*Arche-d'Alliance* avait à son bord le R. P. Grange et le docteur Baudry. On laissa aux Kanacks la liberté de se tenir sur le pont, mais ces malheureux étaient loin de ressembler aux premiers, leur séjour à Sydney en avait fait non des sauvages ci-

vilisés, mais des civilisés sauvages, ce qui est aussi loin de la vraie civilisation que le vice l'est de la vertu ; il sont turbulents, insolents, indisciplinés. Ils cherchent querelle aux matelots, les menacent et vont jusqu'à se plaindre de la nourriture, eux qui mouraient de faim à Sydney ; ils volent et le mal qu'ils ne commettent pas, c'est qu'ils ne le peuvent pas.

A part ce désagrément, qui en était un réel, on allait, on allait son chemin. Après une bonne navigation, on se trouva en vue d'Anatom. Les missionnaires qu'on y avait laissés, vinrent au-devant de l'équipage dans une embarcation du digne M. Pado duquel ils n'ont qu'à se féliciter. Le navire apportait de Sydney un chalet en tôle et tous les matériaux nécessaires pour faciliter l'installation des missionnaires. Rien n'est épargné pour faire le bien et pour le bien faire. Le commandant, d'accord avec les Pères, chercha un lieu convenable pour y établir ledit chalet ; l'ayant trouvé, il acheta le terrain et le chalet s'éleva comme par enchantement. Un brick anglais, un sandalier, vint mouiller dans ces parages. Le capitaine de ce brick est armé jusqu'aux dents. A sa vue, on comprend que si des Kanacks avaient jamais la fantaisie de faire cuisine de sa chair, il faudrait d'abord la conquérir, car il n'était pas homme à se laisser dépecer bénévolement. D'ailleurs c'était un caboteur et non un missionnaire, il avait donc le droit d'affirmer, plus

que moralement, que son intention n'était pas de propager l'anthropophagie.

Marceau, avant de quitter Anatom, vit le chef de cette île et n'eut qu'à se louer de lui.

Après quatorze jours consacrés à l'installation de la nouvelle mission, le navire partit pour Lifu, une des îles Loyalty. Les passagers sont devenus impossibles. Le P. Roudaire est sur le navire, attendant une occasion pour se dévouer.

Au moment du départ, un grand diable de naturel demanda au commandant s'il croyait revenir dans l'île ; sur l'espérance qui lui en fut donnée, ce grand diable envoya, d'un énorme coup de talon, sa pirogue à tous ses semblables, sauta sur le navire en disant au commandant : Eh ! bien, je reste avec toi. Ce naturel était absolument nu, nu comme un ver. Du reste, ce singulier personnage quitta un jour le navire, comme il l'avait pris. En vue d'une île qui souriait à sa nature, il se jeta à la mer et s'y rendit. C'est le vagabond de la contrée qui va où le vent le pousse sans savoir qu'il a une âme faite pour connaître le bien suprême et pour l'aimer. Il est vrai qu'il n'est point nécessaire d'aller si loin pour rencontrer de telles âmes, les pays civilisés, à morale indépendante, en fournissent qui pourraient marcher de pair avec les premiers, tant il est vrai que cette morale ne peut, à elle seule, élever les caractères et les préserver contre les entraînements vers lesquels tout être peut se

trouver poussé par les mauvais instincts de la pauvre nature humaine.

Le temps qui était beau a sans doute engagé notre Kanack à diriger ses brassées vagabondes vers cette île qui lui souriait. Le commandant laissa aller ce navigateur au gré de sa capricieuse volonté, pour se diriger, grâce à des vents favorables, vers la vaste baie de l'Océan où il prit son mouillage.

Un anthropophage pur sang ! Evénements divers.

Les passagers, loin d'être dans l'enthousiasme en revoyant leur île, sont remplis de tristesse et n'osent y descendre, car ils ne sont pas loin d'une partie de l'île habitée par une tribu ennemie. On comprendra facilement cette tristesse quand on connaîtra le monstre qui l'habite et qui y commande. A peine le navire avait-il jeté l'ancre, qu'un chef, nommé Gouiei, vint à bord où il reconnaît un des passagers à qui il dit : Tu es bien heureux d'être ici, j'ai mangé ton père, ta mère, tes frères, il ne reste plus que toi et je saurai bien te prendre et te broyer comme les autres. Rien ne peut rendre la physionomie de cet être sans nom ! un tigre à côté de ce monstre aurait l'air d'un agneau, tant il suait le sang et faisait naître la certitude qu'il se livrait habituellement, et se complaisait au plus hideux

des carnages. Ce n'était plus de la tristesse qu'éprouvaient maintenant les naturels, mais de la consternation. Heureusement que ce monstre ne commandait pas en maître dans le district qui était en vue.

Dès que les naturels de ce district aperçurent le navire, ils mirent les embarcations à la mer, embarcations chargées d'hommes et de femmes. Marceau, dans un intérêt d'ordre aussi élevé que ses pensées, refusa de recevoir les femmes à son bord, ce qui ne les empêcha pas d'arriver en grand nombre auprès du navire pour essayer d'y monter, mais le commandant était inflexible.

Il est impossible de décrire les manœuvres employées par ces sirènes pour forcer la consigne, ni l'art qu'elles déployaient pour fasciner les hommes, les charmer et les entraîner, tant par leur manière de se tenir sur l'eau que par les poses *plastiques* qu'elles prenaient pour attirer et fixer les regards.

Au nombre des Kanacks recueillis à bord, se trouvait le fils d'un chef qui, lui aussi, avait été amené à Sydney. Ce jeune chef, par reconnaissance, aida l'équipage à faire la police, et pour cela il crut devoir mettre les femmes à même de s'enfuir en les outrageant d'une manière que nous hésitons à dire parce qu'elle est trop *shocking*. Que la race canine se conduise mal en s'arrêtant à chaque instant sur la voie publique pour se *dégager*, c'est dans sa nature, mais qu'un être humain se

serve d'un pareil procédé pour faire la police, cela ne pouvait venir qu'à un Kanack. Le moyen, quelque excentrique qu'il ait été, lui a réussi en partie, car la plupart des femmes se sont éloignées, honteuses d'avoir été ainsi outragées, tandis que celles qui, à Sydney, avaient mordu aux plus mauvais fruits de la civilisation, riaient à gorge déployée. Enfin, de guerre lasses, ces dernières quittèrent la place pour regagner leur campement.

Le commandant voulant s'assurer des dispositions du chef de cette partie de l'île, descendit à terre avec quelques hommes, mais ce fut en vain, ce chef ne s'y trouvait pas, il était à la poursuite de l'ennemi ; les femmes, les vieillards et les enfants étaient seuls restés dans l'île, on dut la quitter sans voir le guerrier qui la commandait.

Avant de s'embarquer, les hommes de l'équipage rencontrèrent deux jeunes Anglais entièrement nus ; ces insulaires européens avaient adopté les mœurs des îles où le goût des voyages les avait amenés. Des femmes, non plus vêtues qu'eux, les accompagnaient. Plus tard, ces Anglais se sont présentés au commandant, mais cette fois, ces voyageurs égarés avaient une tenue et des sentiments qui allaient mieux, et s'alliaient mieux aussi, aux mœurs et aux habitudes d'une nation qui place la dignité personnelle au rang de ses vertus.

Le commandant mit à la voile pour retourner à

Halgan et rapatrier les passagers qu'il avait pris à son bord à Sydney.

Les « frères la côte ».

Dans les voyages de long cours, on est appelé à faire de singulières rencontres. Parmi ces dernières, se trouvent des *indépendants* à qui l'on a donné le nom de *frères la côte :* ce sont des déserteurs venant un peu de tous les pays, ou des réfractaires à bien des lois de la société. Quand un navire s'arrête dans quelques lointaines contrées, il n'est pas rare d'en voir se présenter pour solliciter la faveur d'y être reçus. Le commandant Marceau en admettait quelquefois à son bord quand il croyait qu'un bien pouvait en résulter.

Généralement les susdits *frères* laissent beaucoup à désirer, quand ils ne laissent pas tout à désirer, et ce n'était qu'après de belles promesses et une sérieuse apparence de bon vouloir, que le charitable commandant se décidait à recevoir quelques-uns de ces *frères* à son bord.

Il arriva une fois qu'un de ces cosmopolites se présenta d'une façon exceptionnelle, au vaillant commandant de l'*Arche-d'Alliance*. Il était jeune, intelligent, et paraissant posséder tout pour réussir dans le monde, et malgré ces avantages, et par la force des choses, ce voyageur égaré se trouvait partie intégrante de la triste communauté.

Quand ce jeune homme se présenta au commandant, il lui tint ce langage : « Commandant, si vous vouliez me prendre à bord de l'*Arche-d'Alliance*, je vous rendrais, j'en ai la certitude, de grands services ; je connais la manœuvre et pourrais rivaliser, non seulement avec les meilleurs de vos matelots, mais peut-être aussi avec plus d'un officier de votre bord. De plus, si vous aviez des rapports à rédiger, soit en français, soit en anglais, et que vous voulussiez bien m'utiliser pour ce travail, je ne serais peut-être pas sans le faire d'une manière satisfaisante. » Il est de fait que ce jeune homme parlait ces deux langues avec une grande pureté; ce n'était certes pas le premier venu ; aussi, le commandant le prit-il à son bord sans trop hésiter. Dès qu'il fut installé, il ne tarda pas à montrer son savoir-faire, il était d'une adresse rare pour toutes choses, et sa bonne volonté égalait son adresse. Les matelots avec lesquels il se trouvait tous les jours en contact, le respectaient, tant il paraissait leur être supérieur, et cela sans le chercher. Il est vrai que cet intelligent volontaire ne boudait pas plus à la manœuvre qu'à la corvée ; survenait-il une difficulté, on ne craignait pas de s'adresser à lui, car il ne manquait jamais d'indiquer les moyens d'en sortir. Non, ce jeune homme n'était pas le premier venu, et si, sans le chercher, nous le répétons, il était arrivé à commander le respect à tous les matelots, il n'en était pas ainsi avec tous

les hommes du bord, car il se trouvait bien, dans le nombre, quelques officiers qui ne lui témoignaient pas le même sentiment ; un fait le prouvera :

Il y eut un jour une tempête épouvantable ; les vents déchaînés se livraient à toute leur furie, et le navire qui obéissait à la vague qui devenait de plus en plus impétueuse, rendait la manœuvre excessivement difficile. Le courageux volontaire s'occupait de son mieux, quand un officier qui croyait pouvoir l'utiliser pour une de ces manœuvres, le héla en lui criant : Eh ! *failli chien,* viens ici. Cette qualification qui pouvait répondre à celle de lâche ou de fainéant, fit monter le rouge au visage du malheureux jeune homme. Furieux et ne se possédant plus, il se mit à bondir comme un lion vers l'officier qui venait de l'insulter. Puis, mettant le couteau à la main, il lui crie : « Défends-toi, misérable ! tu ne sais donc pas qui tu viens d'insulter ! »

Le commandant qui, au milieu de la tourmente, veillait à tout et voyait tout, accourut sur le lieu de la scène, et le pauvre *frère la côte* de s'écrier : « Commandant, vous me voyez hors de moi, par la faute de cet homme, qui, sans provocation aucune et sans nul motif, vient de m'insulter ! il ne sait pas qui je suis, eh ! bien, il va le savoir : Je suis un tel », et il dit un des noms les plus honorables et généralement connu, nom que jusque-là, il avait cru devoir cacher.

10

Après la manœuvre, le commandant Marceau se fit amener le malheurenx jeune homme, puis, l'appelant par son nom, il lui dit : « Vous connaissez les lois et savez la peine grave que vous avez encourue en insultant un supérieur ! Si le code vous condamne, il me donne en même temps le droit de juger le fait et de pardonner s'il y a lieu. Vu la provocation, je m'arrête à ce dernier parti, mais après ce qui s'est passé, je ne puis vous garder à mon bord. Vous descendrez à terre au prochain mouillage. Je ne vous demande pas le secret de votre vie, mais n'oubliez pas que quand on porte un nom comme le vôtre, on doit tout faire pour lui laisser son éclat, ou pour le lui rendre si les orages de la vie étaient quelque peu arrivés à le ternir. »

Le malheureux jeune homme s'inclina respectueusement devant l'autorité du commandant; l'officier avait bien pu l'insulter, la noble et austère parole de Marceau l'avait relevé; en quittant le bord, il a dû toujours se rappeler la clémence du noble commandant, et si le souvenir de l'injure a pu lui faire monter quelque rougeur au front, celui du bienfait a dû rasséréner son âme et lui rendre liberté pleine et entière pour marcher dans la voie de la dignité et de l'honneur.

Que sera devenu ce jeune homme ? nous ne savons, mais quand on ressent aussi vivement un affront, on peut trouver en soi le ressort nécessaire pour racheter noblement les erreurs d'une jeunesse

emportée. Rien ne nous empêche de nous abandonner à cette espérance : quand un courant est rapide, on peut se trouver emporté, cela n'est hélas ! que trop facile ; mais quand, par une volonté énergique, on remonte ce courant, il y a une difficulté vaincue, et cet acte rend tout possible, car on oublie volontiers la misère des mauvais jours quand on a devant soi une âme qui cherche à la racheter. Si, dans l'ordre physique, les mouvements que fait au fond de l'eau un homme qui se noie, le font remonter à la surface, il n'en saurait être autrement dans l'ordre moral, car on peut être submergé par les flots impétueux des orages de la vie, aussi bien que dans une eau profonde qui ne s'écoule que pour se reformer sans cesse à l'aide des ruisseaux qui descendent des montagnes et y affluent. La vie, il ne faut pas qu'on l'oublie, est un combat ; on peut bien, quand on livre une bataille, essuyer quelques défaites, mais tout n'est pas perdu quand l'honneur est sauf ; de là le noble cri de nos anciens preux : Tout est perdu fors l'honneur.

La bonté divine ne ferme jamais cette voie, et loin de s'opposer à ce qu'on la prenne, elle y appelle les naufragés de l'humanité qui, pour être reçus sur le navire qui doit opérer leur sauvetage, n'ont qu'à témoigner de leur bonne volonté, tout est là, le champ est ouvert, le choix est libre, c'est le port ou l'abîme.

Heureux les forts, les vaillants qui, pour fuir l'abîme, remontent le courant; après les fatigues du voyage, ils trouveront le repos; après les tristesses, la joie, la paix et le bonheur.

Un triste Européen !

L'*Arche-d'Alliance*, après avoir parcouru pendant de longs mois l'immensité des mers, devait se rendre à Taïti, île de laquelle on a fait les plus merveilleuses descriptions. Ceux qui l'ont vue, ne peuvent oublier les émotions qu'ils ont ressenties à l'aspect de cette île qu'on a appelée : *La reine de l'Océanie*, l'île aux rivages toujours verdoyants, aux ruisseaux argentés, aux ravins profonds et boisés.

M. de Bougainville, dans la relation de son voyage en Océanie, dit, en parlant de Taïti : « J'ai été plusieurs fois me promener dans l'intérieur de cette île, et je me croyais transporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature y verse à pleines mains sur lui ; nous trouvons des troupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des vergers, etc., etc. »

La description continue sur ce ton, puis le célèbre voyageur parle de l'hospitalité que l'on reçoit dans cette île, et jusqu'où elle s'étend. Nous ne le suivrons pas dans cet ordre d'idées, et dirons seulement que si les femmes de ces contrées ont quelques qualités physiques, il est des qualités morales dont elles ignorent même le nom, car le mot pudeur n'existe pas plus dans leur langue que dans leur nature. M. Dumont-d'Urville, dans son voyage autour du monde, s'est, lui aussi, arrêté à Taïti qu'il a appelé une oasis merveilleuse, ce qui ne l'empêche pas d'appliquer aux choses les noms qui leur conviennent, quelque peu flatteurs qu'ils puissent être. Nous laissons cette description pour rentrer dans notre sujet.

L'*Arche-d'Alliance* avait pris son mouillage dans une des baies de cette île merveilleuse, et le commandant, selon les usages reçus, avait fait les visites aux autorités respectives en se conformant à toutes les règles que commande le droit des gens. L'équipage était non moins émerveillé de la beauté des sites que des plantureuses productions de ce magnifique pays. Le médecin du bord, qui avait plusieurs cordes à son arc, prenait des notes et des croquis, ne voulant rien oublier de ce qu'il entendait et voyait. Il était à ce travail qui l'occupait agréablement, quand un soldat de l'infanterie de marine vint le demander par son nom. Le docteur fut un peu surpris d'être connu dans ces parages.

Le fait était cependant très simple : en relevant des écritures, le soldat avait vu le nom et l'état-civil du médecin de l'*Arche-d'Alliance*, et ayant reconnu en lui un compatriote, il venait le voir. En se présentant, le soldat raconta le fait comme il s'était présenté, puis il ajouta : « Quand on est loin de son pays, ce qui le rappelle, est un sujet de joie, et rien ne le rappelle plus qu'un compatriote. C'est ce qui m'a fait prendre la liberté de venir ainsi à vous. Etant dans l'île depuis longtemps, je pourrais peut-être vous être utile. Le cas échéant, vous pourriez d'autant plus disposer de moi, que je ne serais peut-être pas sans vous demander un service.

— Eh bien, dit le docteur, après les compliments d'usage, vous tombez on ne peut mieux : j'ai un fusil qui aurait besoin de quelques réparations, et je vous serais obligé si vous pouviez me le faire remettre en état ; c'est un fusil de prix qui m'a été donné par le Dr Dumoustier ; c'était son compagnon de route alors qu'il partit avec le commandant Dumont-d'Urville qui faisait alors son troisième voyage autour du monde, voyage au retour duquel il vint si malheureusement mourir, le 8 mai 1842, dans la catastrophe de Bellevue, près de Versailles.

Le soldat de marine fut non seulement heureux de pouvoir rendre au docteur le service qu'il lui demandait, mais encore lui promit de réparer lui-

même ce fusil qui était une arme de choix et un précieux souvenir.

— Et maintenant, dit le docteur, que puis-je pour vous ?

— Je vais vous le dire : Je m'ennuie affreusement dans cette île, et si, par votre protection, vous pouviez m'obtenir le droit de la quitter et de partir à bord de l'*Arche-d'Alliance*, je vous en serais on ne peut plus reconnaissant.

— J'en parlerai au commandant, et si la chose est possible, je ne doute pas qu'elle ne se fasse.

Dès que le docteur eut raconté cette aventure à son cher commandant et le désir qu'il avait d'obliger un de ses compatriotes, il pouvait considérer la chose comme faite, et elle le fut en effet, car les autorités de l'île avaient trop en estime le nom et le caractère du commandant, pour lui refuser quelque chose.

Le soldat de marine fut donc autorisé à quitter son régiment et à partir avec l'*Arche-d'Alliance*. Il fut au comble de la joie et ne savait comment remercier le docteur à la protection duquel il devait cette faveur, car sans lui, il ne pouvait l'espérer en aucune façon.

Quand le commandant eut terminé les affaires qui l'avaient appelé à Taïti, il appareilla et leva l'ancre, pour se diriger vers une île inoccupée qu'il avait trouvée sur son passage, et dont il avait pris possession avec les formes usitées en

pareille circonstance. On sait que celui qui fait une semblable découverte, dresse un procès-verbal qui en relate le jour et la date, procès-verbal qu'il signe et enferme dans une bouteille cachetée, scellée et mise en terre, en un point déterminé de l'île découverte, et par là, la prise de possession est faite, nul autre n'a le droit de la revendiquer.

Cette île, que le commandant avait parcourue en tous sens, sans rencontrer âme qui vive, était d'une fertilité extraordinaire, les cocotiers y croissaient en abondance, et les fruits de cet arbre précieux s'y perdaient de la façon la plus déplorable.

Il y avait au milieu de cette oasis un étang d'eau douce où le poisson était tellement abondant, qu'on pouvait toujours en avoir à discrétion. Le climat de cette île était des plus tempérés, la verdure y était perpétuelle, et l'ami duquel nous tenons ces détails, malgré les années écoulées depuis son heureux voyage, en est encore tellement émerveillé, qu'il compare cette île à une corbeille de fleurs placée au milieu de l'Océan.

Le commandant Marceau ne pouvait oublier un pareil lieu de délices, non pour lui en personne, mais pour le bien de tous. Dans ce but, il proposa au compatriote du docteur, le soldat de l'infanterie de marine duquel nous avons parlé et que nous désignerons sous le nom de Charles, de le mettre à la tête d'une entreprise qui, tout en lui étant profitable, pourrait venir en aide à la Société de l'Océa-

nie qui n'avait pas, elle non plus, toujours toutes ses aises. Charles accepta cette offre sans qu'il fût besoin d'insister.

On devait commencer par fabriquer de l'huile de coco ; le commandant était à même de fournir les moulins nécessaires pour cette fabrication, les barriques pour mettre cette huile qui, par parenthèse, est d'un goût exquis. Le commandant offrait en plus une goëlette pour exporter hors de l'île les produits fabriqués, et, au besoin, faire des échanges, toujours au profit de tous. Charles devait être le chef de l'exploitation, il était intelligent et n'avait peur de rien, ce qui ne nuit pas quand on met ces qualités au service du bien.

Il y avait sur l'*Arche-d'Alliance* des hommes qu'on pouvait utiliser pour cette entreprise ; de braves matelots, un pilotin et quelques nomades recueillis çà et là, par charité.

Tous ces hommes acceptèrent l'offre du commandant avec le plus vif empressement. Quand tout fut ainsi réglé, le commandant cingla vers l'île en question. Après une heureuse navigation, il y arriva, mais, à sa grande surprise, il la trouva occupée.

Il n'est pas rare, dans ces contrées, de voir des parties de tribus, pour une raison quelconque, quitter le lieu qui les a vues naître, monter sur une pirogue et s'en aller à l'aventure pour se jeter dans une île moins fertile peut-être que celle qu'elles

ont délaissée. Ne possédant rien, ces nomades ne regrettent rien ; et si parfois ils veulent revoir l'île qu'ils ont quittée, ils redemandent à la vague de les reporter vers les huttes abandonnées, tout disposés à les reconstruire, si quelque vent impétueux les avait renversées, à moins que, par avance, elles n'aient été détruites par des tribus guerroyantes, lesquelles ne se plaisent qu'à détruire, qu'à ruiner toutes choses.

D'autres fois, ce sont des tribus qui veulent faire visite à une tribu amie, elles prennent alors la mer pour s'y diriger, et savent le faire quand elles peuvent se tenir dans la ligne qui y conduit. Mais qu'un vent impétueux survienne pour les rejeter en pleine mer et hors de la ligne qu'elles connaissent, elles sont égarées, perdues, car la boussole, ce simple et si utile instrument, leur est inconnue. Alors la pauvre pirogue va où le vent la pousse, heureux si une île se présente, car ces pauvres égarés mourraient de faim s'ils devaient longtemps voguer au gré des flots et du vent.

Parfois il arrive que ce qui avait perdu les nomades les sauve : une bourrasque avait poussé le frêle esquif au milieu des flots en courroux, une autre bourrasque, après avoir pris le caractère d'une effroyable tourmente, le rejette vers une île fortunée, où ils trouvent à se dédommager des angoisses que la vague furieuse et incertaine a dû leur faire éprouver.

Les pauvres nomades trouvés dans l'île s'étaient installés au mieux, ils l'avaient fait comme pour rester là toujours, tant ils s'y trouvaient bien : c'étaient de braves insulaires qui vivaient paisiblement entre eux et ne demandaient qu'à le faire ainsi continuellement. Aussi ne virent-ils pas sans frayeur l'*Arche-d'Alliance* se diriger vers leur Eden.

Leur premier mouvement fut de se dérober, de se cacher; saisis de peur, ils s'enfoncèrent dans les fourrés, ne sachant ce qu'ils allaient devenir.

Le commandant, pour calmer leur frayeur, leur montra, de loin, des objets qui attiraient leur regard, et comme il leur faisait comprendre que ces objets étaient pour eux, ils s'apprivoisèrent, et s'étant peu à peu rapprochés, ils virent, à leur grande joie, qu'ils n'avaient que des amis devant eux.

Les monstres de la civilisation.

Le commandant leur fit part du projet qu'il avait conçu d'utiliser le trop-plein des cocos pour en faire le commerce que nous avons dit, et qui, par les échanges que l'on comptait faire, devait leur procurer un plus grand bien-être. La grande loyauté du commandant gagna tous ces braves insulaires, aussi n'hésitèrent-ils pas à accepter l'offre qui leur était faite. On débarqua les moulins pour

la fabrication de l'huile, les barriques et tout le matériel nécessaire pour l'exploitation. Puis le commandant partit en promettant de revenir au bout de six mois, afin de parfaire une œuvre qui pouvait devenir fructueuse.

On salua le digne commandant avec respect, non sans lui faire les plus belles promesses. Charles ne fut pas le moins empressé à lui exprimer sa reconnaissance pour ce qu'il avait bien voulu faire pour lui ; il l'accompagna jusqu'au rivage qu'il ne quitta que quand le navire eut disparu de l'horizon.

L'heure du travail avait sonné ; plein de confiance, le commandant Marceau était heureux de penser que le bien allait se faire, et que Charles et les matelots qu'il avait laissés dans l'île, allaient trouver dans la participation à une honnête industrie, une aisance qui devait les aider à marcher paisiblement dans la vie. Le commandant avait même fait à Charles les avances nécessaires pour la construction d'un magasin ; il n'y avait donc plus qu'à marcher pour réussir, mais à marcher droit.

L'*Arche-d'Alliance* avait à peine disparu de l'horizon que Charles se mit à l'œuvre, mais il le fit à sa façon. Il voulut tout d'abord s'assurer des relations et pour cela il commença par cultiver le chef de la tribu, Mataafa, et par se lier avec lui. Quant à l'exploitation, Charles aurait eu en lui ce qu'il fallait pour la faire réussir s'il s'y était donné en homme d'honneur, mais ce point laissait beaucoup

à désirer, laissait tout à désirer : vaniteux à l'excès, ce frère la Côte, car c'en était un, voulut mener grand train ; il faisait des voyages et se servait de la goëlette pour exploiter toutes les îles de l'archipel à son profit personnel. Il jouait au grand seigneur, faisait des présents aux chefs et ne ménageait pas l'eau-de-vie que le commandant lui avait laissée ou qu'il s'était procurée par des échanges.

Tous ces présents lui attiraient la protection de Mataafa, laquelle facilitait singulièrement l'exploitation; tout d'ailleurs semblait y concourir; l'huile fabriquée abondait à un tel point que les tonneaux étaient insuffisants pour la contenir. Charles ne savait plus que faire, quand un navire baleinier vint à passer dans ces parages. Le capitaine de ce navire consentit à fournir des barriques et à prendre de l'huile en échange. Tout allait donc au mieux, la maison prospérait, il n'y avait plus qu'à marcher.

Un contrat avait été passé entre la Société de l'Océanie et M. Charles, contrat qui stipulait que ce dernier ne devait jamais quitter son poste sans une autorisation préalable. Malgré cette interdiction, Charles partit pour Taïti, il s'arrêta quelque peu dans l'île de Quiros qui se trouvait sur son passage, et y prit des sauvages qui s'y trouvaient pour les rapatrier.

Charles fit un séjour assez prolongé à Taïti, et y

vécut en grand seigneur, aux frais de la colonie, il s'y maria et ne ménageait rien pour jouer le rôle qu'il avait pris. Il achetait des marchandises et les revendait avec profit sans en tenir compte, se servant toujours de la goëlette dont il avait le commandement. Il quitta Taïti avec sa jeune femme pour se rendre à Upolu, négligeant toujours l'établisssement de la colonie qui lui avait été confié. Le commandant Marceau ne devant revenir qu'au bout de six mois, Charles s'était donné trois mois de libre allure, vivant fastueusement aux frais de la colonie à laquelle il n'avait laissé que le strict nécessaire.

Dans le cours de ces jours, un navire, le *Stella del Mare*, commandé par le comte des Cars, vint d'Upolu pour déposer dans l'île confiée aux *bons soins* de Charles, cinq frères la Côte qui avaient gagné sa confiance. En disant plus loin quelques mots de leur triste histoire, nous ferons connaître le moyen qu'ils ont employé pour atteindre ce but.

Avant de quitter ces parages, le digne commandant voulut bien leur demander s'ils étaient bien décidés à rester dans cette île, ou retourner à Upolu où il les ramènerait s'ils le désiraient. Sur leur refus il n'insista pas, mais voulant néanmoins les protéger, le comte des Cars fit célébrer la messe pour attirer la bénédiction de Dieu sur eux et surtout sur les naturels de l'île. Les frères la Côte, au lieu d'y assister, profitèrent de ce moment

pour voler de l'eau-de-vie et pour emplir une de leurs malles de café. Un de ces bandits, nommé Jules, tint même, à cette occasion, ce monstrueux propos : « Je saignai le sac comme je saigne un homme. » Voilà un prélude qui est un triste présage pour le morceau d'ensemble.

Après l'office divin, on déposa ces misérables frères la Côte dans l'île, et le *Stella del Mare* reprit la mer et s'éloigna, toutes voiles déployées.

Les cinq frères la Côte furent donc débarqués ! Cinq ! Quel malheur pour les pauvres insulaires ! quel malheur d'avoir de pareils hôtes à héberger !

Nos cinq malfaiteurs, une fois à terre, s'établirent dans les cases des Kanacks et commencèrent par les battre, puis ils s'emparèrent de leurs femmes. La vue des fusils glaçait d'effroi les pauvres sauvages, très craintifs de leur nature ; ils n'osaient disputer ni leurs femmes, ni leurs filles.

Les cinq misérables faisaient souffrir les pauvres insulaires de toutes les façons, ils gaspillaient les vivres qui devaient servir à sustenter la colonie, et passaient leur temps à boire, manger, dormir et battre les malheureuses femmes qui devaient, bon gré mal gré, les servir comme des esclaves.

La biographie de ces misérables frères la Côte n'est pas des plus édifiantes :

Jules était de Fécamp ; embarqué au Hâvre, à bord d'un baleinier, il déserta aux Sandwich, où il avait commis un meurtre. Il rembarqua à bord

d'un navire américain sur lequel il rencontra François et Prosper, ses dignes compagnons.

François était de Nantes, il appartenait à une famille aisée ; c'est un bandit qui a quelques formes ; il écrit fort bien et connaît la tenue des livres. Il a déserté d'une goëlette de l'Etat sur laquelle il était chef de timonerie. Après avoir couru d'île en île, il embarqua sur le baleinier où se trouvaient déjà Jules et Prosper.

Le navire baleinier sur lequel ils se trouvaient tous les trois était venu près de l'île Manua, et le capitaine étant descendu à terre pour faire des vivres, nos trois bandits et cinq autres formèrent le projet de déserter.

Le capitaine avait emmené avec lui une grande partie de l'équipage ; quant aux matelots restés à bord, ils trempèrent dans le complot et se laissèrent attacher aux mâts par les huit déserteurs.

Le second du navire ayant entendu du bruit sur le pont, arriva en toute hâte : on se saisit de lui, on le coucha en joue et on l'attacha à l'un des mâts, tout en lui donnant l'assurance qu'on n'en voulait pas à sa vie.

Après ce coup, ces bandits armèrent une des embarcations qu'ils dirigèrent vers l'île Manua où ils abordèrent et demeurèrent quelque temps. A la suite d'une vive dispute pour savoir à qui revenait la propriété de la baleinière volée, ils en vinrent aux mains et se séparèrent quelques jours après.

Les trois héros dont il s'agit, ayant entendu parler du magasin de la Société de l'Océanie, s'emparèrent de la baleinière qu'ils vendirent à Upolu où ils étaient arrivés. Alors, pour réussir dans leur projet, ils se mirent à faire les petits saints auprès du R. P. Pedro; ils allèrent à la messe, se confessèrent et jouèrent si bien leur rôle que, dès le retour de M. Charles, le bon Père, pris au piège, les lui recommanda si chaleureusement qu'il s'y laissa prendre et résolut de les expédier dans l'île où se trouvait l'établissement, avec l'espérance de les utiliser fructueusement.

C'est alors que M. le comte des Cars, capitaine de la *Stella del Mare*, les avait pris sur son navire pour les déposer dans l'île, et nous savons comment il en fut récompensé par ces misérables.

Nous avons déjà fait la triste connaissance de Jules et de François. Quant à Prosper, il faisait le mal par entraînement sans en prendre l'initiative; les deux derniers étaient des déserteurs, des vagabonds, mais non des assassins.

Nous devons, avant de poursuivre ce récit où nous aurons à raconter un crime horrible, commis par un des frères la Côte, dégager la responsabilité du jeune Olive, novice de l'*Arche-d'Alliance*, qui, non seulement, n'a jamais trempé dans un crime, mais encore a toujours protesté contre le mal qu'il voyait commettre. C'était un brave et honnête jeune homme, au cœur droit, à l'âme pure.

Nous avons vu comment ces malfaiteurs de la pire espèce, après avoir dupé le R. P. Pedro, se sont présentés aux naturels de l'île; les prémices de ces misérables étaient des augures qui ne présageaient que trop les crimes qu'ils devaient commettre plus tard.

Après avoir dévoré en quelques jours les trois mois de vivres qui leur avaient été donnés, ils se trouvèrent réduits à la nourriture des naturels, c'est-à-dire au régime des cocos et du poisson. Il est vrai qu'ils trouvaient une très bonne ressource dans les grands crabes terrestres dont la chair approche de celle du homard. Ces crabes leur procuraient encore une huile jaune d'une douce saveur qu'ils employaient pour assaisonner quelques herbes en guise de salade. Mais il fallait aller à la recherche de ces crustacés, grimper après eux sur les arbres pour s'en emparer, non toujours sans être violemment pincé par eux ; les frères la Côte obligeaient les femmes à se livrer à cette chasse, et malgré cela la tyrannie de ces misérables gagnait encore en férocité : armés d'une corde plus grosse que le pouce et doublée plusieurs fois, ils frappaient à coups multipliés sur ces pauvres femmes ! à chaque coup, ils enlevaient des lambeaux de chair ! Les jeunes filles n'étaient pas plus épargnées que leurs mères, et toutes ces malheureuses ressentaient d'autant plus la morsure de ces coups, qu'elles n'étaient pas plus vêtues que l'enfant qui vient de naître.

Plus d'une fois Olive voulait se retirer loin de ces monstres, au fond des bois, pour éviter un si douloureux spectacle, mais il restait pour épier le retour de l'*Arche-d'Alliance*, retour qu'il appelait de tous ses vœux.

Le plus cruel de ces bandits, c'était François. Dégradé à l'excès, ce misérable était tellement abject, horrible, cruel, qu'il ressemblait plus à une bête altérée de sang qu'à un être humain ; c'était le mauvais génie, le démon des autres fauves qui tyrannisaient les malheureux habitants de l'île.

Jules ne se plaisait que dans de sanguinaires orgies : « J'ai toujours, aimait-il à dire, mon couteau bien affilé,.... je ne manque jamais un homme !... » Il expliquait, avec le plus révoltant des cynismes, comment il fallait s'y prendre pour *trouver la saignée d'un homme !....*

Est-il rien de plus révoltant que des civilisés qui sont si bas descendus dans la sauvagerie !

Quant à Prosper, nous l'avons dit, incapable d'agir par lui-même, il acceptait l'impulsion qui lui était donnée, et s'élançait sur une victime qui lui était désignée, comme le ferait un molosse qu'on aurait excité, poussé, enlevé.

Que ne devait-on pas craindre de trois êtres pareils ? Ils ont été, qui le croirait, jusqu'à faire le mal, sans nécessité aucune, rien que pour le faire !.. Et cela n'est que trop vrai, car ces monstres, sans aucune raison, sans crainte pour leur sûreté, sans

avoir le moindre reproche à adresser aux naturels, avaient formé le dessein de les massacrer tous.

Olive, de plus en plus indigné d'un pareil projet, consultait l'horizon et appelait de toutes les forces de son âme, le retour de Marceau, qui seul pouvait mettre un terme à sa cruelle situation. Et comme il voulait s'éloigner du centre de l'abominable forfait que ces monstres préméditaient, ils lui dirent : Tu veux donc te mettre du côté des Kanacks?

— Je ne veux pas me mettre du côté des Kanacks, mais je ne veux pas non plus commettre de crimes. Que vous ont fait ces hommes? ne vous ont-ils pas laissés vivre en paix malgré tout le mal que vous leur avez fait? Le jour, ils vont vous chercher votre nourriture et gardent à peine pour eux le strict nécessaire, et pour les récompenser vous voulez les tuer! Pourquoi voulez-vous faire cela?

Pendant plusieurs jours, après ce reproche, Olive n'entendit plus parler de rien, il crut que les misérables avaient renoncé à leur infernal projet et s'en trouvait heureux; mais son bonheur fut de courte durée!

Un matin, les trois bandits chargent leurs fusils pour aller, disaient-ils, à la chasse d'un de leurs porcs qui s'était échappé. Olive accepte cette version et prend aussi son fusil. Le grand chef de l'île et son fils veulent être de la partie; ils battent les broussailles pour faire sortir la bête que l'on cherchait, dans le cas où elle s'y serait réfugiée.

On allait ainsi quand tout à coup, sans que rien n'ait pu le faire prévoir, Jules fait quelques pas en arrière, couche le grand chef en joue et lui envoie une balle au-dessus de l'œil droit! Le pauvre chef tombe roide mort, son dernier soupir est un sourd gémissement! Olive qui se trouvait près du chef tomba de faiblesse. Jules, tout *bronzé* qu'il était dans le crime, resta cependant stupéfait en présence du cadavre immobile: « J'ai eu tort, dit-il à Olive, et si tu veux me promettre de ne rien dire, je ne tuerai plus personne. » Olive promit, et le misérable, pour cacher son crime, engagea le malheureux novice à laisser croire que le chef avait levé sa hache sur lui et qu'il l'avait tué pour sauver ses jours.

Ils se dirigèrent ensemble vers la case où se tenait la femme de l'infortuné chef. Arrivé là, l'abominable Jules lui dit brutalement : « Je viens de tuer votre chef, allez l'enterrer. »

François, cet autre rebut de la nature, arrive à ce moment pour dire : « Comment! il n'y en a qu'un? Ce n'est pas assez, il faut les tuer tous.

— C'est inutile, fit Jules, un seul suffit.

— Il faut que j'en tue un aussi, et, apercevant le fusil d'Olive qui est à deux coups, il s'en empare en disant : « Avec cette arme le coup sera double. » Mais Olive, qui avait autant de courage que de dignité, lui arracha son arme en disant : « Ce fusil m'a été confié par le commandant Marceau et personne n'a le droit de me le prendre. »

Nous n'avons pas à dire la douleur de l'infortunée épouse, ni même celle de toutes les femmes de la tribu : pendant trois jours et trois nuits, elles pleurèrent leur chef, et pour le faire selon l'usage du pays, elles enveloppèrent de la plus fine tapa un énorme rocher qui se trouvait dans l'île, et c'est là, devant cette pierre comme devant un autel, qu'elles faisaient retentir dans les airs leurs cris et leurs chants plaintifs.

Les cris, les chants, les pleurs, fatiguant les oreilles du meurtrier, il ne trouva rien de mieux, pour échapper aux manifestations qui l'importunaient, que de froisser les malheureuses femmes dans leurs sentiments, et pour le faire plus sûrement, il se posta devant le rocher *taboué*, en disant : « C'est là votre Dieu ? eh bien, je vais le tuer comme j'ai tué votre chef », et il tire un coup de fusil sur le rocher.

A partir de ce moment, les Kanacks ne vinrent plus prier, ni gémir devant la roche escarpée qui avait été consacrée à leur culte par le tabou que le grand chef lui avait imposé.

Trois ou quatre mois s'étaient écoulés depuis que Charles, le soldat de l'infanterie de marine, avait quitté l'île pour aller vivre à sa guise à Taïti, à Upolu, et dans d'autres îles encore, contrairement à toutes les conventions. Le temps, qui ne s'arrête pas, avait marché avec une rapidité vertigineuse, et une heure, une heure fatale s'appro-

chait, l'heure des comptes à rendre ; on ne peut envisager de sang-froid l'aiguille qui doit la marquer, l'airain qui doit la faire retentir dans les airs. Pour en écarter la pensée importune, on cherche à s'étourdir, et au lieu de s'en libérer par un généreux repentir, on entre plus avant dans le mal, on s'y complaît, on s'y engouffre ! l'abîme appelle l'abîme. *Abyssus abyssum invocat*, vérité toujours ancienne et toujours nouvelle.

Le malheureux jeune homme qui a si vivement ressenti l'insulte gratuite qui lui avait été adressée par un officier de l'*Arche-d'Alliance*, était capable de se relever, il a dû le faire, mais Charles, ce frère la Côte de la pire espèce, était loin de lui ressembler, nous ne le verrons que trop dans la suite de ce récit. Orgueilleux comme un démon, ambitieux à l'excès, ce malheureux avait laissé toutes les mauvaises passions pénétrer dans son âme ; il avait été jusqu'à se donner le titre d'agent consulaire français et en montrait des insignes qu'il avait arrangés. Un navire anglais, la *Calypso*, lui avait même rendu les honneurs dus au rang qu'il s'était attribué, et l'avait salué de cinq coups de canon à son arrivée à bord.

Ceci s'est passé à Taïti. Prittchard qui s'y trouvait au nom de l'Angleterre, crut à la mission de Charles ou feignit d'y croire pour en tirer parti à l'occasion.

A partir de cette époque, Charles devint un véri-

table tyran, tant pour sa jeune femme que pour ses employés; la pauvre femme était terrifiée quand il la poursuivait le poignard d'une main et le pistolet de l'autre. Quand après avoir hélé un des hommes de la goëlette, la réponse se faisait attendre, il envoyait un coup de fusil chargé à balle au malheureux.

C'est avec ces dispositions que Charles revint dans l'île où il supposait que le commandant Marceau allait bientôt venir pour voir où en étaient les affaires. Charles aurait dû tout d'abord s'enquérir de ce qui avait été fait par les hommes qu'il avait envoyés dans l'île lors du passage du navire commandé par M. le comte des Cars, la *Mare del Stella*, mais il était trop préoccupé de sa situation personnelle pour songer à autre chose; les bandits eux-mêmes ne tenaient nullement à se mettre en lutte ouverte avec un homme aussi résolu et si peu scrupuleux; ce qu'ils cherchaient en ce moment, c'était de se faire oublier, ils y réussirent en se tenant à l'écart.

Charles allait, venait, s'emportait pour tout et pour rien, comme le fait un homme qui craint l'heure suprême de la justice. Son indigne conduite est prête à être dévoilée et ses folles dépenses mises à jour, il faudra s'expliquer et indiquer clairement les causes de la ruine, le misérable le sent et ne trouve rien de mieux que de mettre le feu au magasin, et pour écarter les soupçons qui pourraient

peser sur lui, il *joue* l'homme rempli d'ardeur et fait des prodiges pour sauver les marchandises qui allaient disparaître dans les flammes : il est si bien dans le rôle qu'il s'est donné, que tout le monde y est pris.

Les chefs qui ne se rappelaient que les jours où Charles avait, par des rapports qu'ils croyaient de bon aloi, conquis leur amitié, étaient heureux de son retour, car ils espéraient qu'il les débarrasserait des frères la Côte, aussi vinrent-ils à son secours : ils lui offrirent les arbres nécessaires pour reconstruire le magasin. Les malheureux ne savaient pas la déplorable transformation qui s'était opérée dans l'âme de ce misérable, aussi donnèrent-ils des ordres pour qu'on lui vînt largement en aide. Tous les habitants de l'île se mirent à l'œuvre, et un magasin plus vaste que le précédent fut promptement élevé; ce dernier avait tout ce qu'il fallait pour en imposer aux regards.

Retour du commandant Marceau

Fidèle à la parole qu'il avait donnée, le commandant Marceau ne laissa pas les six mois s'écouler sans livrer aux vents la blanche bannière de l'auguste Reine des cieux qui protégeait son bien-aimé navire. Poussé par un vent favorable, l'imposante nef, qui ne paraissait d'abord qu'un

point imperceptible, sortit promptement de la courbure des flots, et c'est en suivant avec majesté leur mouvement impétueux qu'elle apparut aux regards des insulaires qui l'attendaient avec impatience, comme aussi à ceux des misérables qui craignaient sa présence, car le coupable n'aime pas à se trouver devant le justicier, il sait trop que le crime appelle le châtiment.

Que va-t-il se passer? Au lieu de la prospérité que le commandant avait rêvée et des figures rayonnantes qu'il aurait aimé à rencontrer, il ne trouva que la consternation et la ruine. Au rivage, il n'y avait pour recevoir l'équipage que les matelots, le pilotin et quelques naturels, qui, loin d'avoir les traits ouverts des jours heureux, n'avaient que ceux de la tristesse et de la douleur, et il n'y a pas à s'en étonner, l'incessante tyrannie des frères la Côte avait imprimé sur la face des pauvres sauvages toutes les souffrances qu'ils avaient endurées.

Le commandant avant toutes choses réconforta les malheureux qui avaient tant souffert; ces pauvres insulaires regardaient celui qui leur apportait un si généreux secours, avec des yeux qui respiraient le bonheur et disaient toute leur reconnaissance; ils sentaient qu'ils avaient devant eux une âme compatissante qui savait aimer. Les matelots s'étaient trouvés en trop petit nombre pour les défendre, ils ont à peine pu se défendre eux-mêmes.

Avant d'aller plus loin, nous tenons, à l'occasion des frères la Côte, à faire une réflexion encore :

Que des sauvages se livrent aux atrocités que nous avons vues, ils ont pour excuse l'instinct de leur race, instinct qu'ils ont reçu en naissant ; mais que des Européens descendent à de pareils excès, ils se mettent au niveau de la brute et deviennent par là la honte de l'humanité. Ils sont en plus la plus sanglante condamnation d'une morale qui ne veut pas plus dépendre des règles civiles que des lois religieuses.

Heureusement qu'il y a dans l'homme qui vit au sein d'un pays chrétien, un christianisme qui s'infiltre en lui à son insu. Ce christianisme est encore assez puissant pour le préserver souvent, si ce n'est toujours, des chutes aussi lamentables que profondes. Mais quand, après les plus honteux débordements, on a fui ce pays au milieu duquel on n'osait plus se montrer à visage découvert, le mal est fait, l'humanité a disparu pour faire place à la bête fauve.

Voilà jusqu'où l'on peut descendre, jusqu'où l'on peut tomber !

Le commandant, après avoir fait débarquer des vivres pour réconforter quelque peu les malheureuses victimes des frères la Côte, songeait à châtier ces misérables qui les avaient tant fait souffrir, mais ces derniers n'ont pas osé affronter la colère d'un juge qu'ils savaient inflexible pour les iniquités

librement voulues et lâchement consommées. Les misérables s'étaient cachés dans les interstices des rochers d'où ils auraient pu tuer quelques hommes de l'équipage ; la vie de ces hommes était trop précieuse pour la risquer ainsi. Le commandant crut qu'il valait mieux rapatrier les insulaires et laisser leurs bourreaux se détruire entre eux, ce qui ne pouvait manquer d'arriver.

Quant aux insulaires, ils regardaient le commandant Marceau comme un sauveur, il n'y avait plus qu'à leur faire comprendre combien l'âme est au-dessus du corps, pour les amener à saisir l'économie de la rédemption, et par suite leur faire aimer le Rédempteur. Les missionnaires n'y auront pas manqué : quand une terre est bien préparée, le semeur peut y jeter son grain avec confiance, Dieu est bon, il se plaît à récompenser le travailleur qui espère.

Il ne faut pas que ce qui précède nous fasse oublier cet autre *frère la côte* que nous avons nommé Charles, et si nous avons déguisé son nom, c'est par respect pour sa famille, qui est des plus honorables.

Si Charles avait eu la conscience tranquille, il se serait empressé de recevoir le commandant dès son arrivée, il n'en a rien fait, c'est le lendemain seulement qu'eut lieu l'entrevue de ce triste *frère la côte* avec le vaillant commandant. Charles, malgré son audace, était très embarrassé, très anxieux et

presque décontenancé. Il se remit cependant et arrangea une histoire qui avait pour but de faire croire qu'il avait eu de grandes difficultés à surmonter ; il parla de ses épreuves, de l'incendie qui était venu entraver la marche des affaires, des guerres incessantes entre les diverses tribus, etc.

Le commandant écouta M. Charles avec bienveillance; généreux à l'excès, ce vaillant homme était disposé à le plaindre, comme on le fait quand un homme est dans le malheur. Jusque-là, tout allait bien. Mais, quand le malheureux Charles, par un esprit de sotte vanité, se mit à raconter ses actes comme agent consulaire, le commandant, effrayé des conséquences d'une pareille audace, se laissa aller à la fougue de son ancienne nature, car il avait compris, à ce trait, qu'il avait affaire à un misérable. Alors cet homme si paisible, si bienveillant, si plein d'aménité, se mit à lancer un regard qui semblait, par sa vivacité, être le rapide éclair qui ne précède que d'un instant le tonnerre et ses bruyants éclats.

Après avoir fait à Charles les plus vives remontrances, le commandant qui avait peine à se remettre, tant il était indigné, ajouta qu'une pareille conduite demandait une réparation publique, et que cette réparation serait faite à Taïti, en présence des chefs de l'île, de Prittchard et de tous les habitants de l'archipel.

Le commandant ne s'en tint pas là, il demanda

à voir les livres, afin de se rendre un compte exact de l'état des affaires.

Charles se voyant percé à jour, changea d'attitude, il devint insolent, agressif et bientôt furieux ; un lion et une panthère sont en présence, prêts à entrer en lutte ouverte. Alors eut lieu une scène terrible qui pouvait devenir des plus sanglantes : Charles, le forban, le misérable, l'indigne, s'oublia jusqu'à frapper le commandant au visage !

Le vaillant commandant aurait pu le prendre et le broyer comme on le fait d'un reptile qui répugne, il ne le fit pas, et se contenta de laisser tomber sur son adversaire un de ces regards dédaigneux que ne pardonne jamais la vanité d'un inférieur.

Charles, le misérable Charles, n'en resta pas là, il se précipita sur ses pistolets, et les braqua sur la poitrine du commandant qui, sans s'émouvoir, leva les épaules et dit, en se retournant : « Vous me faites pitié ! » et sans rien ajouter, il sortit tranquillement de la case et regagna son embarcation où des hommes attendaient ses ordres : « A bord », dit le commandant, et ce fut tout.

On a pu remarquer dans cette scène, les deux manières d'être du commandant : inflexible quand il s'agit de réparer une faute qui pouvait avoir de très graves conséquences, et entièrement maître de lui quand sa personne seule se trouvait en cause. Mais qu'on ne craigne rien, la faute commise par le forban, qui a osé prendre le titre de consul, sera

réparée ; la réparation est un devoir rigoureux et de toute justice, Charles n'y échappera pas plus qu'au châtiment qu'un pareil abus mérite. Le malfaiteur le sait bien, et s'il a compté sur la longanimité du vaillant chef pour ce qui le concernait personnellement, il sait aussi, et à n'en pas douter, que la fuite seule peut lui faire éviter la peine due à tous ses forfaits. Mais, orgueilleux à l'excès, il ne veut pas se contenter de fuir, il veut le faire avec audace et en bravant le commandant ; c'était mal le connaître. Une seule chance lui restait, c'était de se repentir, et le magnanime commandant lui eût pardonné et aurait tout fait pour le sauver. Charles aima mieux obéir à tous ses mauvais instincts, et pour que rien n'y manquât, il fit dire, ironiquement, au commandant, qu'il partait avec la goëlette pour Sydney, et qu'il voulait bien se charger des commissions pour la mission. Ce n'était point là une simple fanfaronnade, car de l'*Arche-d'Alliance* on voyait, en effet, l'équipage de la goëlette appareiller avec activité.

En ce moment, un devoir impérieux s'affirmait, et nulle transaction n'était possible ; le commandant ne pouvait laisser enlever, sous ses yeux, un navire qui appartenait à la Société de l'Océanie. Il pria le médecin du bord, qui avait le désagrément d'être le compatriote de Charles, d'aller à terre et de tâcher de ramener son protégé à de meilleurs sentiments. Puis, réunissant tout l'équipage, il le

mit, en quelques mots, au courant de la situation, et demanda quelques hommes de bonne volonté pour l'accompagner et empêcher, *à tout prix*, l'accomplissement du forfait que le misérable voulait si insolemment accomplir, ne dissimulant pas qu'un grand danger était à courir avec un homme si peu scrupuleux que Charles et un équipage composé de pirates et de forbans de la pire espèce.

Tout le monde, sans exception, voulait accompagner le commandant.

— Merci, mes enfants, merci de votre dévouement, dit Marceau, mais je n'ai besoin que de quelques hommes et je ne dois les choisir que parmi les célibataires.

Le choix se fit vite, car il n'y avait pas de temps à perdre. Les volontaires furent armés jusqu'aux dents et, sans désemparer, on sauta dans les embarcations et l'on partit. En pareille circonstance, il n'y a pas d'inactifs ; chacun s'était mis à l'œuvre et l'on fendait les flots. On ne parlait pas, on manœuvrait ; les flots et le vent interrompaient seuls le majestueux silence qui régnait dans les embarcations.

La goëlette était mouillée à mi-distance du rivage et de l'*Arche-d'Alliance*. Charles était à terre, surveillant, une longue-vue à la main, ce qui se passait à bord des deux navires. Quand il vit que le commandant embarquait avec ses hommes, il comprit, et, rapide comme l'éclair, il se jeta dans

une embarcation et commanda à ses matelots de forcer la rame afin d'arriver le premier à bord. A ce moment arrive le docteur Montargis, son compatriote, qui allait à terre pour conférer avec lui; et, sans hésiter un instant, il lui barre le passage en lui criant qu'il voulait lui parler et qu'il fallait, dans son intérêt, qu'il l'écoutât.

Charles est furieux de se voir ainsi entravé, il veut passer et passe quand même, mais il y eut forcément un temps d'arrêt, et ce temps, quelque court qu'il fût, permit au commandant d'arriver le premier.

Les matelots de la goëlette n'ayant pas reçu d'ordres, ne savent que faire. D'un bond, le commandant et ses hommes, le pistolet au poing, sont sur le pont; l'œil étincelant et de sa voix la plus énergique, le vaillant chef s'écrie : « Que personne ne bouge! » Au ton accentué de ces paroles qui grondaient comme la foudre, tandis que les yeux de ce chef, redoutable en pareille circonstance, semblaient lancer des éclairs, l'équipage, rempli de terreur, cessa toute manœuvre, la goëlette était prise sans qu'il en ait coûté une goutte de sang.

Charles arrive quelques secondes après, quelques secondes seulement, mais trop tard. A la vue de ce qui vient de se passer, il est furieux, il l'est à l'excès, un fou ne l'est pas plus dans son cabanon quand il lutte contre les barreaux qui l'emprisonnent ou les liens qui entravent ses mouvements désordonnés.

Le misérable qui se sent vaincu, veut faire un dernier effort, il bondit et veut s'élancer sur le commandant comme pourrait le faire la plus féroce des bêtes fauves après le ravisseur de ses petits ; vingt pistolets sont braqués sur lui ; le misérable est atterré et comprend que l'heure de la justice est arrivée. Le commandant crie à ses hommes : « Emparez-vous de ce misérable, attachez-le et jetez-le dans la chaloupe. » C'était là que d'habitude on mettait les pourceaux.

— Quoi ! s'écria le forban, moi, ici?

Sans lui répondre, on le conduisit vers l'*Arche-d'Alliance* où il fut mis aux fers.

Le lendemain, le commandant se fait conduire à terre pour prévenir la jeune femme de Charles de se préparer à partir, sans inquiétude aucune, qu'elle serait traitée avec égards, et qu'on la reconduirait dans sa famille, à Taïti.

Le commandant n'oublia pas la promesse qu'il avait faite de rapatrier les bons insulaires de l'île afin de laisser les misérables frères la Côte s'entre-déchirer entre eux comme ils le méritaient.

La malheureuse femme de Charles accepta avec joie l'offre qui lui était faite de partir ; elle demanda même à tenir compagnie à son triste époux, qui la poursuivait parfois les armes à la main, comme nous l'avons dit. Elle avait elle-même raconté au médecin du bord que son mari avait voulu la tuer et qu'elle n'avait dû son salut qu'à la fuite.

En racontant ce fait au docteur, elle lui avait montré les pistolets qui étaient encore chargés. Le docteur, dans l'intérêt de la malheureuse, en avait mouillé les amorces afin d'éviter, autant qu'il était en lui, l'accomplissement d'un crime.

Près de son mari qu'elle était contente d'accompagner, malgré les mauvais traitements qu'elle avait dû subir, elle se mit à lui raconter en riant l'histoire des amorces mouillées. Quel sentiment la faisait agir? Nous ne saurions le dire. Il y a dans le caractère de certaines femmes des singularités qu'il ne faut pas trop chercher à définir, on pourrait y perdre sa peine ou manquer de bienveillance, et il ne faut faire ni l'un ni l'autre, quand on a devant soi les traits d'un homme tel que le commandant Marceau qui n'avait rien tant à cœur que d'éviter tout ce qui pouvait blesser la charité.

Dans le fait que nous venons de raconter, Marceau aurait pu faire passer par les armes celui qui avait trahi tous ses devoirs, il en avait le droit, il aima mieux, pour ce qui le concernait, lui faire grâce, afin que le souvenir de cet acte de clémence puisse un jour faire rentrer cet homme en lui-même et le ramener à des sentiments qui, loin de déshonorer la nature humaine, la montrent sous un jour qui fait bénir celui de qui vient tout don parfait.

Le but était assez élevé pour tenter un vaillant cœur, c'est celui que le digne commandant avait toujours devant les yeux et qu'il ne manqua ja-

mais de se rappeler dans les circonstances difficiles. C'est ainsi que le lion avait souvent la douceur d'un agneau, et quoiqu'il lui eût été facile de bondir sur un insolent en rugissant de colère, il aima mieux rester fidèle aux mouvements de la grâce qu'à ceux de la nature. Aussi, le souvenir de cet homme est-il resté vivant dans l'âme de ceux qui l'ont connu, il y est resté pour les accompagner, les guider et les protéger.

Si le commandant n'était pas pour la justice rigoureuse, il est des actes qu'il ne pouvait pas, qu'il ne devait pas, laisser impunis. Charles, après s'être mis sous la protection du commandant, s'était, faussement, fait passer pour agent consulaire français. Ce fait qui pouvait avoir les plus graves conséquences, devait être dénoncé à la justice française qui seule avait qualité pour punir celui qui s'était rendu coupable de ce méfait.

Après que le commandant eut réglé toutes choses, il se dirigea sur Taïti. Dans cette île, la population était au courant de ce qui venait de se passer. Le commandant, dès son arrivée, se rendit chez Mataafa, le grand chef de l'île, et là, en présence de toute la population réunie, il rappela les promesses qu'il avait faites de ne jamais se mêler de politique ni des affaires du pays. Il dévoila la conduite de Charles, son imposture, faits pour lesquels il était aux fers en attendant que justice soit faite par les tribunaux français.

Tout le monde crut à la sincérité des paroles du commandant; le grand chef Mataafa le complimenta, et baissant la voix en s'approchant de l'oreille du commandant, il lui dit: « Pourquoi n'emmènes-tu pas aussi Prittchard qui est un bien plus grand menteur que Charles, tu nous rendrais par là un grand service. »

Nous n'avons pas à juger le sentiment du grand chef, quant à Prittchard nous aurons à en parler plus loin à l'occasion d'une entrevue que le commandant eut avec lui.

Evénements dramatiques.

Nous allons entrer dans une série d'événements plus dramatiques les uns que les autres, événements qui montreront, mieux que jamais, combien le commandant Marceau avait raison de compter sur la Providence, et comment Elle protège ceux qui, loin d'entraver son action, lui viennent en aide par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Dans cet ordre d'idées, rien n'est à négliger, car tout se tient, tout s'enchaîne, tout conduit au but, au but suprême, même ce qui semble en éloigner le plus. Ici ce sera un homme de guerre qui, en dirigeant de gros bataillons, servira à accomplir les lois de la Providence que, dans son for intérieur, il nie peut-être ; là, ce sera un petit enfant, bien humble,

bien modeste, que Dieu choisira pour exécuter ses desseins.

Ce fait s'est produit sur l'*Arche-d'Alliance;* ce navire avait recueilli un jeune enfant de quatorze ans, le petit Louis. Cet enfant, adopté par Mgr Douarre, évêque d'Amata, était devenu un chrétien fervent, il parlait aussi bien notre langue que la sienne.

Brave et intelligent, ce cher petit n'a rien eu tant à cœur que de se souvenir des services qu'on lui avait rendus; nous le verrons à l'œuvre, et ne croyons pas trop dire en affirmant qu'à la vue des actes qui vont s'accomplir par cet enfant de la nature, nous ne pourrons que louer et bénir Dieu du bien que parfois il veut bien opérer par la plus petite, la plus humble, la plus faible de ses créatures.

L'*Arche-d'Alliance* avait donc quitté Lifu, où l'on dévorait les hommes sans pitié ni merci, pour retourner à Halgan, et rendre, cette fois, à la partie sud de l'île, les naturels qu'à Sydney on avait reçus à bord, comme nous l'avons dit.

Halgan, une des Loyalty, est à 200 lieues de Lifu. Cette île est divisée en diverses tribus qui se font une guerre continuelle. La partie nord a pour chef Uanuekéi et la partie sud Nikkélo. C'était au premier de ces deux chefs que Marceau avait rendu, quelques mois auparavant, son fils et bon nombre de ses insulaires. Le service était assez grand pour ne pas être oublié. Dès que l'*Arche-d'Alliance*

fut signalée, Uanuekéi se rendit à son bord, avec une quarantaine d'hommes, pour exprimer au commandant toute la joie qu'il éprouvait de le revoir. Mais comme les Kanacks que ramenait cette fois Marceau appartenaient à la tribu ennemie, Uanuekéi lui dit, sous l'apparence d'un bienveillant conseil : « Garde-toi bien de te rendre chez Nikkélo, il t'arriverait malheur, car sa tribu est très féroce. »

Le but de ce chef n'était pas difficile à pénétrer : dans la haine qui le dévorait, il aurait voulu que le commandant lui remît les naturels appartenant à son ennemi, afin de les faire servir à sa vengeance en s'en faisant un horrible festin, comme il l'avait fait, peu de jours auparavant, après un combat meurtrier ; et cela était si vrai, que l'on voyait encore, pendus à quelques arbres, des restes de chair humaine que l'on avait fait rôtir et que l'on conservait pour les jours suivants, tant les victimes avaient été nombreuses.

Il fallait une rude foi et une grande confiance en la divine miséricorde, pour continuer à espérer alors qu'on avait devant les yeux la preuve des actes monstrueux auxquels se livraient ces cannibales. Marceau l'avait, cette foi, et quand tous désespéraient de ces malheureux, il se plaisait à rappeler les magnifiques conversions opérées dans ces contrées, et comment des hommes qui avaient vécu dans l'anthropophagie pendant de longues années, s'étaient abandonnés à la grâce à laquelle

ils sont demeurés fidèles jusqu'à leur dernier jour, sans plus cesser de pleurer les iniquités de leur vie, de les pleurer toujours, toujours.

C'est en pensant à ces merveilleuses transformations, que Marceau espérait, et il faudrait oublier les miséricordieuses voies de Dieu pour blâmer ou condamner sa foi. En pensant à ces grandes choses, on hésitera à le faire, et ne pouvant l'imiter, on sera amené à l'admirer.

Marceau fit voile pour se rendre vers l'autre tribu. Nikkélo le reçut avec les plus vives démonstrations; il demanda même qu'on lui envoyât des missionnaires. Rien ne saurait égaler les marques d'amitié qu'on lui témoignait. Le commandant était heureux de pouvoir reconnaître toutes ces bontés en débarquant, dans leurs propres tribus, les Kanacks qu'il avait si généreusement protégés à Sydney. Après avoir accompli cet acte, le commandant retourna dans l'autre partie de l'île, vers la tribu d'Uanuekéi. Ce retour causa la plus vive joie à ce chef, et Marceau se prenait à espérer tant son noble cœur aimait à croire au bien, tant sa belle âme, d'accord avec son ardente foi, le désirait.

Uanuekéi donna plus que jamais des marques de respect et ses prévenances étaient extrêmes tant pour Marceau que pour les missionnaires. Allait-on sortir des épreuves pour entrer dans une ère de paix? Le grain du semeur allait-il enfin tomber dans une bonne terre et germer sous les rayons

ardents de la charité des envoyés de Dieu, des envoyés de Dieu qui ont arrosé cette terre de leur sueur et de leur sang? Marceau l'espérait et son âme se reposait dans cette douce pensée.

Uanuekéi semblait heureux de voir le sage commandant ne pas douter de sa parole : « Accorde-moi encore une satisfaction, lui dit-il : daigne venir ce soir à une grande fête que j'ai préparée en ton honneur. » L'invitation, faite en termes on ne peut plus courtois, ne pouvait qu'être acceptée, elle le fut et Uanuekéi paraissait au comble de ses désirs. Il est inutile d'ajouter que tout l'état-major fut invité en même temps que le commandant.

Comme la journée était longue encore, on convint que Uanuekéi viendrait à bord avec Jokéia pour y prendre un repas cordial et que le soir on partirait ensemble pour la fête. L'offre étant acceptée, Marceau devança Uanuekéi qui devait le suivre avec son fils.

Avant d'aller plus loin, nous avons à dire un fait providentiel auquel il est impossible de donner un autre nom. Après avoir quitté la partie de l'île commandée par Nikkélo, il se produisit un événement singulier : on était en pleine mer, lorsqu'on aperçut, dans une partie retirée du navire, un jeune enfant de sept à huit ans, qui s'amusait à enfiler des perles. La quiétude de cet enfant était extrême; rien ne le préoccupait ; une perle n'était pas plus tôt enfilée qu'il en prenait une autre pour lui

faire suivre le même chemin. Ce cher petit était le fils d'un chef guerrier nommé Bassit, lequel était sous les ordres de Nikkélo. L'enfant était monté sur le navire sans qu'on fît attention à lui. Quand on s'aperçut de sa présence on était en mer; on voulait néanmoins le faire reconduire, mais il tenait à rester quand même; il y mettait de l'obstination et ne voulait rien entendre : « Non, disait-il, je veux, je veux rester. »

Marceau regarda cet enfant et soupçonna que Dieu n'avait pas permis, sans dessein, la présence à bord de ce petit ange, et il se prit à dire : « Ce n'est pas le hasard qui a dirigé cette jeune volonté, et Dieu saura bien manifester la raison de cette visite. »

Les heures suivaient leur cours, tout se préparait, quand on vit arriver Uanuekéi sans son fils. Le commandant lui en demanda la cause. Uanuekéi l'excusa en disant qu'ignorant son retour, son fils était parti pour une excursion, de laquelle il ne devait revenir que le soir, mais qu'au retour il serait on ne peut plus heureux de le voir.

Malgré ce contre-temps, on fit tout pour recevoir le grand chef avec les honneurs dus à son rang ; la joie était sur son visage, on allait le diriger vers la salle du festin, quand, tout à coup, le petit enfant duquel nous venons de parler jeta un cri perçant, puis on vit sa figure se décomposer et prendre l'expression d'une indicible terreur. Ce senti-

ment de son âme était tellement dépeint sur tous ses traits, qu'on en fut effrayé. Le pauvre enfant alla se précipiter dans les bras du docteur Baudry qui, en ce moment, était armé de son fusil. Ce docteur était celui qui avait échappé au massacre de la Nouvelle-Calédonie. Celui de l'*Arche-d'Alliance* n'était autre que le docteur Montargis, notre bienveillant ami. Le docteur Baudry connaissait la cruauté des cannibales, et n'aurait pas voté pour qu'on employât la douceur à leur égard. Quant au commandant, tout en demeurant ferme et énergique, il cherchait à triompher par la mansuétude, et ce n'est pas en un jour qu'il en était arrivé là, car les moyens violents étaient dans sa nature : c'est en luttant généreusement contre lui-même qu'il est parvenu à dompter des mouvements qui le poussaient à renverser ce qui lui résistait.

Marceau ne savait comment expliquer la terreur de l'enfant, mais il ne tarda pas à en connaître la cause. Uanuekéi, à la vue du pauvre petit, devint pourpre de colère, et demanda au commandant comment le fils de son plus mortel ennemi se trouvait en ce moment sur le navire.

Marceau raconta simplement le fait tel qu'il s'était produit.

— Il me faut cet enfant, dit Uanuekéi.

Le commandant lui en montra l'impossibilité et le supplia, au nom de l'amitié qu'il lui avait promise, de dire un mot au cher petit pour le calmer.

Uanuekéi, à la prière de Marceau, s'approcha du pauvre petit, et le toucha en lui disant une ou deux paroles. L'enfant se rassura instantanément, et courut se remettre à enfiler ses perles.

A l'heure où ceci se passait, Salomoné (1) et un jeune pilotin nommé d'Arlac, étaient descendus à terre pour faire de l'eau. Qui ne rencontrèrent-ils pas sur le rivage, ce fut Jokéia, Jokéia lui-même. Le malheureux était tellement changé, qu'ils le reconnaissaient à peine. Le jeune pilotin qui l'avait admiré à bord, alla à lui pour lui manifester sa surprise de ne pas l'avoir vu venir avec son père, le commandant les ayant invités tous deux. Jokéia balbutia une explication qui ne contenta guère Salomoné, il connaissait trop bien le fort et le faible des naturels de ces îles, et sans rien manifester au dehors, il se tenait toujours à portée de son embarcation. Depuis le matin, Salomoné observait ce qui se passait, et se réservait de parler quand il jugerait le moment venu de le faire..

Pris au dépourvu, Jokéia se décida à suivre à bord d'Arlac, son ancien ami, et le fidèle, mais trop prudent Salomoné.

Dès que le commandant aperçut le digne fils de Uanuekéi, sa surprise fut extrême ; il alla à lui, la tristesse dans l'âme, pour lui demander ce qu'il avait pu faire pour être ainsi changé.

(1) Salomoné est un jeune Wallisien dont nous parlerons plus loin.

— Mais rien, répondit Jokéia, sans trop oser regarder celui qui l'avait tant admiré naguère.

— Tu mens, dit le commandant, je le vois. Oui, tu mens, car on ne change pas ainsi sans raison. Est-ce que tu mangerais de la chair humaine? reprit Marceau en le regardant en face.

— Mais... non... balbutia le malheureux! le cannibale!

— Tu persistes à le nier et moi je le vois : tu manges de la chair humaine! Je le vois! Je le vois!...

— Après tout j'ai l'âge, reprit Jokéia d'un air résolu.

Il paraît qu'il faut être d'un certain âge pour avoir le droit de prendre part à ces horribles festins. Jokéia avait atteint les années voulues et maintenant il est comme une bête, une bête féroce, qui déchire et dévore la chair humaine, et il demeure avec des lèvres qui dénotent les plus hideux appétits mis au service des plus ignobles instincts. Voilà jusqu'où l'on peut descendre quand on oublie son origine, et surtout sa destinée, sa fin dernière.

En quittant le commandant, le malheureux Jokéia, qui représentait si bien maintenant l'homme tombé, l'homme ruiné, l'homme abruti, Jokéia monta sur le pont, car malgré sa corruption précoce, il ne pouvait supporter le regard scrutateur de Marceau, ce regard qui, en fouillant jusqu'au

fond de l'âme, ne laissait pas que de lui faire les plus sanglants reproches. Et l'enfant était là qui jouait toujours avec ses chères petites perles. Oui, le cher petit jouait, il jouait quand, en levant doucement son regard angélique, il aperçut celui que nous appelions naguère le fier enfant de la nature, le bel insulaire, le sympathique Jokéia, et qui n'est plus, à l'heure actuelle, qu'un être féroce, un monstre, un cannibale!

A cette apparition, l'enfant tressaille! il jette un cri perçant! son visage se décompose, ses lèvres tremblent! le pauvre enfant est atterré! rien cette fois ne peut le calmer! Le médecin du bord lui tâte le pouls, il n'en peut compter les battements. Marceau qui était accouru, fit effort sur lui-même pour demander à celui qui venait de causer cette terreur, de la calmer par quelques paroles.

Jokéia se rendit, ou sembla se rendre à la prière de Marceau à qui il devait la liberté, mais le cher petit ange ne se calma qu'à moitié, tant l'impression première avait été vive et profonde.

Quant à Uanuekéi, il renouvela au commandant ses protestations d'amitié et demanda la permission de le quitter pour préparer la fête qui allait se donner en l'honneur de son retour. Jokéia resta à bord avec les siens.

Une infernale machination.

Tout paraissait apaisé quand Salomoné fit savoir au commandant qu'il ne fallait pas se fier aux paroles de Uanuekéi et de Jokéia, car ils avaient pris la résolution de tuer le jeune enfant en haine de Bassit, son père.

Dès que le commandant apprit cette monstrueuse décision, il enferma l'enfant dans sa cabine et en fit garder la porte par un matelot, le pistolet au poing et le poignard à la ceinture. Celui qui avait été choisi pour cette mission était le plus dévoué et le plus décidé des hommes ; il n'aurait pas fait bon de violer la consigne qu'il avait reçue, car on n'aurait pas tardé à prendre plus de large qu'on n'en aurait voulu. Il fallait qu'il en fût ainsi, car Jokéia et les autres sauvages rôdaient sans cesse autour de la cabine qui recélait le cher enfant.

A ce moment, le petit Louis fit respectueusement demander au commandant la permission de se présenter devant lui pour lui révéler une affaire de la plus haute importance. Marceau le fit venir sans retard et le pria avec la plus grande douceur, de parler sans crainte, quel que soit le secret qu'il pourrait avoir à lui révéler.

— Commandant, dit le cher petit, ne descends pas à terre ! Cette fête de nuit n'est qu'un piège qu'on te tend, on veut te tuer, toi et nous tous avec,

puis brûler le navire après l'avoir pillé. En parlant ainsi, je ne fais que mon devoir, tu m'as recueilli quand je manquais de tout, et en ce moment Dieu, qui est bon, a voulu se servir de moi, qui ne suis qu'un pauvre enfant, pour sauver celui à qui je n'aurais jamais osé adresser la parole sans cet affreux complot que j'ai découvert alors qu'on parlait devant moi sans se douter que je comprenais tout.

Le commandant remercia la Providence ; pour lui sa conduite n'avait eu d'autre mobile que de chercher à fonder une mission chez un peuple intelligent ; la chose n'étant plus possible pour le moment, Marceau résolut de quitter ces parages, et dans ce but, il donna l'ordre d'appareiller en reprochant à Jokéia son indigne conduite, sa lâcheté, sa noire trahison. « Je sais tout, lui dit le commandant, oui, tout : vous vouliez nous massacrer tous cette nuit après nous avoir attirés à terre sous prétexte de nous faire assister à une de vos fêtes, oubliant le service que je t'ai rendu en me détournant de ma route pour te ramener ici, toi et les tiens, et c'est ainsi que tu voulais me témoigner ta reconnaissance. Je pourrais, à l'heure actuelle, tirer de toi une éclatante vengeance, je ne le ferai pas : je crois à Celui que les *robes noires* viennent vous annoncer, et Celui-là qui est bon, m'ordonne de vous pardonner. Tu peux donc partir sans crainte, il ne te sera fait aucun mal. »

Jokéia voulut essayer quelques nouvelles protestations, mais quand il vit que l'on hissait les embarcations, il commença à s'effrayer et dit encore quelques mots au commandant qui, sans s'y arrêter, lui annonça sa résolution en ces termes : « Je pars pour sauver notre vie et celle de cet enfant. »

Jokéia ne sachant plus que répondre, osa encore demander qu'on le reconduise à terre.

— Tu sais nager, lui dit Marceau.

— Oh ! moi, chef !

Les matelots étaient tous armés. A leur vue, les Kanacks qui se trouvaient à bord sont saisis de frayeur ; déjà le grand foc est hissé, et le navire s'ébranle, il est en marche. Jokéia et les siens se jettent à la mer et nagent entre deux eaux, tant ils ont peur d'être mitraillés, sachant combien ils le méritaient.

Quand le petit enfant qui était resté enfermé dans la cabine du commandant apprit, par son gardien, que les ennemis de son père étaient loin et qu'il n'avait plus rien à craindre, il sortit de sa cachette et se livra à une joie difficile à dépeindre ; il courait sur le pont et se jetait dans les bras de tous ceux qu'il rencontrait, puis il les embrassait à la manière de ces pays, en frottant son petit nez contre ceux moins petits des matelots, et ces derniers, loin d'en rire, étaient émus aux larmes.

Après ces manifestations, l'enfant courait encore en poussant des cris joyeux, oui, il courait de l'un

à l'autre. L'oiseau qui recouvre sa liberté n'est pas plus agile que ne l'était cet enfant. On aimait à partager sa joie ; pour lui, il avait embrassé tout le monde, sauf le commandant, et quand le médecin du bord, qui aimait à se rendre compte de tout, lui en demanda la raison, il répondit : *Aleki tabou*, le grand chef, c'est défendu.

Oh ! le charmant enfant ! Oui, il l'était réellement et le sera peut-être encore pendant quelque dix ans, et durant ces bons jours, il restera beau, intelligent, sympathique ; puis le temps viendra où, lui aussi, aura l'âge de prendre part au funèbre festin qui suit un grand carnage ; et quand cette heure ténébreuse sera venue, il terrifiera l'enfant d'un chef à venir comme il l'a été lui-même par le fils d'un ennemi tombé dans la férocité.

Et l'on demanderait encore ce que les missionnaires vont faire dans ces pays ! Nous supposons nos lecteurs trop intelligents pour qu'il soit nécessaire de répondre à nouveau à cette question ; les faits sont assez lumineux pour éclairer la situation et la mettre sous son vrai jour ; faire plus, ce serait prendre un flambeau pour porter la lumière alors que le soleil brille dans tout son éclat.

En commençant ce récit, nous parlions de la Providence et nous disions que le commandant avait en Elle une confiance pleine et entière, et que jamais il ne gênait son action. Vit-on, d'une façon plus palpable, un fait se vérifier plus que celui-ci ?

N'est-il pas évident que sans la présence des enfants, tout l'équipage de l'*Arche-d'Alliance* aurait été massacré, car sans eux on serait descendu à terre, et sur un signe, le crime aurait été consommé, et, après le massacre, le navire aurait été pillé et brûlé ! Jokéia, le triste Jokéia, en avait déjà fait l'inventaire en se promenant dans l'entrepont où il soupesait les malles, tout en cherchant à savoir si les canons étaient chargés.

On comprend comment le petit Louis était là, mais l'autre enfant, le fils du grand chef Bassit, rien ne justifie sa présence à bord, rien autre que la divine Providence qui a voulu, par cet enfant, commencer à faire la lumière. L'officier du bord, à l'amitié duquel nous devons nos renseignements, en se demandant comment cet enfant, fils d'un grand chef, était resté à bord, et comment son père l'avait oublié, n'a trouvé que cette réponse : *Digitus Dei est hic*, le doigt de Dieu est là.

Et puis, ces 20,000 cocos embarqués à Futuna, en guise de lest, n'ont-ils pas été comme une nourriture providentielle, une manne céleste ? Sans ces cocos, le commandant n'aurait jamais pu accepter cinquante passagers, alors que les vivres étaient rares.

Nous savons que l'on peut dire que ces passagers n'ont payé ce bienfait que par la plus noire ingratitude ; mais, en se reportant à ce qui précède, on sera amené à penser avec nous que le

meilleur des grains ne germe pas en un jour, et qu'en cela, comme en tout, il faut le soleil du bon Dieu et sa céleste rosée.

Nous pourrions multiplier les questions et demander comment le navire n'a pas été pris, alors que les sauvages se trouvaient quatre fois plus nombreux que l'équipage, et qu'ils étaient venus à bord avec les intentions les plus perverses ? Ce n'était pas la crainte qui les dominait ; car, quelques jours après, ils se sont emparés d'un navire qui était venu mouiller dans ces parages, navire qu'ils ont pillé et brûlé après en avoir massacré tout l'équipage.

Et si l'on nous demandait pourquoi le sort de ce dernier navire a été si différent du premier, nous répondrions qu'on ne demande jamais à Dieu la raison des choses. Ce que nous constatons, une fois encore, c'est que la foi du commandant Marceau en la divine Providence était pleine et entière, et qu'elle a été pleinement et entièrement justifiée.

Salomoné, lui aussi, était un enfant de la Providence, le commandant l'avait recueilli, et cet enfant, qui s'était attaché à lui, a pu souvent, par des services signalés, manifester sa reconnaissance. Nous allons en dire un mot en esquissant son portrait.

Portrait de Salomoné.

Salomoné était un vaillant enfant duquel nous

pouvons parler, car nous l'avons vu à Paris et reçu à la table de famille avec le digne officier du bord qui nous l'avait présenté.

Salomoné qui, par sa famille, s'appelait encore Uhinima, était né à Wallis. Il avait environ quinze ans et paraissait en avoir vingt-cinq tant il était fort et robuste. Il possédait, avec ces qualités physiques, des qualités morales de premier ordre : il était très bon chrétien. Il avait été baptisé en 1842, à l'époque des premiers baptêmes solennels donnés à Wallis.

Lors de la première visite de Marceau dans cette île, ce bon jeune homme voulait le suivre ; le commandant crut ne pas devoir y consentir. Mais un jour la nouvelle se répandit que l'*Arche-d'Alliance* avait échoué en vue de l'île. Salomoné, qui était éloigné du lieu du désastre, en est ému, et bientôt il franchit la distance et se rend à bord. C'était le plus fort plongeur de l'île. Il demanda en quel endroit le gouvernail était tombé. On lui montre un espace de cent mètres carrés, et la mer avait là de 70 à 72 brasses de profondeur. Aussitôt Salomoné s'élance et plonge jusqu'à dix fois de suite, en restant chaque fois 65 secondes sous l'eau. « Et s'il y avait eu des requins ? lui demanda-t-on. — Oh ! répondit-il, pourvu qu'il n'y en ait que deux, *ça va bien,* on en prend un sous chaque bras, *on les serre* et on remonte avec eux. » C'est ainsi qu'à Wallis on traite ces monstres au risque de se faire couper un bras ou une jambe.

Salomoné avait déjà plongé neuf fois sans trouver le gouvernail, enfin, la dixième fois, après avoir parcouru en tous sens ces immenses profondeurs, le brave insulaire le découvrit. Cette découverte faite, Salomoné plongea une fois encore pour attacher une amarre au gouvernail. Grâce à son dévouement, le sauvetage se fit avec bonheur.

Après un si bon labeur, on pressa l'enfant de demander une récompense au commandant à qui il avait rendu un si grand service.

— Eh bien, oui, je demande une récompense, celle de suivre le commandant et de partir avec lui.

Après avoir essuyé bien des refus du côté de son père, ce dernier finit par se rendre à ses instances en lui disant : « Je te donne à Marceau, je lui cède tous mes droits : il sera ton père, tu seras son fils. »

C'est ainsi que Salomoné suivit le commandant, et l'événement qui avait fait échouer l'*Arche-d'Alliance* à Wallis, a été une des causes de son salut à Uea.

Nous avons vu comment Marceau avait quitté cette dernière île, mais il fallait agir et agir vite, afin d'éviter le plus petit choc qui, s'il avait eu lieu, pouvait devenir sanglant.

Il était tard, le vent devenait irrégulier, il eût été imprudent de gagner la haute mer en un pareil moment ; on était à 10 lieues de terre et par 15 brasses d'eau.

Le lendemain, dès la pointe du jour, l'oncle du

jeune enfant vint à bord, on en prévint le cher petit en lui disant : « Enfant, voilà ton oncle. — C'est bien », répondit le petit ange sans se déranger, il voulait achever une *enfilade* de perles. Quand il eut terminé ce doux passe-temps, il alla vers son oncle, et tout d'abord se mit à lui raconter ce qui s'était passé la veille, le mal que le féroce Jokéia voulait lui faire, et comment Aleki (le commandant) et tous les hommes de l'équipage devaient être massacrés s'ils étaient descendus à terre. L'enfant n'omit rien, et c'est en frémissant qu'il raconta à son oncle les paroles qu'il avait entendues.

Une monstrueuse trahison.

La conduite de Uanuekéi, le grand chef de la partie nord de l'île, et de Jokéia, est affreuse, quelle sera celle de Bassit, le père de l'enfant si providentiellement échappé à la dent meurtrière des monstres que nous venons de nommer, et à celle du non moins féroce Nikkélo, le chef suprême de la partie sud, et l'ennemi irréconciliable du tigre altéré de sang qui l'empêche de régner seul dans l'île tout entière ?

L'ennemi irréconciliable, disons-nous? oui, il l'était hier, mais aujourd'hui tout est changé, un rapprochement s'est opéré.

Le commandant, pour mettre fin au plus cruel des

carnages, avait offert sa médiation pour opérer un rapprochement, et c'est après avoir échoué, et en dehors de lui, que la paix s'est faite.

Que penser de ce fait? n'y avait-il pas là quelque espérance à concevoir pour l'établissement d'une mission plus ou moins prochaine?

Marceau, malgré la cruelle déception qu'il venait d'éprouver, s'abandonnait encore au vœu de son cœur.

Il est si doux, quand on a longtemps vogué sur une mer orageuse et parsemée de nombreux écueils, de se laisser aller à quelques consolantes pensées; il est si bon, quand on a longtemps marché sous un brûlant soleil, d'entrevoir une voie couverte, ombragée, dût cette voie, cette oasis justement désirée, être encore trop éloignée pour nous désaltérer de l'onde limpide et rafraîchissante qui l'avoisine, et pour nous reposer quelques instants à l'ombre de ses rameaux bienfaisants et tutélaires, rameaux disposés en ces lieux comme une caresse de la divine Providence. Nous abandonnons ces consolantes pensées pour rentrer dans notre sujet.

Le vent s'apaisa et le navire put lever l'ancre pour se diriger vers la partie de l'île soumise à Nikkélo, afin de rendre à Bassit, le chef guerrier, le cher petit enfant de la Providence.

A l'approche de l'île, Nikkélo vint à bord avec une nombreuse escorte pour inviter le commandant à une fête, afin de reconnaître le service qu'il

lui avait rendu en rapatriant, si généreusement, les naturels qui s'étaient mis sous sa protection. Oui, l'escorte était nombreuse ; la fête devait être splendide ; des voix pleines, entières, entonnaient déjà des chants ; les chants guerriers étaient mêlés aux chants de triomphe, et si l'on n'avait pas su qu'une fête se préparait, il y aurait eu largement de quoi s'émotionner. Nikkélo promettait au commandant de lui montrer l'île sous son vrai jour ; il devait y avoir des danses, une revue des guerriers en armes ; rien n'allait être épargné pour rendre la fête complète.

Le commandant, malgré la leçon des jours précédents, était sans défiance ; il ne pouvait d'ailleurs, sans raison valable, refuser une telle invitation ; s'il l'eût fait, on ne recevait plus aucun missionnaire dans l'île. Il y avait sur le navire une centaine de naturels qui répondaient aux chœurs qui partaient du rivage.

Marceau allait donc se rendre à cette invitation avec son état-major ; une pirogue était là, la plus belle, la plus solide, une bonne *travailleuse* qui ne craignait pas la mer, quelque impétueuse qu'elle fût. L'escorte était frémissante. Enfin, voici l'heure, tout est prêt, Marceau descend le premier dans la *brave* embarcation. Mais qu'est-ce? Que lui arrive-t-il, à cette embarcation? Elle fait eau, et semble prête à couler bas. C'est une fâcheuse coïncidence, un peu singulière cependant, car rien ne devait

faire pressentir un pareil accident. Une autre embarcation est mise à la mer, le commandant y descend, et tout à coup il est pris d'une incompréhensible douleur. Il remonte à bord et n'hésite pas à dire : « C'est un avis du ciel, oui, le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic*. Pas un homme ne descendra à terre », dit le commandant, et quand, en pareille circonstance, il avait pris une résolution, elle était bien prise.

Cependant toutes les pirogues de guerre étaient à flot, tous les guerriers sont sur le rivage et semblent attendre avec impatience les héros de la fête ; ils agitent des banderolles blanches comme un symbole de paix.

A ce moment, une embarcation se détache du navire sandalier qui se trouvait à la mer en même temps que l'*Arche-d'Alliance;* on se rappelle que le capitaine de ce navire est armé jusqu'aux dents, c'est lui qui fait dire à Marceau de se tenir sur ses gardes, que les tribus de cette partie de l'île sont plus à craindre encore que les autres.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés depuis cet avis, que le commandant voit toutes les pirogues du rivage, chargées à couler bas, se diriger vers le navire ; les hommes qui les montaient étaient armés de toutes pièces ; ils agitent toujours des banderolles attachées autour de leurs bras, tout en faisant une manœuvre pour envelopper le navire.

Le petit Louis observait tout et ne parlait jamais

au hasard; il va précipitamment vers Marceau, et dit, en tremblant de colère: « Commandant, tu n'as » pas un instant à perdre, charge vite tes canons » et fais feu, ton navire est pris! »

Le R. P. Grange ne savait trop quel conseil donner; quant au docteur Baudry, il approuvait le petit Louis sans hésitation aucune.

On sonne le branle-bas! les canonniers sont à leurs pièces; les grenades sont sur le pont! Tout l'équipage est sous les armes, le pistolet à la ceinture et le poignard ou la hache à la main. Le docteur Baudry, qui a un reste de vieux compte à régler avec les sauvages, tient son arme et voudrait déjà la voir déchargée.

A ce moment, le commandant, de sa voix de Stentor, s'écrie: « Mes amis, n'oubliez pas que nous ne sommes pas ici pour verser le sang, mais pour y planter la croix; ayez confiance en Notre-Dame des Sept-Douleurs qui nous a toujours protégés et sauvés. Soyez calmes, gardez votre sang-froid et ne faites feu qu'à mon commandement. » Et le docteur Baudry d'ajouter entre ses dents: « Oui mes amis, quand vous serez sur le gril. »

Bassit était resté à bord avec ses hommes, tous plus morts que vifs. Le commandant les avait refoulés sur l'avant du navire, puis s'adressant à Bassit et à Nikkélo, il leur dit: « Vous êtes mes prisonniers; si vos hommes accostent, je vous mitraille tous. »

Bassit alors se mit à crier de toutes ses forces, vers les pirogues qui continuaient à faire force de rames : « N'approchez pas ! n'approchez pas ! nous sommes perdus ! »

Après quelque hésitation, les guerriers comprirent le danger qu'ils couraient et s'enfuirent vers le rivage avec plus de précipitation qu'ils n'en avaient mis à venir.

Le navire était encore une fois sauvé. Sans les circonstances que nous venons de dire, le massacre aurait été consommé. Ce n'était pas l'heure de laisser ici le P. Grange et le P. Roudaire pour fonder la mission, mais le commandant voulait au moins la rendre possible pour l'avenir par un acte de magnanimité. L'heure du déjeuner étant venue, Marceau invita Bassit et Nikkélo et les fit asseoir à ses côtés.

Tout le monde ne comprendra pas la conduite du commandant en cette circonstance, c'est cependant celle de Dieu envers certains pécheurs. Il suffit de regarder ce qui se passe tous les jours pour comprendre cette grande vérité : est-ce que ce Dieu de bonté et de miséricorde ne va pas au-devant des pécheurs pour les presser de revenir à Lui, et c'est gratuitement qu'Il leur accorde la grâce du retour, car non seulement ils n'ont rien fait pour mériter une si insigne faveur, mais tout pour l'éloigner sinon la repousser.

Les grandes vues du commandant Marceau.

Si le commandant s'était laissé aller à son indignation jusqu'à envoyer une bordée de coups de canon sur tous ces malheureux, jamais une mission catholique n'aurait été possible, et ces plages restaient, pour toujours peut-être, déshéritées du grand bienfait de la civilisation chrétienne, car cet acte aurait été exploité par les ministres du culte protestant, et Prittchard aurait acquis le droit d'accrocher dans sa case des tableaux représentant des prêtres catholiques mitraillant les sauvages. Ce n'est pas là une supposition : lors du passage de l'*Arche-d'Alliance* à Samoa (archipel des Navigateurs), le commandant alla trouver dans sa case le fameux Prittchard de Tahiti, remplissant le rôle de consul en même temps que celui de missionnaire protestant. Le commandant vit chez lui de ces tableaux représentant, comme nous venons de le dire, les Popès (les prêtres de la mission catholique) massacrant les Kanacks et mangeant les enfants. Le commandant, indigné, protesta en sa qualité d'officier de la marine de l'Etat, et força Prittchard à faire disparaître ces tableaux en lui disant que s'il ne le faisait pas de suite, il allait lui-même s'en charger.

N'est-il pas évident que si l'*Arche-d'Alliance* avait eu le malheur de verser le sang, toutes les

missions devenaient dès lors impossibles, et la religion catholique aurait pu être bannie, pour toujours peut-être, de ces contrées où le bien est devenu possible, où il s'est opéré de la façon la plus merveilleuse. Il est facile de critiquer quand on n'a aucune responsabilité et que d'ailleurs on ne calcule pas la portée d'une parole ou d'un acte.

Une chose certaine, c'est qu'on n'a pas ou que l'on n'a que très exceptionnellement les lumières d'un homme revêtu d'une autorité quand on n'est pas appelé à remplir les devoirs de cette charge. Cela est tellement vrai qu'il n'est pas rare de voir un homme agir différemment quand il a à répondre des suites de ses actes, qu'il ne le fait quand la responsabilité ne lui en incombe pas. Un soldat qui commande un détachement y regarde à deux fois avant de lancer ses hommes vers un retranchement, quelle que soit l'opinion qu'il ait pu émettre en dehors de sa mission.

Le commandant avait agi en homme sage, clairvoyant et digne à tous égards de la charge dont il était revêtu.

Après le déjeuner, il fallait songer à partir. Qui ne voulait pas quitter le bord? ce fut le petit enfant, non, il veut rester; sourd aux prières de son oncle et de son père, il ne cède qu'à la voix du commandant qui lui déclare qu'il ne l'emmènera pas. Le commandant, toujours dominé par son but élevé, pousse la charité jusqu'à offrir encore quel-

ques présents aux chefs qui l'avaient si indignement trahi.

Marceau leur donna les meilleures paroles, il alla même jusqu'à les embrasser et finit par leur dire : « Souvenez-vous que les hommes que Dieu envoie ici, ne viennent que pour vous rendre heureux ; vous avez vu que, sur un signe, les canons partaient et que tous vous auriez été perdus ; ce signe, je ne l'ai point donné. Les robes noires n'ont jamais tué personne ici, mais beaucoup d'entr'eux ont trouvé la mort parmi vous. Si vous croyez un jour me devoir quelque reconnaissance, ne les frappez plus ces robes noires, et peut-être qu'alors je reviendrai vers vous, si l'esprit, qui gouverne tout, m'y rappelle. » Les chefs partirent dans une pirogue sans escorte, car les naturels avaient jugé à propos de ne pas attendre ; ils étaient partis à la nage pendant que Bassit et Nikkélo déjeunaient avec le commandant.

Pour ne pas admirer Marceau, il faudrait ne pas connaître tous les actes accomplis durant les quatre années qu'a duré cette campagne, il faudrait ne pas connaître le caractère de ce vaillant homme.

Oh ! ce n'est pas de gaîté de cœur et sans lutter, par un effort immense, contre sa nature d'homme violent, d'homme de guerre, qu'il est arrivé à se vaincre. Maître de lui-même, il a imposé silence à toutes les passions humaines, et il s'est comporté en toutes choses selon les règles de la

miséricorde, n'employant la sévérité que contre lui-même, et se rappelant, quand il avait à punir, le vieil adage : *Summum jus summa injuria,* la justice rigoureuse est une souveraine injustice.

Nous l'avons dit, par son acte de générosité, de clémence, le commandant a rendu tout possible, et que de grandes choses ne se sont pas faites depuis ce jour béni, ce jour de grande victoire, car il n'en est pas de plus grandes que celles que l'on remporte sur soi-même. Il est souvent plus facile de se livrer à un acte héroïque vers lequel un vaillant cœur se sent poussé, que de résister à l'accomplissement de cet acte quand il n'y a qu'une inspiration secrète qui commande de le faire. A quoi d'ailleurs eût servi de verser le sang? Est-ce qu'il est seulement tombé un seul cheveu de la tête du moindre des matelots? Tous n'ont-ils pas été préservés de toute atteinte?

Le jour du départ, le commandant avait dit : « Mes amis, nous allons courir de grands dangers, mais ne craignez rien, je vous ramènerai tous en France, je vous le promets. »

Le commandant a tenu parole ; malgré tous les périls, il n'a eu à déplorer ni mort, ni accident. Quant aux épreuves, elles n'ont pas manqué. Qui pourrait s'en plaindre? Est-il donc si nécessaire de parcourir l'immensité des mers pour les rencontrer? La vie n'est-elle pas, elle-même, une mer orageuse sur laquelle on fait souvent de bien tristes

naufrages ! le monde a ses écueils contre lesquels le navire qui porte notre fortune est souvent appelé à subir des chocs qui le font sombrer, et cela, plus tristement hélas ! qu'il ne pourrait le faire, en donnant contre les récifs que la mer recouvre.

Oui, le commandant avait promis qu'il ramènerait tout l'équipage sain et sauf, et quand une telle parole se vérifie à la lettre, serait-il juste de ne voir là qu'un pressentiment, ou ne serait-il pas mieux de voir en cela quelque chose de plus élevé ?

La prière ardente est une puissance que le commandant avait à son service, jamais elle ne lui a fait défaut ; il a eu à traverser de mauvaises passes, et quand tous étaient dans l'effroi, il était calme et semblait même, en ces heures, l'être plus que jamais ; et après être sorti d'un grand péril, alors que tout l'équipage se livrait à la joie, lui, le vaillant, le fort, ne savait qu'exprimer sa reconnaissance envers la Providence en continuant de compter sur Elle, et en la priant sans cesse de lui venir en aide.

Dieu était sa force et Notre-Dame sa protectrice. Quand une cause semblait désespérée, c'est alors qu'il espérait le plus. Jamais, ceux qui l'ont suivi se plaisent à le dire, jamais durant les longs jours de la campagne de l'Océanie, il n'a été confondu dans son espérance. Quand un péril semblait extrême, il faisait le possible pour le conjurer, et tout en travaillant avec ardeur, son cœur ne manquait pas

d'invoquer Celui sans lequel nous ne pouvons rien, et il aimait à Lui exprimer sa confiance par ces paroles : « *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* En vous Seigneur, j'ai mis mon espérance, je ne recevrai pas de confusion. »

Voilà le grand secret de cette campagne. Nous n'ajouterons qu'un mot : s'il n'est pas donné à tous d'être un homme de guerre, chacun peut au moins, avec le secours d'en haut, qui ne manque à personne, être un homme de bon désir, un homme de prière. Un des moyens pour obtenir le succès d'une sainte entreprise, c'est de ne pas en douter.

Douter de la puissance de Dieu, c'est l'offenser et l'entraver autant qu'il est en nous de le faire. Dieu est bon et se plaît toujours à exaucer ceux qui comptent sur sa bonté.

Quand un méchant se repent et espère, Dieu, pour récompenser son espérance, lui rend son amitié et le comble de biens ; comment ce bon Maître ne récompenserait-il pas ceux qui sont demeurés ses amis et qui comptent pleinement sur son inépuisable bonté, bonté qui nous est sans cesse révélée par sa divine Providence ? Riches ou pauvres, savants ou ignorants, tous doivent compter sur Elle, car sans Elle on ne peut rien. L'art de réussir dans une entreprise est, nous le répétons, de tout faire comme s'il n'y avait aucune puissance supérieure, et ensuite de prier Dieu comme si l'on n'avait rien fait.

Ceci bien accompli, on pourra chanter avec la plus grande confiance les paroles déjà citées : *In te Domine speravi, non confundar in æternum*. En vous, Seigneur, j'ai mis ma confiance, je ne recevrai pas de confusion. L'espérance est une vertu, heureux celui qui la possède, elle peut devenir pour son âme la source du plus grand des biens, de la plus suprême des félicités.

Le commandant Marceau a eu, en même temps que l'espérance, une vive foi et une ardente charité. Rien n'est donc plus doux pour ses amis que de compter sur la bonté de Dieu, et rien ne leur est plus facile que d'espérer que les bons combats que le commandant a livrés sont maintenant couronnés par la plus belle des victoires, celle qui est née de l'espérance et qui a fini par l'amour.

Avant de poursuivre notre récit, nous ne croyons pas inutile de donner ici une lettre que le jeune Wallisien Salomoné a écrite à ses parents, en arrivant en France. Cette lettre, en établissant la différence qu'il y a entre les naturels de Wallis, tels que la religion les a faits, et les hideux anthropophages de la Calédonie, témoignera une fois de plus en faveur de l'efficacité du sublime enseignement de la religion chrétienne. Nous empruntons cette lettre au n° 139 des *Annales de la Propagation de la Foi*.

« Salomoné à Jeacques, son père et à Angé-
» lique, sa mère.

» Ceci est le livre écrit (la lettre) d'amitié, de

» moi, Salomoné, à vous deux, Jeacques et Angé-
» lique. Certainement je vous aime beaucoup. Vous
» qui m'aimez aussi, souvenez-vous de Dieu. Vous
» aimez Dieu et vous m'aimez, alors c'est bien
» pour vous et pour moi.

» Je vais vous parler à présent de ce que j'ai vu
» en France.

» Je suis monté d'abord dans un coin de terre
» qui s'appelle Brest, c'était le onzième jour de
» juillet de l'année 1849; et puis je suis allé au
» Hâvre. Le Hâvre, c'est un coin de terre où il y
» a beaucoup de grands bateaux qui trafiquent.
» Je suis demeuré dans ce port trois jours. Alors
» on a préparé un grand jour pour le grand chef
» français qui allait venir au Hâvre voir ses sol-
» dats montés sur des chevaux. Et moi, j'étais beau-
» coup, beaucoup content. Ensuite tous les grands
» bateaux ont fait voir leurs drapeaux. Ensuite, on a
» rempli le ventre de tous les gros fusils de terre
» (les canons), qui ont éclaté tous à la fois. Ensuite
» les soldats sont venus vite, vite, sur des chevaux,
» ils étaient dans de jolis sacs de fer (des cuiras-
» ses). Ensuite le grand chef est venu au milieu.
» Les soldats qui étaient devant étaient un million
» (un grand nombre). Ensuite on a fait éclater les
» gros fusils de terre jusqu'au soir. Il a fait nuit,
» alors le grand chef français est allé dans son
» coin de terre, et moi je suis resté au Hâvre avec
» Marceau encore un autre dimanche. Ensuite nous

» sommes allés tous les deux dans le coin de terre » du grand chef français; j'ai vu des maisons et » des églises tout à fait belles. J'y suis resté deux » dimanches. Alors Marceau est parti et j'ai été seul » dans le village du grand chef français. Ensuite » Marceau m'a écrit d'aller vers lui; j'y suis allé » tout seul dans une maison de feu (le chemin de » fer). Une maison de feu, c'est une chose bien » jolie, qui va bien vite. Moi je croyais que ceux » qui demeuraient vers la mer, c'était là tout le » monde français; mais quand j'ai monté sur la » grande terre, alors j'ai été sans parole en voyant » toujours des hommes. Ensuite des jours froids » sont venus, et j'ai vu une chose qui fait peur : » c'est l'eau qui est devenue dure comme la pierre; » et j'ai marché sur cette eau dure.

» C'est ici la fin de ce que je vous dis sur les » choses que j'ai vues. Il y a encore beaucoup de » choses; mais je vous les porterai afin que vous » les connaissiez.

» Jeacques et Angélique, si vous m'aimez tout » à fait, priez Dieu qu'il me donne la sagesse et le » bonheur. Aimez Dieu, aimez Marie qui est la » vraie protectrice de ce monde et notre mère par- » faite. »

SALOMONÉ.

La femme au pays des Cannibales.

Quand, en 1845, le commandant Marceau allait ouvrir sa glorieuse campagne de l'Océanie, le sang d'un martyr avait déjà arrosé cette terre, et les cannibales qui l'habitaient étaient, comme nous l'avons vu, au-dessous des fauves qui ne déchirent leur proie que pour assouvir la faim qui les dévore, et non pour repaître leurs yeux du plus monstrueux des carnages.

Quand on lit les annales de nos lointaines missions, on frémit d'horreur au récit des tortures inventées par le génie du mal, tortures qui n'ont d'égales que la patience des héros qui sourient à la douleur, quelque cruelle qu'elle soit, sans laisser échapper une plainte, et en n'ayant qu'un amour au cœur et qu'une prière aux lèvres, amour qui les élève jusqu'à leur faire aimer les monstres qui les déchirent, et prière qui, en les unissant avec le divin crucifié, leur fait dire avec lui ces grandes, ces sublimes paroles : « *Pater, dimitte illis non enim sciunt quid faciunt.* Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

En ce temps-là, vivait à Lyon une femme dont le nom est resté populaire dans le pays, Mlle Perroton. Cette femme suivait du regard, et du cœur aussi, ces héroïques combats, et elle enviait le sort de la sainte milice qui accourt chaque jour, comme

à l'envi, vers les plages les plus lointaines, pour dépenser leur vie goutte à goutte ou brusquement, selon le bon plaisir de Dieu, pour le bonheur de l'humanité, et pour l'offrir au besoin, cette vie, en expiation du mal immense qui se commettait alors, qui se commet encore, hélas ! afin de mettre dans la divine balance quelques actes qui puissent amoindrir le poids des iniquités sans nombre que les cannibales se plaisent à commettre après les luttes sanglantes, ou même en dehors d'elles, quand la chair humaine n'est plus assez abondante pour satisfaire leur féroce appétit.

Et le cœur de cette femme battait violemment dans sa poitrine, car elle aimait profondément les âmes, et l'on n'a pas un tel amour au cœur sans qu'une lumière divine ne soit venue le pénétrer, l'éclairer, l'embraser.

Malgré ce vif amour, Mlle Perroton se défiait d'elle-même, car elle n'était pas une de ces âmes romanesques qui donnent libre carrière à leur imagination, elle était trop fidèle aux dons qu'elle avait reçus, et si parfois, dans des circonstances particulières, la faculté d'imaginer peut être nécessaire, elle n'ignorait pas que les actes qui engagent une vie tout entière doivent être guidés par la raison qui n'agit qu'après avoir considéré la fin des choses. Conséquente avec elle-même, elle ne voulait donner suite à une résolution de cette nature qu'après avoir, au préalable, pris conseil d'un

homme sage, prudent et éclairé, capable de la guider dans la voie où l'esprit la poussait.

Mlle Perroton en était là, quand, autour d'elle, circulait la nouvelle de cette grande campagne de l'Océanie, dont la forme allait à son âme parce qu'elle semblait aider la grâce qui la pressait de partir. L'heure était favorable, et quand, sur le cadran de la vie, l'aiguille marque une de ces heures, il ne faut pas la laisser s'écouler en vain, car le timbre qui l'annonce a peut-être vibré à notre oreille pour la dernière fois.

Le moment était solennel : le commandant Marceau avait armé un navire, l'*Arche-d'Alliance,* qui devait transporter des missionnaires en Océanie, et, par un enchaînement d'heureuses circonstances, le vaillant commandant se trouvait en ce moment à Lyon. Mlle Perroton alla le trouver, et sans trop de préambules, elle lui exposa la résolution qu'elle avait prise de partir pour les archipels du grand Océan, s'il voulait lui donner passage sur son navire.

A une pareille ouverture, le commandant, qui prenait cette femme pour une *excentrique,* répondit brusquement : « C'est impossible, je ne prends pas de femmes à mon bord, n'insistez pas, mon parti est pris, il est irrévocable. »

— Commandant, j'attendais cette réponse ; ne me connaissant pas, vous ne pouviez m'en faire une autre.

— Je vous ai dit tout d'abord ce que j'avais à vous dire, n'insistez donc pas, répliqua le commandant, avec politesse, mais avec une netteté qui était bien voisine de la vivacité, sinon de la rudesse.

— Je ne puis pourtant pas vous quitter sans ajouter un mot : Avant de me présenter à vous, j'ai consulté un saint religieux, le même qui a votre confiance, c'est lui qui m'adresse à vous, voyez-le avant de me renouveler votre refus. Si vous m'acceptez, je ne vous demande qu'une faveur, le passage jusqu'à la première île que nous rencontrerons et sur laquelle vous me déposerez, quelle qu'elle soit d'ailleurs : Dieu, qui me veut dans l'une de ces îles, me donnera le nécessaire pour y livrer le bon combat. Aucun bras n'est de trop pour défricher une terre ingrate et desséchée. Seul, l'homme ne peut rien nulle part, mais avec le secours d'en Haut, il peut tout. Est-ce que le plus fort, le plus vaillant, résisterait aux tortures, si la force ne lui venait de Celui qui est tout-puissant? est-ce qu'il aurait le sourire aux lèvres au milieu de ces tortures si l'auteur de tous dons parfaits n'habitait dans son âme pour imprimer à son visage cette sérénité qui étonne en même temps qu'elle démontre, d'une façon si resplendissante, que le martyr n'est déjà plus de la terre, tant il lui reste peu à faire pour franchir la distance qui le sépare de la douleur à la joie, de l'exil à la patrie, de la couronne d'épines à la palme du martyre.

Et le commandant, qui savait lire dans les âmes, ne tarda pas à révoquer la sentence qu'il avait prononcée et qu'il croyait irrévocable. Déjà, en écoutant les magnifiques paroles de cette femme, de cette femme qui était dans la force de l'âge, — elle avait alors une cinquantaine d'années, — il pressentait une partie du plan de Dieu, mais non en son entier, personne ne pouvant le soupçonner, car l'esprit souffle où il veut, et Dieu qui voit le fond des cœurs, après les avoir remplis de sa grâce, mesure la grandeur des sacrifices qu'Il demande à la grandeur des vertus que ces âmes possèdent.

Quand Jeanne Jugand quêtait autour d'elle pour nourrir une pauvre vieille, elle ne pressentait pas l'issue de son acte de charité, et la fidélité qu'elle a mise à accomplir ce que Dieu lui demandait chaque jour, a fait naître l'ordre magnifique des Petites-Sœurs des Pauvres qui a maintenant plus de deux cents maisons où des milliers de vieillards trouvent, non seulement le pain quotidien, mais encore des filles du ciel qui s'inclinent vers eux, avec respect, pour panser leurs plaies et cicatriser leurs blessures.

Oh ! si les hommes savaient les merveilles que la fidélité à la grâce peut enfanter, ils ne négligeraient pas une force motrice sans égale pour faire le bien et pour le bien faire.

Le commandant Marceau était l'un de ces hom-

mes, aussi ne remit-il pas au lendemain la visite qu'il voulait faire au Religieux qui allait devenir l'arbitre de la destinée de M[lle] Perroton. La consultation tourna tout à l'avantage de cette vaillante femme, aussi ne tarda-t-elle pas à être inscrite, par exception, au nombre des passagers de l'*Arche-d'Alliance*.

Au jour voulu, tout l'équipage se rendit au Hâvre, le navire appareilla, on leva l'ancre, et aux applaudissements de la foule émue, le fier bâtiment sortit du port, gagna le large, et s'en alla, à la garde de Dieu, sillonner l'immensité des mers. Là, sur ce beau navire, on apprit vite à connaître, et à estimer, les hautes vertus de celle qui se faisait tellement tout à tous, qu'on la respectait comme une mère et qu'on l'aimait comme une sœur. Elle avait en effet dans le cœur toute la tendresse d'une mère, cette tendresse qui fait que le vieillard même ne peut se rappeler les jours du berceau et de la première enfance, sans éprouver la plus douce des émotions. On l'aimait aussi comme une sœur, parce qu'elle en avait les prévenances, les attentions délicates et les solides vertus ; en agissant ainsi, elle préludait à son glorieux apostolat, comme le fait le virtuose qui, avant l'exécution, émet d'abord quelques sons harmonieux, sons qui font pressentir ce que sera l'instrument quand il donnera un libre essor aux cordes d'une lyre enchanteresse, ou à l'airain combiné de façon

à animer le souffle de l'homme, et à rendre vivantes les inspirations de son âme.

L'*Arche-d'Alliance* suivait ainsi sa route, et chacun admirait en silence les mystérieuses voies par lesquelles Dieu conduit les âmes là où il veut les mettre à même de cultiver un champ et de rendre fertile celui qui ne donnait que des ronces et des épines.

Après dix-huit mois de navigation, parmi lesquels bien des jours ont été passés avec les alternatives de calme et de tempête, calme et tempête qui sont pour toutes créatures l'image de la vie, on arriva en vue de Wallis, une des îles du grand Océan, située parmi le groupe de l'île des Amis, et à trois mille lieues de la mère-patrie.

« Voici Wallis, dit le commandant à Mlle Perroton, île dont les habitants ont encore les lèvres teintes du sang de leurs semblables ; voulez-vous y descendre ou continuer la campagne avec nous ? Le bien que vous faites à l'équipage est certain, celui que vous comptez faire dans l'île est douteux, et il y a les événements avec lesquels il faut compter aussi, événements dont la perspective pourrait bien ne pas être des plus attrayantes.

Avant de fixer votre choix d'une manière définitive, laissez-moi vous redire qu'il y a à peine quelques années, les naturels de l'île Wallis se dévoraient entre eux, et que c'est dans l'une de ces îles, à Futuna, en 1841, que le vénérable P. Chanel, de

la Société de Marie, a été massacré, car rien n'était sacré pour ces cannibales, et afin que vous choisissiez en toute liberté, je suis bien obligé de fixer votre attention sur le degré de leur cruauté : à l'heure où je vous parle, on voit encore dans un grand nombre de ces îles, des hécatombes de victimes afin de mettre ces fauves à même de choisir, parmi la chair humaine, celle qui leur conviendra le mieux pour le festin du jour.

Et que d'actes monstrueux vous aurez à voir, actes dont le souvenir fait frémir d'horreur !

Je viens de vous parler du P. Chanel, vous ne sauriez croire combien de fois son cœur a souffert le martyre, avant que tout son être ait été appelé à conquérir la palme et la couronne. Dans l'une de ses courses apostoliques, ce héros de la charité vit un jour, sans trop se rendre compte d'abord, un objet remuer à terre, et en s'approchant, il reconnut que c'était la main palpitante d'un enfant que, par cruauté, on avait enterré vivant. Le Père s'empressa de fouiller le sol pour en arracher l'innocente victime, et lui donner, par l'eau sainte du baptême, la vie de l'âme en même temps que celle du corps.

Grâce à nos missionnaires, toutes les îles de cette immense partie du monde n'en sont plus là, mais il en est encore beaucoup qui se livrent des combats acharnés, après lesquels ils égorgent les prisonniers pour s'en repaître. »

Mlle Perroton avait écouté en silence toutes les paroles du commandant, paroles qui, loin d'ébranler sa résolution, avaient au contraire ranimé sa foi et fortifié son courage. Puis, avec son cœur qui ne savait rien faire à demi, elle remercia chaleureusement le commandant en lui faisant observer qu'elle n'avait pas quitté sa famille, sa patrie et tout ce qu'elle aimait, pour faire sa volonté, mais pour accomplir une mission qu'elle croyait tenir de Dieu, puis elle ajouta : « Quand j'ai demandé conseil au saint religieux que vous savez, je lui ai ouvert mon cœur tout entier, et il m'a dit : « Ma fille, allez et que la bénédiction de Dieu vous accompagne », je l'ai reçue cette bénédiction, elle a pénétré mon âme, et vous voudriez que je désertasse le champ de bataille en vue du port, alors que déjà les barques sont à la mer, que mes pieds vont toucher le rivage et fouler un sol que le sang d'un martyr a vivifié, a sanctifié, non, vous ne le voulez pas ; débarquez-moi, commandant, et pensez à moi dans vos prières. »

Le commandant qui ne voulait que la gloire de Dieu et le bien des âmes, ne lutta plus, ou, pour mieux dire, il n'avait voulu que faire ressortir le fort et le faible de la situation, et loin d'exagérer, il était resté au-dessous de la vérité, comme nous l'avons vu d'ailleurs.

Toutes les précautions ayant été prises, le commandant s'approcha de l'île, et envoya des parle-

mentaires au grand chef pour l'inviter à son bord. Des présents lui avaient été offerts en signe de bonne amitié; il y fut sensible et, suivi de quelques-uns des siens, il ne tarda pas à aller souhaiter la bienvenue au vaillant capitaine. On fit grand festin et rien ne fut épargné pour recevoir le chef de l'île avec les honneurs dus à son rang.

Après cette magnifique réception, alors que tout semblait s'être passé pour le mieux, le commandant présenta M[lle] Perroton à son hôte, en lui disant: « Voici une des nôtres qui désire vivre parmi les tiens, désormais; si tu veux bien l'agréer, ton pays sera son pays, tes maux seront ses maux, et les premiers rayons du soleil n'auront pas encore reflété à l'horizon, que déjà elle sera occupée à courir de case en case, pour soigner tes blessés et les mettre à même, s'il plaît au grand esprit, de travailler pour le bien de l'île que tu commandes, et ce ne sera pas un jour seulement qu'elle fera cela, mais tous les jours de sa vie.

Laisse-moi maintenant te demander, en retour du bien que cette femme fera dans ton île, la promesse que tu la défendras toujours et ne la laisseras jamais manger par ceux des tiens qui pourraient en cas de guerre, retomber dans ce mal. »

Le grand chef, avec une majestueuse solennité, posa la main sur l'épaule de M[lle] Perroton, en disant: « Maintenant elle est *tabou* (sacrée) pour tous,

et tu peux être assuré que tant qu'elle restera sur notre terre, rien ne lui arrivera que nous aurons pu lui éviter. »

Après les fêtes données à bord de l'*Arche-d'Alliance*, on descendit à terre et les naturels vinrent souhaiter la bienvenue à l'équipage par des *laus* (des chants) qui, pour n'être pas composés par des virtuoses, ne manquaient ni de grandeur ni d'harmonie. D'abord lointains, ces chants ne semblaient qu'un écho se répercutant à travers l'épaisseur des forêts, ce qui leur donnait une expression mélancolique qui pénétrait d'émotion et faisait goûter à l'âme un charme indéfinissable, charme qu'on ne trouve pas toujours dans les chants des civilisés, surtout quand ces derniers sont descendus des hauteurs qui étaient dans leur vocation, pour se jeter dans la sauvagerie.

Ce spectacle était imposant, et après en avoir remercié le chef de l'île par des paroles et de nouveaux présents, le commandant crut, avant de remonter à bord, devoir recommander encore Mlle Perroton au grand chef :

— Tu sais, frère, lui dit-il, que celle-ci n'est pas accoutumée à prendre son repos à ciel ouvert et sur la terre nue, comme peuvent le faire les enfants de ta tribu.

— Sois tranquille et quoique je ne puisse la recevoir dans ma case, elle ne couchera pas pour cela sur la terre nue, ni à ciel ouvert, et elle ne

sera pas toujours seule, car je lui donnerai une de mes filles pour compagne.

Après ces paroles, le grand chef fit un signe, et des naturels construisirent une case, comme par enchantement ; ils la couvrirent de branches et de larges feuilles. Puis ils prirent une pirogue abandonnée qu'ils montèrent sur quatre pieds, et garnirent cette pirogue de mousse en guise de matelas, mousse qui n'était pas toujours à l'abri de l'appétit vorace de certains animaux moins apprivoisés que celui de la même espèce qui tenait compagnie à saint Antoine dans sa solitude.

Après de nouveaux remerciements et les compliments d'usage, le commandant regagna son bord, non sans avoir promis de se rendre le lendemain dans l'île, lui et son état-major, à une invitation que le grand chef leur avait faite, invitation qui ne ressemblait pas à celle que nous avons dite plus haut.

Mlle Perroton avait à peine pris possession de sa case, qu'elle vit arriver auprès d'elle une jeune fille à peine recouverte d'un léger tapel. C'était un type un peu sauvage, mais d'une rare beauté. Elle ne savait d'abord quel air prendre avec cette envoyée du ciel, mais comme elle n'ignorait pas que le grand chef, son père, l'avait *tabouée*, elle l'était pour elle comme pour tous. Son œil noir, profond, plein de feu, regardait Mlle Perroton avec non moins de surprise que de respect, puis elle se cou-

cha à ses côtés comme fascinée par ce qu'elle voyait et qui était si nouveau pour elle.

Nous ne résistons pas au désir de transcrire ici quelques lignes extraites de notre livre, la *Légende des âmes* (1), lignes qui ont trait à la réception faite à M[lle] Perroton :

« Avec l'instinct que possèdent quelques natures
» exceptionnelles de ces contrées, elle semblait
» avoir tout pressenti. Tout à coup, et comme par
» réflexion, la jeune fille leva les yeux sur la divine
» messagère qu'elle couva de son regard; silen-
» cieuse et sans se lasser, elle la regardait et la
» regardait encore; son regard animé d'une pro-
» fonde expression, devint touchant et d'une dou-
» ceur extrême; elle avait compris que là, devant
» elle, se trouvait quelque chose d'extraordinaire.
» Alors, elle s'élança vers M[lle] Perroton, lui saisit
» les mains, les porta sur son cœur et lui témoigna
» la plus vive et la plus sincère affection. »

Le lendemain, le commandant, accompagné de son état-major, se rendit à l'invitation qui lui avait été faite. Le poisson cuit à la manière du pays, fit les frais du repas. On fait, pour le préparer, un trou en terre, voilà le récipient. On recouvre ledit récipient de branches et de feuilles, on y met le feu, et quand le poisson est cuit, on le sert sans plus de façon. Le lait de coco sert de boisson et le

(1) La *Légende des âmes,* 2 vol. in-18 jésus, chez Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte.

kava forme le supplément obligé d'un festin d'apparat. Nous aurons occasion d'en faire connaître le cérémonial.

Après le repas, le commandant fit de touchants adieux au chef de l'île, et de cordiales recommandations à M[lle] Perroton ; puis il regagna le navire, mit à la voile, et partit, comme toujours, à la grâce de Dieu.

M[lle] Perroton avait longtemps suivi du regard l'*Arche-d'Alliance,* et ce n'est pas sans une indicible émotion qu'elle vit disparaître la cime du mât qui surmontait le navire qui l'avait aidée à accomplir son désir le plus cher. Elle souriait à la Providence qui avait aplani pour elle les premières difficultés, mais il faudrait ignorer les voies de Dieu pour croire qu'une abondante moisson va sortir de terre sans qu'une main laborieuse n'y ait au préalable tracé de profonds sillons. Quand le semeur a semé son grain, tout n'est pas fait, il y a les ronces et les épines qui entravent l'épanouissement du bon grain, qui l'étouffent. Il faut alors, sans craindre sa peine, il faut, depuis le lever de l'aurore jusqu'au déclin du jour, fournir un bon travail, pour que la germination, libre dans son essor, puisse profiter de la rosée du ciel et des rayons bienfaisants de son divin soleil.

Là comme ailleurs, on n'a rien sans travail, et plus la terre est ingrate, plus le labeur doit être soutenu. L'eau qui tombe goutte à goutte sur un

roc, peut avec le temps faire son œuvre et y imprimer sa puissance, tandis que le découragement n'en a aucune, et loin d'enfanter quelque chose, il ne peut amener que la destruction, la ruine, la mort.

Nous abandonnons ces réflexions pour revenir à notre héroïne qui alla prendre possession du palais qu'elle avait rêvé et que seul elle ambitionnait.

Se livra-t-elle, cette première nuit, à un profond sommeil? nous ne saurions le dire, mais quelle ne dut pas être son émotion quand, à son réveil, elle reçut les premières caresses de la brise matinale qui lui arrivait comme un bienfait du ciel, cette brise qui repose un peu de la chaleur du jour et affirme encore, à sa manière, l'inépuisable bonté de Dieu. Et quelle prière aussi n'a-t-elle pas dû faire à l'aurore de ce premier jour? Quand on aime Dieu comme elle l'aimait, on le trouve tout entier dans la solitude, et Mlle Perroton était dans une vaste, dans une immense solitude. Jamais son âme n'avait mieux rencontré pour s'abandonner entièrement à la prière, aussi se jeta-t-elle au pied de son crucifix afin de prier pour les âmes qu'elle demandait à Dieu de lui donner à cultiver. Cette prière, elle la faisait tous les jours, et nous n'avons pas à dire avec quelle ardeur elle la faisait depuis longtemps déjà, quand un jour elle sentit son cœur battre plus violemment qu'à l'ordinaire. Toute remplie d'émotion, elle plongea son regard dans l'im-

mensité et vit un point, un point presque imperceptible se dessiner au plus lointain horizon. O bonheur! un navire, un navire allait apparaître. Du rivage où elle se tenait, elle ne quittait plus ce point du regard! Il grandissait lentement, mais il grandissait, non selon son désir, mais comme le permettait la manœuvre du navire qui louvoyait pour éviter les écueils. Enfin, au milieu de l'une de ses évolutions, M[lle] Perroton reconnut la blanche bannière de l'*Arche-d'Alliance,* bannière sur laquelle se dessinait une croix rouge.

En reconnaissant cette bannière, son cœur surabondait de joie, elle allait revoir une fois encore le navire qui l'avait transportée sur cette terre qu'elle avait demandée à Dieu pour y travailler tous les jours, le navire où elle avait vu de grands exemples, et où elle en avait donné aussi, sans s'en douter, tant son cœur était loin de tout retour sur lui-même.

Oui, elle était heureuse et son âme s'élevait vers le ciel pour y faire monter l'hymne de la reconnaissance.

Elle priait, et le navire, poussé par un vent favorable, se rapprochait toutes voiles déployées.

Alors toute l'île était debout, les naturels se tenaient au bord de la mer, chacun voulait voir, chacun voulait connaître; un navire qui apparaît est une grande chose pour une île de ces archipels perdus dans l'immensité des mers.

Tous les regards sont dirigés vers l'*Arche-d'Alliance*, le commandant Marceau apparaît, les canots sont prêts, il y descend avec le médecin du bord, que nous nous plaisons toujours à appeler notre bienveillant ami, et quelques officiers.

Mlle Perroton est au comble de ses désirs, le commandant, entouré de son état-major, est à terre, elle voulait le revoir une fois encore pour lui dire son espérance, mais son espérance seulement, car elle n'avait aucune joie à lui apprendre, n'était celle de se trouver où Dieu l'avait appelée.

Après les compliments d'usage, le commandant s'informa du bien qui avait pu être fait.

— Aucun encore, répondit Mlle Perroton, je ne puis apprendre la langue.

— Dieu pourrait bien par là vous indiquer que ce n'est pas ici qu'il vous veut.

— Eh! quoi, mon commandant, vous voudriez que pour si peu je me laissasse dominer par le découragement! Dieu me veut ici, et quand viendra son heure, il saura bien aplanir toutes les difficultés.

— Eh bien, restez et que Dieu fasse son œuvre, c'est mon désir le plus cher.

Le commandant demeura quelques jours dans l'île pour réparer les avaries de son navire. Il fut reçu par le grand chef et le reçut lui-même à son bord. Les protestations d'amitié se renouvelèrent, puis le vaillant commandant fit ses adieux à

Mlle Perroton en lui disant que pour cette fois, il n'espérait plus revenir à Wallis.

— Vous y serez toujours, commandant, vous y serez par vos vœux et vos prières, vœux et prières qui me soutiendront et me fortifieront aux jours de l'épreuve, jours qui ne manquent à personne, vous le savez, et quand le soleil éclairera un de ceux-là, je penserai à l'*Arche-d'Alliance*, et l'espérance rentrera dans mon âme.

Le médecin du bord, touché de tant d'abnégation, de dévouement et d'abandon à la divine Providence, renouvela ses conseils, en donna de nouveaux, conseils qui, par la suite, devaient être si utiles pour les soins à donner aux enfants et aussi pour s'attirer l'affection des mères, et par suite leur confiance.

Après les réparations du navire, le commandant dit un dernier adieu à la divine messagère, leva l'ancre et partit cette fois pour toujours.

« Je n'ai rien fait encore, avait répondu Mlle Perroton au commandant, je ne puis apprendre la langue. »

L'humble femme croyait n'avoir rien fait parce que l'idiome des canaques n'avait pu pénétrer dans son intelligence, mais il est une langue que tout son être parlait, langue vivante s'il en fut et qui, en plus, communique la vie avec ce qu'elle a de plus attrayant, langue descendue des cieux et qui en est une des plus pures émanations ; cette lan-

gue, est-il besoin de la nommer, c'est la charité. Avec ce céleste, ce divin idiome, on peut tout, on est tout; sans cet idiome, on ne peut rien, on n'est rien, ou plutôt, comme le dit l'Apôtre, on n'est qu'une cymbale retentissante: du bruit, et encore du bruit, et c'est tout.

Par contre, la divine charité ne fait nul bruit, mais elle touche, elle émeut, elle ébranle, elle entraîne, elle soutient, elle est le bien par excellence, le bien suprême, le bien qui doit toujours demeurer.

Par une grâce divine, une grâce de choix, une surabondance de grâce, la divine messagère, nous ne voulons plus l'appeler de son autre nom, exerçait pleinement la charité, et Dieu lui donna de l'accomplir au mieux, car Il aplanit pour elle les difficultés de l'idiome, et c'est comme par enchantement que la langue des canaques lui devint familière. Alors, elle fit un bien immense et sa charité rendit tout possible, tout, même ce que l'on croyait ne pouvoir jamais se réaliser. Il faut se reporter au point de départ alors que des hommes expérimentés pensaient qu'un si hardi projet rencontrerait des obstacles insurmontables. La grande chrétienne n'eut pour elle qu'un pauvre cordelier qui avait lu dans son âme, et seul en avait découvert le riche trésor que le bon Maître y avait déposé, trésor qu'elle tenait à dépenser, sans réserve et sans mesure.

Nous avons parlé d'épreuves, elle en eut et de grandes. Parmi ces dernières, nous devons placer l'isolement qu'elle eut à supporter, isolement auquel elle fut condamnée par nos missionnaires eux-mêmes qui crurent devoir agir ainsi par prudence, car là-bas comme ici, les langues calomniatrices lancent leur venin sur les plus saintes âmes.

Cette épreuve dura dix années pendant lesquelles notre céleste messagère se fit tellement vénérer qu'elle parvint à faire comprendre que le temps n'était pas éloigné où les femmes pourraient, elles aussi, dépenser leur vie pour le bien des âmes dans ces lointaines contrées. Elle devint, selon la parole d'une supérieure de son institut, *la grande inspiratrice de l'œuvre de Notre-Dame des Missions*. Cette œuvre a été fondée en 1860, et fut, dès son origine, appelée à seconder le zèle des missionnaires. Dieu a béni cette œuvre au-delà des prévisions humaines, et aujourd'hui elle possède plusieurs maisons en Océanie, tant en Nouvelle-Zélande qu'ailleurs, où le bien se fait sous le regard de Celui qui aime à récompenser le bon et fidèle serviteur.

Nous ne pouvons omettre de citer deux lettres que nous avons déjà publiées dans la *Légende des âmes*, l'une nous a été adressée directement par un éminent religieux de la Société de Marie ; la seconde a été écrite par la Révérende Mère générale de Notre-Dame des Missions. Ces deux lettres fe-

ront connaître les difficultés que notre grande chrétienne a vues surgir dès son entrée dans la sainte carrière qu'elle a parcourue sans regarder un jour, une heure en arrière ; à la voix du Maître, elle a répondu et de suite elle est entrée dans l'arène pour soutenir le grand, le bon, le fructueux combat.

Voici la première de ces lettres, elle nous a été écrite à l'occasion d'un premier travail sur l'Océanie :

« Monsieur, l'excellent docteur Montargis, tout plein des souvenirs de cette grande campagne, et encore sous le charme des exemples généreux de Mlle Perroton, vous parla avec enthousiasme de son admirable dévouement, cela ne me surprend pas, il ne fit qu'esquisser les grands traits de la vocation de Mlle Perroton, et vous, Monsieur, sous le charme de cette allocution, vous avez reproduit, dans un travail que vous avez publié, vos impressions d'admiration en face d'un sacrifice vraiment héroïque. Mlle Perroton connut le commandant Marceau à Lyon, en 1845, pendant qu'il faisait les préparatifs de sa grande campagne. Elle s'ouvrit à un père Capucin, son confesseur, du désir qu'elle sentait de se consacrer aux missions de l'Océanie ; elle consulta aussi un de mes confrères qui lui déclara que le temps n'était pas encore venu d'envoyer des religieuses dans ces missions; qu'étant libre et

seule, elle ne pouvait partir que sous sa responsabilité et celle du commandant Marceau, s'il était d'avis de l'emmener. Je la vis une fois encore et lui donnai quelques renseignements pour se rendre au Hâvre. Comme maristes, nous fûmes entièrement étrangers à sa détermination ; personnellement, je fus très frappé de l'énergie de sa volonté. Elle avait cinquante ans environ.

» Au Hâvre, où je la retrouvai l'avant-veille de son départ, j'admirai le caractère de cette vaillante Lyonnaise ; ceux qui la virent partagèrent mes impressions et lui témoignèrent un profond respect.

» Pendant le voyage qui dura de longs mois et eut bien des épreuves, nul ne fut plus admirable de patience et de courage que Mlle Perroton.

» L'*Arche-d'Alliance* arriva à Wallis vers la fin de septembre 1846.

» Pendant longtemps Mgr Bataillon s'opposa au débarquement de Mlle Perroton, il craignait en recevant une femme européenne dans cette île, d'aviver encore davantage les abominables calomnies, que les missionnaires protestants débitaient avec rage contre nos missionnaires dans les archipels de Tonga et de Samoa. Le prélat redoutait d'autant plus ces calomnies sur les néophytes que nous avions dans les îles Tonga et Samoa, que les communications étant à peu près nulles, il était plus difficile et comme impossible aux indigènes de voir ce qui se passait à Wallis.

» Toujours craintif, Mgr Bataillon tint Mlle Perroton à l'écart dans un isolement qu'elle supporta avec une courageuse patience. Cela ne l'a pas empêchée de rendre de grands services à la mission et aux jeunes filles de Wallis d'abord, et à Futuna où elle fut envoyée plus tard.

» Cette situation anormale de cette grande chrétienne préoccupa Mgr d'Enos. Revenu en France pour les affaires de sa mission, il lui chercha des compagnes appelées à poursuivre son œuvre. C'est moi-même qui conduisis à Futuna, en 1858, trois Lyonnaises, sœurs tertiaires de notre société. L'une resta à Futuna avec Mlle Perroton, qui prit le nom de sœur Marie du Mont-Carmel ; les deux autres furent établies à Wallis. La congrégation de Notre-Dame des Missions les a agrégées, et elle a trois établissements dans ces missions, savoir : à Tonga, à Apia, et à Wallis..... »

Nous avons raconté dans le deuxième volume du livre que nous avons cité (1) les merveilles accomplies par la solide, la lumineuse charité de sœur Marie du Mont-Carmel et dit, dans ces pages, le bien qui en est résulté pour des peuplades naguère encore semblables à des tigres altérés de sang, nous n'y reviendrons pas.

Mais on ne peut quitter une telle âme sans mon-

(1) La *Légende des âmes*, 2 vol. in-18 jésus. Chez Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte.

trer le côté lumineux des traits qui la caractérisent. Une humilité profonde était un de ces traits, et alors qu'autour d'elle tous l'élevaient et l'exaltaient, elle tremblait ! Pourquoi ? Elle craignait la justice divine, elle n'en était pourtant pas au commencement de la sagesse celle qui depuis de si longues années dépensait sa vie dans l'exercice de la plus héroïque charité.

Cette crainte fut pour elle une de ses plus lamentables épreuves : Dieu qui aime les âmes fidèles et veut les confirmer en grâce, permet qu'elles aient cet humble sentiment afin de les recevoir pleinement et amplement dans sa divine miséricorde.

Nous avons parlé d'une seconde lettre, il y a lieu de la donner ici ; elle est datée de Futuna et adressée à notre bienveillant ami, le docteur Montargis, par madame la Supérieure générale de l'institut de Notre-Dame des Missions. Quelques lignes de cette lettre diront le secret et les dernières épreuves de notre héroïne, nous les transcrivons sans en rien changer afin de n'altérer en rien les traits de cette vaillante chrétienne. Voici cette lettre :

A monsieur Montargis, docteur en médecine, à Paris.

« Vous devez être un peu étonné de mon long silence, depuis près de deux ans que je vous ai dit adieu et que je suis partie de Lyon, avec deux de nos chères sœurs et Sa Grandeur Mgr Bataillon...

Ce n'est pas que j'aie oublié de vous écrire, à vous, qui êtes si dévoué pour nos missions, mais les devoirs impérieux et si multipliés de cette visite générale de nos monastères, joints au mal de mer qui ne me permet pas d'écrire à bord, m'ont mise dans l'impossibilité de vous donner plus tôt de nos nouvelles. Aujourd'hui même, je ne puis vous dire qu'en gros un mot des principales choses qni intéressent votre charitable dévouement, remettant à mon retour en France, à la fin de cette visite générale, pour vous parler plus en détail.

» C'est de la cellule de notre bonne sœur Marie du Mont-Carmel que je vous écris, Mlle Perroton que vous avez connue sur l'*Arche-d'Alliance*, et que vous avez laissée à Wallis, où elle est restée douze ans. Elle a quitté Wallis pour venir ici, où je l'ai trouvée morte depuis huit mois, après une vie du plus grand dévouement dans cette mission lointaine et si difficile. En tout elle a passé vingt ans dans ces deux îles, Wallis et Futuna, à élever les jeunes filles sauvages, et, aidée de la grâce de Dieu, à les rendre de vraies chrétiennes.

» Vous le savez, c'était une personne d'un mâle courage, qui a soutenu non seulement les jeunes sœurs qui l'ont entourée de leurs soins ces deux dernières années, mais souvent, très souvent aussi, les missionnaires eux-mêmes... Car ici, pour certaines âmes surtout, dans une île aussi reculée et en dehors des communications ordinaires, l'isole-

ment avec tout son cortège de souffrances se fait parfois fortement sentir.

» Les deux dernières années de la vie de cette bonne sœur ont été grandement éprouvées par des peines intérieures multipliées qui ont rendu son âme plus humble et toujours plus abandonnée aux desseins de Dieu. A cela, est venue se joindre une paralysie qui l'a retenue toute la dernière année dans son lit. Elle avait demandé à Notre-Seigneur la grâce d'avoir sa connaissance jusqu'à la fin ; il la lui a accordée. En même temps il lui a ôté la crainte si grande qu'elle avait depuis si longtemps de la mort et du jugement, pour faire place à une humble et douce confiance dans laquelle elle s'est endormie, assistée des sacrements, des prières de nos missionnaires et des sœurs qui demeuraient avec elle. Elle était âgée de soixante-treize ans. »

Nous avons esquissé quelques-uns des traits de la grande et caractéristique figure de sœur Marie du Mont-Carmel. Ce qui ressort de cette esquisse, c'est qu'une âme qui obéit à la volonté divine est armée pour le combat, les vents déchaînés peuvent mugir au travers des espaces, l'orage peut gronder au-dessus de sa tête et la foudre faire entendre ses formidables éclats, qu'importe, Celui qui commande aux vents et à la tempête peut dissiper les orages et faire briller, de tout son éclat, l'astre qui illumine tout dans la nature, qui rend au rossignol son

chant mélodieux, à l'hirondelle voyageuse la patrie de son choix, à l'homme les douces émotions qui lui font pressentir, s'il a le cœur pur, les joies de la céleste patrie. Et quand on est ainsi dominé par ces impressions, qu'on en subit le charme, cette patrie que l'on aime parce qu'on en connaît le prix, on ne la veut pas seulement pour soi, comme fait l'avare pour son trésor, on veut faire connaître ce bien, le faire aimer et accepter par ceux qui sont assez malheureux pour en ignorer l'existence, pour en ressentir l'immense bienfait.

Ce qui paraissait impossible s'est réalisé, des religieuses sont en Océanie, en Nouvelle-Zélande et dans bon nombre de ces archipels qui semblaient perdus dans l'immensité des mers; l'anthropophagie n'est plus que dans le souvenir de ceux qui pleurent ces monstrueux excès; aussi est-ce comme par enchantement qu'on a vu les œuvres chrétiennes se multiplier. Sœur Marie du Mont-Carmel a contribué à étendre cet inappréciable bienfait, elle a fait connaître jusqu'où pouvait aller l'influence de la femme chétienne; lancée dans la carrière, elle ne s'est plus arrêtée; sa foi l'a emportée, son espérance l'a soutenue, et sa charité a tout éclairé, tout illuminé, et finalement a fait accepter par un grand nombre le bienfait de la civilisation chrétienne qui peut seule rendre l'homme heureux ici-bas.

Sœur Marie du Mont-Carmel n'est plus, d'autres

sœurs ont ambitionné de vivre de sa vie, d'aimer ce qu'elle a aimé, de se dévouer pleinement et entièrement comme elle. Heureux un pays qui a connu l'heure de la visite du Seigneur, du Seigneur Jésus, un tel pays peut être appelé à une grande, à une haute destinée ; de telles conversions se sont réalisées, nous en verrons quelques-unes dans la suite de ce récit.

Arrivée de quelques religieuses à Tonga. — Réception qui leur est faite. — Cérémonie du kava.

Nous avons sous les yeux l'extrait d'une lettre adressée à la révérende mère générale de Notre-Dame des Missions, par la Prieure de Tonga, datée de 16 mai 1871. Cette lettre annonce l'arrivée à bon port de plusieurs religieuses, après quatre mois de navigation à travers bien des dangers, des mauvais temps et même des tempêtes, où, plus d'une fois, elles ont pensé périr et devenir la pâture des requins qui suivaient le navire en grand nombre.

Malgré cette perspective qui n'était pas des plus agréables, la plus jeune des sœurs, sœur M. Vincent, tout entière à la joie qu'elle éprouvait de se dévouer au service de Dieu, semblait affranchie de toute crainte, et au milieu des tempêtes, quel-

que violentes qu'elles fussent, tenait le journal du voyage, et continuait d'écrire autant que le permettaient les flots et le vent.

A peine arrivées au port de Tonga, toute l'île fut sur pied. Catholiques, protestants, hommes, femmes et enfants, en un instant, furent transportés sur le rivage pour voir débarquer Tipasa (Mgr Elloy), *ae Kau pelepitelo* (les prêtres), et surtout *ae Kau Taupou* (les vierges), pour qui elles étaient un véritable objet de curiosité. C'était pour la première fois que les Tongiens voyaient des religieuses, aussi ne pouvaient-elles pas faire un pas sans être environnées par ces pauvres sauvages qui étaient à peine vêtus. Ils auraient volontiers voulu les porter en triomphe, car les héros de la foi avaient marché à pas de géant dans ces lointaines contrées, mais ils n'osaient pas s'approcher de trop près et se contentaient de les escorter jusqu'à l'église qui ne se trouvait pas très éloignée du port.

Mgr Elloy entonna le *Te Deum* et après ce cantique d'action de grâces, il adressa quelques mots en tongien à la foule empressée à écouter sa parole, puis ils allèrent tous préparer la grande réception qu'ils voulaient faire à *Tipasa* et à *ae Kau Taupou*.

En sortant de l'église, on conduisit les religieuses dans une case tongienne, ce fut le moment où l'émotion était à son comble, et la Mère

Prieure de Tonga, en donnant ce détail, dit elle-même : « Je l'avoue à ma honte, il fallut laisser échapper quelques larmes, ce n'était plus une affaire d'imagination, nous étions en face de la réalité, à 6,000 lieues de notre chère France, perdues sur un petit coin de la terre, au milieu d'un immense océan. »

Alors, si tout ce que pouvait découvrir leur regard devait être pour elles étrange et sauvage, la pensée du bien qu'elles pourraient faire, avec l'aide de Dieu, était bien faite pour dissiper le sentiment de tristesse qui avait pu, non les dominer, mais les impressionner un instant.

La case où l'on conduisit les religieuses avait été mise à leur disposition par le missionnaire de Maofaga, c'était la plus belle de la station, celle qui lui servait de collège pour les jeunes gens qu'il préparait à être catéchistes. Cette case, de forme ovale, avait à peine trente pieds de long sur quinze de large. Son revêtement est en planches à l'extérieur, en roseaux à l'intérieur; la toiture est en feuilles de cocotier. Il y a des croisées à l'européenne, choses merveilleuses pour les indigènes. Mais quelques mois avant l'arrivée des religieuses, une terrible tempête, comme il y en a presque tous les ans, avait tout renversé : église, presbytère, collège, etc., et les belles croisées de la case que les religieuses appelaient alors leur couvent, furent brisées en mille morceaux. Depuis, le bon

P. Lamaze a bien fait restaurer toutes choses de son mieux, mais avant de pouvoir remplacer quelques vitres, il faut, dans ces lointains pays, attendre des mois ou des années. Mais les missionnaires ne s'inquiètent pas plus de la pauvreté de l'habitation que de celle de la nourriture : des ignames et des bananes, voilà ce qui les attend depuis le 1er janvier jusqu'au 31 décembre. Les privations ne les découragent pas, ne sont-ils pas les disciples de Celui qui a dit : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel ont des nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête »; et avec ces pensées, ils sont au mieux disposés à recevoir avec joie toutes les épreuves qui peuvent se rencontrer.

Vers les trois heures de l'après-midi, les braves Tongiens avaient terminé leurs préparatifs, la réception devait avoir lieu devant le collège déjà transformé en couvent. Un des Révérends Pères avait averti les religieuses que le moment solennel était arrivé, et qu'il fallait préparer leur patience et subir, le plus gracieusement possible, la grande cérémonie du kava.

Déjà la foule silencieuse et modeste était assise sur le gazon, formant, en face du couvent, un cercle parfait : on attendait Monseigneur, les missionnaires et les Taupou. Sa Grandeur arriva immédiatement, suivie des Révérends Pères, mais nos Tongiens restèrent respectueusement assis, l'étiquette du pays le veut ainsi : il est selon la politesse

océanienne de s'asseoir par terre en présence d'un grand personnage.

Un des principaux chefs demanda la parole et, de sa place, adressa aux religieuses, les plus touchantes félicitations au nom de tous les catholiques de Tonga. Un second orateur, encore plus éloquent que le premier, prit à son tour la parole, et s'adressant d'abord à Monseigneur, remercia Sa Grandenr d'avoir bien voulu amener des Taupou à Tonga pour faire l'éducation de leurs enfants ; s'adressant ensuite aux *Kau Taupou* elles-mêmes, il leur dit, avec les meilleures expressions que pouvait lui fournir la langue océanienne : « Vierges sacrées (Taupou tabou), à vous nos plus sincères remerciements pour avoir abandonné votre beau pays de France, vos parents, vos amis, tout ce que vous aviez de plus cher au monde, pour venir au milieu de nous, de notre pauvreté et de notre ignorance, pour instruire nos femmes et nos enfants. Ce n'est pas l'intérêt qui vous a fait entreprendre un pareil voyage, mais le désir de nous rendre de plus en plus heureux, aussi aurons-nous toujours pour vous et pour ceux qui vous ont envoyées la plus vive reconnaissance. »

Ce discours terminé, la cérémonie du kava allait commencer. Deux jeunes gens, choisis par le chef, s'avancèrent au milieu du cercle pour mâcher devant toute l'assemblée le kava qui devait servir de boisson. Ce kava qui est une espèce de racine

amère, est tout ce qu'il y a de plus estimé dans le pays. On ne peut rien offrir de plus précieux à ceux que l'on veut honorer. Au bout d'un quart d'heure, ces jeunes gens crachèrent dans leurs mains le kava ainsi broyé et en formèrent plusieurs petites boulettes qu'ils jetèrent gravement dans un kumete, grand bassin en bois qui ne sert que pour les grandes réceptions. Un autre jeune homme, choisi lui aussi parmi les chefs, apporta deux gourdes pleines d'eau, les versa dans le kumete. Un quatrième prit dans ses mains un paquet de filasse qui servit à clarifier la boisson et à remplir, en la pressant, les coupes de coco.

L'opération terminée, un délégué du grand chef, que l'on appelle son *mua*, s'écrie : *Kuo heka*, c'est-à-dire : procédez maintenant à la distribution. Deux jeunes filles, des plus distinguées, furent alors nommées pour présenter la coupe à la personne dont le nom avait été proclamé par le mua. La personne ainsi désignée devait faire un signe d'approbation par un battement de mains. Les jeunes filles lui présentent alors la coupe et s'asseyent par terre, à ses pieds, jusqu'à ce qu'elle ait bu et jeté loin d'elle, selon l'étiquette, la coupe qui lui avait été présentée. Les jeunes filles se lèvent alors, ramassent la coupe et recommencent la même cérémonie pour toutes les personnes notables de l'assemblée.

Les religieuses furent servies les premières, par honneur, mais la troisième coupe est toujours ré-

servée au plus grand chef : elle a été présentée à Monseigneur.

Pendant que l'on procédait ainsi à cette longue distribution du kava, une partie de la foule s'était retirée tout doucement pour aller préparer le dernier acte de la réception ; il n'était resté que les chefs. Au moment où la dernière coupe de kava fut distribuée, les religieuses virent devant elles, à une distance de quelques centaines de pas, se dérouler un long cortège comme pour une procession du Saint-Sacrement.

Les jeunes filles, en grand costume sauvage mais gracieux et modeste, étaient enveloppées dans de longues et larges ceintures fabriquées avec des écorces d'arbre, couvertes de fleurs et toutes ruisselantes d'huile, s'avançaient les premières, les femmes suivaient, et les hommes, à peu près dans le même costume, fermaient la marche.

Les jeunes filles et les femmes se présentèrent devant les sœurs, l'une après l'autre, déposèrent à leurs pieds de beaux morceaux de kava, des colliers, des ceintures de fleurs et leurs vêtements de cérémonie.

Les hommes portaient, deux à deux, des *cuisines*, c'est-à-dire des porcs rôtis, des ignames et des bananes, dans de grandes corbeilles. Toutes ces *cuisines* furent déposées devant les religieuses, mais à une distance respectueuse. Le chef donna l'ordre d'en faire la distribution. Le mua désigna

la corbeille qui contenait le porc qui avait la plus belle apparence et la fit déposer aux pieds de Monseigneur; c'était une manière gracieuse de faire tout d'abord la part des missionnaires qui ne sont pas toujours à pareille fête, et nous avons vu que, pour les choses les plus précieuses, ils ne pouvaient pas toujours se procurer une telle *cuisine*. Le second lot fut pour les *Kau Taupou*. Puis vint le tour des chefs; ces derniers furent servis selon le rang qu'ils occupaient dans la tribu.

La fête en resta là pour cette première journée, mais elle fut reprise le lendemain et les jours suivants, pendant un mois, avec le même cérémonial. Des villages entiers, leur chef en tête, vinrent tour à tour saluer les *Kau Taupou* et leur offrir des présents pour témoigner la joie qu'ils éprouvaient de voir des femmes qui semblaient leur être envoyées comme un don céleste, pour s'occuper des femmes et des enfants, alors qu'elles ne peuvent rien recevoir en retour ici-bas. On sentait, en voyant l'empressement que mettaient tous ces insulaires à venir souhaiter la bienvenue à celles qui leur venaient au nom du Seigneur, qu'un grand chemin avait été fait dans leur âme, et que ce n'était pas en vain que la parole de Dieu s'était fait entendre. Il peut y avoir bien des défections dans le monde civilisé, mais le contingent des élus n'en souffrira pas pour cela, et quand, au centre de la lumière, on a fermé les yeux pour ne la point voir,

Dieu, qui est tout-puissant, peut la faire luire au milieu des ténèbres et donner à un peuple nouveau, en prévision de la bonne volonté qu'il devra mettre un jour à accepter le don céleste, la grâce qui ouvre les cœurs et l'esprit qui vivifie les âmes.

Le R. P. Lamaze, missionnaire de la station de Maofaga, se plaisait à dire que l'arrivée des bonnes sœurs de Notre-Dame des Missions était un grand événement pour le pays. Le navire qui devait les apporter était attendu depuis plusieurs semaines par tous les catholiques qui se promettaient de leur faire une bonne réception, et ils n'y ont pas manqué.

Oui, là, dans ce pays, la lumière s'est levée au milieu des ténèbres, et quand, il y a quarante ans, le P. Chevron est apparu à Tonga, cet archipel était encore dans l'anthropophagie, il n'y avait pas alors une seule âme qui connût Dieu, non, pas une seule! Que de charité ce premier apôtre du Tonga a dû déployer! et quelles prières ferventes n'a-t-il pas faites pour le salut des âmes qui lui avaient été confiées! Mais si son amour a été brûlant et sa prière des plus ferventes, la terre qu'il a si bien travaillée et si bien retournée, est devenue féconde, car aujourd'hui ces hommes qui jadis se dévoraient entre eux, sont de fervents chrétiens qui aiment Dieu en esprit et en vérité, et cela est nécessaire pour les prémunir contre l'esprit des sectes protestantes qui sont venues s'implanter dans ce pays,

quelques années avant l'arrivée de Mgr Bataillon, le grand apôtre de l'Océanie.

Dans ces contrées, il est bon de le remarquer, la femme a une grande influence, elle n'a jamais été l'esclave de l'homme, contrairement à tout ce qui a eu lieu dans tous les pays privés de la lumière de l'Evangile. A Tonga, c'est la femme qui commande, et par suite il est important que rien ne soit négligé pour donner une éducation qui rende les jeunes filles de l'île dignes de leur vocation. Et voilà pourquoi les religieuses ont été si bien reçues et ce qui les a fait alors, ce qui les fait encore aujourd'hui, dans ces immenses contrées, entourer du respect et de la vénération de tous. Et ce n'est pas seulement, comme on pourrait être tenté de le croire, la partie la plus délaissée, la plus obscure de l'île, qui est venue demander le bienfait de l'instruction aux bonnes sœurs, non, et dès leur arrivée, on a commencé par leur confier deux jeunes filles choisies parmi toutes celles de Maofaga ; ces deux privilégiées furent l'objet de la jalousie de toutes les autres qui attendaient avec impatience l'agrandissement de la maison des religieuses, afin de jouir du même bonheur qu'éprouvaient celles qui avaient été les premières reçues par les *Kau Taupou*.

Il était, de plus, nécessaire, indispensable même, que les bonnes sœurs apprissent la langue du pays afin de pouvoir faire le bien, et le faire au mieux,

dans ces îles où l'on paraissait disposé à l'accepter avec reconnaissance.

Les deux jeunes filles ont commencé avant de recevoir une solide instruction des chères Taupou qu'elles vénéraient, par leur être très utiles, car c'est par elles que la langue du pays leur devint familière.

Les jeunes filles de cette contrée sont en général très intéressantes, elles ont une mémoire heureuse, et c'est plaisir de voir comment elles apprennent les leçons qui leur sont données; elles ont un goût très prononcé pour l'arithmétique et la géographie. Cette dernière science les intéresse d'autant plus, qu'elle les met à même de comprendre le dévouement des chères sœurs en leur montrant la distance qu'elles ont dû franchir pour venir jusqu'à elles.

Les bonnes sœurs auraient voulu aller vite, mais elles ne le pouvaient pas : il fallait construire, construire en planches, mais enfin il fallait le faire, et là comme ailleurs, on rencontre des difficultés. Une des premières, était de trouver un emplacement convenable. Les sœurs avaient bien un terrain à leur disposition, mais outre qu'il était trop petit, il se trouvait au milieu des cases tongiennes et enfoncé dans l'intérieur du village, et par suite, les pauvres sœurs et leurs enfants, auraient été, dans cet emplacement, privées de la vue et de la brise de la mer, deux choses indispensables à Tonga, sous le soleil des tropiques, pour y respirer quelque peu à l'aise.

Le R. P. Lamaze a prié longtemps et fait bien des démarches auprès du roi Georges, l'unique propriétaire de l'archipel, mais en vain, Sa Majesté ne voulut rien accorder aux catholiques, il est protestant et ne supporte les missionnaires et les religieuses que parce qu'ils viennent de la France, et que ce pays a un grand prestige, prestige que les missionnaires entretiennent avec soin et que l'on doit bénir, car il a empêché le massacre de plus d'un équipage qui, sans lui, auraient péri, corps et biens.

Le terrain que les sœurs sollicitaient était tout près de l'église, sur le bord de la mer, en dehors du village, et d'une grande étendue, aussi voulurent-elles, avec la foi qui les caractérise, en prendre possession en y déposant une médaille de l'Immaculée Conception, avec l'espérance que cette bonne mère saura aplanir les difficultés et vaincre les obstacles.

Quelques jours après cette prise de possession morale, on voulut essayer de la rendre effective, et dans ce but, Mgr Elloy, le R. P. Lamaze et les trois sœurs qui formaient la communauté, allèrent ensemble faire visite au roi dans le but d'obtenir ce qui était indispensable pour réaliser le bien que l'on voulait faire. Le roi reçut assez bien les visiteurs, mais dès que Sa Grandeur voulut aborder la question du terrain, le roi prit son air sauvage, ce qui ne lui était pas difficile, et dit, en accentuant

bien ses mots : « Je ne veux rien faire pour la religion catholique. » Il n'y avait pas à répliquer.

Dans le fond de son cœur, ceux qui le connaissent l'affirment, le roi Georges estime la religion et les missionnaires plus qu'il ne veut le laisser croire ; il a même dit, en public, dans un *fono* (grande réunion), qu'il savait très bien qu'il n'y avait que la religion catholique qui était bonne. Il est même beaucoup moins hostile qu'autrefois, mais sa contrition n'est point parfaite.

Lorsque le R. P. Calinon, après avoir commencé la mission de Maofaga, voulut étendre son zèle et prêcher l'Evangile aux habitants de l'île Haapai, il en fut empêché par le roi Georges qui ne lui permit même pas de débarquer sur le rivage, et l'obligea à reprendre immédiatement le navire qui l'avait amené. Ce zélé missionnaire, forcé ainsi de rebrousser chemin, revint à Tonga, harassé de fatigue, mais non découragé. Après quelques jours de repos, avec la permission du R. P. Chevron, il s'embarqua pour l'Amérique, où il espérait rencontrer un navire de guerre français. Pendant ce long voyage et son séjour en Amérique, le vaillant missionnaire eut bien des épreuves. Mais au bout d'une année, il arriva triomphant à Tonga, non pour lui, mais pour le bien qu'il lui était permis d'espérer : il revenait sur un navire de guerre français, commandé par le vaillant capitaine Briz.

Ce brave commandant, animé des meilleurs sen-

timents, et ayant au cœur la fierté d'un guerrier de la grande nation au service de laquelle il était, manda au roi de venir à son bord, qu'il avait à lui parler.

Les chefs tongiens qui n'étaient pas habitués à cette manière de faire à l'égard de leur roi *très puissant*, vinrent, tout effrayés, trouver le commandant pour lui dire que le roi était à Haapai.

« Eh bien ! vous avez des navires, il faut le faire
» venir immédiatement. Je suis venu exprès d'A-
» mérique pour lui parler et je ne puis attendre. »

Les chefs s'empressèrent d'exécuter les ordres du commandant. Le lendemain matin, le roi Georges, tout tremblant, se présenta devant le capitaine Briz. Celui-ci lui dit, en le laissant debout devant lui : « Comment, c'est ainsi que tu traites
» nos missionnaires ? Ne sais-tu pas que ce sont
» eux qui représentent ici la France ?... Sais-tu que
» si tu me résistes, je puis en un quart d'heure
» mettre ton île en feu ? »

Devant un tel langage, le roi Georges n'était pas fier, et accepta d'avance ce qui allait lui être imposé.

« Tu n'as pas voulu, dit le commandant Briz,
» permettre au R. P. Calinon d'aborder à Haapai,
» et d'aller s'y dévouer pour ton peuple et le ren-
» dre heureux. Tu as même menacé de renvoyer
» de l'archipel tous les missionnaires, après les
» avoir tant fait souffrir, tandis qu'ils ne te font

» que du bien. Pour réparer ton injustice et te
» mettre à l'abri des malheurs que tu as encourus,
» tu vas, dès demain, mettre à la disposition du
» P. Calinon, la plus grande de tes embarcations,
» et le faire conduire, à tes frais, dans l'île d'où tu
» l'as chassé. Tu lui donneras un jardin, une mai-
» son, et lui feras bâtir une église de la même
» grandeur que celle que tu as donnée aux protes-
» tants, eux de qui tu as à te plaindre et pour qui
» néanmoins tu réserves toutes tes faveurs. Je con-
» nais vos aptitudes, et sais le temps qu'il vous
» faut pour construire. Je t'accorde six mois pour
» exécuter tout ce que je t'ai prescrit. »

Tout ceci fut écrit en français et traduit en tongien, signé par le roi et le commandant Briz et strictement exécuté au bout des six mois.

Une prière exaucée.

Quelques mois après les événements que nous venons de dire, un navire apporta le bois qui devait servir pour la construction du couvent des sœurs, mais la question du terrain n'était pas résolue selon les espérances qu'on avait conçues, et comme ce terrain ne faisait pas partie du traité, le roi ne voulait pas qu'on lui en parlât.

Le R. P. Lamaze, qui comprenait l'importance que pouvait avoir un bon emplacement pour le suc-

cès du pensionnat que les religieuses voulaient fonder, fit des démarches auprès du gouverneur de la ville qui, malgré des dispositions favorables, ne pouvait agir qu'en l'absence du roi, et rien ne faisait pressentir que ce dernier dût quitter la ville.

Devant cette impossibilité, les pauvres sœurs allaient se résigner à élever leur construction sur le terrain le plus défavorable du village où l'air et l'espace allaient leur manquer. Avant de commencer les travaux, elles voulurent, avec leurs jeunes filles, faire une dernière visite au cher terrain qu'elles avaient convoité, et dans lequel elles avaient mis une médaille de l'Immaculée Conception, comme pour en prendre possession. Devant ce souvenir, les chères sœurs crurent pouvoir faire cette prière à la Vierge immaculée : « Très sainte Vierge, daignez écouter notre humble prière et ne vous laissez pas exproprier d'un lieu où nous voulons vous faire connaître et aimer. »

Le lendemain de ce jour, la prière des sœurs devait être exaucée. Au moment où elles y pensaient le moins, le gouverneur vint lui-même leur annoncer que le terrain qu'elles désiraient était à leur disposition ; il venait d'ordonner de faire transporter de suite toutes les cases qui s'y trouvaient dans un autre quartier du village. Le roi Georges étant providentiellement parti pour Haapai, le gouverneur en avait profité pour manifester ses bon-

nes dispositions en procurant aux religieuses, comme il en avait le droit alors, une agréable surprise.

Par reconnaissance envers la sainte Vierge, les heureuses sœurs firent élever leur maison à l'endroit même où elles avaient déposé la médaille de l'Immaculée Conception, et c'est même en souvenir et en reconnaissance de la protection de la très sainte Vierge que les religieuses se proposèrent d'appeler leur nouvelle maison : le monastère de l'Immaculée-Conception ; elles s'y installèrent dans l'octave de cette fête.

La jeune princesse, petite-fille du Tui-Tonga.

La maison était à peine construite, qu'elle devint trop petite pour y recevoir toutes les insulaires qui s'y présentèrent. Outre l'externat et la classe des femmes des catéchistes, les religieuses avaient fondé un grand pensionnat fréquenté par des jeunes filles qui, pour la plupart, appartenaient aux familles les plus distinguées du pays. Parmi ces dernières, se trouvait une jeune princesse qui était la petite-fille du Tui-Tonga.

Ce roi était pour les Tongiens une espèce de divinité ; la case qui lui servait d'habitation, était quatre fois plus grande que celles des autres chefs

et construite avec un soin tout particulier. Il n'était permis qu'aux plus grands chefs de s'approcher de Sa Majesté ; le roi Georges était à peine assez noble pour lui porter des *cuisines* (des aliments). On avait pour le Tui-Tonga un langage spécial, des expressions tout à fait à part, expressions dont les Tongiens ne se servent maintenant que pour le culte, lorsqu'ils parlent de Dieu, de la sainte Vierge et des saints.

Le P. Chevron eut le bonheur de convertir ce grand personnage à la foi catholique ; ce fut pour la mission un véritable triomphe. Avant sa mort, qui arriva quelques années après, il y eut une terrible guerre entre protestants et catholiques. Le roi Georges usurpa alors le trône et persécuta les fidèles, mais la famille du Tui-Tonga, qui est celle de *Tupou*, la jeune princesse, conserva la religion et protégea toujours les missionnaires.

Le Tui-Tonga fut enterré avec tous les honneurs dus au rang suprême qui le distinguait de tous. Son corps fut déposé avec une grande solennité dans le *Lagi* (ciel, montagne en forme de tombeau) que lui avaient préparé les Tongiens de son vivant.

Pendant sept ans, les plus grands chefs durent porter le deuil, particulièrement Panuve, son fils, père de Tupou.

A Tonga, le deuil consiste à ne porter que de la tapa noire (étoffe du pays), à se revêtir de haillons, et à s'abstenir de répandre sur son corps de l'huile

parfumée. En signe de deuil, on défend aux femmes, pour un temps plus ou moins long, selon le degré de dignité du défunt, de faire la tapa. Ce genre de travail, confié aux femmes et aux jeunes filles, est pour elles plutôt une distraction qu'une fatigue. Le bruit de leur maillet frappant sur les écorces d'arbres, est assourdissant pour nos oreilles européennes, mais pour celles des Tongiens, habitués à ce continuel battement, ce n'est qu'un joyeux écho dont la suppression est l'indice d'une mauvaise nouvelle.

D'après ce qui précède, il est facile de comprendre le degré de noblesse de Tupou. Ses compagnes, qui la connaissaient mieux que les sœurs, avaient pour elle mille prévenances, elles se seraient volontiers privées de tout pour lui faire plaisir et gagner son estime. Les sœurs étaient obligées d'intervenir, pendant les repas surtout. Si par mégarde, Tupou n'était pas assez bien servie, c'est-à-dire si elle n'avait pas deux fois autant que les autres, elles se croyaient toutes obligées de lui faire passer ce qu'elles avaient de meilleur dans leur part. C'est ce que les sœurs ne voulaient pas plus permettre que la jeune princesse elle-même, car son âme, remplie de noblesse, avait trop bien compris les vertus que le christianisme confère pour ne pas les embrasser en esprit et en vérité.

Les Tongiens ont pour leurs chefs un respect mêlé de crainte qui dépasse toute conception.

Avant l'arrivée des missionnaires catholiques, il y avait même des sacrifices humains pour l'honneur et la conservation des grands en danger de mort. L'évangile a délivré ce pauvre peuple de cette tyrannie diabolique, et lui a laissé cet heureux instinct de respect et d'amour pour toute autorité venant de Dieu.

Presque tous les jours, Tupou était appelée au parloir; des chefs, hommes et femmes, accouraient de tous les points de l'Archipel, pour la voir. Les plus nobles, lui baisaient respectueusement les mains, les autres se tenaient à distance et ne se permettaient pas de lui adresser la parole.

Tupou avait un extérieur très gracieux, et son regard, noble et fier, avait quelque chose d'imposant. Avec les religieuses, aucune de ses compagnes n'était plus simple, plus douce, ni plus prévenante qu'elle. Cependant, pour le bien de son âme, les religieuses ne dispensaient pas leur chère princesse, des petits emplois propres à former les jeunes filles au travail manuel. Les Tongiennes se livrent à l'étude avec ardeur, heureuses qu'elles sont de penser qu'elles pourront un jour être appelées *poto* (savantes). Mais apprendre à coudre, faire la cuisine, laver, repasser, balayer, sont pour elles des occupatious fort désagréables. Chez leurs parents, elles n'avaient rien de semblable à faire. Pour Tupou en particulier, on le comprendra sans peine, c'était une bien dure épreuve, elle qui était

habituée à être servie comme une souveraine. Néanmoins, lorsque son tour arrivait pour faire la cuisine, malgré sa répugnance et les avances de ses compagnes qui s'offraient toutes pour la remplacer, elle voulait faire comme les autres et s'y mettait de tout son cœur, autant pour plaire aux sœurs que pour glorifier Dieu qui lui demandait de faire ces actes d'humilité et de mortification que, dans la circonstance, on pourrait appeler héroïques.

En fait de clôture, les pauvres religieuses n'avaient qu'une palissade en roseaux qui n'empêchait pas de plonger les regards dans le jardin. Les pensionnaires chargées, à leur tour, de la cuisine, allaient et venaient dans le clos pour une chose ou une autre. La chère Tupou était souvent prise en pitié par les passants, les femmes surtout, quand elles la voyaient, portant une branche d'arbre, une cruche d'eau, un coco, lui faisaient des signes de sympathie, se frappaient la poitrine et exhalaient de profonds soupirs. Tupou n'y était pas insensible, mais elle regardait le ciel et continuait son fructueux labeur. Toutefois, malgré sa bonne volonté, les religieuses n'ont pas été sans payer les frais de son apprentissage : le premier jour, elle fit brûler les ignames et la marmite qu'elle avait mise sans eau sur le feu. Désolée d'avoir fait une pareille sottise, elle vint tout en larmes vers la sœur pour lui demander pardon, et l'assurer que désormais

elle serait plus attentive, ce qu'elle essaya de faire en terminant sa semaine de cuisine.

Un jour de congé, les bonnes sœurs, pour récréer les pensionnaires, étaient allées faire une promenade au bord de la mer, à l'ombre des cocotiers. Les enfants marchaient en ordre, deux à deux ; Tupou était au premier rang quand tout à coup les sœurs virent s'avancer devant elles une bande de jeunes filles qui sortaient des bois en chantant, criant et vociférant comme des folles ; dès qu'elles aperçurent Tupou, elles firent silence et toutes ensemble jetèrent à ses pieds les fleurs qui ornaient leurs cheveux, la saluant avec respect, car en face de la petite-fille du Tui-Tonga, les plus sauvages étaient polis et prenaient des manières distinguées.

Un jour que la jeune princesse était un peu souffrante, elle demanda la permission d'aller se reposer. A peine fut-elle montée, que toutes les pensionnaires voulurent aller lui faire le *fakafeao* (la cour) selon l'usage. Les sœurs ne crurent pas devoir le leur refuser. Quelques instants après, la supérieure les suivit au dortoir, elles étaient toutes assises par terre autour de la princesse Tupou qui souffrait en effet d'un léger mal de tête ; elles avaient chacune un éventail à la main et lui chassaient les moustiques.

Les longs cheveux de Tupou l'embarrassaient, elle aurait voulu qu'on les lui relevât, comme elle

avait l'habitude de le faire tous les soirs pour se reposer plus à l'aise, mais à la grande surprise de la bonne supérieure, aucune des pensionnaires, qui étaient pourtant des filles de chefs, pour la plupart, n'osa lui toucher la tête ; elles dirent qu'il n'y avait dans le village de Maofaga qu'une seule personne à qui il fût permis de toucher au chef de Tupou. La supérieure leur dit alors que puisqu'elles ne pouvaient en rien soulager la princesse, il fallait la laisser seule, que le repos et la tranquillité lui seraient plus favorables que toutes leurs cérémonies. Elles ne voulurent pas désobéir, mais ne la quittèrent qu'à regret.

Tupou avait une petite esclave, mais elle l'aimait et la traitait comme une sœur. Panuve a beaucoup de parents à Fidji qui n'est qu'à une journée de Tonga ; il va de temps en temps leur faire des visites, et emmène quelquefois avec lui plus de cinquante hommes pour lui faire escorte. On prépare le *folau* (voyage) des mois à l'avance.

Quelques années auparavant, Tupou était alors très jeune, son père et sa mère s'embarquèrent pour Fidji où ils restèrent longtemps. Dans une réunion de chefs, pendant que l'on était à préparer le kava, Panuve entendait de temps à autre de petits cris comme ceux d'un enfant, la voix semblait venir d'un clos de porcs, situé non loin de là. Il fit signe à Naa, sa femme, d'aller voir ce que c'était. A son grand étonnement, Naa vit une toute jeune

enfant qui n'avait, paraissait-il, que quelques heures, prête à être dévorée par les pourceaux. Elle s'empressa de soustraire cette pauvre petite victime à cet horrible animal qui s'avançait pour assouvir son appétit.

Panuve fut indigné d'une telle barbarie et dit à sa femme : « Garde cette enfant, nous l'emporterons à Tonga, ce sera l'esclave de Tupou. » Ils l'emportèrent en effet, et la firent élever chrétiennement ; elle grandit sous les yeux de Panuve et de Naa. A sa douzième année, elle fit sa première communion dans les meilleures dispositions ; elle paraissait très intelligente. Dans les *katoaga,* elle était toujours la première parmi les enfants de son âge. Elle venait souvent voir Tupou pour qui elle était pleine de respect et de reconnaissance.

Le R. P. Lamaze, pour encourager les religieuses, leur disait souvent qu'elles faisaient une bonne œuvre en élevant la princesse Tupou dans des principes de foi. Comme elle était la plus noble jeune fille du pays, et même des autres archipels, son influence, au point de vue religieux, ne pouvait qu'être considérable, car un tel exemple devait inévitablement opérer de nombreuses conversions.

Un pareil encouragement était bien pour exciter les sœurs à faire pour la chère Tupou tout le possible pour l'élever au mieux et la rendre digne de son illustre aïeul, le Tui-Tonga qui, lui aussi,

avait donné l'exemple en embrassant le christianisme avec foi et amour.

Le roi Georges voulait attirer la princesse à sa cour ; s'il y avait réussi, il aurait fallu à la noble enfant un courage plus qu'ordinaire pour résister à tous les pièges qui lui auraient été tendus pour lui faire abandonner la religion catholique.

Mais la foi de la jeune princesse était aussi vive que son attachement aux sœurs était profond. La pauvre enfant eut bien des épreuves à surmonter, mais Dieu veillait sur elle, et ce que Dieu garde est bien gardé.

La vénérée supérieure générale de l'œuvre de Notre-Dame des Missions a bien voulu, avec la haute bienveillance qui la caractérise, nous écrire pour compléter l'histoire de la jeune princesse, nous ne saurions mieux faire que de donner ici cette lettre, persuadé que nous sommes qu'on la lira avec tout l'intérêt qu'elle mérite, tant pour le caractère officiel qu'elle imprimera à notre récit que pour les traits qu'elle donne d'une des plus sympathiques figures que le soleil des tropiques ait jamais éclairées.

Est-il nécessaire d'ajouter que les lignes tracées par la vénérée supérieure offrent encore, avec tout l'intérêt que nous avons dit, celui qui s'attache à une âme qui comprend tous les dévouements, tous les sacrifices ; à une âme qui n'a pas hésité à franchir les mers, jusqu'aux archipels du grand

Océan, pour aller encourager, fortifier ses chères filles, et leur montrer comment, avec le secours de la divine grâce, il faut croire, comment il faut espérer, et comment il faut aimer.

MONASTÈRE DE NOTRE-DAME DES MISSIONS

« Monsieur, parmi les extraits que je vous envoie, vous lirez je crois avec intérêt ce qui touche Tupou, la jeune princesse élevée par nos sœurs. Le commandant Marceau et notre vénérable ami, le docteur Montargis, ont dû être reçus à Tonga, par son grand-père, le Tui-Tonga, c'est-à-dire par tout ce qu'il y avait de plus sacré aux yeux des habitants de l'archipel des Amis et même de tous les Océaniens.

» Dans une de nos dernières entrevues avec Mgr Lamaze, quelques jours après son sacre, Sa Grandeur ne nous a parlé que de la mort édifiante de cette chère enfant : « Vos sœurs, nous disait » Monseigneur, n'auraient-elles fait dans nos mis- » sions d'autre bien que celui d'avoir préparé ainsi » par l'éducation, cette belle mort, elles devraient » s'estimer bien heureuses et grandement récom- » pensées pour tous leurs sacrifices. L'exemple de » Tupou sera un puissant argument en faveur du » Catholicisme. »

» C'est pourquoi je pense qu'il peut vous être agréable que j'ajoute ici ce que je sais de cette

jeune princesse dont la vie et la mort ont été des plus édifiantes.

» Depuis l'ouverture du pensionnat de nos sœurs, en 1871, Tupou n'avait plus quitté le couvent. Mais à l'époque des vacances, son éducation étant à peu près terminée et son père et sa mère étant morts, ses parents protestants voulurent l'avoir avec eux. Elle quitta donc le pensionnat, au grand regret des missionnaires et des sœurs qui connaissaient les dangers auxquels Tupou serait exposée. Peu de temps après son entrée dans le monde, le roi mit tout en œuvre pour l'attirer à la cour; ses trois fils voulaient l'épouser. Mais notre chère Tupou, malgré les pressantes sollicitations de ses parents et amis, ne voulait jamais y consentir, craignant de ne pouvoir rester catholique. Par son alliance avec le fils aîné du roi, Tupou remontait sur le trône de ses ancêtres et devenait reine de Tonga et de tous les archipels de sa domination. Mais elle préféra renoncer à tous ces brillants avantages plutôt que d'exposer sa foi, mille fois plus précieuse à ses yeux que tous les royaumes.

» Cependant, plus elle résistait, plus elle était poursuivie. De guerre lasse, elle prit le parti de s'enfuir de chez ses parents, et d'aller se réfugier auprès des sœurs, disant qu'elle voulait être leur servante. Mgr Lamaze, qui était alors le missionnaire de la station de Maofaga où se trouvait le couvent, voyant que les choses devenaient difficiles,

prit Tupou à part et lui dit : « Chère enfant, tu le » sais, ton influence est grande, tu peux faire » beaucoup de bien, mais si tu veux te marier avec » le fils du roi, il faut bien promettre au bon Dieu » que tu resteras ferme dans ta foi, que tu ne te » laisseras pas ébranler.

» — Père, sois tranquille, pas seulement cela ! » Je suis complètement déterminée, je n'en veux » pas : *ikai teu tali ia.* Je resterai toujours avec » les Taupou (les vierges). »

» C'était de l'héroïsme.

» Tupou resta ferme dans sa résolution ; elle était heureuse, rendait toutes sortes de petits services aux sœurs et s'employait même aux plus gros ouvrages ; elle donnait à manger aux porcs, faisait la cuisine, lavait et repassait, au point que tout le monde était étonné ; les tama ou collégiens du R. P. Lamaze, la voyant ainsi travailler à travers la palissade qui sert de clôture, s'écriaient, dans leur admiration : « Voyez Tupou, qui est de la » famille royale, travailler comme un enfant du » peuple, il n'y a que le catholicisme qui puisse » fournir de tels exemples. »

» Malgré tout, les fils du roi nourrissaient toujours l'espoir de gagner le cœur de Tupou, mais Dieu qui voulait en faire son élue, l'appela à Lui à la fleur de l'âge.

» Un jour que notre jeune princesse avait travaillé encore plus que de coutume, elle demanda,

comme délassement, la permission d'aller se baigner dans la mer avec une de ses compagnes. Le soleil était très ardent, la sœur lui dit qu'il ne serait peut-être pas prudent d'y aller, mais Tupou répondit aimablement : « Tu sais bien que nous, Tongiennes, nous sommes habituées aux fortes chaleurs et que nous ne craignons rien ; sois sans » inquiétude. » La sœur n'insistant pas, elles y allèrent.

» Le soir, à leur retour, Tupou avait la figure bien brûlée et l'air abattu ; elle alla se reposer, pensant qu'un peu de sommeil dissiperait ce mal de tête. Il n'en fut pas ainsi, car une forte fièvre se déclara quelques jours après.

» Se sentant très malade, elle dit à la sœur qui la gardait : « On va venir me voir, on ira partout » dans votre maison, et je sais que cela ne con- » viendrait pas, vous ne seriez pas maîtresse chez » vous. J'irai chez le père de Félicita (une bonne » famille catholique, les parents d'une de nos élè- » ves, qui était au pensionnat avec Tupou dès le » commencement), je serai près de vous et près » du Père, vous viendrez me voir. » C'était par délicatesse et aussi pour que ses parents protestants n'aient pas de raisons pour vouloir l'emmener. On la fit transporter avec beaucoup de précautions.

» Elle était là, depuis quelques jours, dévorée par la fièvre, conservant cependant toute sa con-

naissance. Nos sœurs allaient souvent la voir et lui prodiguaient tous les soins qui étaient en leur pouvoir, mais le mal faisait de rapides progrès ; toute l'île était dans la consternation. Le roi envoya huit hommes avec une litière pour l'emporter dans son palais. Il n'y avait rien à dire, la pauvre petite mourante ne pouvant plus se défendre. Elle fit immédiatement appeler le R. P. Lamaze et le pria d'aller souvent la voir à Nukualofa (ville du roi). Tupou avait reçu les derniers sacrements, tous ses préparatifs pour le grand voyage étaient terminés, mais elle voulut avoir une nouvelle absolution avant son départ de Maofaga qu'elle ne quittait qu'à regret.

» Baker, le ministre protestant et tous les chefs de la secte, vinrent entourer Tupou, tentant un dernier effort contre sa foi, mais elle resta inébranlable jusqu'à la fin, et ne voulut pas même accepter leurs médecines ; elle ne buvait que de la tisane de tamarin que les sœurs lui préparaient.

» Lorsqu'elle se sentit un peu mieux, elle disait au R. P. Lamaze : « Quand je serai guérie, je me » sauverai encore chez les Taupou (les sœurs). » Ne pouvant plus s'exprimer, elle embrassait devant tout le monde son scapulaire, son chapelet et son crucifix qu'elle gardait toujours suspendus à son cou, pour montrer au roi et à tous ceux qui l'entouraient qu'elle voulait mourir dans sa religion.

» Tout espoir de guérison était perdu, les parents

de Tupou voulurent avoir son dernier soupir ; on la mit sur un brancard pour l'emporter à Pea, lieu de sa naissance, ville célèbre dans l'histoire de Tonga, ville fortifiée où régnaient autrefois les ancêtres de notre chère Tupou, mais Dieu n'accorda cette consolation ni à la ville de Nukualofa, ni à celle de Pea. A quelque distance de la ville du roi, on entendit Tupou exhaler un profond soupir, le cortège s'arrêta... Elle venait d'expirer.

» Son enterrement fut un vrai triomphe pour les catholiques. Il y avait 22 ans que le roi Georges avait proscrit de Pea le catholicisme et défendu depuis toute manifestation religieuse, mais pour Tupou, il donna toutes les permissions. On déploya pour ces funérailles une pompe inconnue jusqu'alors, tant au point de vue civil qu'au point de vue religieux. La marche de ce nombreux cortège ressemblait plus à une procession du saint Sacrement qu'à une cérémonie funèbre. La cour et tout ce qu'il y avait de noble dans le royaume s'y trouvaient. Arrivé près de la fosse où sont enterrés les ancêtres de Tupou, on entonna le cantique *Selo*, *selo*, Ciel, ciel, comme pour le jour de l'Ascension, on croyait voir l'âme de Tupou monter au Ciel. Les officiers protestants de la cour, assis dans le cimetière, écoutaient ce chant et semblaient en être ravis.

» Espérons que cette chère enfant qui a su garder, au milieu des malheurs de sa royale famille, une

autorité morale étonnante, et édifier tout son peuple par une vertu qui avait revêtu un caractère d'héroïsme, même dans la fleur de sa jeunesse, est maintenant auprès de Dieu une puissante protectrice pour le peuple qui l'a toujours aimée et qui vénérait en elle le dernier rejeton d'une illustre race et l'unique fille des premiers et des plus nobles confesseurs de la foi catholique dans ces lointaines régions.

» En vous adressant ces détails, je serais heureuse de penser qu'ils pourront quelque peu vous aider à faire glorifier le Seigneur dont l'amoureuse providence couvre toute la terre et se fait tout un peuple d'élus parmi ces nations éloignées qui aiment Dieu dans la simplicité de leurs cœurs, et sont loin d'abuser de la grâce, comme malheureusement un trop grand nombre le fait en Europe.

» Veuillez, Monsieur, agréer, etc.

» MARIE DU CŒUR DE JÉSUS,

» *Supérieure générale de N.-D. des Missions.* »

Avant de continuer l'esquisse des traits qui ont eu l'Océanie pour théâtre, nous tenons à témoigner ici l'expression de notre gratitude à la vénérée Mère générale pour sa bienveillante, sa charitable communication. Puisse Celui qui tient un compte exact de toutes choses, accomplir les vœux que nous formons pour Elle et la récompenser comme

Il sait le faire quand une âme, loin de gêner son action, y correspond en tous temps, en tous lieux, partout et toujours.

C'est avec cette espérance que nous allons poursuivre l'esquisse des actes d'un laborieux apostolat, actes au sein desquels se meuvent quelques bonnes volontés mises au service de la plus exquise charité.

Avec de telles dispositions on ne saurait être arrêté par rien, et cela est nécessaire dans des contrées où les éléments conspirent avec les mauvaises passions pour entraver le bien qui, en définitive, doit avoir le dernier mot, car le Souverain-Maître a prescrit des bornes au mal; les flots les plus impétueux, en s'arrêtant au sable du rivage, sont là pour démontrer cette grande, cette éternelle vérité.

Une affreuse tempête.

Quand, par suite de quelque grand mouvement de la nature, on voit des fléaux s'abattre sur l'humanité et la frapper indistinctement, le monde, avec l'esprit qui le domine, n'est pas sans dire, en voyant les fidèles serviteurs de Dieu subir le sort commun : Où donc est leur Dieu? *Ubi est Deus eorum?*

La question n'est pas nouvelle et le Prophète

royal, pour que les nations ne tiennent pas le même langage, leur répond dans les chants sublimes qu'aucune poésie n'égale, parce qu'ils sont l'éternel poésie : *Deus autem noster in cœlo, omnia quæcumque voluit fecit...* Notre Dieu est dans le ciel : il fait ce qu'il a déterminé, ce qu'il a voulu.

Et comme les bons savent, à n'en pas douter, que Dieu ne veut que le bien de sa créature, ils s'inclinent, non comme le font les fatalistes qui croient au hasard, mais comme l'être intelligent qui sait qu'il y a une Providence qui règle toute chose partout et toujours, que ce soit sous la zone torride où tout est dévoré par les rayons ardents du plus brûlant des soleils, ou sous une atmosphère tellement abaissée, que la nature, en ces lieux, semble être condamnée à ne jamais ressentir les douceurs d'un printemps avec ses fleurs qui embaument et ses chantres ailés qui s'ébattent dans la feuillée en lançant dans les airs des accents qui disent tant de choses à l'âme, à l'âme quand elle n'est pas par trop envahie par les tristesses de la vie ou oblitérée par des *misères* qui sont la pire des tristesses !

Et quand l'aquilon souffle avec violence, quel que soit le climat sous lequel il s'abat, aucune puissance humaine ne saurait entraver son impétuosité, aucune force amoindrir sa violence ; tantôt il détache du sommet des montagnes glacées, de formidables avalanches qui, en se précipitant dans la

vallée, menacent d'ensevelir le voyageur égaré sous un épais et blanc linceul; d'autres fois, c'est le géant des forêts qui ne peut résister à sa puissance et se brise avec éclat. Qu'on le veuille ou non, il faut s'incliner devant une puissance supérieure qui seule commande aux vents et à la tempête.

Dieu, par ces grands bouleversements, parle à tous : aux bons, pour les rendre meilleurs; aux méchants, pour les faire entrer dans une voie qui satisfasse sa justice et le mette à même d'exercer sa miséricorde.

Une de ces grandes tempêtes a eu lieu à Tonga, le 20 juin 1872; les pauvres sœurs se croyaient perdues. Vers les dix heures du soir, elles étaient à peine endormies, quand elles furent subitement réveillées par un terrible fracas : une trombe de vent venait de s'abattre sur leur monastère. En trois ou quatre secondes qu'avait duré le fort de la tempête, tout avait été renversé : maisons, palissades, véranda, etc. Les pauvres sœurs étaient entre la vie et la mort. Ce fut un terrible moment pour elles et une de leurs plus rudes épreuves. La maison était tellement ébranlée qu'elles ne pouvaient sortir ni par les portes, ni par les fenêtres. Les enfants criaient et se désolaient dans les dortoirs où ces chères petites se trouvaient avec une des sœurs qui aurait voulu les faire descendre, mais la porte résistait. A force de secousses, les

sœurs parvinrent à faire passer les enfants par la croisée et à y passer elles-mêmes. On se trouva alors sous la véranda. Mais tout n'était pas dit : rester là n'était pas chose facile, le vent était encore si violent que les cocos tombaient de tous côtés, ce qui n'était pas sans danger ; rentrer dans la maison d'où l'on était sorti avec tant de peine, eût été une grande imprudence, car la pauvre maison penchait et menaçait de s'affaisser tout à fait. Il n'y avait donc qu'à s'abandonner à la Providence, c'est ce que les bonnes sœurs firent.

Elles allaient se diriger vers la chapelle, lorsque le R. P. Lamaze, qui avait entendu le bruit que le cyclone avait produit et qui en avait été épargné, vint avec plusieurs de ses *tama* (collégiens) qui portaient des lanternes. Il était alors minuit ; sur le conseil du R. P. Lamaze toutes les sœurs firent la sainte communion ; elles ne l'avaient jamais faite dans un moment plus solennel ; elles en éprouvèrent une grande, une immense consolation.

Mais tout n'était pas dit, la nuit semblait interminable, surtout quand on est condamné à l'inaction, et que l'on a tout un petit troupeau à sauvegarder. Mais nous aimons à redire que ce que Dieu garde est bien gardé ; il n'est arrivé aucun accident, ni aux jeunes filles, ni aux sœurs.

Quand le jour fut venu, la frayeur des pauvres sœurs ne pouvait s'amoindrir, car la ruine était plus grande encore qu'elles ne se l'étaient imaginée :

tout autour d'elles était renversé, brisé, emporté par le terrible cyclone.

La maison était encore là, mais elle penchait tellement qu'un coup de vent pouvait la jeter à bas. Les indigènes étaient accourus en grand nombre, surtout les catéchistes du R. P. Lamaze, qui étaient sans contredit les meilleurs aides en pareille circonstance. Mais, malgré leur bonne volonté, ils n'avaient aucun moyen pour tirer les sœurs d'embarras. Ils ont bien relevé les cases tongiennes, la salle de récréation, la maison d'approvisionnement, mais il restait le monastère qui, vu la circonstance, n'était pas si facile à redresser. Le-dit monastère était en bois de fer, il avait 55 pieds de long sur 25 de large, et ne pouvait se manier comme une simple case.

Les pauvres sœurs ne savaient à quels saints se vouer pour sortir d'embarras.

Il y avait heureusement dans le port de Nukualofa une dizaine de grands navires, arrivés depuis quelques jours, pour la pêche à la baleine. La sœur supérieure écrivit au commandant pour lui exposer son embarras. Il n'en fallait pas davantage : il envoya quelques hommes, munis de grosses cordes avec des poulies. Les braves marins se mirent de suite à l'œuvre ; tous les catholiques de Maofaga vinrent se joindre à eux pour aider à remettre la maison sur sa base. Tout le monde tirait la corde en chantant, ce qui aidait beaucoup à tirer d'en-

semble, et par là aucune force n'était perdue. Pendant que l'on tenait ainsi la maison pour la mettre d'aplomb, un charpentier qui se trouvait là par providence, cloua de longues traverses contre toutes les parties, et quand la maison fut redressée, elle était plus solide qu'avant la tempête. Dieu ne manque jamais de bénir ceux qui mettent en Lui leur confiance. Et les bonnes sœurs purent chanter leur *Te Deum* et dire de tout leur cœur en le terminant : *In te Domine speravi*, *non confundar in æternum*. En vous Seigneur, j'ai mis mon espérance, je ne recevrai point de confusion.

Etat de la noblesse tongienne.

Les jeunes filles qui composaient le pensionnat appartenaient pour la plupart aux plus grandes familles du pays, mais à Tonga les personnages, les nobles, ne sont pas plus riches que le moindre des indigènes. Chacun a l'usage d'un petit coin de terre qu'il cultive ou fait cultiver. A Tonga, on vit au jour le jour, sans faire de provisions ; cette manière de faire n'était pas sans causer de grandes difficultés ; les enfants ne manquent pas, et la maison des sœurs qui paraissait trop vaste a été vite remplie. Les jeunes filles sont très heureuses de venir au couvent, et les parents se font un honneur de dire aux voisins : « Nua est à l'école des Tau-

pou, et dans quelque temps elle sera savante (poto). »

Les Tongiennes ont beaucoup de goût pour l'étude, elles ont surtout un grand appétit ; une seule des pensionnaires mange, en un repas, autant que trois sœurs dans toute la journée. Il est vrai que leurs aliments ne sont pas substantiels, ce ne sont que des bananes et des ignames toute l'année, sans aucune variation. Deux ou trois fois par an, un petit morceau de porc à l'occasion d'un enterrement ou d'une fête, et c'est tout.

La pension des enfants se paie en nature ; dès la rentrée, chaque enfant apporte un *kau* d'ignames (une vingtaine), trois ou quatre régimes de bananes et quelques cocos. Tous les trois mois ces provisions doivent être renouvelées. L'ensemble de ces provisions alimentaires n'est pas dispendieux, et c'est cependant une lourde charge pour les indigènes de ce pays. Le premier trimestre, chacun fit preuve de bonne volonté, mais pour une partie seulement de ce qui avait été prescrit par Mgr Elloy lui-même ; il y avait bien les ignames et les bananes, mais le porc qui devait figurer dans l'ensemble des aliments faisait défaut ; très recherché par tous, chacun se réservait celui qu'il pouvait avoir en sa possession par crainte d'en manquer, et l'on se contentait, au lieu de présenter la portion convenue, de ne présenter que des excuses en disant dans leur langue : *Oka ikai keu mau ha*

puaka. Ce qui veut dire : Je n'ai pas de porc en ce moment, je te l'apporterai dans le courant de l'année.

Les sœurs, néanmoins, étaient contentes, la case aux provisions était bien garnie ; les ignames ne manquaient pas, c'était le pain, et ce grenier d'abondance devait laisser l'économe du monastère dans la plus parfaite quiétude pour six mois au moins. Mais, il y eut une cruelle déception ! au bout d'un mois, un mois à peine, le grenier était veuf de son abondance ! il était complètement vide : les sœurs avaient plus compté sur la grande provision que sur l'appétit dévorant des jeunes filles, appétit qu'elles étaient loin de soupçonner. Il fallait à tout prix se procurer le nécessaire, et les sœurs n'hésitèrent pas à échanger des choses utiles afin de ne pas laisser les enfants manquer du pain quotidien ; rien n'était épargné pour atteindre ce but, pas même les effets du trousseau des sœurs.

On ne sait pas assez dans le monde le bien que l'on pourrait faire en donnant *régulièrement* l'obole que l'on demande aux âmes de bonne volonté chaque année, pour secourir les vaillants cœurs qui dépensent leur vie pour gagner des âmes au Christ-Jésus, qui n'a pas compté, Lui, qui a tout donné, tout, jusqu'à la dernière goutte de son sang. Et l'on ne demande qu'un sou par semaine aux chrétiens pour travailler à un si grand bien, est-ce trop demander ?

Il est une chose qu'on ne doit pas oublier : si dans toutes nos provinces, comme partout du reste, il existe des coutumes qui ont force de loi, les archipels de l'Océanie ont les leurs qui sont au moins aussi puissantes sinon plus puissantes que chez nous.

A Samoa et dans les archipels voisins, les femmes peuvent aider pour les plantations, mais à Tonga, il est impossible de demander cela aux jeunes indigènes, c'est absolument contraire aux habitudes du pays ; si les sœurs exigeaient d'elles ce travail, elles s'aliéneraient toute la population. D'ailleurs la mission de Tonga n'a jamais pu acquérir de terrain pour y fonder des œuvres. Le roi Georges, l'unique propriétaire de l'île, n'a jamais rien voulu céder, tandis qu'à Apia et à Wallis, la mission possède de grands terrains qu'elle peut faire cultiver.

Il y a donc à Tonga, comme partout ailleurs, des épreuves à surmonter et des difficultés à vaincre, mais, dans les missions, on n'en est pas à compter les épreuves, et quand elles viennent, quelles qu'elles soient d'ailleurs, on leur sourit comme on le ferait à un hôte illustre qui pourrait accorder de grandes faveurs. Et la souffrance est bien cet hôte, puisqu'elle procure la béatitude, surtout quand l'*impétrant*, le bénéficiaire, la supporte pour la justice.

Pour en avoir la certitude, il n'y a qu'à se rappeler que cette béatitude fait partie de celles proclamées par le divin Maître.

Si dans ces pays lointains, il y a des difficultés à surmonter, le dévouement a ses joies, la peine son salaire, le travail sa récompense. Les jeunes Tongiennes aiment l'étude, et quand on voit une intelligence s'ouvrir et les leçons y pénétrer, on bénit Dieu de ce bienfait, car on comprend par là que tout devient possible, et avec la perspective de voir, en même temps que la science humaine, la vie chrétienne s'infiltrer dans les âmes, on ne compte pas sa peine ; est-ce que les chercheurs d'or la comptent, eux, la peine ? L'intelligence des vérités chrétiennes vaut mieux que l'or, car ce métal crée souvent des difficultés qui ne sont pas toujours sans danger, tandis que la pratique des vérités chrétiennes, loin de les créer, aide puissamment à les surmonter.

Pouvoir garder plusieurs années les enfants, les nourrir et les élever, voilà ce que les sœurs demandent, persuadées qu'elles sont, que leurs chères élèves deviendront plus tard, avec l'aide de Dieu, des apôtres autour d'elles.

La fête de Noël à Maofaga.

Nous avons à raconter comment les cérémonies de la fête de Noël se pratiquent dans une des îles de l'Océanie, à Maofaga, île dont les habitants, il y a cinquante ans, étaient encore livrés à la plus ré-

voltante des anthropophagies. Quand on se rappelle les jours passés, leur tristesse, et les révoltants instincts de tous ces mangeurs d'hommes, on ne peut qu'exalter la gloire de Dieu qui élève assez les âmes pour les faire voler au secours des êtres assez dégradés pour se dévorer entre eux.

Quand le vénérable P. Chevron, le premier apôtre de Tonga, est arrivé dans cette île, en 1837, il n'y avait pas dans tout l'Archipel, une seule âme catholique: aujourd'hui, il y en a des milliers dans la seule île de Tonga. Il y a trois stations de missionnaires et chacun a plusieurs paroisses à desservir.

On voit parmi les habitants de ces archipels des vieillards qui ne se rappellent pas sans tristesse les anciens jours, et il n'est pas rare de leur voir verser d'abondantes larmes au souvenir des cruautés exercées par eux sur leurs semblables; aussi n'est-ce pas du respect qu'ils ont pour les missionnaires, mais de la vénération, et si chez eux le culte des saints est en faveur, celui des martyrs est en très grande vénération.

Et les fêtes, les belles fêtes de l'Eglise, ils les aiment et ne négligent rien pour les bien sanctifier; les hommes, les femmes, les enfants, s'y préparent de leur mieux, ils s'y préparent par ce qu'ils appellent le *teuteu* (ce qui veut dire la toilette, l'ornement de l'âme) : la confession.

Pour ne pas manquer le consolant sacrement de

la confession, ceux qui habitent les villages éloignés, sont obligés de venir à Maofaga la veille de la fête, traverser en mer des distances de deux ou trois heures, dans une méchante pirogue, souvent d'emprunt, et de prendre avec eux toute leur famille et des provisions pour apaiser une faim presque toujours dévorante. La femme charge le plus jeune de ses enfants sur son dos, en tient un ou deux sur ses genoux, tandis que le mari conduit l'embarcation, heureux si elle ne chavire pas, ce qui mettrait dans la nécessité de faire une partie du voyage à la nage.

Arrivés à Maofaga, épuisés de fatigues, ces pauvres insulaires n'ont pas tous des parents qui puissent les recevoir. Ils vont alors se caser comme ils peuvent, chez un ami, un voisin, ou sous un hangar au besoin. Ils ont parfois aussi à souffrir de la faim, pendant les deux ou trois jours qu'ils passent là pour bien célébrer la fête.

A peine débarqués, ils s'empressent d'aller à l'église pour se confesser, c'est leur plus grande préoccupation, tant ils comprennent le bienfait de l'absolution, et tant aussi ils sont heureux du bien et du bonheur qu'elle répand dans leur âme : quand on sent vivement le mal qu'on a fait, et qu'un missionnaire a franchi l'immensité des mers pour venir, au nom d'un Dieu d'amour et de paix, vous apporter le pardon, on ne peut mieux exprimer sa reconnaissance qu'en acceptant cet immense bien-

fait avec toute la joie qu'il comporte, avec toute la reconnaissance qu'il mérite, et avec ce repentir sincère qui donne tant de joie au ciel.

Mais ce n'est pas tout; ceux qui sont là, à demeure fixe dans le pays, n'ont rien négligé pour rendre la fête brillante : pendant huit jours ils ont travaillé à faire, avec de jeunes roseaux, des espèces de lustres garnis de guirlandes de fleurs odoriférantes.

Quelques heures avant la messe de minuit, chacun vient prier le Père missionnaire de vouloir bien accepter un de ces lustres et lui permettre de le suspendre le plus près possible de l'église. Dans les premières années, on les mettait presque tous dans l'église, mais après, le nombre en devint si grand, qu'une fois l'église parfaitement illuminée, tous les autres lustres furent suspendus, sur deux rangs, de distance en distance, le long d'une belle avenue, en face de l'église.

Les jeunes filles, qui nulle part ne sont les dernières, avaient aussi voulu préparer une de ces lampes en forme de lustre; celle-là fut placée à l'entrée de l'église. Le couvent des sœurs, ainsi que la palissade qui entoure le jardin, étaient garnis de lampions. Le jardin du R. P. Lamaze ne pouvait être oublié. La grande allée des sœurs, qui conduit sur le bord de la mer, était étincelante de lumière. Tous les insulaires étaient ravis de joie.

Lorsque tout fut illuminé, les deux *lalis* (arbres

creux) et la cloche commencèrent leurs joyeux carillons. En quelques minutes l'église fut comble, chacun était à sa place. On entonna, en tongien, le cantique : Venez divin Messie, que tous les assistants chantèrent avec le plus merveilleux entrain. Au commencement de la messe, les jeunes gens du collège, en chantant l'*Introït*, firent monter vers les cieux, avec de touchantes voix, les prémices de leur foi en même temps que l'expression de leur reconnaissance. Le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo*, furent chantés, avec accompagnement de l'harmonium, par les jeunes filles du pensionnat des sœurs. A l'*Offertoire*, elles chantèrent un A*ve Maria,* et à l'élévation un *O Salutaris* en parties. Depuis l'A*gnus Dei* jusqu'à la fin de la messe, toute l'assistance chantait des cantiques de préparation à la communion et d'action de grâces.

Le jour de la fête, après l'office du matin, commencèrent les *hivehiva* (les chants, les poésies). Avant l'arrivée des missionnaires, les Tongiens, dans leurs fêtes païennes, racontaient, en chantant, comme tous les peuples de l'Océanie le faisaient, les faits remarquables de leur histoire. La musique accompagnait toujours ces *hivehiva ;* elle consistait à frapper sur le gazon avec des morceaux de bambou, à temps et à contre-temps, ce qui produisait un son qui n'était pas toujours harmonieux, mais qui a assez d'attrait pour les indigènes.

Nos sociétés chantantes — alors que l'on chan-

tait — accompagnaient les joyeux refrains en tapant en cadence les verres sur la table ; lequel de ces accompagnements est préférable ? nous posons la question sans la résoudre.

Voyant que cette manière de chanter avait tant d'attrait pour eux, les missionnaires, toujours attentifs à saisir les occasions favorables pour instruire et transformer les peuples qui sont confiés à leur apostolat, substituèrent aux poésies païennes l'histoire de la religion chrétienne, celle des Prophètes, celle de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des apôtres. Ces chants se conservent par tradition, ce sont les *matua* (les anciens, les sages) qui les apprennent aux jeunes à l'occasion de différentes fêtes de l'année.

Pour exécuter ces chants, les Tongiens se mettent par groupe, assis sur le gazon, à l'ombre des arbres à pain, tout près de l'église et presque sous les croisées du Père missionnaire. Le peuple les entoure et applaudit après chaque morceau.

Ces chants, quoique un peu monotones sinon fatigants pour les oreilles européennes, sont très goûtés des indigènes, très instructifs, et font un grand bien, même aux protestants qui viennent en foule les entendre.

A deux heures de l'après-midi, le *lali* annonce la récitation du chapelet avec la méditation des mystères ; on s'y rend presque aussi nombreux qu'à la messe.

Les chants publics recommencent ensuite et se continuent jusqu'au moment de la bénédiction.

Le soir, tout est illuminé comme pour la messe de minuit. On chante des cantiques de Noël pendant que les fidèles prennent place dans l'église. Les petites filles des différents villages se mettent par groupes pour réciter ensemble les évangiles qui parlent de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Tout le monde écoute ces récitations avec le plus grand intérêt et dans le plus profond recueillement.

Le Père missionnaire fait une instruction, et la bénédiction solennelle du saint Sacrement termine cette belle fête de Noël.

Le lendemain, après la messe, chacun reprend, la paix et la joie dans l'âme, le chemin de son village.

En publiant ce récit, nous nous sommes un peu étendu, croyant ne pas devoir omettre des détails qui caractérisent un peuple si voisin des scènes de carnage à l'aide desquelles il trouvait à assouvir le plus monstrueux penchant, le plus révoltant des appétits.

Ce peuple, parmi lequel il n'était pas sans exemple de voir un fils dévorer le cœur et les yeux de sa mère, ou, pour la honte de l'humanité, une mère se repaître du fruit de ses entrailles ! eh bien, ce peuple, sous l'action d'un secours immense, a compris l'inépuisable bonté de Dieu, et alors, oh ! alors,

loin d'inventer, comme il le faisait, des supplices pour arrêter le missionnaire dans sa course, il va à lui, non plus pour le frapper, mais pour s'incliner avec respect sous sa main paternelle, et accepter, avec ses divins conseils, le bienfait de son inépuisable charité.

Voilà comment les hardis pionniers de la civilisation, restent calmes au milieu des vents et des orages, parce qu'ils savent qu'après la tourmente peut venir une de ces brises qui apportent avec elles l'espérance d'un jour éclairé par un soleil radieux.

Le missionnaire qui arrose une terre ingrate de son sang, est plus puissant que jamais, et c'est en tenant en main la palme du martyre qu'il peut plaider au mieux la cause de ses bourreaux, car le coup qui a tranché le fil de ses jours, en le lançant dans la gloire, le met face à face avec Celui qui, avant d'expirer sous les coups sacrilèges d'un peuple, a, du haut de l'instrument de son supplice, fait monter cette parole vers Dieu, son Père : *Pater dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.

Et quand, tout ruisselant encore de son généreux sang, le martyr tout rayonnant de joie et de bonheur, crie, comme on peut le faire dans la céleste patrie : *Pater dimitte illis,* comment n'obtiendrait-il pas le pardon qu'il implore ?

Oui, il l'obtient et la grâce qui descend dans les âmes rend tout possible, le loup dévorant devient un tendre, un timide agneau, et l'anthropophagie qui faisait tant et de si honteux ravages, n'existe plus en ce pays que dans la mémoire de quelques anciens qui le déplorent et le pleurent amèrement.

Et la fête de Noël qui a été si bien sanctifiée à Tonga, à Tonga *tabou*, Tonga la consacrée, prouve, d'une façon irréfragable, que l'Eglise catholique a toujours été, qu'elle est encore et qu'elle sera toujours la grande bienfaitrice de l'humanité.

Les écoles de Tonga à l'heure des examens.

Les fêtes de Noël, dont nous venons de donner quelques détails, ont eu lieu vers 1872. Sans nous éloigner trop de cette date, un coup d'œil jeté sur les écoles pourrait bien ne pas être sans intérêt, en nous mettant à même de connaître les dispositions d'une peuplade qui a déjà donné assez de gages à la civilisation pour qu'on s'y intéresse.

Au mois d'août 1873, avant les vacances, il y eut un examen public ; là-bas, un tel examen est une fête, et quand rien ne cloche, la fête est magnifique.

L'examen eut lieu en plein air, sur le gazon, dans l'enclos du monastère des sœurs de Notre-

Dame des Missions, en face et à une très petite distance de la mer, à l'ombre d'une touffe d'arbres plantés pour la circonstance.

Les parents des enfants, sur l'invitation des sœurs, étaient accourus en grand nombre, presque tous les catholiques de la ville et les collégiens, ou savants du R. P. Lamaze qui se dévoue, avec la charité qui lui est habituelle, à leur faire l'école tous les jours. Aussi la plupart d'entre eux ont-ils la réputation méritée d'exceller particulièrement dans les mathématiques. Ces jeunes gens, revêtus de leur uniforme qui consiste dans une espèce de petite blouse blanche ornée d'une croix rouge en étoffe, avaient majestueusement pris place à côté des Révérends Pères qui présidaient l'examen. Hoho, le plus savant de tous, a même donné quelques problèmes à faire sur le tableau.

Les jeunes filles étaient en grande toilette tongienne : enveloppées dans de grandes ceintures de tapa, la figure, les cheveux, les bras et les jambes ruisselants d'huile, et couvertes de colliers et de ceintures de fleurs.

Le chant de l'*Ave maris stella*, avec le refrain italien *Laudiamo*, a servi d'ouverture. Les chefs Tongiens qui pour la plupart ne savent pas lire, furent émerveillés d'entendre leurs enfants parler différentes langues.

L'étude du catéchisme n'est certainement pas négligée, que ferait-on sans cette étude? sans la

haute morale qui découle du Christianisme, les habitants de l'Océanie se dévoreraient encore entre eux.

Toutes les pensionnaires des sœurs, depuis les petites de sept à huit ans jusqu'à celles de seize à dix-huit, l'ont récité d'un bout à l'autre; celles qui hésitaient tant soit peu, n'étaient pas fières.

Pour la lecture en tongien, on ne leur passait que trois fautes. Pour le latin, il a fallu plus d'indulgence. C'était assez curieux de les entendre prononcer les mots de cette langue, et cela pour cause. Dans la langue du pays, il n'y a pas plus de 16 lettres, et par suite il est bien difficile de leur faire dire de certains mots, *adoremus* par exemple. En langue tongienne les lettres *d* et *r* n'existent pas, et alors ils disent *atolemus*. Ils mettent un *t* pour un *d* et un *l* pour un *r*. Mais avec de la patience, et les sœurs n'en manquent pas, elles arriveront à habituer leurs chères élèves à prononcer les mots comme ils doivent l'être.

Comme résumé d'histoire, les enfants récitent, sous forme de dialogue, la vie d'Esther, la délivrance de son peuple, etc.

Toutes les parties du monde étaient suspendues à des poteaux que les sœurs avaient dressés pour cet examen. Chaque élève allait devant la carte désignée par les Pères missionnaires, pour répondre aux questions qui leur étaient faites. Au moyen d'une petite baguette, elles indiquaient les grandes

divisions de ces différents continents, les principales villes, les fleuves, les montagnes, le nombre des habitants et des catholiques. Aux plus avancées, on allait jusqu'à leur faire tracer une mappemonde sur le tableau, ou un continent avec toutes les principales indications.

Avant de commencer l'examen sur l'arithmétique, leur étude favorite, les pensionnaires des sœurs ont récité la table de multiplication sur un air tongien, tout à fait propre à la leur graver dans la mémoire. Elles ont ensuite fait des problèmes sur le tableau. La première division les a faits sur les fractions et les règles de trois, les moins avancées, sur les quatre premières règles seulement.

Les cahiers d'écriture et les ouvrages de couture, étaient exposés sur de grandes tables. Les vêtements fournis par les sœurs furent donnés en récompense. Le chant du cantique : Salut, ô Vierge immaculée, fut chanté en français et termina la séance.

Les Tongiens étaient émerveillés de voir leurs petites filles si savantes. Oui, elles savaient lire, écrire, calculer, mais ce qu'elles avaient surtout bien appris, c'était le respect à tous ses degrés et sous toutes les formes. Quand une société en est là, elle entre dans la vraie civilisation, oui, elle y entre, celle qui met toute chose à sa place et rend à toute l'autorité le respect qui lui est dû. Dans une telle société Dieu est connu, et par suite, aimé,

loué et adoré ; et quand on rend à Dieu l'honneur qui lui est dû, les nations et les familles qui les composent, grandissent dans le respect et dans l'honneur.

Ce n'est pas en un jour qu'on transforme ainsi une nation, et ce n'est pas sans un rude labeur aussi que l'on peut rendre aux âmes quelques traits de leur beauté primitive, alors qu'elles sont descendues jusqu'au plus bas degré de l'échelle sociale, et nous ne disons pas assez, car se dévorer entre soi, ce n'est pas se tenir dans un degré, même infime, c'est en sortir pour se mettre au-dessous, c'est égaler la brute qui ne vit que d'instincts, privée qu'elle est de la raison ; et, égaler une brute, quand on a été créé pour élever le regard en haut ! ramper vers les bas-fonds, quand, comme l'aigle, on peut diriger son vol vers les sommets les plus altiers, c'est l'éternelle honte de l'humanité !

Mais Dieu qui n'abandonne jamais cette humanité, qui a toujours un regard miséricordieux dirigé vers elle, inspire de grandes âmes et leur met au cœur assez de dévouement, assez de charité, assez d'abnégation, pour leur faire embrasser une vie de sacrifice jusqu'à s'offrir en holocauste, et par cette rançon, ces âmes dévouées jusqu'au martyre, apaisent la justice de Dieu, et font descendre sur les nations infidèles qu'elles évangélisent, la divine miséricorde. Voilà comment la race des anthropophages est entrée dans une voie qui mène au plus

grand des biens, au plus parfait bonheur. Cela vaut bien qu'on y pense, et quand un travailleur a obtenu un tel résultat, il peut élever son regard vers le ciel avec l'espérance qu'il n'a pas été un serviteur inutile.

Arrivée de Madame la supérieure générale de Notre-Dame des Missions, à Tonga.

Il y avait longtemps que les religieuses de Tonga avaient au cœur le désir, bien naturel, de revoir leur supérieure générale, car la reconnaissance est une des vertus réservées aux âmes qui se donnent à Dieu, et quand on est engagé dans cette vie, on ne saurait oublier les bienfaits qu'on a reçus au matin du jour où s'est ouverte la maison bénie vers laquelle Dieu avait dirigé nos pas.

Et quand, dans cette maison, malgré les imperfections inhérentes à la nature humaine, on a été reçu avec une charité à toute épreuve, on ne peut qu'aspirer à revoir l'âme qui vous a montré la voie, pénétré de la vérité et fait entrer dans la vie.

Enfin, après plus d'une année d'attente, un navire l'amena, le 15 décembre 1873; deux sœurs l'accompagnaient; la pauvre Mère était épuisée de fatigues; la traversée avait été très mauvaise, et comme la vénérée Mère ne pouvait pas supporter la cabine, elle fut obligée de rester sur le pont, nuit

et jour, exposée à tous les temps, mouillée jusqu'aux os, sans pouvoir, pour ainsi dire, prendre aucune nourriture. La pauvre supérieure demeura sous cette épreuve trois grandes semaines, et nous pouvons bien les qualifier ainsi, car les nuits sont interminables quand on ne peut prendre aucun repos. On serait fatigué à moins.

Nous n'avons pas à dire que les sœurs allèrent au-devant de leur vénérée Mère générale avec toutes les pensionnaires, ni qu'elle fut leur joie au moment où la petite nacelle aborda le port de Maofaga, malgré un contre-temps qui ne laissait pas d'être très désagréable, car il tombait en ce moment une pluie torrentielle, et la pauvre Mère générale en était à ne pas pouvoir marcher. Une bonne sœur la prit dans ses bras et la transporta sur le rivage. Il n'y avait heureusement que le jardin à traverser pour arriver au couvent. Les sœurs installèrent leur vénérée Mère dans la salle de communauté, car leurs cellules sont si petites qu'elle n'aurait pu s'y tenir, elle qui était restée pendant de si longs jours, au grand air : une petite cellule avec la chaleur des tropiques lui aurait été fatale, elle lui ôtait la respiration. Il fallait de plus l'envelopper de la tête aux pieds, afin de la garantir contre des milliers de moustiques qui bourdonnent, nuit et jour, autour des mortels, pour les dévorer. Les cousins de nos provinces méridionales qui ne sont pas sans nous faire sentir, d'une façon

désagréable, leur aiguillon, ne sont rien si on les compare aux moustiques qui pullulent sous les tropiques de l'Océanie.

Le matin, dès la première heure, tout le village qui avait vite appris l'arrivée de la *Pule lahi* (la supérieure des supérieures), vint au parloir pour lui souhaiter la bienvenue. Mais la brise de mer ayant permis à la bonne Mère de prendre un peu de repos, les sœurs firent comprendre, le plus doucement possible et dans leur intérêt, qu'ils ne pourraient la voir que plus tard, quand elle se sera un peu reposée.

La fatigue du voyage, la chaleur, les moustiques, n'étaient pas les seuls inconvénients de la situation, il y avait en plus la difficulté de se procurer des aliments capables de réparer des forces épuisées. Pour en trouver quelque peu, il fallait s'ingénier. Tous les jours, un peu avant le dîner, les jeunes filles allaient au bord de la mer pour chercher des espèces de petits crabes, mais, après la cuisson, on avait beau inventorier les crustacés à dix pattes, on ne trouvait pas en eux le *comfort* qui n'aurait pas été du superflu en pareille occurrence. Mais la vénérée Mère se contentait de tout, elle n'en était pas à une privation près : quand on a fait de longues traversées, il arrive que les provisions s'épuisent, et chacun alors est appelé à prendre part à la peine. Dans ces moments de pénurie, alors que l'on n'a d'autre perspective que le

ciel et l'immensité des mers, on élève le regard vers le ciel et l'on implore la divine Providence de laquelle on ne doute pas, alors que l'on a tant besoin de la voir se manifester.

Ce n'est pas la vénérée Mère qui doutait de ce consolant attribut de la divinité, elle en avait trop souvent éprouvé les effets, elle les éprouve encore à l'heure où nous écrivons ces lignes, elle les éprouve en Nouvelle-Zélande où elle se trouve en ce moment. C'est dire qu'elle a surmonté ses fatigues, et si la nourriture du corps n'était pas recherchée, celle de l'âme avait toutes les qualités pour produire la plus heureuse, la plus salutaire réaction. Il en est toujours ainsi des soins affectueux, ils font naître des joies qui ne peuvent qu'impressionner favorablement. C'est ce qui arriva, et après quinze jours de repos, de calme, de quiétude, l'heureuse Mère put se rendre, avec ses chères filles, à Samoa, où devait se tenir un chapitre provincial. Quelques pensionnaires, qui paraissaient avoir la vocation religieuse, eurent la joie de faire partie de cette sainte caravane. A peine installées sur le navire, les pauvres sœurs se virent soumises au caprice des vents qui se manifestaient contre la direction qu'il devait prendre. Le capitaine, en homme prudent, ne crut pas devoir aller contre vent et marée, mais vers le soir, un temps plus favorable permit de lever l'ancre et de faire voile vers les îles de Haapai.

La joie fut de courte durée, on n'était pas encore en pleine mer, lorsqu'avec la nuit qui ne tarda pas à arriver, on vit les vagues prendre des proportions qui étaient loin d'être rassurantes : on était en sérieux danger, le vent poussait le navire avec violence vers les récifs. Le capitaine, qui voulut donner l'éveil, cria au maître qui tenait le gouvernail : « Pour votre vie et la nôtre, tenez ferme. » Ces paroles furent le cri d'alarme, tout l'équipage se précipita sur le pont pour la manœuvre, et il n'était que temps, la quille du navire frottait contre les récifs, et les rasait de si près que tout semblait désespéré ! perdu !

Les pauvres sœurs priaient comme on peut le faire quand on est près d'être submergé. La vénérée Mère générale était simplement admirable tant par son attitude que par sa résignation. Quelques mots seulement tombaient de ses lèvres pour dire à ses filles qu'il ne fallait jamais désespérer de Celui qui commande aux vents et à la tempête.

Les sœurs, ranimées par ces fortifiantes paroles, priaient avec plus de ferveur que jamais, quand un homme de l'équipage, un Français, vint leur dire : « Mes sœurs, remerciez Dieu, le navire est sauvé. »

Qu'était-il arrivé ? Au moment où une vague impétueuse allait tout briser contre les récifs, le pilote a tourné le navire avec une telle habileté, que la vague qui devait l'engloutir l'a rejeté au large.

Jamais le capitaine Mac-Kenzie, depuis les longues

années qu'il traverse les mers, ne s'était vu si près de faire naufrage.

Le lendemain de ce jour, on était en face d'Haapai, île d'où Ie P. Calinon avait été chassé et réinstallé par le roi Georges, grâce au capitaine Briz, venu d'Amérique pour faire rendre justice aux Missionnaires. Mais l'esprit du mal cherche toujours à ressaisir les âmes qu'il veut entraîner à sa suite : le P. Calinon, malgré son courage et sa patience, a dû, après d'infructueux efforts, quitter de nouveau Haapai, le roi Georges ayant fait, par vengeance, prêter serment au peuple, de ne jamais embrasser la religion chrétienne.

Malgré cela, il y avait encore dans l'île, un certain nombre de catholiques et un bon catéchiste qui les réunissait matin et soir, à l'église, pour faire la prière en commun.

Les religieuses n'avaient pas là, on le comprendra sans peine, toutes leurs aises, elles étaient logées dans une petite église en bois dans laquelle on dit la messe une ou deux fois par an. Pour tout ornement, il y a six vieux chandeliers. Les marches du petit autel ont servi de traversin aux sœurs.

Non, on n'a pas toutes ses aises dans les missions, il s'en faut et de beaucoup. Pour toute batterie de cuisine, le catéchiste, qui était le mieux fourni, avait une marmite, chose très rare pour ces îles et chose qu'on ne remplace pas facilement, quand un accident arrive. Il prêta cet ustensile aux

sœurs, et c'était bien tout ce qu'il pouvait faire. Heureusement qu'elles s'étaient procuré quelques petites provisions en descendant du navire, sans cette précaution, la susdite marmite ne leur aurait été d'aucune utilité. Elles la suspendirent à une branche d'arbre pour y faire cuire quelques ignames avec un peu de viande conservée que le capitaine Mac-Kenzie leur avait fait donner.

Bon et vénéré capitaine, vous saviez bien, vous, les privations que les missionnaires ont à endurer, et vous avez voulu, autant qu'il était en vous, venir en aide, au moins pour un jour, à des âmes dévouées qui ne comptent avec Dieu, ni les peines, ni les fatigues, disposées qu'elles sont à donner jusqu'à leur vie, pour le bien de l'humanité.

Après dix jours de halte, les sœurs quittèrent cette pauvre île, et après deux jours de navigation, elles arrivèrent dans le magnifique port de Vavau, dernier groupe des îles appartenant au royaume du roi Georges. Il y a parmi les indigènes de cette île beaucoup de protestants, et quelques centaines de catholiques seulement.

Pour ne pas abandonner ces néophytes, le P. Breton, qui était autrefois à Tonga, a voulu, pour la régénération de ces pauvres âmes, s'exiler dans ces îles qui n'étaient pas des plus privilégiées. Ses confrères l'appelaient l'ermite de Vavau et admiraient son dévouement. Il n'y avait dans l'île que deux familles européennes, le bon Père ne pouvait

guère les voir, s'étant entièrement dévoué pour les indigènes. Un des missionnaires de Tonga, le P. Lamaze, vient le confesser une fois par an ; c'est sa seule consolation. Ce saint religieux est loin d'être une charge pour l'île, car il jeûne presque toute l'année. Aussi ne fait-il guère de provisions, pourquoi en ferait-il ? il ne mange que des bananes, si ce n'est quand la maladie vient l'étreindre, alors il se donne le luxe de quelques biscuits secs, non de ceux que l'on voit sur nos tables, mais des biscuits de mer semblables à ceux qui servent de pain aux marins.

Lorsque le missionnaire venait pour le confesser, le bon Père se mettait en quatre pour bien le recevoir, et pour cela faire, il avisait au moyen de se procurer un extra qui consistait en un peu de riz avec lequel il espérait préparer un excellent repas pour son contrère qui ne devait pas être sans ressentir les fatigues du voyage. Si encore ce riz avait été bien préparé, on aurait pu s'en tirer, mais le pauvre P. Breton n'entendait absolument rien à l'art culinaire, et il fallait, à ce qu'il paraît, plus que de l'appétit pour l'avaler, il fallait de la mortification. Et tel qu'il était, l'ermite de Vavau trouvait encore ce mets trop sensuel pour lui, car en retournant l'année suivante, pour le confesser, le P. Lamaze retrouva le reste du riz de l'année précédente, dans la marmite qui avait servi à le préparer : il avait vieilli.

Les sœurs sont restées quinze jours dans cette île, ayant une petite case tongienne pour se loger ; elles n'ont pas souffert de la faim, grâce à la charité d'une famille allemande qui leur apporta, tous les jours, un pain ou deux et un petit pot de lait.

Le P. Breton aurait bien voulu avoir des sœurs pour faire les écoles, mais il n'avait pas d'emplacement à sa disposition. Pour tâcher de s'en procurer un, il pria la vénérée Mère générale de prendre une sœur avec elle et de l'accompagner chez Gu, le gouverneur, qui leur fit un très bon accueil et promit de donner la montagne de Fugamisi, pour y faire bâtir une maison pour les sœurs, il envoya même immédiatement des hommes chargés de tracer les limites du terrain qu'il voulait concéder.

Avant de quitter Vavau, les sœurs allèrent sur cette montagne avec le P. Breton, pour voir ce qu'il y aurait à faire en attendant que la Providence donnât les ressources nécessaires pour construire.

Après cet examen préliminaire, il fallut songer à se rembarquer, pour la troisième fois depuis le départ de Tonga, et se diriger, cette fois, vers l'île des Navigateurs. Cette traversée dura quatre à cinq jours. Les sœurs de Samoa ne restant pas sur le bord de la mer, ne vinrent pas à la rencontre de leur Mère générale dont elles ignoraient d'ailleurs, sinon l'arrivée, au moins le jour. Ce fut donc pour

elles une surprise des plus agréables de la voir arriver.

On supposera du reste sans peine que la joie était partagée, et ce n'est pas sans une vive émotion qu'on se retrouve après une longue séparation, à plusieurs milliers de lieues de la mère-patrie. Quand d'ailleurs on a mangé, dans son enfance religieuse, sous le même toit, le pain du travail, de l'abnégation et de la charité, on ne peut qu'éprouver un indicible bonheur de se voir dans les bras et sur le cœur d'une Mère qui a eu pour vous les plus touchantes et les plus délicates attentions, tant pour vous prémunir contre les suggestions d'un monde trompeur que contre une imagination active et toujours disposée à montrer les choses, non comme elles sont, mais comme des idées préconçues voudraient qu'elles fussent.

Après les jours donnés aux affaires de l'île, la vénérée Mère générale, la Prieure de la maison de Samoa et une autre religieuse, Mère des Anges, partirent sans tarder longtemps, pour Wallis et Futuna où sœur Marie de la Pitié et sœur Marie-Rose étaient seules depuis la mort de la vaillante sœur Marie du Mont-Carmel, celle qu'on a appelée la grande inspiratrice de Notre-Dame des Missions. On ne saura jamais tout ce qu'il y avait dans le cœur de cette héroïne de la charité, et s'il faut du génie pour concevoir une grande pensée, il faut souvent mieux que cela pour la mettre en œuvre, il faut un cœur

vaillant, généreux, ne craignant rien, ne désirant que le bien et l'aimant par-dessus tout.

A cette époque, la bonne Mère générale espérait encore voir cette chère sœur qui lui avait écrit tant de fois pour lui dire combien elle serait heureuse de la voir arriver ! Mais lorsque la vénérée Mère générale fut à Wallis auprès de Mgr Bataillon, elle apprit la mort de la bonne sœur Marie du Mont-Carmel, par une lettre qu'elle rapporta de Samoa pour ce grand évêque, lettre venant de Futuna par Sydney.

Pour bien se rendre compte du dévouement des sœurs, il faut savoir combien elles sont isolées dans un grand nombre de ces îles, et il faut que l'amour de Dieu soit bien profond dans leur âme pour les amener d'abord dans ces îles lointaines et surtout pour les y retenir. Futuna est une de ces îles où l'on est le plus isolé ; c'est à peine si de loin en loin un navire vient visiter ces plages, et il n'est pas rare de voir une année entière s'écouler sans apercevoir le moindre pavillon européen, et il est si doux pour l'âme, pour toutes les âmes, même pour celles qui se sont données entièrement à Dieu, de voir briller à l'horizon, l'étendard qui rappelle la Patrie, et ramène aux jours où l'on recevait les premières caresses d'une mère, et les premiers bienfaits de l'Eglise qui est une mère aussi, puisqu'en parlant d'Elle, on dit : Notre sainte Mère l'Eglise.

A son retour de Wallis et de Futuna, la vénérée Mère générale dut attendre quelques jours l'arrivée de Mgr Elloy. Sa Grandeur devait présider la retraite des sœurs, et recevoir la profession de l'une d'elles, sœur Marie-Rose.

La bonne Mère veillait, avec le plus grand soin, sur l'éducation religieuse de ses chères filles ; deux fois par jour, entre les instructions données par Sa Grandeur, elle faisait de précieuses conférences sur les constitutions du monastère de Notre-Dame des Missions, sur les vertus religieuses et sur les moyens les plus sûrs de faire beaucoup de bien dans les missions.

La retraite et le chapitre provincial terminés, il fallut songer à se disperser de nouveau. Pendant les trois ou quatre jours qui précédèrent le départ des sœurs, les habitants des différents villages catholiques vinrent, tour à tour, offrir des présents à la Révérende Mère générale. Aussi les sœurs étaient-elles toujours en *katouga* (en fêtes).

Le 20 mai, les sœurs s'embarquèrent pour Tonga, sur un simple petit navire qui n'avait pas la moindre cabine, et, par suite, elles furent obligées de se tenir à fond de cale ; cet endroit ressemblait plutôt à un cachot infect qu'à un lieu de repos. Heureusement que le navire était poussé par un bon vent d'arrière, ce qui le fit arriver, en moins de douze jours, à Tonga, d'où la bonne Mère générale devait repartir pour Wallis avec quatre sœurs pour les

installer dans le nouveau monastère de l'Immaculée-Conception qui était appelé à élever des jeunes filles, à leur faire connaître la vertu et leur en faire apprécier tous les bienfaits.

La vénérée supérieure générale était toujours en course, allant d'une île dans l'autre pour encourager ses chères filles et leur faire connaître les voies à suivre pour mener à bien les œuvres que Dieu demande aux âmes qu'il a appelées à son service. Dans les avis qu'elle donnait, on sentait le souffle d'une grande inspiration, et à l'ardeur qui l'animait, on était persuadé qu'on n'avait qu'à se laisser guider par elle pour gagner les cœurs, et quand on obtient un pareil résultat, on peut regarder en haut et remercier le ciel de la moisson qui se prépare et qui pourra fournir, pour le grenier du Père de famille, le froment mûri sous les rayons bienfaisants de son divin soleil.

Quand des conseils, dictés par la sagesse et une longue expérience, amènent un si beau résultat, on ne peut que vénérer profondément l'âme privilégiée qui est appelée à les donner, et nous ne pouvons être surpris du désir qu'avaient les sœurs des missions de garder auprès d'elles, le plus longtemps possible, leur Mère générale ; il fait si bon de marcher sous la houlette d'un bon pasteur et de se diriger, avec ce guide assuré, vers les gras pâturages, persuadé que l'on peut être, et que l'on est, que marcher ainsi, c'est être dans la vraie voie,

dans le vrai bien, voie et bien qui ne peuvent que conduire au bonheur.

Dans le monde, on ne sait pas combien on éprouve de joie dans la vie religieuse, même au milieu des tribulations qui ne manquent à personne ici-bas ; alors qu'on a bien embrassé sa vocation, qu'on s'est laissé porter par elle, on aime ce qui dompte la nature à un degré suréminent, à un degré qui fait partie de la vie de la grâce et qui amène les âmes à s'écrier, comme la séraphique Thérèse : « Ou souffrir, ou mourir » ; ou comme cette autre amante passionnée de la croix, sainte Madeleine de Pazzi : « Toujours souffrir, jamais mourir. »

Nous venons d'indiquer, en relevant un coin du voile qui recouvre le bonheur de la vie religieuse, quelques-unes des voies qui y mènent, voies relativement peu fréquentées, parce qu'on aime mieux commander que d'obéir, dût-on le faire comme un maître dur et impitoyable.

Nos bonnes sœurs de Notre-Dame des Missions n'aiment rien tant que l'obéissance ; voilà pourquoi le bien s'opère sur une grande échelle, chacun y aide, les sœurs, par un grand dévouement, la Révérende Mère générale, par une abnégation à toute épreuve et par un travail constant. De là, un profond respect d'une part, et une sincère affection de l'autre ; avec de telles qualités, on fait un bon travail, et l'on marche sous le regard de Dieu, avec

la douce espérance qu'au dernier jour on n'aura pas été un serviteur inutile.

Difficultés du retour. — Un naufrage.

La Révérende Mère générale, pour le bien des missions, voulait revenir en France, mais, nous l'avons dit déjà, dans ces pays lointains, la volonté ne suffit pas, il faut un navire, et depuis de longs mois, aucun ne s'était présenté à Wallis. La pauvre Mère voulait, avant tout, aller à Samoa, c'était impossible, il fallait attendre, et ces attentes sont une des principales épreuves des missionnaires et des sœurs de l'Océanie.

Ces difficultés de communications sont quelquefois le sujet de grandes tristesses, car outre qu'on ne reçoit pas de nouvelles, il en arrive parfois de fausses : une de ces dernières annonçait que Monseigneur Bataillon avait péri, en vue de Wallis, sur un navire français.

Une partie de cette triste nouvelle n'était que trop vraie ; comment l'avait-on connue ? Nous présumons qu'elle est partie de Sydney, et qu'elle est arrivée, de proche en proche, jusqu'à Tonga, en y mettant le temps.

Un navire de guerre français, sur lequel se trouvaient 400 hommes, avait en effet échoué dans le port de Wallis, à l'arrivée. Monseigneur Bataillon

ne s'y trouvait pas. Ce navire avait été signalé dans l'île et l'on s'apprêtait à le bien fêter. Partout d'ailleurs où les missionnaires sont installés, un équipage peut être assuré de trouver une réception cordiale, là où jadis il était trop souvent destiné à périr corps et biens. C'est un fait bien connu et il serait toujours bon, même au point de vue politique, de protéger, sinon de soutenir ces vaillants athlètes qui vont, au milieu de tous les périls, implanter, avec la croix, la vraie civilisation, au milieu des peuplades qui laissent tout à désirer au point de vue de l'humanité.

Dès que le navire était apparu à l'horizon, la joie était immense. La vénérée Mère générale, du haut de la montagne où se trouvait le nouveau monastère de l'Immaculée-Conception, l'avait, la première, aperçu et salué avec l'émotion que l'on éprouve toujours quand, sur un rivage lointain, on voit venir des frères, des amis, des enfants de la patrie. Mais la joie ne fut pas de longue durée, car on apprit bientôt la désolante nouvelle de la perte de ce beau navire de guerre.

Déjà le missionnaire le plus rapproché du port et bon nombre d'indigènes étaient sur la plage pour être les premiers à souhaiter la bienvenue au commandant et à tout l'équipage; mais, par la plus cruelle des déceptions, ils ne sont arrivés que pour voir, sans pouvoir porter un secours immédiat, à plus de deux lieues en mer, le beau navire échoué,

brisé, sur un banc de corail contre lequel il avait violemment donné. L'équipage, par ce revers aussi brusque que sinistre, semblait avoir le désespoir dans l'âme.

C'était la première fois que le commandant venait dans ces parages, et les nombreux écueils qui les avoisinent ont très souvent surpris les marins les plus expérimentés. Il y avait un missionnaire à bord qui, avec l'aide de Dieu, arriva à faire passer dans l'âme des plus timorés le calme qui était dans la sienne. Deux hommes de l'équipage périrent dans ce sinistre, les autres se sauvèrent à la nage et furent assez heureux pour atteindre un rocher sur lequel ils purent se réfugier.

Dès que Mgr Bataillon apprit ce désastre, il mit tout en œuvre pour venir en aide aux naufragés. Les néophytes s'empressèrent de répondre aux désirs de leur vénéré pasteur. En deux jours, des cases furent construites et la nourriture préparée, et cela pour quatre cents hommes qui durent rester plusieurs mois dans l'île pour attendre le secours qui devait leur venir de Fidji.

Le commandant ne savait comment exprimer sa reconnaissance à Mgr Bataillon pour la charité qu'il avait déployée pour lui venir en aide; ce n'est pas à lui que la pensée serait venue de dire, en parlant des missionnaires : Que vont-ils faire dans ces pays? pourquoi se mêlent-ils de ce qui ne les regarde pas? oh! non, les marins comprennent trop

bien les grandes lignes de l'humanité, ils ont plus que l'instinct des choses élevées, et la science qui est en eux, loin d'avoir oblitéré les croyances de l'âge heureux de la vie, n'a fait que les confirmer, science qui ne les gêne en rien pour accomplir les devoirs qui incombent à un officier supérieur et pour le faire avec la dignité et l'honneur qui sont dans le caractère français et en font un des plus beaux apanages.

Quant à Mgr Bataillon, il suivait cette voie par la pente naturelle qui était dans son âme, comme fait l'eau, descendant de sa source, pour aller regagner l'océan des mers, après avoir, dans son parcours, répandu les bienfaits qui sont sa raison d'être, et dont le rayonnement contribue à l'harmonie de la nature et au bonheur de l'humanité.

Une joyeuse étape.

Si, dans la vie ordinaire, une étape est le lieu où l'on distribue les vivres aux troupes qui sont en marche, une église est l'étape par excellence, car on y distribue aussi un aliment, et autant l'âme est au-dessus du corps, autant ce dernier est plus précieux que le premier, plus élevé, plus en dignité. On lui donne les plus doux noms : c'est le pain descendu du ciel, le pain de vie, la manne céleste, l'aliment qui fait germer les vierges et leur inspire

le plus grand dévouement, le plus généreux des sacrifices, et d'autres noms encore.

Quand, dans les îles lointaines, à l'extrémité du monde, pour ainsi dire, nos missionnaires ont le bonheur de pouvoir élever une église, c'est un jour de fête, et comme une étape dans la vie. Il faut bien avoir quelques heures où l'âme goutte un peu de ce repos qui, à l'origine, était dans sa vocation, et maintenant est dans sa destinée : le pain gagné à la sueur du front est la solde d'une dette contractée, mais il n'est pas défendu de faire une halte afin de se reposer un peu pour reprendre avec plus de courage, après la chaleur du jour, un bon, un fructueux labeur.

Un de ces jours de douces joies, de bon repos, s'était levé pour les sœurs de l'Océanie; elles avaient rêvé de construire une église à Maofaga, et malgré les nombreuses difficultés qu'il y a dans ces pays pour se procurer des matériaux, le rêve était devenu une réalité, l'église était élevée à la joie de tous, et une fête magnifique eut lieu le jour de la bénédiction.

Le P. Lamaze y a dit la première messe. Les jeunes pensionnaires des sœurs se sont distinguées d'une façon toute particulière : elles ont composé une poésie dans laquelle elles ont raconté toute l'histoire de cette construction ; on n'avait jamais rien vu de semblable à Maofaga. La pensée qui dominait dans ce champ, c'était la reconnaissance

envers les personnes qui ont contribué, d'une façon quelconque, à l'érection de cette église. Personne n'était oublié, ni Mgr Bataillon, ni la Mère générale, ni les sœurs. Il y avait même une partie de chant à l'adresse du P. Lamaze. Les amis, les bienfaiteurs, et puis les menuisiers et les charpentiers de la Nouvelle-Zélande ont eu un souvenir gracieux dans cette hymne dictée par la reconnaissance. Nous allions oublier le capitaine Mac-Kenzie, ce que les jeunes filles n'ont pas fait, car c'eût été de l'ingratitude d'oublier, dans ce chant, celui qui avait apporté dans l'île, tous les matériaux nécessaires pour élever cette construction.

Nous avons appelé ce sanctuaire une église ; en relisant nos notes, nous voyons que ce n'était qu'une chapelle, mais telle qu'elle était, les sœurs étaient très heureuses de la posséder, elles y trouvaient force et consolation, et dans les missions on a toujours besoin de ces deux éléments pour suivre la voie où l'on rencontre souvent à côté des roses dont la durée est éphémère, des épines qui leur survivent, et qui parfois ont une pointe bien acérée. C'est alors qu'il fait bon de se reposer un peu auprès du bon Maître, non pour le repos en lui-même, mais pour les forces nouvelles qu'Il se plaît à donner aux âmes qui ont recours à Lui.

Dans ce sanctuaire béni, tout émeut, tout réconforte, tout parle à l'âme. Le calme y est si grand, l'atmosphère y est si pure, qu'on sent que Dieu est

là. La lueur mystérieuse de la lampe qui brûle devant le tabernacle parle au cœur un langage qui, pour être silencieux, n'en est pas moins éloquent. Cette lampe du sanctuaire, qui se voit au travers des vitres du très modeste portail, dit à tous les passants, dans leur idiome à eux, que le Seigneur est là : « *Koe mama fakafaao* » (C'est la lampe de l'adoration).

Les protestants, qui n'ont pas le bonheur de connaître cette grande vérité, lorsqu'ils passent le soir sur le bord de la mer, sont quelque peu effrayés de voir le feu vacillant de cette lampe qui ne s'éteint jamais. Ici, sur notre sol de France, l'habitude de voir ce feu, fait qu'on s'en impressionne moins, mais là-bas, bien loin, à tant de milliers de lieues du sol natal, il rappelle de si grands souvenirs, qu'on ne peut, sans une profonde émotion, entrer dans un de ces lieux bénis, sans que les fibres les plus intimes de l'âme ne s'en trouvent impressionnées, et il semble, à 6,000 lieues de la mère-patrie, qu'on a retrouvé un coin de cette terre de France qu'on aime partout, qu'on aime toujours.

Voilà pourquoi quand un navire aborde, on le reçoit à bras ouverts ; ce navire, c'est la Patrie, et quand en mer il se brise contre quelque récif, le cœur saigne, parce que des frères sont blessés.

Il est bon de savoir ces choses, elles aident à mieux juger et par suite à ne pas donner dans les erreurs qui ruinent les plus nobles sentiments de

l'humanité et ne sont pas sans causer des naufrages qui mettent en péril ce qui devrait toujours être hors d'atteinte.

Une conversion inespérée.

Ce n'est pas sans hésitation que nous avons écrit le titre de ce chapitre ; en le faisant, il nous a semblé passer à côté d'une vertu primordiale sans la saluer comme elle le mérite. Est-il un être sur la terre, duquel on soit en droit de désespérer ? Nous savons bien, qu'en matière de doctrine, il est des âmes récalcitrantes, et qu'une erreur embrassée avec opiniâtreté ne se déracine pas sans qu'une vive lumière ne vienne éclairer l'esprit et récompenser un commencement de bonne volonté.

Pour être quelque peu digne de travailler à une si grande œuvre, il faut une main délicate et un cœur dévoué.

Une âme à faire revenir d'une erreur est comme une fleur qu'il faut traiter avec précaution si on veut la voir s'épanouir et briller de tout son éclat. Combien, hélas ! sont restées dans leur erreur pour avoir été touchées, nous allions dire maltraitées, par des mains impatientes qui ne savaient pas attendre l'heure de Dieu.

Pour travailler à un si grand bien, il faut savoir espérer et il faut savoir aimer. Les sœurs qui nous

occupent ici et nous édifient, possèdent ces vertus, nous allons continuer à étudier leurs travaux, ce sera une manière pratique de montrer ce que l'on peut obtenir avec les vertus que nous avons indiquées.

Nous allons pénétrer avec les bonnes sœurs, en Nouvelle-Zélande, pays composé de deux îles qui égalent à peu près l'Angleterre et l'Ecosse en superficie. La Septentrionale a 180 lieues de long, et l'autre en a 200; leur largeur varie de 10 à 60 lieues. Les habitants étaient féroces et anthropophages; la croix qui y a été implantée par les soldats du Christ y a fait germer des vertus qu'on ne voit éclore que sous ce glorieux étendard.

Nous sommes en 1875, à Napier, où les bonnes sœurs ont un monastère placé sous le vocable de saint Joseph. Elles dirigent là une *Ladies School* et y reçoivent, avec les jeunes filles catholiques qui forment la presque totalité du pensionnat, quelques protestantes. Parmi ces dernières se trouvait une jeune Anglaise d'une rare distinction; ses parents étaient anabaptistes, ce que les Allemands appellent : *Wiedertaüfer* (rebaptiseurs). Ses parents l'avaient mise à la *Ladies School* pour lui faire donner une éducation complète, mais ils n'entendaient en aucune façon qu'on lui parlât de la religion catholique. Comme il n'y a pas de classes le samedi, on la prenait le matin de ce jour pour ne la ramener que le lundi matin. Mais, en dehors de

ces deux jours, il y avait quelques exercices à l'église, et comme les sœurs n'étaient pas assez nombreuses pour laisser une surveillante pour garder les jeunes filles protestantes, on les emmenait.

Notre jeune anabaptiste écoutait les instructions avec la plus religieuse attention, mais elle ne faisait aucune réflexion et pas plus de questions sur les choses, toutes nouvelles pour elle, qu'elle avait entendues.

La sœur qui était principalement commise à l'éducation de la division dont elle faisait partie, savait travailler, espérer et attendre, dût le résultat n'être connu que de Dieu qui sait toujours, à l'heure marquée par sa Providence, faire émerger de la terre le grain qui semblait inerte, pour le rendre fécond sous l'action bienfaisante de son divin soleil qui éclaire et vivifie tout ce qui se meut ici-bas.

La chère enfant, avec son intelligence qui était supérieure, comprenait vite et facilement, les explications que la sœur avait à donner aux jeunes élèves qui lui faisaient des questions sur le catéchisme. Animée des meilleurs sentiments, la jeune *lady* désirait faire partie de celles de ses compagnes qui étaient appelées à recevoir le baptême dans l'année. (C'étaient des enfants de Marie.)

Il fallait plus de prudence que jamais ; sans décourager la chère Miss, on lui fit remarquer que

ses parents la retireraient de la *Ladies School*, s'ils se doutaient d'un pareil désir. Malgré ce prudent avis, elle persévérait dans sa généreuse résolution.

L'heureuse sœur lui conseilla de demeurer dans les dispositions qui l'animaient, de prier beaucoup et de s'instruire le plus qu'il lui serait possible, et que l'on verrait plus tard, si elle persévérait, le moyen qu'il y aurait à prendre pour obtenir le consentement de sa famille.

La bonne sœur ne se faisait pas d'illusions sur les difficultés qu'il y avait à vaincre ; la jeune Lady était orpheline de père et de mère, et par suite se trouvait sous l'autorité de son frère aîné qui laissait tout à désirer sous le rapport de la tolérance ; il n'admettait pas que l'on pensât autrement que lui, ressemblant par là à bien des libre-penseurs qui sont sans pitié pour ceux qui, librement, pensent autrement qu'eux.

La jeune Lady était heureuse avec les sœurs et attendait toujours, avec impatience, le lundi matin pour revenir vers elles. La bonne sœur Marie de Saint-Ignace, qui était particulièrement chargée d'elle, avait besoin de lui dire et de lui répéter souvent que pour arriver à quelque chose de bon, il fallait qu'elle fût patiente, bonne envers ses parents, obéissante en tout ce qui ne blessait pas absolument la conscience. Etant très instruite sur les devoirs qu'il y a à remplir quand on voit la vérité,

elle ne pouvait plus se contenir et laissa tellement apercevoir ce qui se passait dans son âme, que son frère ne l'envoya plus à la *Ladies School.*

La pauvre enfant, depuis ce jour, ne donna plus signe de vie aux sœurs, et dix-huit mois s'étaient écoulés depuis sa retraite. Il y avait cela de particulier que quand elle rencontrait les sœurs, elle avait l'air de ne pas les connaître et tournait la tête pour ne pas les voir.

Les sœurs priaient beaucoup pour elle, c'est tout ce qu'elles pouvaient faire. Un jour, la bonne Lady se présente au couvent et demande à voir sa maîtresse; sœur Marie de Saint-Ignace la reçut avec toute l'affection possible; après un moment de profonde émotion, la jeune miss lui expliqua le motif de son apparente froideur. La pauvre enfant avait bien souffert, mais n'avait jamais perdu l'espoir de pouvoir réaliser son projet. Cela parut cependant douteux aux sœurs, puisqu'en même temps elle leur annonça son prochain mariage avec un protestant.

Les sœurs continuèrent à parler à leur ancienne élève avec la bonté qui les caractérise, mais sans oser prévoir une issue favorable.

Est-ce à dire qu'elles désespéraient? non, car on ne doit jamais le faire, mais en présence de certaines situations, on espère en désespéré, c'est-à-dire contre toute espérance. Je me persuade qu'en certaines circonstances cette manière ne déplaît

pas à Dieu, elle rend hommage à sa bonté et à son immense miséricorde.

Il est d'ailleurs une chose à remarquer et qu'on ne devrait jamais oublier : quand Dieu a jeté un regard sur une âme, il est dangereux d'entraver sa divine volonté, car il est assez puissant pour briser les entraves, et assez miséricordieux pour compenser d'une façon ineffable l'amoindrissement des jours du pèlerinage.

On préparait les fêtes qui devaient avoir lieu à l'occasion du mariage de la jeune Lady, miss Mary, fêtes qui devaient être splendides. Mais un contre-temps survint, la pauvre enfant, sans que rien n'ait pu le faire prévoir, tomba malade. La poitrine venait de se prendre, et le mal alla si vite que le médecin déclara que le danger était sérieux. Elle pensa alors aux sœurs et voulait les faire prévenir, mais comment et par qui? Dieu saura bien y pourvoir.

Au milieu de ses douleurs, de ses angoisses, une dame catholique est, providentiellement, amenée auprès d'elle ; cette excellente dame sentait qu'il fallait, en un pareil moment, plus d'actes que de paroles. Tout d'abord, elle lui offre une médaille de la sainte Vierge dont elle embrassa l'image avec effusion. Puis elle se rend chez les sœurs pour leur faire part d'un projet qu'elle a conçu, celui de faire transporter, par ordre du médecin, la chère malade dans une ferme appartenant aux

missionnaires, et qui se trouve à proximité de la maison où la pauvre enfant souffre ses dernières douleurs. Toutes les difficultés sont vaincues, les obstacles semblent n'avoir jamais existé, tant ils se sont aplanis, et Miss Mary qui avait demandé le baptême, le reçut le jour même où elle atteignait l'âge de sa majorité.

On avait préparé à la pauvre enfant, des fêtes splendides pour ses noces de l'exil, elle partit, la joie dans l'âme, pour la patrie où elle est allée célébrer les fêtes de ses noces éternelles.

Cette fin si édifiante a donné aux chères sœurs de l'Océanie, un courage nouveau et comme un regain de foi, d'espérance et de charité. Si ces saintes vertus sont nécessaires toujours, elles sont indispensables dans les missions. Qu'auraient donc les missionnaires s'ils n'avaient ces vertus ? Que feraient-ils au milieu des affreux cannibales sans leur puissant secours ? Là, dans ces immenses forêts, à l'heure où l'illusion n'est pas possible, alors que la bête à face humaine est à l'affût pour se jeter sur sa proie afin de s'en repaître, comme fait le tigre, depuis le jour désastreux de la révolte primitive qui s'est accomplie dans l'Eden. Tout se tient, tout s'enchaîne, et si le mal a toujours besoin d'être réparé, le bien jeté dans la balance de la divine justice, est d'une puissance incalculable, puisqu'il attire la miséricorde qui descend du ciel comme une céleste rosée, pour tout animer, tout féconder, tout enri-

chir, les biens de la terre comme les sentiments de l'âme.

Nous terminons ce chapitre par ces lignes, afin d'affirmer, une fois de plus, la foi du missionnaire par ses actes, son espérance par son abnégation, et la puissante efficacité de son apostolat par la charité qu'il met à l'accomplir.

La reine des Maoris.

Nous sommes encore en Nouvelle-Zélande, le titre de cette histoire l'indique. C'est d'une princesse encore que nous avons à parler, fille d'un roi et reine future des Maoris. Elle était de noble race, mais ne pouvait égaler Tupou, cette petite fille du Tui-Tonga, ce chef suprême qui, en plus de sa belle intelligence, des lignes magnifiques de son visage, avait un caractère d'une grande noblesse. Salomon, à l'apogée de sa gloire, ne l'égalait peut-être pas en dignité et en autorité, nous l'avons dit en esquissant la vie de sa petite fille, mais ce qu'il possédait de plus que celui qui avait demandé la sagesse en partage, c'est que Salomon a déshonoré sa vieillesse et que le Tui-Tonga est resté digne jusqu'à son dernier jour, jusqu'à sa dernière heure. Dès le jour où la vérité a brillé devant ses yeux, son intelligence s'est inclinée devant elle, il l'a embrassée pour ne plus jamais la

quitter. La vérité chrétienne était entrée dans son âme pour s'unir avec elle, pour s'y attacher d'une manière indissoluble. Et voilà pourquoi nous nous plaisons à parler de ces vastes pays où, avec les grandes vérités du christianisme, les intelligences s'éclairent, les caractères se développent, et ces déshérités de la race humaine témoignent par leur conduite présente que l'humanité, quelque bas tombée qu'elle soit, peut toujours se retrouver quand on sait prendre le chemin de son cœur en lui parlant le langage de la charité qui, qu'on le veuille ou non, est toujours celui de la sublime raison. *Ama et fac quod vis*, aimez et faites ce que vous voudrez, a dit un puissant génie, car on ne saurait blesser en rien Celui qu'on aime en esprit et en vérité.

Quand on est avec les peuples qui avoisinent le grand Océan, on se trouve amené à louer et à bénir Dieu pour la lumière qu'il fait luire au milieu des ténèbres, et rien ne saurait mieux mettre en évidence l'efficacité du christianisme que ce qui se passe dans ces immenses archipels où, naguère encore, l'anthropophagie régnait en maîtresse absolue. C'est l'histoire de tous les peuples, et chaque fois que l'Eglise aura devant elle de grands caractères, de hautes intelligences, et dans tous les cas des âmes de bonne volonté, elle pourra leur dire: Courbez-vous, fiers Sicambres, encensez ce que vous avez brûlé et brûlez ce que vous avez encensé.

Voilà comment on voit encore de nos jours de vieux mangeurs d'hommes pleurer toutes les larmes de leur corps, au souvenir des cruautés qui les animaient alors, et l'on se plaît à admirer en eux le travail de la grâce dont ils sont une des plus vivantes expressions.

La jeune reine des Maoris, la princesse Hépinée, est encore un exemple de ce que peut faire, dans une âme, le Christ Jésus, quand cette âme veut bien admettre en elle cet hôte illustre entre tous.

La princesse Hépinée avait été mise au pensionnat de Saint-Joseph, à Napier, dirigé, comme on le sait, par les sœurs de l'Institut de Notre-Dame des Missions, il y a une dizaine d'années, donc vers 1876.

La princesse Hépinée était fille d'un grand chef, elle était regardée par ses compagnes comme leur reine, aussi se plaça-t-elle, dès qu'elle vint au pensionnat, comme une souveraine au milieu de son peuple. La religion avait besoin de faire son œuvre en elle : un rien l'offensait et alors il était difficile de la faire revenir. La pauvre enfant représentait au mieux la nature sauvage, mais si elle en avait les rudes aspérités, elle n'était pas sans avoir les vertus naturelles que la bonté divine a eu soin de mettre au sein de toute âme qui se meut ici-bas.

La chère Hépinée avait heureusement, pour la sauvegarder, une intelligence aussi active que précoce, ce qui permettait à la religion d'entrer

dans cette âme pour y déposer le germe des plus sublimes vertus. Sous l'influence de ce grand bien et sous l'impulsion du Christ-Jésus qui se plaît toujours à bénir les vertus qu'il prévoit, on vit le caractère altier de la princesse s'assouplir, ce qui n'était pas une petite victoire. Elle retombait bien quelquefois dans son défaut, mais elle se laissait tellement rappeler à l'ordre, que les sœurs qui la dirigeaient ne pouvaient que se réjouir en voyant les rapides progrès que les plus solides vertus faisaient dans son âme.

Si dans la vie ordinaire rien n'est indifférent, il ne saurait en être autrement quand il s'agit d'élever une âme tellement en vue, que le moindre de ses actes peut devenir, par l'exemple que cette âme donne, l'occasion d'un grand bien, ou le point de départ de la ruine d'un peuple ou d'une tribu, selon que cet acte est bon ou mauvais.

Les sœurs comprenaient au mieux cette situation et agissaient en conséquence, comme on le fait d'ailleurs quand on travaille dans un but élevé, et non comme un mercenaire qui compte ce qu'il reçoit et craint de dépasser la mesure de ce qu'il doit donner en échange.

Le principal protecteur de la future reine des Maoris, était un zélé protestant, et si malgré cela il avait consenti à la mettre au pensionnat des sœurs, c'était pour lui faire donner les bonnes et élégantes manières françaises, et aussi parce qu'il comptait

beaucoup sur la patience et la charité des sœurs, pour dompter une nature sauvage et en faire une femme digne du sort qui lui était réservé.

Telles étaient les vues qui avaient fait agir la famille de la jeune Hépinée, mais les sœurs, comme nous l'avons dit, visaient plus haut.

Quand on a l'habitude de diriger les enfants, et qu'on le fait sous le regard de Dieu, on n'est pas sans acquérir une heureuse et très salutaire expérience.

Une remarque faite par les bonnes sœurs, a été pour elles l'occasion du plus doux espoir ; la jeune sauvage, au nom de la Vierge Immaculée, sous la protection de laquelle elles l'avaient mise, s'arrêtait court dans les saillies de son caractère, et laissait la grâce avoir le dessus sur la nature. Une telle disposition ne pouvait que porter bonheur à la chère enfant, aussi ne manqua-t-elle pas de donner aux sœurs, qui ne négligeaient rien pour en faire une femme accomplie, la joie de se faire expliquer par elles, la vie et les vertus de la sainte Vierge.

De si heureuses dispositions ne pouvaient que donner aux sœurs une entière confiance, confiance couronnée du plus consolant des succès.

La jeune princesse, heureuse après chaque victoire remportée sur son caractère, voulut faire plus et mieux : elle voulut être catholique et demanda le saint Baptême.

Heureuses d'une telle ouverture, qu'elles n'avaient

pas manqué de prévoir, les sœurs de Notre-Dame des Missions bénirent, du fond du cœur, Celui de qui vient tout don parfait, et ne manquèrent pas de remercier la Vierge Immaculée qui avait tant contribué à une si belle victoire.

Après les épreuves nécessaires, tout n'était pas dit : on voulait obtenir le consentement de la famille de l'heureuse enfant; les sollicitations que l'on fit auprès d'elle, furent couronnées de succès. Rien ne s'opposant plus au désir de son cœur, la jeune princesse fut admise au saint Baptême et put aspirer au bonheur de faire sa première communion et de s'unir intimement avec le Maître divin qu'elle avait appris à connaître et à aimer.

A partir de ce jour, une transformation semblait s'être faite dans l'âme de la jeune Hépinée, elle avait dû prendre une grande résolution, et sans qu'elle en eût dévoilé le mystère, les sœurs en pressentaient la sublime influence. Hépinée n'était plus la jeune sauvage aux rudes aspérités, aux âpres saillies d'un caractère altier et longtemps indomptable, elle était une des plus pieuses du pensionnat et se distinguait, parmi ses compagnes, par l'amour qu'elle avait pour la sainte Vierge, et, par suite, pour la pureté de l'âme; elle ne pouvait supporter ce qui paraissait y porter quelque atteinte.

Le temps, qui ne s'arrête pour personne, marchait, et, avec les années qui s'étaient succédé, la future reine des Maoris avait en plus de l'instruc-

tion qu'elle avait reçue, une rare beauté ; chacun en parlait et la tribu entière avait le désir de la voir. On ne s'en tint pas là : une cavalcade composée des principaux jeunes gens de la localité arriva au couvent et réclama celle qui devait aller prendre son rang au milieu de la tribu. La pauvre enfant ne put résister, et ce n'était pas sans un profond chagrin qu'elle se décida à quitter celles qui l'avaient mise à méme de connaître la voie qu'elle avait embrassée avec tant de bonheur.

La malheureuse princesse avait bien, avant de partir, promis aux sœurs de revenir, mais elles n'y comptaient guère, craignant que vu son jeune âge, — elle avait 14 ans alors — sa vertu ne fût pas assez éprouvée pour lutter contre toutes les tentations qui allaient l'assaillir.

Les sœurs avaient fait tout le possible pour la préparer au mieux, elles ne pouvaient maintenant que faire les meilleurs vœux pour que le ciel bénît une enfant qui avait montré tant de bonne volonté.

Une prière ardente ne saurait être perdue, et il n'est pas contraire à la miséricorde de Dieu de penser qu'elle attire, sur l'âme pour qui elle est faite, le secours nécessaire pour bien user de la liberté qui est laissée, à toute créature humaine, dans le choix à faire, alors que se présentent devant elle le bien et le mal.

La jeune princesse, dès sa sortie du pensionnat,

se vit environnée de plus d'un danger; pour y échapper, elle prit la résolution de se mettre sous la protection de Celle qu'on lui avait fait connaître et aimer : elle revint, le jour même, se réfugier dans le cher pensionnat de Saint-Joseph.

Les pauvres sœurs qui étaient si heureuses de la revoir, n'osaient la recevoir, craignant les suites que pouvait entraîner une pareille démarche. Leur embarras était grand, elles ne savaient que faire ni à quel parti s'arrêter, quand arriva une députation, venant pour faire le *tangui*, pleurant celle qu'ils aimaient et qui les avait quittés.

La pieuse princesse se ressouvint alors de l'autorité qui lui était échue en partage, car elle répondit en souveraine en leur disant que, puisqu'on lui reconnaissait le titre de reine et qu'on l'honorait comme telle, on ne pouvait oublier qu'elle avait le droit de suivre les inspirations de sa volonté, et que par suite elle avait résolu de rester avec les sœurs pour continuer à aimer Dieu qu'elles lui avaient appris à connaître.

Les sœurs étaient heureuses de voir leur chère Hépinée animée de si excellentes dispositions, et la reçurent de nouveau.

Lorsqu'elle eut congédié tout son monde, elle dit en riant : « Maintenant, qu'on vienne encore m'arracher d'ici, et vous verrez si je me laisse prendre ; la sainte Vierge me gardera, je me suis donnée à elle. »

Quand on se rappelle le point de départ de cette vaillante enfant, alors que, dans sa sauvagerie, elle n'acceptait que très difficilement la moindre remontrance, ou le plus léger froissement, et que l'on voit le chemin parcouru, on ne saurait être surpris de voir les sœurs des missions se livrer à la joie, oui, et ces jours bénis sont pour elles des étapes où elles puisent des forces nouvelles pour continuer le bon combat; ils sont en plus, ces jours, comme l'oasis que Dieu met sur la route du voyageur pour le reposer un peu de la route parcourue dans le désert de la vie. Un éclair de joie, quelque courte qu'en soit la durée, est toujours un bien, car en illuminant l'âme du pèlerin, elle n'est pas sans lui dire, en un mystérieux mais sublime langage : « Œil de l'homme, tu n'as jamais vu ce que Dieu réserve à ceux qui travaillent pour son amour et sa gloire. » Et puis, il faut bien le dire, si dans le royaume des cieux il y a une grande joie quand un prodigue rentre dans la maison de son père, cette joie n'est pas refusée aux divins messagers qui ne font aucun obstacle à la grâce alors qu'elle veut pénétrer dans leur âme pour y répandre des joies célestes.

Ce sont des viatiques qui fortifient les envoyés de Dieu pour les luttes du jour et surtout pour celles que l'avenir leur réserve, sans trop s'en inquiéter cependant, car ils savent que chaque jour suffit à sa peine.

Parmi les peines du jour, il y avait celle occasionnée par les maladies ; cette dernière, qui se présentait souvent avec un caractère grave, ne laissait pas que d'impressionner vivement les bonnes sœurs qui s'attachaient aux jeunes Maories qui leur étaient confiées. Ces jeunes filles étaient presque toutes faibles de la poitrine ; la pauvre Hépinée subissait le sort commun, et malgré tous les soins dont on ne cessait de l'entourer, le mal faisait en elle de rapides progrès.

La jeune princesse avait, depuis longtemps, un désir au cœur, celui d'être reçue enfant de Marie, on lui donna cette consolation, et c'est de grand cœur qu'elle promit à la sainte Vierge, pour qui elle avait un culte profond, de faire ses efforts pour pratiquer les vertus recommandées aux associées, afin de mériter, autant qu'il était en elle, la protection de cette bonne Mère.

Après la touchante cérémonie de sa réception, la princesse était heureuse et disait aux chères sœurs qui l'entouraient, que rien ne manquait à son bonheur et qu'elle n'avait plus qu'à voir le ciel.

Qu'à voir le ciel ? la chère enfant y marchait, car le mal allait vite, si vite même, que les sœurs, d'après l'avis du médecin, avertirent la famille de l'imminence du danger. A cette triste nouvelle, la tribu entière était en émoi, et ne cessa d'envoyer des députations pour s'enquérir de la situation de leur chère malade.

La pauvre Hépinée faisait ce qu'elle pouvait pour les recevoir, jusqu'au jour où, à bout de forces, elle ne pouvait plus se lever. Alors, le deuil fut général, car, en peu d'heures, la nouvelle s'était répandue que la future reine des Maoris était en un extrême danger. Les sœurs reçurent au mieux les visiteurs, mais quand arriva la famille, il fallut la conduire auprès de la pauvre malade.

Il y eut alors des scènes de différentes natures ; il fallut exercer une surveillance active, tout en évitant de froisser les susceptibilités des Maoris. Les sœurs ne pouvaient cependant refuser l'entrée à aucun des membres de la famille, et elle était nombreuse. Le premier soir ils étaient une dizaine, parmi lesquels se trouvaient un grand jeune Maoris, qui disait au père de la pauvre malade qu'il fallait qu'elle fût, sans retard, transportée au milieu du *pah maoris,* afin que l'on pût consulter les devins. Ce jeune Maori, qui était chef de tribu, avait une grande influence sur ceux qui l'entouraient, et cela au point que la pauvre Hépinée, malgré le vif désir qu'elle avait de rester avec les sœurs qui lui donnaient, avec tout le dévouement possible, les soins les plus empressés, il fallait partir de suite, la voiture était là, et la pauvre princesse, qui n'avait plus la force de résister, se contentait de prier Celle qu'on n'implore jamais en vain et qu'elle avait choisie pour mère et souveraine.

Tous les enfants du pensionnat priaient pour

que leur chère compagne ne leur fût pas enlevée.

Cependant on préparait tout pour le départ ; on garnissait la voiture pour que la malade y fût le moins mal possible. Malgré ses supplications, on allait l'emporter ; le cocher, un brave Maoris, était entré pour aider à transporter la pauvre princesse ; mais, la voyant si près de sa fin et si désireuse de rester avec celles qui l'avaient élevée avec tant de soins, se pencha vers elle, et, pouvant s'exprimer en la langue du pays, lui demanda si elle serait contente de rester avec les sœurs, ou si elle préférait partir avec ses parents. La pauvre enfant lui répondit : « Ils me tueront en me sortant d'ici ! Je serais très heureuse de rester ; laissez-moi, si vous le pouvez, je vous en prie. »

Le bon Maître, qui est au ciel, avait touché le cœur de ce brave homme, qui se tourna vers les parents pour leur dire : « Il est trop tard pour la transporter ce soir, nous l'emmènerons demain, je viendrai la chercher à huit heures du matin, et comme ce sera un honneur pour moi, je demande à ne recevoir aucune rémunération. » Sous cette promesse qui les intéressait, les parents de l'heureuse malade voulurent bien accorder le délai demandé.

En se retirant, le brave cocher dit aux sœurs qui le remerciaient de sa charitable intervention : « Je la trouve si mal, qu'il pourrait se faire qu'elle ne passât pas la nuit, c'est pour cela que j'ai demandé jusqu'à demain. »

Il se trompait, mais cette nuit a été précieuse pour la joie qu'elle a apportée à la pauvre enfant, alors que tout semblait contrarier ses plus chers désirs.

Le même jeune chef maori qui avait décidé le départ et finalement accepté la remise au lendemain, régla qu'on ne devait plus laisser la malade sans plusieurs membres de sa famille auprès d'elle.

Pauvre mourante ! obligée de se voir gardée par quatre ou cinq personnes, la pipe à la bouche et sans pitié pour elle qui suffoquait au milieu d'une épaisse fumée qui épuisait le peu de forces qui lui restaient.

Qu'était devenu le respect que l'on portait à celle qui était appelée à devenir reine ? L'humanité est donc partout la même ! elle délaisse l'astre qui s'éteint, malgré l'éclat qu'il a jeté et les services qu'il a rendus, pour saluer le soleil levant ! Il ne faut pourtant pas trop s'en plaindre, car nous sommes tous de l'humanité, pétris du même limon, et ne pouvons être quelque chose de mieux, que si nous ne mettons pas obstacle au bien que Dieu veut faire par nous, en nous donnant aide et assistance pour l'accomplir après nous en avoir donné l'inspiration.

Les sœurs soupçonnèrent que l'on voulait enlever la malade pendant la nuit, car ses gardiens allaient et venaient dans le jardin comme pour en étudier

les abords et prendre des mesures. Mais les pensées des méchants servent souvent, malgré eux, à accomplir les desseins de Dieu.

Pendant ce temps, la malade qui avait sa mère auprès d'elle, la conjurait de tout faire pour la laisser mourir chez les sœurs, et pour la décider elle lui montra comment elle serait entourée par les enfants de Marie, ses compagnes, qui avaient été si bonnes pour elle. Et puis elle chercha à montrer à sa mère la grandeur du Catholicisme et le bien que cette sainte religion fait à l'âme. Avec ces paroles, elle déposa dans l'âme de sa mère un de ces germes féconds, qui pour éclore n'attend que l'heure de Dieu et un rayon de sa divine grâce.

La nuit se passa ainsi, la malade baissait toujours, presque perdue au milieu de la fumée. Les sœurs restèrent auprès d'elle et faisaient bonne contenance.

Vers deux heures du matin, la touchante princesse leur demanda de commencer sa toilette. Les sœurs, à cette prière, pensaient qu'elle voulait parler des préparatifs à faire pour la mettre d'une manière convenable, afin de recevoir le saint viatique et l'extrême-onction qu'on devait lui donner avant son départ. Mais elle avait une autre préoccupation, celle de la toilette que l'on fait aux personnes qui ne sont plus et qui vous ont été chères. Bien plus, elle désirait être habillée comme les enfants de Marie, et voilà la prière qu'elle fit aux

sœurs, et cela avec une voix aussi touchante qu'expressive : « Donnez-moi, je vous en conjure, donnez à celle qui a toujours eu pour vous, la plus respectueuse affection, les vêtements destinés à la première enfant de Marie qui doit mourir, donnez-les-moi, cousez-moi dedans, afin qu'on ne puisse me les ôter lorsqu'on m'aura séparée de vous et que je serai au milieu des devins qui font des cérémonies mauvaises, blessantes et qu'on ne peut que craindre et mépriser. » Elle dit encore d'autres choses aux sœurs et les pria, avec instances, de l'arranger de façon qu'on ne puisse la dépouiller de son suprême vêtement.

Les sœurs se rendirent à ses vives instances et firent en tout selon le désir exprimé par la chaste princesse.

Cette cérémonie inusitée s'est faite en présence des parents d'Hépinée qui étaient contents de voir combien elle était belle sous le costume blanc et bleu des enfants de Marie dont les sœurs l'avaient revêtue.

Une bonne sœur, disons une bonne mère, Mère Marie Sainte-Anne, a pris une mousseline blanche, qui était bien le symbole de la pureté de la pauvre enfant, et l'en a enveloppée selon le désir qu'elle continuait d'exprimer. Lorsque tout a été accompli sans que rien n'ait été omis, les sœurs improvisèrent un petit autel en face du lit de la jeune reine des Maoris, qui, à l'heure actuelle, était plus fière

de son titre d'enfant de l'Eglise que des vains titres du monde que donne la naissance, puis un missionnaire, le P. Ballard, est venu lui donner les derniers sacrements ; il était six heures du matin. Les sœurs qui avaient pu s'absenter de leur emploi étaient autour d'elle, ainsi que les plus grandes entre ses compagnes. Sa mère et plusieurs parents étaient là et n'oublieront jamais la bonne édification que leur a donnée cette chère enfant. Elle reçut le saint viatique, l'extrême-onction et a renouvelé sa consécration à la sainte Vierge.

Ainsi disposée et munie des secours divins, on pouvait l'emmener, et on n'y manqua pas : la voiture arriva à l'heure dite ; les sœurs l'y installèrent le mieux qu'elles purent ; une jeune sœur de la princesse resta auprès d'elle ; instruite déjà des devoirs de la vie chrétienne, cette enfant l'accompagna partout, sans l'abandonner un instant. La chaste princesse, avant de mourir, avait retrouvé assez de forces pour parler en souveraine et imposer sa volonté pour échapper aux cérémonies impies auxquelles on voulait la soumettre. Quand ses forces étaient épuisées, sa bonne sœur, qui le lui avait promis, la défendit envers et contre tous, avec la plus grande énergie.

La jeune princesse vécut ainsi une huitaine de jours, et rendit son âme à Dieu, comme aurait pu le faire une sainte religieuse dans son monastère. Au milieu de difficultés inouïes, traînée de case

en case, pressée de toute part par l'esprit du mal, elle a conservé sa liberté d'esprit, les nobles sentiments qu'elle devait à la religion qu'elle avait embrassée, et qui n'avaient cessé de grandir dans son âme.

Cette chère enfant, alors qu'elle n'était pas encore sortie de son état sauvage, avait compris les grandeurs de la Vierge Immaculée, ce fut le point de départ de l'héroïsme qu'elle a déployé plus tard, la reine du ciel ne permettant pas que ceux qui comprennent la pureté jusqu'à l'aimer et l'embrasser, puissent jamais être terrassés par le plus mortel ennemi de cette céleste vertu ; et si un miracle était nécessaire pour sauvegarder une âme amie de ce bien ineffable, la Vierge Immaculée l'obtiendrait en vertu de cette parole laissée au monde par son divin fils : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. »

Nous n'avons rien à ajouter à ce récit, que pourrions-nous dire que chacun ne se soit dit tout d'abord ? Pour comprendre une grande vérité, il faut plus, il faut mieux que de l'esprit, il faut un sens droit mis au service d'une bonne volonté. Avec ce bien et celui que nous avons indiqué plus haut, car dans le domaine de la vérité tout se tient et s'enchaîne, on peut marcher dans la vie d'un pas assuré, puisqu'avec la paix pour les jours du pèlerinage on a la plus douce des espérances, celle d'envisager le terme de ce pèlerinage comme l'aurore d'un jour nouveau qui ne doit plus finir.

Voilà comment les envoyés de Dieu envisagent les choses, et pourquoi ces divins gladiateurs entrent dans l'arène pour combattre le bon combat, jusqu'au jour où une couronne est prête pour orner la tête d'un martyr, qui a appelé la miséricorde de Dieu sur une terre qu'il a arrosée de son sang après en avoir instruit les habitants par la parole et encore plus par l'héroïcité de ses vertus.

L'apôtre de la tempérance.

Nous avons sous les yeux des notes nous venant d'une île de l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, vers le sud, qui a pour nom : *Christ church*, notes relevées en 1877, émanant du monastère du Sacré-Cœur, établissement dirigé, avec le plus grand zèle, par l'institut que nous nous plaisons toujours à nommer, celui de Notre-Dame des Missions.

A la date que nous indiquons, le P. H*** — nous n'avons que l'initiale de son nom — se trouvait en Nouvelle-Zélande, où il faisait entendre une parole vive, chaleureuse, entraînante. Ce zélé missionnaire avait le don de faire passer dans l'âme de son auditoire la conviction qui animait la sienne. Sachant le mal immense que causait l'intempérance, il voulait, autant qu'il était en lui, conjurer ce vice odieux, vice qui cause la ruine des familles, et, peu à peu, celle des nations, en brisant la vi-

gueur de ceux qui devraient courir à la frontière pour défendre le sol de la Patrie contre l'ennemi toujours prêt à l'envahir.

Ce vaillant missionnaire voulait attaquer le mal dans sa source, dans sa racine, et sans se dissimuler les difficultés que des habitudes invétérées pouvaient lui faire rencontrer, il s'était mis, non seulement à prêcher la tempérance, mais à la faire accepter par un serment public et solennel.

Les sœurs, à leur grande joie, ont été témoins de conversions inespérées. C'est en revenant d'Amérique, où il avait exercé son apostolat avec le plus grand succès pendant vingt-cinq ans, que l'apôtre de la tempérance est arrivé en Nouvelle-Zélande où il y avait beaucoup à faire, et il ne faut pas s'en étonner ; quand la civilisation pénètre dans un pays, à côté du bien qui s'y introduit, un esprit de lucre y importe, plus que de raison, pour ne pas dire hors de raison, des substances qui affolent, et des boissons qui brisent la raison après avoir ruiné les plus nobles sentiments de l'âme.

L'arrivée de ce grand apôtre a tout d'abord excité une vive curiosité qui bientôt a fait place à un autre sentiment, celui qui fait que l'on se rend, sans hésiter, à l'appel que fait un homme de cœur pour maintenir les âmes dans le bien, ou pour les y ramener si elles ont eu le malheur d'en sortir.

A la voix persuasive de l'apôtre, sans tarder, dès la première instruction, des milliers d'auditeurs

prêtèrent le serment de s'abstenir, pour toute leur vie, de toute boisson fermentée. Cette obligation, qui est une source de privation journalière, devait assurer comme compensation, à ceux qui l'ont volontairement acceptée, un triple profit : pour l'âme d'abord, pour la santé ensuite, et finalement pour la bourse.

Personne ne peut nier qu'un pareil mouvement ne saurait que moraliser un pays et y amener une ère d'abondance et de prospérité.

Lorsque l'invitation de prendre le *pledge* (le serment) a été faite à l'église, les catholiques présents suivirent, sans hésiter un instant, l'exemple donné par leur pieux évêque, en répétant, mot à mot, la formule du serment, après l'apôtre qui était si heureux de dépenser sa vie pour une si belle cause.

Les sœurs n'ont pas tardé à voir un heureux changement s'opérer non seulement dans les familles ordonnées, mais encore parmi les malheureux adonnés à l'ivrognerie.

Nous pourrions citer bien des faits, nous nous contenterons de quelques-uns : un soir, au moment où la foule entrait dans l'église pour le sermon, un ouvrier, jeune encore, connu pour être adonné à la boisson et aussi pour les mauvais traitements qu'il faisait ordinairement endurer à sa femme et à ses enfants, passait devant l'église au moment où quelques compagnons de travail allaient y entrer ; ils l'y poussèrent en lui disant : « Tu devrais

bien venir écouter le prédicateur, tu en as plus besoin qu'un autre. » Le pauvre homme était loin d'être à jeun et partant hors d'état de se défendre. Il allait où on le conduisait, et soit malice ou autrement, malgré, ou à cause de son état, on l'avait placé au milieu des assistants. Pour d'anciens sauvages, c'était assez bien réussi.

Ce jour-là le prédicateur s'était surpassé, et avait parlé avec plus d'âme que jamais, sur la nécessité d'embrasser la tempérance et de s'y maintenir pour sauvegarder la dignité et l'honneur, ce noble apanage de l'humanité régénérée.

Lorsque l'invitation de prendre le *pledge* fut renouvelée, le pauvre ivrogne comprit vaguement ce dont il s'agissait et voulait résister, mais ses compagnons, trop heureux de l'avoir mené jusque-là, voulurent couronner leur *pleasantry* : ils lui prirent le bras de force et lui tinrent la main levée pendant que l'assistance répétait la formule du serment, mot à mot, après le vaillant apôtre de la tempérance.

Le pauvre homme eut conscience de ce qu'il avait fait, et à partir de ce moment, il demeura fidèle à sa promesse. Rentré chez lui, tout pensif, il s'abstint de frapper sa femme. Le lendemain, même modération, et en plus maître de lui-même comme il ne l'avait pas été depuis longtemps, l'ouvrier remit à sa femme l'argent de sa journée de travail et prit doucement et tranquillement son modeste

repas. Le surlendemain, même conduite. Pour le coup, la pauvre femme ne sut plus que penser, et dans son étonnement, elle lui demanda, avec une inquiétude qui était loin d'être feinte, s'il n'était pas malade. Puis elle ajouta : « Mais tu n'es plus le même, que s'est-il donc passé ?

— C'est que je suis catholique maintenant, et, au lieu d'aller ailleurs, je vais à la mission.

— Catholique ! répéta cette femme comme effrayée, car, en fait de religion, elle ne connaissait que les odieuses calomnies inventées contre les catholiques : oh ! ajouta-t-elle, si j'avais su que tu fusses catholique, jamais je n'aurais été ta femme ; voilà la cause de tous nos malheurs.

— La cause de nos malheurs, dit justement le mari, c'est que, jusqu'à présent, je n'ai été qu'un mauvais catholique. Puis il ajouta : Tu ferais mieux d'aller, toi aussi, à la mission, tu verrais que les bons conseils qu'on y donne sont loin de ressembler à toutes les noirceurs que l'esprit du mal ne cesse d'inventer contre cette religion. Vois ce que j'étais et comment je te brutalisais tous les jours avant d'aller à la mission et compare avec ce que je veux être depuis le jour où, pour la première fois, j'ai entendu, quoique à moitié, la parole du prédicateur, mais enfin, ma main était levée quand il a prononcé la formule du *pledge*, je m'en suis souvenu, et veux te rendre heureuse comme tu ne l'as jamais été.

La pauvre femme, émue jusqu'aux larmes de ce qu'elle entendait, fut bien obligée de se rendre à l'évidence. Pour la première fois de sa vie, elle alla à l'église catholique, ne sachant pas trop comment s'y tenir, tant tout y était nouveau pour elle. Pendant le sermon, tout changea de face, son cœur se prenait, comme cela se passe toujours quand on reconnaît qu'on a été méchamment induit en erreur ; l'apôtre parlait et l'émotion gagnait, de plus en plus, la pauvre femme qui écoutait encore quand le sermon était déjà fini. Puis, sans tarder, elle se rendit auprès du missionnaire pour demander l'instruction religieuse. Mais comme la pauvre femme ne savait pas lire, le bon Père l'adressa aux religieuses qui lui enseignèrent, de vive voix et avec la plus grande charité, les principales vérités du christianisme.

Et la pauvre femme avait grand besoin qu'on déployât cette charité, car elle était dans l'ignorance la plus complète sur toutes les questions religieuses. Dans son émotion, la pauvre protestante ne savait comment exprimer les sentiments qui se partageaient son cœur. Le premier chapitre du catéchisme fut le sujet de l'instruction de ce jour.

— Savez-vous, lui dit la sœur, qu'il y a un Dieu?

— Oh ! pour cela, dit-elle, je le savais bien, je me doutais qu'il devait y en avoir un.

Il en fut de même pour les perfections et attributs de Dieu.

— Demain, dit la sœur qui l'instruisait, nous étudierons le second chapitre qui parle de l'Incarnation, ou du mystère de Dieu fait homme.

— Dieu s'est fait homme! dit la pauvre femme hors d'elle-même; ce même Dieu dont vous venez de me parler? est-ce possible? je n'avais jamais entendu dire cela!

A ceux qui pourraient révoquer en doute une pareille ignorance, nous dirons que nous avons entendu, dans un des quartiers de Paris, un vieillard répondre à quelqu'un qui lui disait: «Vous savez que Jésus-Christ est mort pour nous? — Ça se pourrait ben », et cela très sérieusement.

Et un autre à qui l'on demandait s'il allait à la messe le dimanche :

— Oui, seulement quand j'ai pas le temps d'y aller le matin, j'y vas le soir.

Si, en plein Paris, on en est là, on ne peut donc s'étonner de voir de pareilles misères se produire si loin, si loin sous tant de rapports.

La pauvre femme fit encore d'autres questions que nous passons, et surprise de tout ce qu'elle entendait, elle ne parlait plus, elle pleurait, elle pleurait abondamment, l'aurore d'un jour nouveau commençait à éclairer les ténèbres profondes au milieu desquelles elle avait vécu; sa vue pouvait à peine en soutenir l'éclat. Il fallait, pour instruire cette âme, marcher pas à pas, afin d'arriver plus doucement et plus sûrement au but.

Animée de la meilleure volonté, la chère catéchumène laissait son âme s'ouvrir à la vérité; quand on est dans cette voie, ce qui paraissait impossible, devient d'une facilité extrême; le pas qui était mesuré devient rapide et l'on touche le but, non sans étonnement, tant la distance à parcourir paraissait incommensurable.

Grâce à l'heureux changement survenu dans cette famille, tout a pris une face nouvelle, la misère a disparu, les enfants s'élèvent dans l'ordre, les santés se raffermissent, et la courageuse néophyte ne peut que bénir le jour où son mari prononça le *pledge* qui l'a transformé au point de faire de lui un apôtre de la tempérance, non par des paroles, mais par l'exemple soutenu qu'il donne, exemple qui est d'un poids immense, vu le prodige qui a dû s'opérer pour arriver à pouvoir le donner.

Une nouvelle conversion.

L'école des sœurs était, vers la fin de 1877, fréquentée par une petite catholique dont le père était un protestant acharné. La mère de cette enfant avait souvent à subir ses mauvais traitements, mais tenant à faire élever ses deux enfants dans les écoles catholiques, elle supportait tout avec patience. Parmi les deux enfants, il y avait un petit garçon d'une rare intelligence; il avait sa part

d'épreuves : une femme, une épouse, ne saurait être maltraitée par un brutal, sans que les enfants n'en ressentissent les contre-coups. Le pauvre petit, tout en pleurant pour son compte, ne pouvait voir pleurer sa mère, et faisait de son mieux pour la consoler, tant par sa précoce piété que par un bon, un solide travail.

Il avait à peine fait sa première communion, que le désir d'être prêtre germa dans son cœur. Le temps avait marché et le moment était venu de quitter l'école pour apprendre un métier. Le charmant enfant manifesta son intention à sa mère qui fut heureuse de cette ouverture pour laquelle elle ne pouvait que bénir le ciel, mais elle ne savait comment en parler à son mari. Il fallait sortir de cette situation, le charmant adolescent s'arma de courage pour demander cette faveur à son père : une réponse brutale accueillit cette ouverture. La vocation du futur lévite fut mise à une rude épreuve, épreuve qui dura plusieurs mois, après lesquels il gagna sa cause, et obtint de son père l'argent nécessaire pour aller en Europe faire ses études dans un séminaire.

Le cher adolescent ne pouvait que témoigner à son père une vive reconnaissance, et ne le quitta qu'en lui promettant de ne rien négliger pour le rendre parfaitement heureux.

Le pauvre père, qui ne se rendait guère compte des voies de Dieu, ne s'expliquait pas comment,

détestant la religion catholique, il avait pu donner à son fils l'argent nécessaire pour aller en Europe, faire des études pour être prêtre.

L'enfant était parti à la garde de Dieu, muni de toutes les recommandations, et accompagné des vœux les plus ardents et des prières soutenues de ceux qui l'aimaient et ne pouvaient qu'admirer sa courageuse détermination.

Arrivé à destination, le futur lévite écrivait souvent à sa famille, mais les lettres éprouvaient forcément des retards pour des causes diverses. Aussi n'était-ce pas sans la plus grande anxiété que pendant la première année, on attendait les lettres de l'Europe au foyer paternel. Lorsqu'elles arrivaient régulièrement, les colères du père se calmaient, et les mauvais traitements se ralentissaient. La pauvre mère ne cessait de prier et de souffrir, et ne manquait pas de faire part aux sœurs des bonnes nouvelles qui lui venaient ainsi et de l'adoucissement qu'elles apportaient à sa situation.

Une autre consolation pour la pauvre mère, c'était l'arrivée de l'apôtre de la tempérance qui coïncidait avec les faits que nous esquissons en ce moment. Comme tous les catholiques de Christchurch, la malheureuse épouse était poussée par un divin esprit vers la mission, elle trouvait là ce qu'elle aurait vainement cherché ailleurs : quelques instants de calme, de repos et de joies pures. Rentrée chez elle, la vaillante chrétienne redoublait

d'attentions pour le mari qui la tyrannisait, afin de ne lui laisser aucune occasion de reproches... Rien d'ailleurs n'était en souffrance, tout avait été prévu par la diligente et laborieuse épouse, et cependant, là comme ailleurs, le malheureux homme ne pardonnait pas à sa femme les brutalités qu'il exerçait contre elle. Ceci a tout l'air d'un paradoxe, et c'est cependant beaucoup plus vrai qu'on ne le pense. Non, on ne convient pas facilement de ses torts ; les attribuer à sa victime, dispense de les reconnaître et par suite de les réparer.

Quoi qu'il en soit, la digne femme, loin de donner à son époux le plus petit sujet de reproches, veillait sur elle afin de remplir au mieux tous ses devoirs. Levée avant l'aurore, elle préparait toutes choses pour ne rien laisser en souffrance, puis elle partait pour aller réconforter son âme. Au retour, malgré les meilleures dispositions, de nouvelles invectives l'attendaient ; pour les parer, la pauvre femme n'avait d'autre armure que la douceur et la charité, ce qui n'empêcha pas le mari de récriminer. Enfin, vaincu par les vertus de sa femme, le mari se rendit à ses instances et l'accompagna à la mission. Quand on fait un pas vers le bien, on ne marche pas seul, et le céleste Père de famille qui voit tout, ne manque jamais de faire une partie de la route pour épargner au prodigue la fatigue et pour le recevoir plus tôt dans ses bras et le presser plus vite sur son cœur.

Un matin, à cinq heures, ils entrèrent tous deux dans l'église, il y avait foule pour entendre l'éloquent missionnaire. Parmi les nombreux auditeurs, nul peut-être ne fut plus ému, ni plus étonné que celui qui n'avait jamais entendu une telle parole. Vivement impressionné, le pauvre protestant ne savait que faire, ni à quel parti s'arrêter. Pressé intérieurement, il sortit de l'église, mais au lieu de remonter en voiture, sans rien dire, il alla sonner au presbytère. L'heureuse épouse, en femme intelligente, se contente de suivre son mari du regard. Emue jusqu'aux larmes et pénétrée de joie, elle court chez les sœurs pour leur faire part de la démarche de son mari et de l'espérance qu'elle en conçoit. La matinée se passe dans l'attente.

La digne femme ne pouvait que prévoir une issue favorable, et comme la malle allait partir, elle s'empressa d'écrire à son fils pour lui annoncer ce qui se passait en ce moment et la légitime espérance qu'elle concevait de voir son père ouvrir les yeux à la lumière. Ses prévisions se réalisèrent : trois semaines après cette heureuse matinée, au milieu d'une assistance pieuse et recueillie, un homme faisait sa première communion immédiatement après la réception du saint baptême. La transformation était complète, et le vieil homme ne se ressouvenait de sa vie passée que pour racheter ses honteuses brutalités par des égards, des soins affectueux, des prévenances, et tout cela rehaussé

par une piété ardente qui ne s'est pas démentie.

Il ne faut désespérer de personne, et si les histoires qui précèdent en sont une preuve, celle que nous avons à dire en sera la confirmation. Il s'agit d'une femme sur laquelle la miséricorde de Dieu s'est étendue, et quand ce bien immense descend sur une âme, fût-elle parmi les plus dégradées, il l'enveloppe de son pardon, la relève, et d'un vase souillé il en fait un vase d'élection.

Qui oserait s'en plaindre? les justes ne tombent jamais en un tel égarement ; les pécheurs impénitents donnent seuls dans un si déplorable excès. Pour leur venir en aide, demandons pour eux l'intelligence qui fait comprendre la vérité, et la bonne volonté qui la fait accepter et embrasser. Ceci dit et affirmé simplement, comme on doit le faire pour toute vérité, nous passons à notre histoire.

Une grande pénitente.

L'apôtre de la tempérance poursuivait ses instructions avec un succès qui ressemblait à de l'entraînement. On racontait des merveilles, on en voyait tous les jours, de telle sorte que loin d'en douter, on les affirmait, et l'on ne se trompait guère.

Un soir, pendant une instruction, on fut étonné de voir, au milieu des auditeurs, une fille de mauvaise vie qui avait été condamnée plus de vingt

fois, pour ivrognerie et immoralité. Elle ne sortait de prison que pour être reprise de nouveau et subir la peine d'une autre condamnation. Son état paraissait incurable. Les sœurs la connaissaient pour l'avoir vue en visitant les prisons. La généralité des auditeurs, oubliant que ce sont les malades qui ont besoin de médecin, fut plutôt indignée qu'édifiée, d'apercevoir, au premier banc de l'église, cette femme à face enluminée, qui portait dans tout son être l'empreinte du vice. Qu'y avait-il à faire? La repousser? Et de quel droit mettrait-on des bornes à la miséricorde de Dieu? La repousser eût été un crime! l'heure de la miséricorde avait sonné pour elle; fidèle à cette heure, elle avait jeté un regard sur son âme, avait rougi d'elle, et prise de peur, s'était dirigée vers la mission où nous la trouvons. Après l'instruction, elle s'était éloignée.

Le lendemain de ce jour, à cinq heures du matin, la grande égarée revint encore, puis, après la sainte Messe, se rendit au confessionnal d'un évêque qui se trouvait parmi les auditeurs du missionnaire. Sa Grandeur, en digne successeur des Apôtres, suivait comme évêque missionnaire, l'apôtre de la tempérance, dans ses différentes stations, pour lui prêter, par sa présence, une plus grande autorité, et par son assiduité au confessionnal, un puissant concours. Les grands pécheurs s'adressaient à Sa Grandeur avec une confiance pleine et entière. Voilà comment la pécheresse se jeta, elle aussi,

sans hésitation et sans crainte aucune, aux pieds de l'homme de Dieu.

De ce jour, commença la transformation de cette malheureuse. Ceux qui la connaissaient craignaient pour elle les occasions funestes, mais l'évêque missionnaire, qui savait pénétrer les âmes, l'avait jugée favorablement et croyait à sa conversion ; il ne se trompait pas. Dès ce jour, la grande dégradée avait fait place à une humble fille, relevée, régénérée, transfigurée. Ah ! c'est que le repentir, en faisant reconquérir à l'âme une seconde innocence, donne au visage une de ces expressions qui ne peuvent sortir que d'un cœur purifié, et quand la Madeleine vint arroser de ses larmes les pieds de son divin Maître et les essuyer avec ses cheveux, loin d'être repoussée par Celui qui n'aimait rien tant que les cœurs purs, elle mérita d'être largement pardonnée parce qu'elle avait aimé autant qu'on peut le faire quand par un profond repentir on a reconquis le bien ineffable de l'innocence.

Avec la grâce de ce nouvel état, l'humble repentie se présenta aux sœurs qui l'avaient visitée dans sa prison, pour implorer la faveur de pouvoir entrer dans la chapelle de la communauté et de se joindre à la procession des enfants de Marie qui devait se faire dans le clos. Cette autorisation lui fut accordée ; elle s'y tint avec autant de recueillement que de modestie.

Le temps s'écoula et l'heureuse pénitente ne

quitta plus la voie qui lui avait rendu la paix des anciens jours; fidèle à tous ses devoirs, elle ne négligea pas celui qui veut que l'homme mange son pain à la sueur de son front. Elle édifia les humbles, les petits, les délaissés qui se plaisent à suivre son exemple; elle édifia les forts qui savent qu'il ne faut pas imiter le pharisien orgueilleux sous peine de ne pas être justifié, mais bien le publicain qui, dans son humilité, implore la miséricorde de Dieu en se frappant la poitrine pour affirmer sa culpabilité.

Les sœurs de Notre-Dame des Missions laissaient les malintentionnés se scandaliser, et se consolaient en pensant à cette certitude qu'il y a plus de joies au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de faire pénitence.

Conversions exemplaires.

Nous ne pouvons abandonner le sujet que nous traitons en ce moment sans faire ressortir une partie saillante du caractère de l'apôtre de la tempérance; ce digne missionnaire n'avait pas seulement à son service une grande instruction et une véritable éloquence, mais encore une de ces franchises qui vont au cœur et ne sont pas sans émouvoir et parfois profondément.

Le vénéré missionnaire crut un soir devoir don-

ner un avis aux protestants qui avaient envahi l'église à un tel point que les catholiques ne pouvaient, pour ainsi dire, y trouver place. Le Père, en s'adressant à nos frères séparés qui étaient venus à la mission plutôt par curiosité que pour s'instruire, les pria de ne pas venir en foule, et même de ne pas venir du tout, à moins d'être animés par un désir sincère de s'instruire. « Ce n'est pas pour vous précisément que je suis venu, leur dit-il, vous n'avez pas assez d'instruction religieuse pour comprendre les vérités que j'annonce. Au lieu d'être éclairés, beaucoup d'entre vous seraient scandalisés, car je m'adresse aux catholiques et surtout aux pécheurs de profession, aux mauvais catholiques, c'est pour eux que les exercices de la mission sont préparés. A quoi cela vous servirait-il de venir à leur place ? vous ne pourriez pas même répondre aux prières qui se font avant et après les instructions, vous n'aimez pas vous mettre à genoux, et la plupart du temps vous ne savez pas comment on se comporte à l'église; le signe de la croix, le signe du chrétien, vous ne le connaissez pas. Il serait donc mieux, de ne pas interrompre et empêcher, par votre présence, le bien qu'une mission est appelée à produire. Lorsqu'elle sera finie, je pourrai peut-être m'adresser à vous, à vous seuls, et avec mon âme tout entière, mais aujourd'hui, j'appartiens aux catholiques, ils attendent, faites

pour eux aujourd'hui ce qu'ils feront demain pour vous. »

Cette sincérité de langage, au lieu d'effrayer et de rebuter les protestants, fut cause que plusieurs embrassèrent la vérité et entrèrent dans le sein de l'Eglise catholique.

Parmi les sectes nombreuses qui se sont installées dans cette colonie, il y en avait qui se rapprochaient des usages de l'Eglise catholique. Un zélé ministre de cette secte, pour être entièrement aux devoirs de sa charge, avait même embrassé le célibat : il visitait les pauvres, les malades, et vivait de privations pour les mieux secourir; il prêchait souvent et entendait les confessions dans l'après-midi du dimanche. Ce pauvre pasteur fut interdit par un synode, on lui donna un mois pour rétracter ce qu'on appelait ses erreurs, mais tourmenté par les vérités catholiques qui s'imposaient à sa conscience, il aima mieux abandonner sa charge et s'embarquer pour l'Europe afin de suivre les impulsions intimes et généreuses qui avaient germé dans son âme. C'est une espérance qu'il est permis de concevoir.

Autour de lui, le bien s'était fait; parmi les âmes de bonne foi, il y en eut qui entrèrent résolument dans le sein de l'Eglise catholique. Ceci se passait au moment où la mission avait rassemblé toutes les brebis errantes qui pouvaient, sans crainte aucune, une fois entrées dans la voie, se li-

vrer à la joie qui ne manque pas de se répandre dans l'âme fidèle, dévouée et amie de la vérité.

Il y eut d'autres conversions encore, et les bonnes sœurs de Notre-Dame des Missions y aidaient de toute leur âme.

Une fervente protestante, d'une éducation distinguée, et qui fréquentait la meilleure société de la ville, fut une des premières à demander son admission dans le sein de cette Eglise qui embrase les cœurs et excite les plus grands dévouements.

Depuis plusieurs années, elle étudiait toutes les questions religieuses, lisant des livres catholiques pour y trouver des contradictions afin de rester dans son erreur, mais ses recherches furent vaines, car une voix intérieure qui l'appelait sans cesse devait triompher de toutes ses résistances. Vaincue par l'évidence, cette dame se donna la joie immense et l'ineffable bonheur de fixer ses douloureuses incertitudes : elle a reçu, au jour béni de l'Immaculée-Conception, le saint baptême et la divine Eucharistie, à la grande édification de la foule qui se pressait pour assister à son abjuration.

Après ce grand acte, qui transportait son âme de joie, elle vint auprès des sœurs pour les prier de lui permettre de passer tout ce jour au sein de leur communauté afin de goûter en paix, loin de tout bruit, le calme qui était dans son âme et qui la rendait si pleinement heureuse. Tout en elle res-

pirait la joie, et tout aussi indiquait le bonheur qu'elle éprouvait. Quand on a longtemps poursuivi un bien et qu'on a fini par le trouver, on peut crier, et avec bien plus de raison, comme ce savant qui avait fini par saisir un problème longtemps cherché : *Eureka! Eureka!* Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé.

Cette heureuse femme passa la journée à épancher sa joie et à savourer son bonheur auprès des sœurs et surtout au pied du saint autel, elle se préparait ainsi aux épreuves et aux luttes qu'elle prévoyait, tant du côté de sa famille que de ses amis. Elle ne s'était pas trompée, on la traita de folle et l'on ne cessa de l'accabler de reproches, les plus modérés la traitèrent froidement d'abord et cessèrent de la fréquenter. Son éloignement du monde, loin de la contrister, en lui laissant plus de temps à elle, lui permettait de se livrer aux œuvres de charité qu'elle comprenait si bien maintenant : elle priait, puis elle visitait les pauvres, les souffreteux et surtout les âmes dans la désolation. Qui donc pourrait mieux consoler que ceux qui souffrent ; qui, ô mon Dieu ! est le plus à même de panser des plaies et d'essuyer des larmes que celui qui a ressenti bien des blessures et qui n'en est pas à verser ses premiers pleurs ? Il y a donc une grâce dans la souffrance, puisqu'elle permet de mieux ressentir celle des autres, et nulle parole ne vaudra une larme brûlante et sympathique pour consoler ceux qui pleurent.

En plus, il est un fait que l'on n'a pas été sans remarquer : on ne se perd pas seul et l'on ne se sauve pas seul; l'exemple entraîne, et en dehors de l'exemple, le bien que l'âme a accepté, la presse de faire connaître ce bien pour le faire goûter à autrui, et celle qui s'est laissé gagner par le mal, loin de rester inactive, est poussée par l'esprit du mal qui n'aime rien tant que de le voir propager.

Un grand nombre de conversions eurent donc lieu par suite de cette propagande. Chaque semaine, l'heureuse néophyte prenait un jour pour faire ses visites, mais au lieu de les faire dans le monde comme elle en avait l'habitude, elle allait voir les bonnes sœurs à qui elle contait ses joies ou ses tristesses; ses consolations ou ses espérances. Jamais elle n'eut tant d'épreuves, jamais non plus tant de consolations.

Nous n'avons raconté que quelques traits du beau mouvement qui s'est opéré à l'audition des paroles pressantes et pleines de foi de l'Apôtre qui s'est fait entendre durant les jours de la mission qu'il a donnée, nous aurions pu en dire plus s'il n'avait fallu se borner. Ceux que nous avons donnés sont assez saillants pour faire deviner ceux laissés dans l'ombre. Il en est d'autres, comme toujours, qui ne se réalisent que plus tard, à l'heure marquée par Dieu, c'est le grain jeté par le semeur et emporté par le vent pour aller germer loin de lui et éclore sous un autre soleil.

C'est ainsi que font les serviteurs de Dieu, ils se livrent au travail sans ménager ni leur temps ni leur peine, et quand ils ont tout fait pour le mieux, ils s'inclinent devant Dieu pour implorer son secours comme s'ils n'avaient rien fait. C'est le grand art, la grande manière de faire le bien et de le bien faire.

Nous avons maintenant à jeter un coup d'œil sur le Bengale où nous retrouverons nos bonnes sœurs de Notre-Dame des Missions, c'est dire que nous continuerons à voir l'œuvre de Dieu s'accomplir.

Coup d'œil rétrospectif.

Avant d'aller plus loin, nous ne croyons pas inutile de nous arrêter un instant pour jeter un coup d'œil sur la marche suivie par les zélées religieuses qui se sont élancées à travers les espaces pour aller, sous le regard de Dieu, travailler au bien des âmes. Les sentiments qui animaient celle qui fut, non sans raison, appelée la grande inspiratrice de Notre-Dame des Missions, sœur Marie du Mont-Carmel, animent encore les vaillantes sœurs qui l'ont suivie. Que de chemin parcouru depuis ce jour, ce jour à jamais béni, et en nous reportant vers le bien accompli, malgré les obstacles qu'il y avait à vaincre, nous ne pouvons que redire, avec la plus intime conviction : Non, il ne faut jamais désespérer des âmes, le faire serait mettre des

bornes à la divine miséricorde et traiter l'infini comme le fini.

Reportons-nous d'abord à l'année 1884, époque à laquelle Mme la Supérieure générale de Notre-Dame des Missions prit la résolution de franchir les mers pour aller visiter les monastères de son Institut établis dans la plus grande partie des archipels de l'Océanie.

La vénérée Supérieure partit le 11 février, guidée par l'amour profond qu'elle avait pour les âmes, et ne se laissant arrêter par rien : les longues distances à parcourir ne l'effrayaient pas plus que la fatigue à supporter ; elle poursuivit d'abord son long et pénible voyage jusqu'aux Indes, puis se rendit en Nouvelle-Zélande, à la grande joie de ses chères religieuses qui ne savent ce qu'elles doivent admirer le plus, du dévouement de la vénérée Mère pour les enfants de son Institut, ou du mâle courage qu'elle déploie pour le bien de tous, et cela, malgré une santé chancelante qui semble toujours vouloir l'arrêter dans sa course.

Dans leur reconnaissance, les sœurs établies depuis bien des années déjà, dans ces lointaines contrées, écrivent des lettres touchantes pour exprimer la joie qu'elles éprouvent de revoir, au milieu d'elles, celle qui, après Dieu, les a introduites dans la carrière, et vient encore leur montrer, par l'exemple et par les conseils, comment on doit se tenir dans cette voie et comment on doit y marcher.

Pour commencer notre récapitulation et la faire avec quelque fruit, nous croyons devoir nous reporter à l'année 1864. A cette époque, les premières sœurs parties de Napier, île du nord de la Nouvelle-Zélande, réussirent à fonder le monastère de Saint-Joseph ; c'est un bel établissement, agréablement situé sur une presqu'île élevée, s'allongeant au milieu des vagues sans cesse agitées de l'Océan. Les œuvres qui leur sont confiées ont prospéré au prix de constants sacrifices mis au service d'un dévouement infatigable.

Ces œuvres consistent en trois écoles séparées : une pour les jeunes indigènes appelées Maories, une autre, dite classe commune, pour les enfants de la localité, et une école privée pour les jeunes filles d'un rang plus élevé, d'où trois catégories de pensionnaires, à peu près toutes catholiques.

Ces écoles, bien tenues d'ailleurs, sont soumises aux inspections d'un gouvernement jaloux de promouvoir le bien de toutes les classes de la société.

A côté de ces œuvres pour l'éducation de la jeunesse, les bonnes sœurs s'occupent, là comme dans les autres maisons de leur institut, de la visite des malades et de l'instruction religieuse des nouvelles converties.

Au monastère du Sacré-Cœur, fondé dans l'intérieur de la ville de Christ-Church, ville située dans la partie sud de la Nouvelle-Zélande, les sœurs ont élevé une nouvelle construction qui ne laisse rien à

désirer, pour remplacer les bâtiments provisoires où les œuvres s'étaient concentrées avec peine depuis 1868. Deux catégories d'élèves fréquentent, en plus grand nombre qu'ailleurs, les écoles qui rivalisent avec les meilleures classes protestantes de la ville, et procurent aux enfants catholiques l'éducation la plus en rapport avec leurs besoins.

L'année 1883 a été marquée par une grande épreuve : au moment où les bâtiments à peine élevés commençaient à recevoir les élèves affluant des alentours, une épidémie dangereuse, la diphtérie, fit son apparition. Les pauvres sœurs prirent les plus grandes précautions pour diminuer le nombre des victimes ; elles se séparèrent pendant plusieurs mois, les unes allant habiter un coin loué au bord de la mer pour prodiguer à leurs chères malades les soins les plus assidus, tandis que les autres, pour satisfaire au désir des familles, continuaient leurs écoles dans des salles louées au centre de la ville. Ce surcroît de travail, de dépenses et de sollicitudes, a excité le dévouement des sœurs sans le lasser, ni l'épuiser. Accablées sous le poids de tant de charges et d'appréhensions, un secours leur était devenu nécessaire, et la Providence, toujours admirable, vint à l'heure où ses maternelles caresses faisaient l'office d'un baume salutaire appliqué sur une plaie vive et brûlante : la vénérée Mère générale arrivait pour apporter à ses filles courage et confiance. Cette heureuse arrivée

décupla les forces, ce n'était pas seulement une personne de plus, c'était une âme vive et ardente qui faisait renaître des forces épuisées ; c'était une autorité bien-aimée, qui n'avait qu'un désir à formuler pour voir s'opérer des prodiges. Sous une telle impulsion, l'épidémie a tout d'abord diminué ses ravages, et les sœurs reléguées au bord de la mer ont pu rentrer dans leur monastère désormais marqué du sceau de la croix.

La croix n'est-elle pas un signe de prédilection? les œuvres qui ne sont pas marquées de ce signe ne connaissent pas leur force. Il est dans la vie ordinaire des mystères qu'une âme éprouvée comprendra comme en se jouant, et qui resteront toujours fermés pour celle qui n'a jamais souffert ; l'une devinera instantanément le fond des choses tandis que l'autre n'en sera pas même à les soupçonner. C'est qu'aussi les mouvements de la grâce ne sont pas du tout ceux de la nature. Ces deux mouvements peuvent être considérés comme deux points de l'espace : celui de la nature touche à la terre et par suite est sombre et obscur ; celui de la grâce se meut dans l'immensité des cieux où il emprunte à la gloire qui y rayonne les traits lumineux qui éclairent toutes choses.

Les bonnes sœurs connaissent bien ces sentiments qui font leur force, raniment leur courage et les aident à passer des jours que l'esprit du mal prépare partout et toujours.

Nous allons quitter Napier pour nous rendre à Nelson qui se trouve dans le sud de la Nouvelle-Zélande, afin d'y visiter le monastère de l'Immaculée-Conception, fondé en février 1871. Ses différentes œuvres prospèrent et produisent des fruits abondants. L'établissement se compose d'une dizaine de maisons éparses dans un clos ombragé de vignes et d'arbres fruitiers, que les sœurs appellent leur petit paradis terrestre. Et, tandis que la ville paresseuse, endormie au fond d'une baie délicieuse, voit à peine sa tranquillité proverbiale troublée par quelques visiteurs, le couvent ressemble à un essaim d'actives et laborieuses abeilles. Les jeunes filles catholiques et protestantes de la ville s'y plaisent beaucoup ; il règne dans leurs études et dans leurs jeux une animation et une émulation joyeuses. L'élan pour la piété et les inspirations religieuses est doucement entretenu par les sœurs. Cet établissement a reçu les plus encourageants éloges du gouvernement qui, quoique opposé aux institutions catholiques, rend justice aux succès obtenus.

Depuis un an, un bâtiment considérable a été construit pour recevoir les jeunes filles orphelines et catholiques de la Nouvelle-Zélande. Ce grand nombre de pensionnaires, de trois catégories différentes, exigent un certain personnel. Les sœurs multiplient le dévouement qui les anime et font de leur mieux pour former aux œuvres confiées à leurs

soins les jeunes filles désireuses de se consacrer à la vie religieuse. Le noviciat est établi dans un des bâtiments séparés de l'enclos du spacieux monastère. Ce noviciat donne plus que des espérances : le 7 janvier, Sa Grandeur Mgr Readwod daigna y présider une double cérémonie, la profession de huit sœurs et la prise d'habit de onze novices, tandis que de nouvelles postulantes venaient remplir les rangs éclaircis par les mutations.

Le 3 décembre, la vénérée Mère générale, qui ne reste jamais inactive, commença le nouveau Monastère de la Présentation, à Taranaky, île située dans le nord de la Nouvelle-Zélande.

Les cinq sœurs désignées pour cette fondation ont eu le bonheur d'entendre la sainte Messe dans leur chapelle de communauté, et d'y garder la réserve du très saint Sacrement, dès le 8 décembre, belle date pour entreprendre la tâche qui leur est confiée.

Quelques semaines plus tard, l'infatigable Mère générale faisait un trajet sur mer pour se rendre à Auckland, auprès de Sa Grandeur Mgr Lucke, évêque bénédictin, qui désirait lui proposer des fondations dans son diocèse. Nous ne savons si ce désir a pu se réaliser, nous en avons l'espérance, jugeant du présent par le passé, persuadé que nous ne présumons pas trop de la foi de cette grande chrétienne, foi que le bon Maître a trop bien

définie pour qu'il soit nécessaire de la qualifier davantage.

Continuons de suivre la vénérée Mère générale dans ses lointaines pérégrinations, car avant de rentrer en Europe, elle doit, comme nous l'avons dit, s'arrêter au Bengale oriental, et y mener avec elle plusieurs sœurs qui pourront, à l'aide de celles déjà établies à Chittagong, former un second monastère dans le diocèse où Sa Grandeur Mgr Ballsieper les environne de sa paternelle bienveillance.

Les sœurs du monastère placé sous le vocable de sainte Scolastique, établi depuis le mois d'avril 1883 dans cette localité de Chittagong, où trois communautés religieuses avaient essayé successivement de se maintenir, voient, au milieu des croix et des souffrances, leurs œuvres se former et se développer successivement. Le chiffre des orphelines confiées à leur sollicitude augmente peu à peu, il en est de même des externes, dont le chiffre s'élève à près de soixante.

Au mois de janvier, les sœurs ont eu la consolation de préparer une touchante cérémonie de première communion ; les huit enfants qui ont eu le bonheur de la faire, ont montré d'excellentes dispositions. Ce furent les premières de leur mission naissante parmi des sauvages de races diverses, profondément plongées dans les ténèbres de l'erreur et de l'idolâtrie.

Voilà un court aperçu du travail effectué dans

les missions, en 1883, par les sœurs, travail qui aurait pu prendre une plus grande importance si les œuvres n'étaient limitées par les ressources. Tout en étant pénétré de reconnaissance envers les bienfaiteurs, l'Institut de Notre-Dame des Missions fait des voeux pour que le nombre s'en accroisse, afin que la culture des âmes ne soit pas entravée par des questions qui devraient s'effacer devant des efforts qui ne demandent d'autre récompense que de pouvoir se multiplier et se multiplier encore. Ce n'est pas la vénérée Mère générale qui les compte, ses efforts, et malgré ce que les traversées ont de pénible pour elle, elle va jusqu'au bout du monde où, par sa présence, elle encourage les chères religieuses de son Institut, et donne une nouvelle impulsion aux œuvres auxquelles elles se dévouent, et imprime un élan plus soutenu dans l'exercice de leur zèle. Dans l'œuvre de Dieu, il ne faut pas rester stationnaire : qui n'avance pas recule.

Nous avons prouvé que dans l'année 1883, les sœurs de Notre-Dame des Missions n'ont pas reculé, nous avons la douce espérance, avec le secours d'en Haut, de pouvoir continuer cette preuve.

En 1884, année sur laquelle nous allons jeter un coup d'œil, les sœurs ne sont pas restées inactives, car elles sont arrivées à fonder une grande école industrielle, contenant à cette époque 98 enfants de quatre à sept ans. A Nelson, nous aimons à le

constater, on ne néglige rien pour préparer les enfants afin que plus tard, quand ils seront grands, ils marchent avec honneur dans la vie. L'âge des enfants dit assez qu'il y a beaucoup à faire pour diriger ce petit troupeau et le tenir en équilibre dans le parc qui lui est désigné.

Les sœurs ont, en plus de cette petite école industrielle, deux pensionnats ; dans le premier, il y a vingt-sept pensionnaires, et dans celui de la classe moyenne, quinze. Ces élèves sont constamment dans la maison, de telle sorte que les sœurs n'ont pas une minute à elles.

Dans les classes, les sœurs doivent enseigner, outre les éléments de sciences, les différentes langues étrangères, le dessin, la musique, et en général se tenir à la hauteur de ce qui se fait de mieux dans les autres écoles.

On réclame plus encore des sœurs : les familles catholiques et protestantes les plus riches, voudraient leur voir ouvrir une école supérieure pour y envoyer les enfants, mais tout ne peut se faire en même temps, à chaque jour son labeur, et si flatteur que soit ce désir, il faut avancer avec prudence pour ne pas avoir à reculer.

Avec toutes ces bénédictions de Dieu, il était facile de comprendre qu'il était moins que jamais opportun de douter de sa Providence, aussi, avec l'agrément des autorités supérieures, prit-on la résolution de construire un nouveau monastère, et

l'on avait tellement eu raison de compter sur le secours d'en haut qu'on était arrivé au jour où l'on allait en poser solennellement la première pierre. Cette cérémonie eut lieu le 13 janvier 1884, en présence d'un grand concours.

A onze heures, avant toute chose, la messe a été célébrée par le P. Chastagnon. Puis, Sa Grandeur Mgr Redwood, évêque de Wellington, fit un éloquent discours sur les paroles de l'Ecclésiastique : « Craignez Dieu et gardez ses commandements. » L'église était comble, beaucoup de personnes n'avaient pu y trouver place.

Après la messe et le discours de Sa Grandeur, une procession s'est formée de l'église à la place du nouveau couvent, où une plus grande multitude put à peine se réunir et assister à l'imposante cérémonie. Deux sœurs, chantant les litanies, marchaient à la tête des enfants qui venaient de faire leur première communion et se préparaient à la confirmation. Ces jeunes filles étaient vêtues de blanc et portaient des couronnes. Puis venaient les sœurs accompagnées de la vénérée Mère générale qui semblait vouloir se dissimuler, et de la Prieure du nouveau monastère ; venaient ensuite les membres de la société Hibernienne et tous les catholiques. Le cortège défila en bon ordre et forma un cercle autour de l'endroit où la première pierre allait être posée. Sa Grandeur, assistée du P. Chastagnon, procéda à la bénédiction de la pierre. Une

bouteille fut déposée contenant des exemplaires des journaux : *Taranaki Herald*, *The Biedjet*, *The Taranaki News*, *The Tablet*, *Freeman's Journal*, quelques pièces de monnaie, une médaille du Sacré-Cœur de Jésus, puis un document écrit en français, ainsi conçu : « Le treizième jour de janvier, de l'an du Seigneur 1884, la septième année du pontificat du pape Léon XIII, et sous le règne de la reine Victoria, sir William, nous Francis Redwood, évêque de Wellington, assisté par le R. P. Chastagnon, avons posé la première pierre du nouveau monastère, dit de la Présentation. Cette pierre a été signée par Sa Grandeur, le P. Chastagnon et les sœurs présentes. »

La pierre fut mise à la place voulue, et Sa Grandeur, la truelle en main, l'a fortement cimentée en disant : « Au nom de Jésus-Christ, je déclare cette pierre dûment placée. »

Monseigneur se rendit alors au pavillon élevé à quelques mètres de distance, et l'assemblée se rangea autour.

Monseigneur Crompton, au nom des catholiques de New-Plymouth, présenta l'adresse suivante à l'Evêque :

« New-Plymouth, le 13 janvier 1884.

» Qu'il plaise à Votre Grandeur,

» Nous, les catholiques de New-Plymouth et des environs, acclamons votre visite au milieu de nous

avec des sentiments de bonheur, de reconnaissance et de profond respect.

» Nous sommes, Monseigneur, fiers d'avoir pour guide et pour chef, un homme que Dieu a comblé de ses grâces. Nos pensées n'ont cessé de vous suivre pendant le cours de votre longue traversée ; nous avons essayé de profiter des enseignements que vous avez donnés au loin, et particulièrement en Australie, lors de votre passage en cette contrée, enseignements que n'osent qualifier ceux qui sont aussi heureux qu'honorés de vous avoir à la tête de leur diocèse.

» Dans vos lettres pastorales, Votre Grandeur n'a cessé de faire ressortir la nécessité qu'il y avait de procurer l'instruction religieuse aux enfants catholiques, et cela, à n'importe quel prix. L'enseignement donné par ces lettres ne peut être reçu qu'avec reconnaissance.

» La cérémonie de ce jour prouve, une fois de plus, la sollicitude avec laquelle Votre Grandeur poursuit l'œuvre de régénération, et le monument qui s'élève, sous vos auspices, y aidera puissamment en prouvant que l'éducation religieuse, loin de nuire aux études, les rend grandes et fortes.

» Votre Grandeur nous permettra de saluer les religieuses qui ont tout quitté pour gagner tout. Entre leurs mains, nos enfants recevront une éducation basée sur la foi en notre sainte religion, sans laquelle tout autre enseignement, s'il n'est

pas absolument pernicieux, laisse trop à désirer pour pouvoir le suivre sans danger. Avec leur assistance, nous espérons voir notre jeune peuple grandir, profondement imbu du respect que l'on doit à la vérité rendue lumineuse par la doctrine chrétienne, doctrine qui maintient dans l'honneur, la probité et la morale.

» Notre congrégation catholique est très peu nombreuse, et, comparativement, elle a fait beaucoup, ce qui nous donne l'assurance que Votre Grandeur, dans sa haute bienveillance, voudra bien apprécier les efforts qui ont été faits.

» Avec les sentiments de profonde reconnaissance, nous faisons des vœux pour que vous puissiez, avec succès et bonheur, et dans la plénitude de vos forces, continuer longtemps à remplir, au milieu de nous, la paternelle mission que Dieu vous a donnée.

» Daignez, Monseigneur, nous accorder votre bénédiction et croire que nous resterons toujours vos fils soumis et respectueux.

» Au nom de tous les catholiques de New-Plymouth,

» W. M. Crompton. »

Sa Grandeur répondit : « Mes chers catholiques de New-Plymouth, je désire vous exprimer, de la manière la plus cordiale, ma gratitude pour la réception que vous me faites, et je puis vous assu-

rer que c'est toujours avec une grande satisfaction que je me rends au milieu de vous.

» Vous employez les plus flatteuses expressions dans les louanges que vous me donnez pour ce que j'ai pu faire au-delà des mers. J'ai simplement essayé d'accomplir mon devoir, si j'ai réussi à faire un peu de bien au point de m'attirer quelque considération, je dois en rendre grâces à Dieu, car c'est son œuvre et non la mienne. Vous savez que ce que nous faisons aujourd'hui a pour but de pourvoir les catholiques de New-Plymouth des moyens de donner à leurs enfants une éducation chrétienne.

» Cette cérémonie est donc une protestation de ce que nous considérons justement comme un grand abus.

» Nous, catholiques, nous élevons de magnifiques écoles à nos frais, ou avec les économies des pauvres, ce qui exige de grands, d'héroïques efforts, et nous défions n'importe qui, de dire que dans nos écoles nous ne donnons pas la meilleure éducation profane, tandis qu'en même temps nous procurons l'éducation religieuse à nos enfants. L'éducation religieuse en fera de bons chrétiens et de bons citoyens. Ces faits ne peuvent être mis en doute et cependant nous ne pouvons être déchargés de la taxe de l'éducation quoique nous ne puissions pas profiter des écoles du gouvernement. Nous sommes dépourvus de ces avantages, parce que

nous ne pouvons consentir à un système d'éducation que notre conscience réprouve, où Dieu est exclu et, par suite, la religion pas enseignée.

» C'est pourquoi nous réclamons ce qui nous est dû : notre part des contributions des fonds publics pour l'éducation. Il en est qui nous disent : Pourquoi ne voulez-vous pas profiter des écoles publiques pour vos enfants ? Ils pourraient dire, tout aussi bien : Pourquoi ne faites-vous pas usage des églises des autres ? Un tel argument n'a point de sens, et ce n'est pas ce que l'on appelle en anglais jouer *franc jeu*. Quoique toute assistance nous soit refusée, nous continuons tout de même à bâtir nos propres écoles. Si quelque non-catholique voulait contribuer à la bonne œuvre, il mériterait notre admiration. L'appel que nous faisons a pour but d'arriver à enseigner la religion de Jésus-Christ. Aussi tous les catholiques y ont-ils répondu avec empressement, même en dehors de la colonie.

» Quant à vous, catholiques de New-Plymouth, vous n'avez pas été les derniers à soutenir la bonne cause. Je suis reconnaissant aussi envers le P. Chastagnon, votre excellent et infatigable pasteur, qui a fait des merveilles pour vous avec des moyens restreints, et il n'est pas homme à ralentir son zèle ; sa générosité m'est trop connue pour que je puisse en douter.

» Et maintenant, grâce à ces Dames Religieuses, qui dévouent toute leur vie à l'éducation, vous avez

un spacieux et magnifique établissement. Vous en serez fiers, et j'espère que tous les enfants de New-Plymouth fréquenteront l'école. S'ils sont assidus, ils obtiendront des connaissances qui les rendront capables d'être bons et fidèles à leurs devoirs toute leur vie.

» Je vous demande maintenant de contribuer à la construction de l'école que les sœurs vont ouvrir. Vous savez, mes chers enfants, qu'il n'y a pas de meilleur argument que l'exemple, c'est pourquoi, en vous demandant de faire votre offrande, je veux aussi y mettre la mienne, et quoique l'évêque catholique de Wellington ne soit pas riche, ainsi que vous le savez, il tâche toujours de donner le plus possible lorsqu'il s'agit d'écoles et d'instruction religieuse. Peut-être avez-vous quelque somme cachée au fond de quelque *under-stocking*, dans ce cas vous ne sauriez en faire un meilleur usage que de le retirer de sa cachette pour augmenter notre souscription. Pour ma part, voici un chèque de 500 francs, et j'espère que dans la collecte qui va se faire chacun fera pour le mieux. »

La collecte fut faite aussitôt et s'éleva à 2,500 fr.

Une autre fondation a été faite à Ashburton. Nous en trouvons le récit dans un journal anglais, le *New-Lialand Tablet*, du 5 mai 1884. Nous en donnons la traduction :

« Vendredi, 2 mai, a été vraiment un jour mémorable pour les catholiques de ce district, car, ce jour-là, les religieuses de Notre-Dame des Missions sont venues s'établir dans la localité. Les sœurs, au nombre de six, sont arrivées, accompagnées de la Révérende Mère générale de l'Institut, de Christ-Church, par le train de 4 heures 30, et furent reçues à la station par le R. P. Coffey, curé de la paroisse, et le R. P. O'Connor de Lettalton. De là, elles furent conduites en voiture jusque vers l'église. Une grande foule était assemblée pour la réception qui eut lieu de la manière suivante : les religieuses entrèrent à l'église, conduites par les révérends Pères ; une procession se forma à l'intérieur ; les enfants des écoles marchaient les premiers, puis la croix et les acolytes, les prêtres, puis les sœurs. Durant la procession, on chanta la belle hymne : *Faith of our fathers*, avec accompagnement du chœur.

» Les sœurs ayant pris place devant le grand autel et la prière ayant été faite, une des jeunes élèves s'avança et lut l'adresse suivante :

« A la très Révérende Mère générale, à la Révérende Mère Marie Sainte-Gabriel, à la Révérende Mère Prieure et aux chères sœurs, salut.

» Nous, les enfants catholiques d'Ashburton, nous vous souhaitons la bienvenue avec un cœur débordant de joie. Depuis longtemps nous attendons ce jour, et quoique nous soyons de jeunes enfants

qui ne connaissent peut-être pas pleinement le grand bienfait que votre venue nous apporte, nous avons cependant entendu parler par nos parents, nos instituteurs et surtout par notre bien-aimé Pasteur, du bien immense qui résulte toujours de la présence de celles qui ont abandonné toutes choses pour se consacrer à l'amour et au service de Dieu, et aussi, d'une manière spéciale, à l'instruction de la jeunesse, sous le patronage et la bénédiction de la très sainte Vierge, la mère de notre cher Seigneur.

» Nous sommes très heureux de vous souhaiter la bienvenue, non seulement parce que nous allons profiter du privilège inappréciable d'être sous votre direction, mais encore parce que vous venez de la bien-aimée terre de France, la fille aînée de l'Eglise.

» Nous ferons, vénérée Mère, tout ce que vous désirez pour répondre, par notre bonne conduite, à tout ce que vous faites pour nous, et nous voulons toujours rester, de notre vénérée Mère générale et de toutes nos chères sœurs, des filles soumises et respectueuses, afin qu'après leur avoir prouvé notre affectueuse reconnaissance sur la terre, elles nous amènent avec elles au ciel pour y chanter éternellement les louanges de Dieu.

» Au nom de toutes,

» Florence Mary Adams. »

D'autres discours ont été prononcés à l'occasion de la fondation du couvent d'Ashburton, ayant tous pour but de rendre hommage au dévouement des religieuses ; la reconnaissance est une trop belle qualité pour ne pas la faire ressortir quand elle est exercée dans sa plénitude. On n'a pas toujours la joie et le bonheur de constater cette heureuse disposition, et c'est un double bien de l'encourager, elle porte les bons à la persévérance et les *lukewarm*, les tèides, à l'imitation.

Parlons maintenant du Bengale oriental, on pourra y trouver quelque intérêt.

Nous avons sous les yeux quelques notes extraites d'une lettre écrite en 1884 et venant de Chittagong, pays situé dans le Bengale oriental. Les sœurs de Notre-Dame des Missions y ont là des écoles fréquentées par des petites sauvages ; oh ! les singulières petites natures ; primitives et primesautières, elles vont, sous je ne sais quel instinct du moment qui les pousse, se livrer à des ébats inattendus, qu'elles quittent avec d'autant plus de facilité qu'elles semblent attirées par un autre délassement dont l'objet subitement offert à leur vue leur promet plus de charmes.

Avec cela, une curiosité naïve, voulant tout savoir et ne craignant pas d'interroger pour arriver à leur but.

Dans ce pays, il faut une manière particulière pour arriver au but qui, pour être le même, a plusieurs voies



pour y arriver. Oh ! ce n'est pas une mince affaire que de conduire les enfants, et ceux qui croiraient qu'on les mène comme un attelage se tromperaient du tout au tout.

Nous voyons d'abord, dans nos notes, sœur Marie Saint-Stanislas qui veut écrire pour donner des nouvelles, et qui est sans cesse interrompue par une des enfants qui pose ainsi sa question : « Qu'est-ce que vous écrivez, dites-le-moi. *Tam quia licta sister amko bolo ma* ». Une autre des enfants qui sort des bois habités par les tigres, a des idées si inattendues qu'elle fait parfois perdre aux sœurs la gravité que les classes demandent : les sœurs lui avaient donné une image représentant saint François de Sales ; elle la regarde, puis fait la grimace en disant : « *Eito atcha né amné menta quessa bouddha sab haï*. C'est-à-dire : Ce n'est pas bon pour moi ce vieux monsieur-là ».

Toutes les petites Indiennes qui sont chez les sœurs descendent d'anciennes familles catholiques, moins deux qui ont été baptisées après la mort de leurs parents, l'une appartient à la religion de Mahomet, l'autre à celle de Brahma.

On ne saurait croire combien les sœurs s'attachent à ces chères petites Indiennes et combien elles aiment à se dévouer pour elles. Toutes les lettres qu'elles écrivent en France sont remplies des sentiments qui les animent. « Je voudrais, écrivait l'une d'elles à la Prieure de la maison-mère,

je voudrais aller vous chercher à Lyon, pour vous amener auprès de nos petites Indiennes et vous montrer combien elles sont gentilles. Oh ! si vous saviez comme je les aime, pour elles je ferais tout au monde. Ma vie est à Dieu, à notre Institut, puis à elles tout entière. Ces chères enfants me rendent bien l'affection que je leur porte. Aussi longtemps que le bon Dieu voudra me laisser ici, je serai heureuse d'y rester pour me dévouer au salut de ces chères Indiennes, etc. »

Les bonnes sœurs font là, comme ailleurs, tout le bien que les ressources mises à leur disposition, leur permettent de faire ; elles avaient en 1884 soixante-dix petites filles divisées en trois classes ; les toutes petites forment ce que nous appelons la classe maternelle, puis viennent les moyennes, parmi lesquelles sont les pensionnaires. Les sœurs les forment un peu à tout, car ce ne sont pas leurs mères qui pourraient le faire, par la raison que dans ce pays ce sont les hommes qui font tout l'ouvrage qui incombe aux femmes en Europe : ils lavent, repassent et cousent ; les mahométans sont presque tous *couturiers*, ils font les robes pour les dames chrétiennes. Personne ne voit les femmes mahométanes, indoues et bouddhistes, elles n'ont aucune occupation.

Quoi que nous ayons dit des chers enfants du Bengale oriental, on ne peut se figurer ce qu'ils sont, et si nous consultons nos notes, de la véra-

cité desquelles nous n'avons aucune raison de douter, nous y voyons des singularités qu'on ne doit rencontrer nulle part ailleurs. Une sœur qui s'occupe à Chittagong des enfants d'un orphelinat, écrivant à une supérieure de la maison de Lyon, lui dit : « Je pense, qu'étant à la tête de l'orphelinat, vous n'êtes pas sans avoir à exercer votre patience, car il en faut partout, même au Bengale, j'allais dire surtout au Bengale. Vous allez en juger : beaucoup de nos petites sauvages viennent des bois où elles vivent sans rien faire. En classe, on a de la peine à les faire demeurer à leur place, car, tout d'un coup, sans qu'on n'y pense, elles se glissent sous les tables, ou sautent par dessus pour s'enfuir par la croisée. Où vont-elles? en un clin d'œil, elles sont au haut d'un arbre, ou bien dans l'eau, ou à voler du sel à la cuisine, ou à se machurer avec le fond des marmites ; elles font des choses si baroques, que malgré soi on serait porté à rire si l'on n'était obligé de réprimer ces saillies primitives et ces soubresauts par trop caractéristiques. »

Les fêtes, que les sœurs ne négligent pas de donner aux enfants, sont très joyeuses, celle de Noël surtout, avec son bel arbre aux branches duquel sont suspendues des choses qui plaisent aux jeunes sauvages, et impriment à leurs petites figures noires une beauté relative que leur épanouissement fait ressortir. Il est si bon de faire

des heureux. Et puis, ces joies de l'enfance imprègnent l'âme de souvenirs que l'on retrouve aux jours moins heureux de la vie, alors que rien n'est de trop pour soutenir le pas qui chancelle et pour relever le moral attristé par les heures difficiles du pèlerinage. Voilà ce que les âmes élevées comprennent et pourquoi elles font tous les efforts pour lire dans les jeunes intelligences afin de les nourrir selon le besoin qu'elles peuvent avoir, car toute âme qui se meut ici-bas a faim et soif d'une nourriture, et quand le corps a reçu le pain qui doit le sustenter, tout n'est pas dit, car l'homme ne vit pas seulement de pain.

Voilà pourquoi ceux qui comprennent ces sentiments se donnent sans réserve aux âmes qu'ils cherchent à élever, et malgré les difficultés que les sœurs du Bengale éprouvent pour maintenir en repos leurs petites noires, l'enseignement se donne et de réels progrès se réalisent. « Je puis vous dire, écrit l'une d'elles, que ces enfants deviennent aussi gentilles que celles de Lyon, elles font bien leur prière, puis elles nous aident : la petite Louise prépare la table, Sara aide à fermer les portes le soir, et la bonne petite Joa veut faire un peu de tout. Il y en a qui arrachent les mauvaises herbes, quand les rayons du brûlant soleil sont un peu moins ardents ; chacun a sa tâche et j'ai du plaisir à voir s'agiter leurs petits bras noirâtres. Elles ont commencé depuis peu à s'y mettre et j'espère

réussir à en faire quelque chose. Il est vrai qu'on ne peut guère s'aventurer dans les herbes à cause des serpents dont la blessure est grave et souvent mortelle. »

On voit par ces détails qu'il y a là-bas des hôtes qui ne sont pas toujours commodes. Il est vrai qu'il y a des moyens pour s'en débarrasser : on commence par brûler leurs nids, c'est autant de moins pour l'avenir. Les serpents de ces pays atteignent une certaine grosseur, les noirs en sont effrayés et non sans raison, car ils marchent les pieds nus, et sont par là plus exposés que d'autres à ressentir les atteintes des dangereux reptiles qui se tiennent cachés sous l'herbe dont ils aiment à se repaître.

Il y a bien encore les chacals qui errent dans ces contrées, la nuit, et même le jour quand la faim les presse, pour disputer aux vautours les canards qui s'ébattent tantôt dans les étangs, tantôt dans les alentours où ils se reposent des charmes de leur nautique existence.

Et les bonnes sœurs vivent au milieu de ces êtres malfaisants de la nature, sans trop s'en inquiéter. Nous ne disons pas pour cela qu'elles restent dans une indolente sécurité, non, elles connaissent trop bien la sagesse de ce conseil : aide-toi et le ciel t'aidera. C'est ainsi que fait une sœur qui, à cette occasion, écrit : « Les serpents ne me font pas peur, j'en tue autant que je puis, un jour j'en ai tué

quatre à la porte de notre cuisine. Je prie mon bon ange de me garder et je tape. »

Oui, elle tape et ses coups tombent si dru, que les serpents qu'elle a touchés ne sont plus tentés de venir piquer les chères petites noires confiées à sa garde.

Avant de clore, nous voulions parler plus amplement de la vénérée Mère générale de l'Institut de Notre-Dame des Missions, dont on ne saurait trop bénir l'infatigable charité, et pour ne pas amoindrir les traits de cette noble figure dans l'esquisse que nous en faisons, nous nous sommes adressé à la maison-mère pour en entendre parler et parler encore, car pour elle, nous avons eu le bonheur de la voir avant son départ et savons ce qu'elle est.

Dans la réponse qu'on a bien voulu nous faire, nous avons les détails qui suivent, dont une partie viendra corroborer ce que nous avons dit déjà :

« Notre Révérende Mère générale est maintenant encore (novembre 1884) en Nouvelle-Zélande. Elle a été très malade au mois de mars dernier, et le 5 avril on lui a administré l'extrême-onction. Nos chères sœurs étaient dans la désolation ; elles ont bien cru que cette vénérée Mère allait les quitter pour recevoir sa récompense. Mais le Seigneur a entendu leurs prières et l'a rendue à sa nombreuse famille religieuse. De nouveaux et pénibles travaux l'attendaient encore : à peine remise, elle est allée présider une fondation à Ashburton ; puis de là,

elle est revenue dans le nord de la Nouvelle-Zélande, pour établir deux autres monastères dans le diocèse d'Auckland. Ses lettres sont rares, courtes ; au milieu de tant de préoccupations et de fatigues, il n'est pas étonnant qu'elle ne puisse à peine trouver que la force et le temps pour nous écrire quelques lignes. Nous attendons de vive voix des détails que les lettres ne nous laissent qu'entrevoir. »

On a vu, par ce qui précède, tout le bien qui se fait dans ces lointaines contrées, il pourrait se réaliser sur une plus vaste échelle, si le nombre des missionnaires, quoique grand déjà, était plus grand encore. Ces contrées sont vastes et l'on ne peut toutes les embrasser à la fois. Il y a pourtant un bien immense à faire, on ne le sait pas assez : on donne, on donne beaucoup, mais il faut plus et mieux pour réaliser ce bien, il faut des vocations, et plus il y aura de missionnaires au loin, plus le nom de la France sera glorifié et respecté, car le missionnaire, en tenant d'une main le symbole de sa foi, tient de l'autre l'étendard de la Patrie qu'il n'oublie jamais parce qu'elle reste profondément gravée dans son cœur. Est-ce que la vaillante héroïne d'Orléans n'a pas surabondamment prouvé qu'on pouvait aimer Dieu, la sainte Eglise et sa patrie? et quand ses désirs furent couronnés d'un plein succès, elle a demandé, pour toute récompense, que son drapeau fût à l'honneur puisqu'il

avait été à la peine. Ce fût là un noble désir qui demeure et demeurera toujours, parce que les grands sentiments de l'âme ne sauraient périr.

Oui, il y a un grand bien à faire, mais il faut plus que des ressources pécuniaires, il faut des bras animés par de vaillants cœurs.

Nous lisons en effet dans une lettre écrite par Mgr Lamaze de qui nous avons bien des fois parlé, alors qu'il n'était que simple missionnaire, lettre adressée à MM. les Directeurs de l'*Œuvre de la Propagation de la Foi* (nº de mars 1886), en voici un extrait :

« Le parlement (celui de Tonga) ne cherchera-t-il pas à enrayer le mouvement des conversions au catholicisme ? Nous devons nous y attendre, car les sectes protestantes si divisées entre elles, s'accordent toujours quand il s'agit de nuire à la véritable Eglise. Quoi qu'il en soit, les dispositions actuelles nous sont favorables, et il faut en profiter. Quels sont les moyens à prendre ?

» Le premier serait d'occuper au plus tôt notre station de l'archipel de Haapai (station abandonnée depuis une vingtaine d'années). Pour cela, il nous faudrait trois ou quatre missionnaires de plus. Daigne la très sainte Vierge attirer à la société qui porte son nom de plus nombreuses vocations apostoliques ! C'est, sur une longueur de 200 lieues, que le royaume de Tonga comprend une centaine d'îles dont la moitié sont habitées. La population

indigène est de 24,000 âmes, dont le tiers occupe la grande île de Tonga-Tabou. Là, nous avons trois stations bien organisées, et une autre à Vavau. Mais cela ne suffit pas pour évangéliser sérieusement toutes ces îles, et si nous tardons à nous y répandre, les âmes de bonne volonté qui s'approchent maintenant du bercail nous échapperont.

» Un autre moyen, c'est la prière des associés de la Propagation de la Foi pour la conversion de Tonga et de son roi. Ce chef océanien, maintenant nonagénaire, est doué d'une volonté de fer, en face de laquelle il a fallu, pour fonder et soutenir la mission catholique, toute la patience et toute la prudence d'un apôtre, du R. P. Chevron. La mort vient de nous le ravir après quarante-cinq années d'apostolat. Il a passé la plus grande partie de sa vie à prier et à faire prier pour Tonga. Que de fois il nous a dit : « Prions davantage et faisons prier partout, nous finirons par obtenir. » Chose admirable ! c'est à sa mort que ce mouvement de conversion s'est déclaré. Ce saint missionnaire prie sans doute au ciel pour ses chers Tongiens. Prions avec lui selon ses propres expressions, faisons prier davantage et nous obtiendrons. »

Qui donc pourrait mieux juger la situation que Mgr Lamaze, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, Lui, qui a passé une grande partie de sa vie au milieu de ces peuplades dont il connaît si bien les mœurs, les habitudes, et jusqu'aux sentiments

intimes de leur âme? Ce n'est pas ce grand apôtre qui aurait désespéré d'aucune; élevé à l'école de la sainte espérance et de la divine miséricorde, quand une situation difficile se présente, il élève son regard vers le ciel, et après avoir repoussé comme une tentation le doute qu'un mauvais esprit pourrait lui suggérer, il recourt à tant de supplications et se livre à tant d'actes de vertu, qu'il fait violence au ciel et force en quelque sorte la bonté divine de prendre la place de la justice, tant cette bonté aime à se manifester quand une voix *généreuse* l'implore, car Dieu, on ne saurait trop le proclamer, ne se laisse jamais vaincre en générosité.

Nous voulons rester sur ce mot avec la douce espérance qu'il sera relevé par quelques nobles âmes qui iront, à la suite de Mgr Lamaze, et à son appel, augmenter le nombre des apôtres afin d'augmenter, à l'heure marquée par la divine Providence, le nombre des élus.

Quand, dans les missions lointaines, les maisons des sœurs sont fondées et qu'elles fonctionnent sans rien laisser en souffrance, il semble que les choses se sont organisées sans coup férir, mais il n'en est pas ainsi, car là, dans ces contrées, on n'obtient rien sans un rude labeur; il faut être à la tâche depuis le lever de l'aurore jusqu'au déclin du jour, sous peine de manquer le but. Et même

ainsi, pour que rien ne soit en souffrance, les sœurs sont obligées de se multiplier pour suffire à tout. Dans ces îles, il n'y a pas seulement à lutter contre le mauvais vouloir des autorités, il y a encore à supporter les catastrophes qui vous surprennent au moment où l'on s'y attend le moins.

Dans la Nouvelle-Zélande, on subit, de loin en loin, de rudes épreuves ; une de ces épreuves est venue inopinément en 1882 surprendre les naturels de cette île. Un matin, à cinq heures, par un froid intense, on ressentit dans cet archipel de rudes secousses de tremblement de terre. Le violent ébranlement n'a duré qu'un instant à Nelson, mais il a été très fort à Wellington, où le tremblement s'est fait sentir pendant une demi-heure ; toutes les pendules se sont arrêtées, plusieurs cheminées se sont écroulées.

Quatre jours après cette épreuve, les bonnes sœurs apprirent qu'une montagne située non loin de leur résidence s'était ouverte, pour laisser à un volcan la liberté de ses brûlantes allures. Il n'y avait heureusement aucune habitation auprès.

Les feuilles publiques ont raconté le triste détail d'un autre tremblement de terre arrivé aussi en Nouvelle-Zélande en 1886. Ce dernier cataclysme s'est produit dans la région du lac Auckland et a produit d'épouvantables désastres. Les secousses ont été si violentes et si précipitées, que les indigènes, convaincus que l'île tout entière allait

s'abîmer dans la mer, fuyaient affolés vers le rivage, et, détails caractéristiques, ils emportèrent leurs biens les plus précieux, mais abandonnaient leurs enfants.

Pour donner une idée de ce désastre, les relations nous font connaître qu'une plaine qui n'avait pas moins de 200 kilomètres, était complètement en feu et couverte de lave en fusion.

Enfin, un des plus beaux paysages du monde, la vallée des lacs chauds et des sources profondes, a complètement disparu.

Dans cette vallée existaient deux lacs, le Rotera et le Rotomaha, entourés de terrasses naturelles, que l'on appelait les Terrasses-Blanches et les Terrasses-Roses. Ces terrasses étaient composées de dépôts siliceux qui étincelaient sous le soleil et formaient un cadre unique au monde.

Dans ces lointaines contrées, il y a de ces surprises qui touchent, qui émeuvent et élèvent l'âme vers l'auteur de ces grandes, de ces belles choses; la mer elle-même, à l'heure de ses grandes manifestations, tient à sa manière un langage sublime qu'on ne peut oublier quand une fois on l'a entendu; elle a en plus de ces splendides beautés qu'on chercherait en vain ailleurs, et rien qu'à lire les récits que les voyageurs en font, il semble que l'on est reporté vers sa plus tendre enfance, et que l'on vit au milieu des merveilles et des enchantements qui nous intéressaient tant alors que nos bonnes et

tendres mères nous récompensaient quand nous étions sages, par le récit qu'elles nous en faisaient.

Nous ne résistons pas au désir qui nous presse de donner ici la description d'une de ces merveilles que la mer offre parfois aux regards des voyageurs, elle est d'un géographe distingué, M. Verreaux:

« Parmi les phénomènes que l'Océan présente, il en est qui appartiennent à la physique et à l'histoire naturelle, et qui se montrent encore plus souvent dans le grand Océan que dans les autres parties du globe : tel est celui de la phosphorescence des eaux qui a lieu entre les tropiques. Ici, la surface des eaux étincelle et brille comme une étoffe d'argent ; là, ses vagues se déploient en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés ; ailleurs on dirait une mer de lait dont on n'aperçoit pas l'extrémité ; quelquefois des étoiles brillantes semblent jaillir par milliers du fond des abîmes où elle paraît rouler sous ses vagues des masses rouges incandescentes, tantôt carrées, tantôt globuleuses, tantôt coniques, ou s'échappant en serpenteaux lumineux ; souvent même de petits feux étincelants s'élancent au-dessus de la surface de l'eau, et quelquefois on le voit décoré d'une longue écharpe de lumières mobiles onduleuses dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon. Ces phénomènes paraissent entièrement dus aux mollusques et aux zoophytes mous

qui flottent à la surface de l'eau et qui peuvent à chaque instant modifier leur forme déjà irrégulière et bizarre. Quelques espèces, telles que les talpas réunies en nombreuses légions, composent des bancs de trente à quarante lieues d'étendue, qui resplendissent dans les ténèbres de couleurs rose, d'azur et d'opale.

» Les mers blanches, nommées aussi mers de lait, ont été observées par les anciens navigateurs modernes sur les côtes occidentales de l'Inde ; mais ce phénomène, ainsi que celui de la mer de feu, est bien plus fréquent dans diverses parties du monde maritime et particulièrement dans l'espace renfermé entre les Célèbes Papou et les Moluques. Souvent aussi la présence d'une seule espèce de crustacés microscopiques, sur la surface des flots, leur donne une couleur rouge sans les rendre lumineuses, et produit ces mers de sang dont plusieurs navigateurs ont parlé. Quelquefois les œufs de certains animaux marins, semblables à une poussière grisâtre ou à de la sciure de bois, recouvrent dans l'Océan des espaces de plus de vingt lieues ; ces mers de poussière ont été vues aux environs de la Nouvelle-Guinée ou de Papou, et près des côtes de la Nouvelle-Hollande. »

Nous pourrions prolonger cette description si nous n'avions hâte de rentrer dans notre sujet ; ce que nous en avons dit suffit pour indiquer les phénomènes qui étonnent à première vue et qui enchan-

tent les voyageurs qui sont appelés à naviguer sur ces eaux enchanteresses.

Dévouement des sœurs et succès d'une mission donnée par les Pères Rédemptoristes.

Dans les missions, il n'y a pas que des enchantements, on a souvent bien des épreuves à subir, avant d'arriver au but vers lequel on est attiré par une vocation particulière.

Arrivé et débarqué dans une île plus ou moins sauvage, on trouve vite à dépenser ses jours et à manger dans ces pays, plus que partout ailleurs, son pain à la sueur de son front. Non, ce n'est pas dans l'oisiveté qu'on se sustente avec l'aliment plus ou moins abondant que la terre produit ou que les eaux recèlent.

Si encore on rencontrait aide et appui, mais il n'en est pas toujours ainsi, car dans ces pays malheureux, on a plus souvent à donner qu'à recevoir. Les sœurs, les bonnes sœurs, se mettent un peu à tout pour suffire à tout, rien ne leur coûte pour arriver à faire connaître le Maître qu'elles servent et qui les a envoyées vers les âmes pour les aider à sortir des ténèbres qui les environnent et leur faire connaître et aimer la lumière qui éclaire, qui vivifie, qui anime, qui donne tout ce qui manque à

la créature pour lui faire lever le regard, et le cœur aussi, vers le ciel pour lequel elle a été faite, qui est sa destinée, et qui doit être sa gloire, sa joie, son bonheur.

Pour atteindre ce but, ce but suprême, nos missionnaires ne craignent rien, les peines, la fatigue, les privations, les trouvent prêts au combat, et quand la lutte gigantesque leur est offerte, ils l'acceptent, sachant qu'une terre arrosée par le sang d'un martyr est disposée à donner des fruits d'une douceur et d'une suavité extrêmes.

Dans les relations que nous avons sous les yeux, nous voyons que les sœurs de Notre-Dame des Missions se mettent, elles aussi, à tout, pour attirer les âmes à Dieu; en dehors des classes qu'elles dirigent si bien, elles se mettent à faire de la menuiserie, de la charpenterie, etc., etc. Et puis, dans la mission de la Nouvelle-Zélande où nous sommes, il y a des jeunes filles de leur cher pensionnat, qui ont un goût très prononcé pour la musique, et une sœur qui, dans sa famille, avait reçu une éducation complète, s'en sert pour charmer les enfants confiées à ses soins; elle donne à celles qui ont des aptitudes des leçons de musique instrumentale, et ravit les jeunes Zélandaises par les sons mélodieux qu'elle tire des cordes d'une harpe et par celles d'un magique violon, leçons qui lui gagnent les cœurs des enfants qu'elle sait si vivement impressionner.

Nous avons trouvé ces détails dans une lettre venue de Napier en 1885, lettre écrite par sœur Marie de l'Eucharistie ; nous ne serions nullement surpris que la bonne sœur, dont le talent rend les enfants si heureuses, et celle qui en a fait la relation, ne fussent d'une parenté tellement rapprochée, qu'un seul nom suffirait pour les désigner toutes deux.

Sous de semblables directions, si l'on a des peines, on ne peut manquer d'avoir aussi des joies, et puis il y a aussi, de loin en loin, de bonnes missions, tant pour les sœurs que pour les jeunes personnes assez avancées en âge pour en comprendre l'importance et en tirer de bons fruits. Nous allons donner quelques détails sur une de ces missions données par les Pères Rédemptoristes, à Christ-Church, au commencement de l'année 1885.

Si nous consultons les notes que nous avons sous les yeux, nous y voyons que cette mission donnée par les bons Pères Rédemptoristes était magnifique, ils prêchaient trois sermons par jour et l'église était comble chaque fois.

Les enfants ont eu une mission à part et n'ont pas manqué d'y venir en très grand nombre, l'église en était littéralement remplie.

A la fin de la mission plus de soixante-dix jeunes filles ont fait leur première communion et plus de quatre-vingts l'ont renouvelée. Le R. P. Supérieur a voulu lui-même se charger des enfants, il était

très satisfait de leur exactitude à se rendre aux instructions. Plus de trois cents enfants reçurent la sainte communion le jour de la clôture. Tous ces chers petits paroissiens si pieux, étaient beaux à voir avec leurs vêtements blancs ; le Père en était ému jusqu'aux larmes ; il a donné, avant de partir, une image de Notre-Dame du perpétuel secours, à chaque école.

Les sœurs qui dirigent, à Christ-Church, l'école paroissiale, ont plus de trois cents enfants, elles en auraient davantage si la place ne leur faisait pas défaut.

En ce même temps, à Chittagong, les sœurs faisaient les plus louables efforts pour mener à bonne fin les petites sauvages qui leur étaient confiées ; elles en avaient une cinquantaine qui faisaient des progrès et s'attachaient à ne pas rester par trop primitives. Il y avait parmi ces enfants une cinquantaine d'orphelines qui sentaient d'une façon touchante les soins que les sœurs aimaient à leur donner, soins qu'elles reconnaissaient autant par les marques de respect qu'elles leur rendaient que par l'empressement qu'elles mettaient à accomplir tous leurs devoirs.

Lorsque les parents viennent voir les enfants, ils sont aussi heureux que surpris des progrès qu'ils leur voient faire. Avant de les quitter, ils leur font un signe de croix sur le front, c'est on ne peut plus touchant. Ce qui l'est moins et qui leur arrive

quelquefois quand ils disent adieu à leurs enfants, c'est de prendre leurs petites mains et de cracher dedans. Si c'est une marque d'affection, elle est singulière.

Les Hindous sont très superstitieux, les chrétiens comme les autres. Une sœur disait un jour à une de leurs enfants de balayer une chambre ; elle commença, puis on vint la chercher pour une autre chose ; qui voulait absolument finir ? ce fut la pauvre enfant : « J'aurai, dit-elle, si je n'achève pas ce travail sans l'interrompre, mal à la tête toute la journée. »

Ces enfants ont aussi un grand respect pour les araignées ; loin de les tuer, ce qui, à leurs yeux, serait un mal grave, elles les caressent, tant avec leurs pieds qu'avec leurs mains, et ne se privent pas de les embrasser. Il y a, dans ces pays, des araignées d'une grosseur démesurée.

Etude de mœurs, climat, variation du temps, cérémonial d'un mariage indien, réception privée d'une Mère Prieure par une Hindoustane de qualité.

Malgré les plus louables efforts des missionnaires, il leur faut souvent des années de patience avant de voir les saines notions remplacer des habitudes au milieu desquelles des naturels de tous



les pays ont vieilli, et dût-on, en les changeant, améliorer sa situation, on lutte pour le faire, et l'on reste parfois un temps indéfini avant de se rendre, si tant est que l'on se rende jamais. Et quand à ces habitudes se mêle l'ignorance, il faut s'armer de longanimité, de patience et de charité, de charité surtout, car avec cette vertu qui est une arme puissante, on peut avec confiance marcher à la conquête du monde.

Nous sommes toujours à Chittagong; là il y a aussi des habitudes qui font faire des actes, quoique bien en eux-mêmes, qui ne laissent pas que d'être déplacés et hors de saison; en voici un exemple :

Les musulmans qui habitent ces lointains pays sont très fidèles observateurs de leurs jeûnes, et les catholiques qui vivent au milieu d'eux, rougiraient de ne pas observer les leurs, ils vont même sous ce rapport plus loin que de raison, on en pourra juger par le fait suivant : lorsque les mères de famille voient qu'elles ne peuvent pas jeûner, elles imposent le jeûne à leurs enfants.

Ordinairement les enfants dînent avant la classe qui commence à dix heures et demie et se termine à quatre heures. Un jour, vers les trois heures, une des petites externes des sœurs se mit à pleurer; impossible de savoir le motif de ses larmes; à la fin elle finit par répondre : « Je suis fatiguée parce que je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. Ma mère est aveugle, elle ne peut pas jeûner, alors elle m'a

dit : « Tu sais, ma fille, je suis trop malade et il » faut que tu me remplaces. » Les sœurs ont eu beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'elle n'avait pas l'âge de jeûner et que sa mère en était dispensée aussi à cause de ses infirmités et de sa pauvreté, mais le manque d'instruction religieuse leur fait regarder comme obligatoire ce qui ne l'est pas et leur fait négliger ce qui est prescrit : la messe le dimanche, par exemple.

Parmi les enfants de ces pays, il y a, sous le rapport de l'intelligence, des différences fort sensibles ; très ouverte chez les uns, elle est aussi fermée que possible chez les autres, elle est obstruée. En voici un exemple : un jour, une jeune fille, une grande, alla se présenter au Révérend Père pour qu'il annonçât son mariage le dimanche suivant ; elle était accompagnée de sa mère et de son fiancé. Le Révérend Père s'adressa d'abord à celui-ci pour lui demander son âge. Il répondit :

— Ah ! je ne sais pas.

— Vous avez bien vingt et un ans ?

Alors, réfléchissant, il répondit :

— Je ne sais pas, mais je crois que j'ai bien quarante ans.

— Comment s'appelle cette jeune fille que vous voulez épouser ?

— Ah ! je ne sais pas, elle ne me l'a pas dit.

Le Révérend Père s'adressa alors à la jeune fille :

— Quel âge avez-vous ?

Elle ne répondit pas et se cacha derrière sa mère. Le Révérend Père lui fit encore plusieurs questions auxquelles elle ne sut pas répondre. Voyant cela, le Père lui dit :

— Je crois que vous n'avez pas de langue.

Elle la tira aussi longue qu'elle put pour montrer qu'elle en avait une. Heureusement que toutes ne sont pas à ce niveau, il en est même qui donnent de grandes consolations aux sœurs, consolations qui compensent et récompensent celles qui ne comptent ni fatigues, ni peines, pour mener tout à bien.

Quand on s'est donné entièrement à Dieu, on n'en est pas à s'arrêter à ces difficultés, la patience y suffit et la prière la donne. Il est des épreuves plus accablantes auxquelles personne n'échappe, épreuves qui brisent les forces et entravent la volonté ; nous voulons parler de la chaleur tropicale qui règne dans ces lointaines régions : en 1885, à Chittagong, le thermomètre anglais marquait 108 degrés au-dessus de zéro. Ordinairement il ne s'élève qu'à 90 degrés. Comme surcroît, Chittagong a été, pendant les mois de si excessives chaleurs, visité par plusieurs épidémies et notamment par le choléra. Beaucoup ont été emportés au tombeau, tant mahométans et indous que chrétiens. Au milieu de tant de souffrances, les sœurs, quelque éprouvées qu'elles aient été, ne laissèrent échapper aucune plainte, elles rendirent même des actions de grâces

à Dieu qui les éprouvait, mais ne les frappait pas. Si les forces faiblissaient, le courage y suppléait, et sous les rayons ardents du plus brûlant soleil, elles travaillaient et se trouvaient heureuses de souffrir pour l'amour de Celui qu'elles aiment et qui a tant souffert pour racheter la pauvre humanité et rendre fructueuses les souffrances qu'elle endure.

Après les grandes, les excessives chaleurs, arrive la saison des pluies, pluies abondantes qui tombent nuit et jour et cela pendant des semaines. C'est un autre genre d'épreuves. Tout est saisi par l'humidité, le bois brûle très difficilement, le linge ne sèche pas, la fumée envahit tout, il y en a même plus que de feu. Enfin, quand ce dernier a fini par prendre, on en profite pour faire sécher le bois pour le lendemain sans y arriver complètement.

Cette saison des pluies amène les serpents qui sont assez nombreux dans le pays. Ces reptiles ne se gênent pas pour venir dérouler leurs anneaux jusque dans la cuisine, et les sœurs, malgré la peur qu'elles en ont, les tuent pour garantir les enfants qui leur sont confiées. C'est une petite fille qui, en mettant le pied, par mégarde, sur l'un de ces reptiles, les a fait découvrir ; c'était un des plus venimeux, ce qui n'a pas empêché une sœur de voler au secours de la chère petite, et c'est en se rendant maîtresse de sa peur qu'elle étendit à ses pieds le monstre qui, un instant plus tard, déroulait ses

replis pour s'élancer sur l'innocente enfant qui allait devenir sa victime. Et cette chère petite n'aurait pas été la seule, car plusieurs enfants entouraient la vaillante sœur en ce moment. La chasse fut heureuse, aucune enfant n'a été blessée.

Tout n'est pas couleur de roses dans ces pays et en soignant les âmes les sœurs ont aussi à s'occuper des corps, car les Indiens ne sont pas sans avoir quelque infirmité, nous ne relevons pas leur manière de parler qui ressemble plutôt à une querelle qu'à une conversation tant ils crient en parlant.

Il est vrai qu'il y a beaucoup de sourds parmi eux et les aveugles sont nombreux ; il y a, en plus, beaucoup de fous et pour achever cette nomenclature, nous ajouterons que ceux qui n'ont pas la gale font exception, tant ce mal est commun dans ce pays.

Les bonnes sœurs racontent comment les petits Indous, et parfois les moins petits, se traitent quand un mal les importune. Une de leurs petites filles avait un doigt malade, pour le guérir elle s'en est enlevé toute la peau ; une de ses compagnes, à la vue de ce doigt ainsi dépouillé, en a pris une telle peur qu'elle s'est mise à se sauver, et c'est avec peine qu'on est parvenu à la ramener à l'école. Un ouvrier, employé par les sœurs, avait mal au bras ; lorsque ce mal a abouti, le dit ouvrier prit un morceau de bois avec lequel il se mit à râtisser la plaie

sans grande précaution. Quand il eut achevé son opération, il boucha le trou qu'il avait fait avec une feuille et un peu de terre grasse, et le pansement était fait. Brûle-Maison, de qui nous avons parlé plus haut, n'aurait peut-être pas mieux opéré que ce praticien de nouvelle école.

Quoi qu'il en soit de ces praticiens exotiques, nous devons revenir aux héroïnes qui leur donnent les meilleurs soins, quand ils y ont recours. Les bonnes sœurs qui n'aiment rien tant que de se dévouer, dépensent leur vie sans compter la longueur de la route et les obstacles qui s'y rencontrent, et elles ne s'arrêtent pas sur le champ de bataille qu'elles ont accepté, elles vont, elles vont toujours au combat, jusqu'au jour où, blessées mortellement, elles succombent en levant leurs regards vers le ciel auquel elles sourient sans rien regretter ici-bas, puisque c'est par ordre ou par permission divine qu'elles sont arrêtées dans la carrière.

Nous avons sous les yeux une lettre écrite, au nom de l'obéissance, par une sœur épuisée de fatigue et mortellement blessée. Cette lettre pouvant réconforter quelque âme souffrante, nous la donnons sans en rien changer, elle est adressée à une supérieure, mère Marie Saint-Jude, la voici dans sa touchante expression :

« Je dois vous demander pardon avant de vous parler de moi. Je sens que c'est mon devoir de vous dire simplement ce que je pense. Je suis tout

à fait résignée à vivre encore cinquante ans, mais si c'est la volonté de Dieu que je meure bientôt, je suis aussi bien contente. Une semaine, je ne suis bonne à rien; une autre semaine, je suis un peu mieux; je ne puis parler sans cracher le sang et je tousse du matin au soir. Le docteur m'a donné une potion pour me faire dormir; il dit que je suis asthmatique, mais je pense qu'en disant que je suis poitrinaire, il aurait été plus dans la vérité. Je me sens une pauvre malade et la faiblesse même. Je préfère vous dire ce qu'il en est, afin que notre Révérende Mère générale le sache aussi de votre part et qu'elle vienne bientôt si le bon Dieu veut qu'elle me trouve vivante.

» Nos chères sœurs font tout ce qu'elles peuvent pour moi et je tâche souvent de me lever, d'aller un peu d'ici, de là, et je leur dis, pour les encourager : « Vous voyez que je suis beaucoup plus » forte maintenant, cependant je dois vous dire que » je ne suis pas du tout mieux. »

Cette lettre a été écrite en 1885, au mois de septembre. Nous ne savons si depuis Dieu l'a appelée à lui, cette bonne sœur, préparée comme elle l'était, elle pourrait bien être allée recevoir sa récompense; là, dans ce lieu de repos, elle ne saurait oublier aucune des âmes qu'elle a édifiées, c'est au moins leur désir et leur espérance.

En parcourant l'Océanie à la suite du commandant Marceau et des vaillantes sœurs de l'Institut

de Notre-Dame des Missions, nous nous sommes laissé entraîner loin des bornes que nous nous étions imposées, et avons traversé la mer des Indes à leur suite.

Quand on est monté sur un navire et qu'on goûte les charmes que le vaste océan des mers procure, on ne sait pas toujours où l'on s'arrêtera : on est attiré par l'immensité, et loin d'opposer une résistance, on cède à l'attrait qui vous entraîne, aux flots qui vous portent, aux vents qui, en soufflant dans les voiles, poussent le navire vers les plus lointains rivages. Et voilà comment, pour continuer à parler des œuvres que les sœurs de Notre-Dame des Missions accomplissent, nous les avons suivies jusqu'aux Indes.

L'homme est ainsi fait, quand une voie lui plaît, il marche, il marche toujours, il marche longtemps, et ce n'est qu'à l'heure du retour qu'il s'aperçoit que son itinéraire a été dépassé. Nous avons fait ainsi et puisque la route est faite et que nous sommes encore dans une des villes de cette immense contrée, restons-y encore quelque peu pour raconter une réception qui a été faite à deux de nos bonnes sœurs par la femme d'un juge des Hindous, cela nous donnera une teinte locale des exigences, sinon des mœurs de ces lointains pays.

En 1885, au mois de novembre, la Mère Prieure de la fondation de Chittagong, avait été invitée à faire cette visite. La saison des pluies était terminée,

on pouvait sortir sans risquer d'être traversé par ces pluies diluviennes, la bonne Mère prit avec elle une sœur pour l'accompagner au palais du juge. Arrivées là, les sœurs trouvèrent d'abord trois *mali* (domestiques) étendus sur leurs nattes, et à moitié endormis. A l'approche des sœurs, l'un d'eux se leva, et alla avertir une domestique, laquelle les annonça à sa maîtresse, car les hommes ne peuvent pas la voir. Les sœurs entendirent des clefs tourner dans les serrures, puis enfin, derrière un rideau, elles virent une porte s'ouvrir avec précaution, et en avançant, se trouvèrent en présence d'une dame qui paraissait avoir une trentaine d'années ; elle avait une noble contenance. Après s'être inclinée respectueusement et avoir touché la main des sœurs, elle les invita à s'asseoir et fit de même. Cette dame était vêtue comme toutes les femmes des Hindous et des Musulmans, c'est-à-dire avec une draperie servant de voile, de corsage et de vêtement inférieur. Elle avait de splendides colliers d'or, de nombreux et brillants bracelets, des bagues, etc.

Elle était nu-pieds et autour des chevilles, elle portait deux gros bracelets (tenger karou) en argent. Les sœurs lui demandèrent si elle ne s'ennuyait pas d'être toujours enfermée et de ne voir personne. Elle se hâta de répondre qu'elle était très contente de vivre ainsi et que dans le pays, toutes les dames vivaient comme elle dans la solitude à partir de

dix ans ; passé cet âge, elles avaient honte de paraître en public. Lorsque des messieurs viennent, le Babou reste avec eux pour leur tenir compagnie, mais sa femme et ses filles se retirent dans des appartements séparés.

Lorsqu'ils ont des maisons avec des terrasses au-dessus, elles peuvent y aller aussi, mais toujours entre elles.

Il est vrai, quand elles sont persuadées que personne ne peut les voir, elles ne se gênent pas pour regarder au travers des persiennes, la règle ne le défend pas.

— Mais au moins êtes-vous heureuse ? lui demandèrent les sœurs, n'enviez-vous pas la liberté des Européens ?

— Pas le moins du monde, nous serait-il permis de sortir, que nous ne voudrions pas user de cette permission. Nous n'avons pas les mêmes idées et les mêmes inclinations que les *bélate mem* (dames européennes).

En songeant aux Hindous qui marient leurs filles si jeunes, les sœurs lui dirent : « N'éprouvez-vous pas de chagrin de vous voir obligées de vous séparer de vos enfants, car vous ne savez pas si elles seront heureuses avec leurs époux ; ne pourriez-vous pas les marier dans un âge plus avancé ?

— Notre cœur brûle certainement (cette expression leur est très familière pour exprimer leur affection). Par exemple, un enfant qui n'a pas vu sa mère

depuis un ou deux jours, dira, pour en exprimer sa tristesse : « *Amradji djalta amra ma haste* (Mon cœur brûle pour ma mère). » Ce n'est qu'avec peine que nous disons adieu à nos petites enfants.

— Mais ne pourriez-vous pas vous opposer à ce qu'on marie vos filles à huit, neuf ou dix ans?

— Nous n'y pouvons rien, telle est l'habitude, la mère ne peut apporter aucune résistance et il ne lui est pas permis de faire des objections.

— La pauvre petite doit se désoler à la pensée de quitter sa famille pour aller vivre avec un homme qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vu?

— Après le mariage, si l'enfant se désole trop et ne fait que pleurer, on la conduit vers sa mère de temps en temps.

L'heure de se retirer étant arrivée, les sœurs dirent à la noble dame :

— Ne voudriez-vous pas venir voir les autres sœurs? en palanquin, bien entendu.

— Je le veux bien, si le Babou n'y voit pas d'inconvénient.

Les sœurs ne comptaient pas sur cette visite, ce n'est pas que le Babou s'y serait opposé, mais la noble dame aimait trop sa solitude pour la quitter de gaîté de cœur.

Dans le salon où les sœurs furent reçues, il y avait un grand nombre de riches objets étalés sur un meuble de prix, on aurait dit un bazar, et sur

une corde étaient suspendus tous les vêtements comme dans un magasin. Lorsque les sœurs se levèrent pour partir, la dame fit de même et se dirigea vers le précieux meuble. Les sœurs crurent qu'elle voulait leur offrir un des objets qui y étaient étalés, elles se trompaient, la dame prit simplement un des flacons qui contenaient des parfums avec l'intention d'en verser quelques gouttes sur le lin des sœurs. Ces dernières s'excusèrent en disant que cela n'était pas dans les habitudes des sœurs. La dame n'insista pas. Après les politesses voulues, les sœurs se retirèrent, et la porte se referma hermétiquement.

Quant au juge, il ne se prive pas de sortir. Lorsqu'il va à la cour, il a toujours trois ou quatre domestiques avec lui : l'un porte sa boîte, l'autre ses livres, un troisième lui tient le parapluie ouvert, et le quatrième est là pour l'imprévu.

Il ne faut pas s'étonner que la dame ait offert de parfumer le lin usuel des sœurs, car les eaux de senteur et les parfums sont très employés dans ces pays, les femmes en font largement usage. Elles affectionnent la poudre de riz à l'excès. Naturellement, les femmes de ces contrées sont noires et voudraient pour beaucoup être *goura* (blanches). C'est pourquoi elles ne sont pas avares de leur poudre qui ne coûte pas cher. Elles s'en blanchissent la figure, les oreilles et le cou, et se croient belles ainsi sans se douter qu'elles seraient beau-

coup mieux dans leur état naturel. Quelquefois, elles se rougissent les lèvres afin de ressembler aux Européennes.

Dernières nouvelles.

Au moment de terminer ce travail, quelques nouvelles notes nous arrivent de l'extrémité de ces lointains pays, elles sont extraites de la correspondance de la vénérée Supérieure générale de l'Institut de Notre-Dame des Missions, qui, depuis bien des années déjà, parcourt ces immenses contrées pour y fonder des œuvres de charité, malgré les entraves que l'esprit du mal se plaît à semer, comme à plaisir, sous ses pas. Ces notes sont de dates récentes, les lettres qui les contiennent ont été écrites en février et juin de l'année 1886 ; elles sont datées de ces pays lointains, l'une d'elles est venue de Colombo, ville qui se trouve sur la côte occidentale de l'île de Ceylan.

Depuis quelques mois, on a beaucoup parlé de cette île à l'occasion de l'exhibition que le Jardin d'acclimatation a faite de quelques-uns de ses naturels, des Cyngalais, qui ont eu le privilège d'attirer une foule nombreuse et empressée. On pouvait sans danger aucun, et à peu de frais, se livrer à cette excursion et contenter sa curiosité. Quant aux sœurs de Notre-Dame des Missions, elles ont traversé les mers pour aller vers ces naturels, mais

non dans le même but, elles ont d'autres visées, et en entrant dans la carrière qui doit faire le champ de leur opération, elles savaient que leur mission était d'apporter le bienfait de la grande, de la vraie civilisation, aux malheureux qui ne la connaissaient pas même de nom, civilisation qui élève les âmes et les ramène au but pour lequel elles ont été crééees.

La vénérée Supérieure générale, à l'une des dates que nous venons de dire, ne menait pas toujours la vie à son gré, car entre les visites générales et les fondations nouvelles qu'elle faisait, une bonne partie de son temps était absorbée par des maladies qui ne lui ont laissé ni repos ni liberté pour se mouvoir dans le bien qui est son élément, sa joie, sa vie.

Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelée à Colombo, la vénérée Mère profita d'un vapeur pour se rendre à Calcutta et de là à Chittagong, dans le Bengale oriental, avec trois sœurs de son Institut, là, où en 1884 elle avait installé une école. Les pauvres enfants de ce pays ne sont pas des mieux doués, mais grâce aux soins assidus et à la patience des bonnes sœurs, les jeunes Indiennes commencent à prendre goût à l'étude et viennent volontiers en classe. Le bien se fait là comme ailleurs, soixante-dix enfants reçoivent l'instruction, et les jours se passent dans la joie, car c'en est une de voir les âmes sortir des ténèbres

pour entrer dans la lumière qui illumine tout en ce monde.

Les sœurs ont en plus pris à leur charge un certain nombre d'orphelines et terminent leurs journées en donnant le soir l'instruction religieuse aux femmes.

De Chittagong, la vénérée Mère qui ne sait pas s'arrêter quand elle voit un bien à faire ou à parfaire, retourna à Nelson, en Nouvelle-Zélande, où, à sa grande joie, elle trouva toutes les œuvres en progrès, toutes s'étaient développées et les enfants s'élevaient au mieux.

A Nelson, les sœurs élèvent, en moyenne, une centaine d'enfants abandonnées, puis elles donnent des soins aux malades et visitent les pauvres à domicile. Là non plus, elles ne demeurent inactives, et le soir venu, elles ont bien gagné un peu de repos qu'elles ne peuvent pas toujours prendre tant l'apostolat est parfois laborieux. Et pourtant le repos est nécessaire. Quand le bon Maître était sur la terre, il disait parfois aux apôtres qui le suivaient : « Venez et reposez-vous un peu. »

En plus des enfants que nous venons de dire, des orphelines abandonnées, les sœurs ont un pensionnat supérieur fréquenté par une centaine de jeunes filles, et en plus une école pour les enfants pauvres.

Nous avons donc raison de dire que les sœurs ne restent pas inactives ; il y a tant à faire dans les

missions pour mener les œuvres à bien, et malgré le travail le plus soutenu, on n'arrive pas toujours au but désiré, car il faut compter avec les entraves qui sont une des croix des missionnaires. Il y a même un monastère, celui de la Présentation, que la vénérée Mère générale a appelé la croix de la croix, tant les épreuves se sont succédé, se sont multipliées ; pendant plus de deux années une ligue infernale s'était déchaînée contre la petite communauté pour l'empêcher de réussir à faire le bien, mais la charité des bonnes sœurs triompha et rendit vains les diaboliques efforts de l'ennemi de tout bien ; le monastère s'éleva et finit, avec l'aide de Dieu, par traverser les heures difficiles. La maison en s'élevant fonda des œuvres qui ne manquent pas de faire un grand bien aux pauvres Maoris qui ont tant besoin qu'on s'occupe d'eux. Ces pauvres gens profitent des bonnes leçons et bénissent les vaillantes sœurs de la persévérance qu'elles ont mise à vouloir toujours et quand même leur faire du bien. Les classes prospèrent partout ; dans un village qu'on appelle Sainte-Marie, celle qui s'y tient a une centaine d'élèves, ce qui n'empêche pas les sœurs d'exercer leur dévouement auprès des malades et des pauvres qu'elles aiment à secourir. Toutes ces œuvres de charité ne manquent pas de parler et de parler haut en faveur des âmes qui ne demandent qu'à faire le bien. Au son harmonieux du langage que la charité avait fait

entendre, l'hostilité s'était peu à peu éteinte pour faire place à l'estime : comment n'estimerait-on pas des âmes qui ont tout quitté pour venir en aide à des inconnus qui, trop souvent hélas ! ne paient leur dévouement qu'en les abreuvant d'outrages quand elles ne succombent pas sous le pesant fardeau qui les accable ?

Si du monastère de la Visitation, nous allons à Waihato, nous trouvons celui de Sainte-Marie où la vénérée Mère générale s'était rendue après avoir terminé les deux fondations qui lui avaient été demandées pour le diocèse de Wellington et avoir obtenu les décrets d'érection canonique.

En se trouvant en ce lieu, la vénérée Mère générale s'occupa de la réalisation de deux promesses qu'elle avait faites à Mgr Luch, évêque d'Auckland, malgré les nombreuses affaires qu'elle avait à mener à bonne fin, et malgré sa santé très fortement ébranlée.

Ceux qui la voient, cette vénérée Mère, avec sa santé chancelante, ne savent pas comment elle peut suffire à tout, et quand on lui demande le secret de son indomptable courage, la vénérée Mère montre le ciel auquel elle sourit toujours, même au milieu des plus grandes tribulations, nous allions dire surtout au milieu des plus grandes tribulations.

Nous devons cependant reconnaître qu'il n'y a pas que des épreuves dans les missions, car le bien qui se réalise ne manque pas d'être un sujet

de joie et de consolation qui vient puissamment en aide au hardi pionnier de la civilisation qui reprend, avec un nouveau courage, sa course apostolique à travers les ronces et les épines du chemin.

La vénérée Mère générale, à l'heure où nous écrivons ces lignes, continue ses visites, et donne partout l'exemple du travail et de l'abnégation, et voilà vingt-cinq ans qu'elle se dévoue à cette grande œuvre des missions catholiques sans compter sa peine, sa fatigue, et en regardant toujours en avant pour voir le travail qui reste à faire, les terres incultes qui sont à retourner, à défricher, à ensemencer, afin de remplir les greniers du Père de famille.

Oui, la vénérée Mère a toujours le regard porté en avant, même quand la maladie la retient sur un lit de douleur, car là, même là, elle pense encore aux œuvres régénératrices, les missions de sa chère Océanie lui viennent à la pensée, et, ne pouvant faire mieux, elle offre ses douleurs, qui sont parfois inénarrables, à Celui qui a souffert tout ce qu'une âme peut souffrir.

Si nous ne devions nous borner, nous donnerions une lettre que cette bonne et si vénérée Mère écrivait le 8 septembre de cette année 1886, d'une des villes du Bengale oriental, de Chittagong, aux chères sœurs de son institut. Cette lettre, qui est un modèle d'abnégation, montre une supérieure qui pense à tout, qui prévoit tout, toujours à la

veille de s'embarquer pour revenir, et toujours arrêtée ici par une œuvre qui surgit à l'improviste, là par la maladie qui l'étreint, et quand les âmes irréfléchies la voient ainsi entravée, elles se scandalisent et sont tentées de demander à Dieu pourquoi Il traite ainsi des âmes qui ne pensent qu'à Lui, n'agissent et ne vivent que pour Lui.

Quoique nous ayons répondu ailleurs qu'on ne devait jamais demander à Dieu la raison, le pourquoi des choses, nous pouvons ajouter que le serviteur n'est pas plus que le Maître, et que la douleur bien acceptée et bien offerte acquiert un prix infini et plaide, de la façon la plus éloquente, en faveur des malheureux cannibales — puisqu'il est question d'eux — qui se meuvent dans la sanglante ornière de toutes les cruautés, de tous les vices, de toutes les abominations.

Un jour, au jour des grandes manifestations, la glorieuse réponse de tous ces *pourquoi* adressés à Dieu nous sera révélée, et quand nous verrons comment le mérite des souffrances de telle ou telle âme, que l'on méprisait peut-être, a pu, en faisant violence au ciel, attirer une grâce abondante sur l'âme délabrée du plus féroce des anthropophages, nous comprendrons comment la satisfaction donnée à la justice de Dieu relève un malheureux après l'avoir racheté de ses iniquités.

Et puis, à cette heure suprême, alors que nos propres fautes nous apparaîtront sans voile, nous

aurons de plus saintes préoccupations, nous les aurons en reconnaissant que sans les actes méritoires accomplis par les héros de la foi, actes qui nous ont attiré à nous-mêmes le secours du ciel, nous serions tombés plus bas que ces malheureux, et comme eux, et plus qu'eux peut-être, nous nous serions livrés aux passions les plus désordonnées, les plus féroces.

Nous n'ajouterons qu'un mot : tout le monde n'est pas appelé à franchir les mers pour aller porter la bonne nouvelle aux peuplades révoltées contre la nature humaine, mais chacun peut donner une obole pour soutenir les vaillants qui entrent dans l'arène pour combattre le bon combat : aider le combattant, c'est avoir part au combat, et par suite à la récompense promise aux victorieux, car soutenir les héros de la foi dans leurs grandes entreprises, c'est amasser un mérite pour le ciel, et le jour qui les verrait conquérir la palme du martyre pourrait bien être le précurseur de celui qui apportera à l'âme charitable la couronne de gloire et d'immortalité.

Nous restons sur ce mot qui ne peut que porter bonheur à tous, c'est le vœu que nous formons en terminant avec l'espérance de le voir se réaliser.

TABLE DES MATIÈRES

BAR-LE-DUC. — TYP. ET LITH. COMTE-JACQUET


3 2044 010 626 89



